



Carol Ericson

SÉRIE

L'honneur des Brody

Un secret nommé Kendall

Cassie Miles

Par intime conviction

BLACK

ROSE



BLACK
ROSE

Carol Ericson

SÉRIE

L'honneur des Brody

Un secret nommé Kendall

Cassie Miles

Par intime conviction

 HARLEQUIN

OceanofPDF.com

CAROL ERICSON

Un secret nommé Kendall

BLACK *ROSE*



OceanofPDF.com

1

Les yeux sans vie de la jeune femme la fixaient avec sévérité comme pour lui demander des comptes. La malheureuse avait été sauvagement égorgée.

Christina détourna le regard de la plaie béante et son attention fut attirée par une carte de tarot, glissée entre les doigts raidis et ensanglantés de la victime.

Connaissant un peu le tarot de Marseille, elle s'attendait à découvrir l'arcane Sans Nom : celle, illustrée d'un squelette et de sa célèbre faux, qui désigne la Mort. Mais le tueur avait laissé la carte de la Force : l'image d'une douce jeune fille tenant la gueule ouverte d'un lion, symbole de volonté et de courage.

Christina s'écarta du cadavre et observa les arbres alentour. Les feuilles frémissaient sous le vent.

— Quelqu'un a-t-il déjà fouillé la zone ?

Le lieutenant Fitch, qui sécurisait la scène du crime avec un inspecteur de police, secoua la tête.

— Allez-y, agent Sandoval, lui ordonna-t-il avec un geste de la main.

Les mâchoires serrées, Christina ajusta son holster à l'épaule et s'éloigna. Manifestement, Fitch la considérait comme une gêneuse et n'appréciait pas qu'elle ait été appelée en renfort. Le FBI l'avait en effet contactée pour éclaircir le mystère de cette carte de tarot.

Christina laissa Fitch et son collègue et quitta le sentier pour s'enfoncer dans le sous-bois. Happée par l'ombre et la fraîcheur des lieux, elle frissonna. Le tapis de feuilles mortes étouffait le bruit de ses pas, les voix des enquêteurs n'étaient plus qu'un murmure lointain et le brouillard, le fameux brouillard de San Francisco, accentuait encore l'atmosphère étrange

de la forêt. Le soleil avait du mal à percer l'épais feuillage et jouait dans les branches, créant ici et là des puits de lumière.

Les fragrances mentholées des eucalyptus perturbaient ses sens, lui donnant un regain de vigueur. Le meurtrier avait assailli la victime, alors qu'elle faisait son jogging sur le sentier forestier. Tel un prédateur fondant sur sa proie, il l'avait attaquée par surprise. Il était certainement resté caché, à l'affût, quelque part, pour guetter la jeune femme et bondir sur elle au dernier moment.

Christina s'avança dans le sous-bois plongé dans la pénombre et repoussa les ronces et les arbustes pour se frayer un chemin. A son passage, un oiseau s'envola dans un bruissement d'ailes, une branche de saule caressa son visage. De là où elle se trouvait, le tueur aurait pu guetter sa proie.

Un grand chêne se dressait devant elle. Christina s'en approcha, étudiant le sol. Le tapis de feuilles avait en effet été foulé. Mais beaucoup d'animaux auraient pu remuer la terre à cet endroit-là.

Elle promena les mains sur l'écorce rugueuse de l'arbre, s'attardant sur les éclats de bois sous ses doigts. Finalement, elle enlaça le tronc, y posa la tête et ferma les paupières.

Peu à peu, elle se laissa bercer par les bruits de la nature environnante, le bruissement des feuilles sous la brise, le craquement des branches, le chant d'un oiseau, le grattement d'un rongeur contre une souche.

Et soudain, ce fut comme un coup en pleine poitrine. Le diable. Le tueur avait été ici, elle en était certaine.

* * *

Les yeux plissés, elle leva la tête, examinant le chêne sur toute sa hauteur. Elle retira sa veste, s'assura que son arme était bien fixée à son épaule et se mit sur la pointe des pieds pour attraper une branche basse. Elle se hissa dessus et grimpa plus haut. Par chance, elle était chaussée de baskets qui facilitaient son escalade. Parvenue près de la cime, elle s'assit à califourchon sur une grosse branche.

De son perchoir, elle avait une vue d'ensemble : les arbres qui bordaient le sentier, et plus loin, la scène de crime. Le lieutenant Fitch, facilement reconnaissable à ses cheveux roux, s'agitait dans tous les sens en faisant de grands gestes. Manifestement, il tenait à montrer qu'il dirigeait l'équipe.

Un peu plus loin sur le chemin de terre, une petite foule de curieux s'était massée derrière le cordon de sécurité, comme attirée par une force irrésistible.

Elle comprenait cette fascination provoquée par la vue du sang. La même curiosité morbide l'avait poussée à travailler au FBI, au sein de l'unité chargée des tueurs en série. Depuis qu'elle s'était passionnée pour l'affaire du Tueur de l'Annuaire, alors qu'elle n'avait pas douze ans, les crimes la captivaient.

Cette attraction, mêlée à une étrange capacité d'empathie pour les assassins comme pour leurs victimes, l'avait décidée à exercer ce métier. En fait, elle n'éprouvait pas une réelle « empathie » à l'égard des meurtriers mais, pour une raison inconnue, elle parvenait à pénétrer leurs pensées. Cela dit, elle n'en avait jamais parlé à personne, à l'exception d'Eric.

Et lui confier ce secret s'était révélé une erreur colossale.

Elle promena les yeux sur le sentier, derrière les badauds. De ce poste d'observation, le tueur avait vu arriver sa proie au loin. Il avait largement eu le temps de descendre de son perchoir, d'intercepter la jeune femme et de lui trancher la gorge à l'aide d'un poignard.

Christina inspira profondément. Des fragrances d'une eau de Cologne chatouillèrent ses narines. Etrange.

Se redressant, elle s'agrippa à une branche au-dessus d'elle. Dans le mouvement, ses doigts heurtèrent quelque chose, un rectangle de carton.

Quelqu'un avait laissé une autre carte de tarot, l'avait glissée dans une fente naturelle de l'écorce. Tirant un mouchoir de sa poche, Christina s'en empara et la retourna.

Le Fou.

Un frisson la parcourut. De nouveau, elle aurait cru trouver la Mort. Au lieu de quoi, le tueur avait laissé ces deux lames du tarot de Marseille : la Force et le Fou.

Cette seconde carte avait-elle également été déposée à proximité des deux autres victimes sans qu'elle l'ait vue ? Qu'essayait de leur dire le meurtrier ?

Elle poussa un soupir. Si sa mère avait laissé son père l'initier à l'univers de l'occulte comme il en avait eu l'intention, elle aurait sans doute pu décrypter le message.

Elle sortit de sa poche une petite pochette plastique pour y déposer cette pièce à conviction. Puis elle examina avec soin les branches et le tronc, au

cas où le tueur aurait laissé derrière lui des fibres textiles, une troisième carte de tarot ou n'importe quoi d'autre.

En grimpant en haut du chêne, elle s'était préparée à être assaillie par des pensées émanant du tueur. Cela lui arrivait souvent sur les scènes de crime, comme si le meurtrier parvenait à s'insinuer dans son esprit. C'était à la fois très désagréable, à en avoir la nausée, et indispensable pour faire avancer l'enquête. Mais là, elle n'avait aucune intuition, aucun pressentiment, sinon cette présence diabolique qui l'avait traversée lorsqu'elle avait enlacé le chêne.

Elle redescendit de l'arbre et, quand elle toucha le sol, essuya d'un revers de bras les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Elle récupéra sa veste, posée sur une souche. Mais comme elle l'enfilait, elle se figea soudain.

Des brindilles craquaient sous des pas. Tout près.

Elle tourna la tête, scrutant les broussailles alentour, retenant son souffle. D'ailleurs, la nature entière semblait se pétrifier en attendant l'apparition de l'intrus.

— Agent Sandoval ?

Le policier surgit du sous-bois et toute la forêt se remit en mouvement. Des oiseaux s'envolèrent, un lièvre bondit pour se réfugier à la hâte dans son terrier, un écureuil s'élança en haut d'un arbre.

Christina leva les mains.

— N'approchez pas ! J'ai sans doute pollué moi-même la scène. Inutile d'en rajouter.

— Madame ?

Il pencha la tête. Il avait un air de gamin.

— Appelez-moi Christina.

Elle agita le sac de preuves devant elle.

— J'ai découvert une autre lame de tarot, poursuivit-elle. J'ai bien l'impression que notre tueur a guetté la victime du haut de cet arbre.

— Je vais prévenir le lieutenant et lui demander d'envoyer ici les techniciens chargés des scènes de crime. Avez-vous trouvé autre chose ?

— Non, uniquement cet arcane.

Et de vagues sensations terrifiantes que personne d'autre ne comprendrait.

Elle suivit le jeune policier dans le sous-bois. Lorsqu'elle regagna le sentier, il mettait déjà le lieutenant Fitch au courant, gesticulant avec force,

sans doute pour donner plus de poids à ses paroles.

Le regard de Fitch se détourna de l'officier pour se fixer sur elle. Il semblait soupçonneux. Pensait-il qu'elle avait elle-même posé cette carte dans l'arbre, que c'était un coup monté ?

Depuis qu'elle était au FBI, elle avait déjà travaillé avec des inspecteurs de police furieux d'être contraints de collaborer avec les « Fédéraux ». Visiblement, Fitch faisait partie du lot.

Si elle n'avait pas été envoyée à San Francisco à cause d'une carte de tarot sur une autre victime de meurtre, Fitch aurait sans doute négligé de contacter le FBI à propos de celle-ci.

Affichant sur ses lèvres un charmant sourire, elle brandit le sac de preuves.

— Qu'en pensez-vous, inspecteur ? Apparemment, notre gars était monté dans un arbre pour attendre le passage de sa victime.

— Montrez-moi ça, répondit-il en tendant la main.

Elle laissa tomber le sac dans sa paume.

— Une autre lame de tarot, le Fou, cette fois. Ces arcanes signifient quelque chose pour lui. Il nous laisse un message.

— Peut-être tire-t-il les cartes pour dire la bonne aventure ? suggéra le jeune policier.

Fitch le fusilla du regard.

— Allez chercher du ruban pour élargir le périmètre de sécurité et prévenez les techniciens du crime qu'ils doivent étendre leurs investigations au sous-bois.

Christina sourit au malheureux.

— Vous avez peut-être mis le doigt sur quelque chose, officier.

Le lieutenant fronça ses sourcils roux.

— Ne l'encouragez pas dans ses délires. Ce n'est qu'un bleu. Je vous assure, agent Sandoval, que nous sommes capables de mener à bien cette enquête. Vous n'avez pas débarqué chez des ploucs incompetents.

Souffrait-il d'un complexe d'infériorité ?

— Nous sommes à San Francisco et je n'ai jamais considéré cette ville comme un patelin paumé, lieutenant. Pouvez-vous m'en dire plus à propos de ce meurtre ?

— Comme l'autopsie n'a pas encore été effectuée, nous ne pouvons que constater que la victime a subi un sévère traumatisme crânien avant d'être égorgée.

— Le tueur doit assommer ses proies pour les neutraliser, supposa-t-elle. Ainsi, elles ne peuvent opposer aucune résistance lorsqu'il leur tranche la gorge.

— La victime a perdu beaucoup de sang.

— Comme Liz Fielding et la fille de Portland, commenta Christina.

— Au moins le tueur fait-il preuve de constance dans son mode opératoire.

— A l'exception de ce détail, répliqua-t-elle en désignant la carte. A moins que nous ne soyons passés à côté sur les précédentes scènes de crime.

— Tout ceci va-t-il vous obliger à retourner à Portland, agent Sandoval ?

Elle rejeta sa queue-de-cheval en arrière.

— Pourquoi cette question ? Aimeriez-vous vous débarrasser de moi, lieutenant Fitch ?

— Qu'allez-vous imaginer ? Nous sommes toujours ravis quand les agents du FBI viennent mettre le nez dans nos affaires et fouler du pied nos procédures.

Elle leva un sourcil étonné.

— M'accusez-vous d'avoir...

— Non, non, la coupa-t-il. Jusqu'ici, tout se passe bien, agent Sandoval. Mais nous avons gardé à la mémoire de mauvaises expériences avec vos collègues...

— Vous pouvez m'appeler Christina et je ne suis pas ici pour piétiner vos protocoles. Je suis venue démasquer un tueur et obtenir justice pour ses victimes. J'espère que vous poursuivez également cet objectif, lieutenant Fitch.

Il lui tendit la main.

— Appelez-moi Charlie.

— Marché conclu, Charlie. Maintenant, unissons nos efforts pour coincer ce salopard.

* * *

— Tu me manques, Kendall. Sois bien sage avec grand-mère.

Christina envoya des baisers à son ordinateur jusqu'à ce que le visage de sa mère apparaisse sur l'écran.

— Je vais l’emmener au parc aujourd’hui. Et toi, comment vas-tu, Christina ? Vas-tu prolonger ton séjour à San Francisco ? Au moins, cette fois-ci, tu n’es pas trop loin. Tu pourras nous rendre visite.

Christina laissa échapper un léger soupir.

— Avec ce troisième meurtre, je risque d’être retenue au moins une semaine supplémentaire ici et, apparemment, je vais devoir retourner à Portland.

Sa mère se passa la main dans ses cheveux argentés.

— Je préférerais que tu exerces un autre métier, chérie. Que tu travailles dans un bureau. Et que tu te maries. Kendall a besoin d’un père et de stabilité.

En proie à une sourde culpabilité, Christina tenta de se justifier.

— Kendall a un père et, pour le moment, tu lui assures une réelle stabilité, maman. Quand cette affaire sera résolue, j’ai l’intention de devenir profileuse au FBI. Et du coup, crois-moi, je passerai l’essentiel de mon temps entre quatre murs.

— Quant au père de Kendall...

— Bon, je dois y aller, maman. Amusez-vous bien au parc, toutes les deux, et offre-lui une glace. Elle adore les sorbets à la framboise et même si elle en met partout, cela lui fera plaisir.

Sa mère secoua la tête.

— Tu as besoin de remettre un peu d’ordre dans ta vie, chérie.

— Je sais, je m’en occupe. Je t’aime, maman.

Christina coupa la session de vidéoconférence et éteignit son ordinateur portable. Elle détestait que sa mère lui fasse ce genre de remarques, d’autant qu’elle ne pouvait lui donner tort.

S’extirpant du lit, elle se dirigea vers la salle de bains. Maintenant qu’elle avait amadoué Charlie Fitch, il lui avait proposé de venir au poste de police pour lire son rapport et se tenir au courant des avancées de l’enquête.

De son côté, la police judiciaire de Portland avait mené des investigations, entrepris des recherches sur les antécédents de la deuxième victime. Elle n’avait rien en commun avec celle de San Francisco ni avec la joggeuse de la veille, rien mis à part les cartes de tarot laissées entre leurs doigts pétrifiés par la mort.

Et l’autre arcane ? songea Christina. Le Fou. Y avait-il eu des lames similaires abandonnées par le tueur à proximité des autres cadavres, des

lames qu'ils n'avaient pas vues ?

Elle avait téléphoné à Rich Greavy, son chef au FBI, pour lui communiquer sa dernière découverte mais il n'avait pas pu prendre son appel et elle avait dû lui laisser un message. Étonnamment, il ne l'avait pas rappelée. Mais de toute façon, il serait d'accord pour qu'elle retourne à Portland — tant qu'elle ne lui mettait pas des bâtons dans les roues.

Après une douche chaude, elle enfila un tailleur-pantalon beige, l'uniforme officieux des agents féminins du FBI. Elle compléta sa tenue d'un corsage pêche et d'escarpins à talons aiguilles. Ils mettaient en valeur son corps mince et élancé.

Un quart d'heure plus tard, elle s'installa au volant de sa petite voiture de location. Elle arriva rapidement au poste de police et se gara dans la rue. Au pas de charge, elle monta à l'étage, traversa la salle commune et frappa à la porte du lieutenant.

— Entrez.

Elle passa la tête dans l'entrebâillement.

— Bonjour Charlie. Avez-vous le rapport ?

— Il est là, dit-il en tapotant d'un air sombre une chemise cartonnée. J'ai appris que le FBI vous envoyait un collègue pour vous aider sur cette affaire...

— Vraiment ? répondit-elle, tentant d'empêcher le rouge d'envahir ses joues.

En vain.

Fitch leva un sourcil étonné.

— L'ignoriez-vous ?

Pas vraiment. Le FBI estimait les femmes incapables de résoudre seules des enquêtes pour meurtre, elle le savait. Pour autant, ce n'était jamais agréable de se le voir rappeler.

— Je n'avais pas eu la confirmation de son arrivée, prétendit-elle en rehaussant la bandoulière de son sac. Vient-il aujourd'hui ?

— Oui. Je lui ai dit que mon rapport serait prêt pour que vous deux puissiez en prendre connaissance.

— Formidable. Merci Charlie. Apparemment, nous allons devoir mettre sur pied un groupe de travail pour cette affaire.

— Très bien, fit-il d'un ton glacial en lui tendant la chemise cartonnée.

— Merci. Pourriez-vous m'indiquer où je pourrais m'asseoir en attendant mon collègue du FBI ?

— Au bout du couloir, un bureau est à votre disposition. Vous et votre coéquipier pouvez l'utiliser.

— Merci Charlie. Et pour le café ?

— J'en ai assez bu, merci.

Pinçant les lèvres, elle croisa les bras.

— Je voulais dire... pour moi.

Sans une once de gêne, il désigna la porte.

— Dans la salle commune, vous trouverez ce qu'il vous faut.

— Merci beaucoup !

Elle referma la porte avec un gros soupir. Faisant claquer ses talons sur le sol marbré, elle se dirigea vers la salle commune, ses dossiers plaqués contre sa poitrine.

Elle les déposa sur le bord du comptoir pour s'emparer d'un gobelet en carton.

— Avez-vous besoin d'un coup de main ?

Christina jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : une très jeune femme, les cheveux noués en queue-de-cheval, lui souriait largement.

— Merci, je devrais y arriver.

Son interlocutrice s'empara de la cafetière.

— Laissez-moi vous servir. Vous feriez mieux de vous charger de vos dossiers.

En effet, réalisa Christina, elle les avait laissés en équilibre instable.

— Vous avez raison. Ils vont finir par tomber par terre.

— Cela dit, cela ne m'aurait pas ennuyée d'y jeter un coup d'œil.

Elle lui tendit sa tasse.

— Voilà.

— Merci, officier... Griego, répondit Christina en lisant le badge de son interlocutrice.

— Je fais partie de la patrouille depuis deux ans et j'ai hâte de passer les concours qui me permettront, j'espère, de devenir inspecteur.

— Aimeriez-vous travailler aux homicides ?

— C'est mon objectif.

Christina opina avec un sourire.

— Si j'ai besoin d'aide, je ferai appel à vous.

— Merci beaucoup, madame. J'apprécie.

Comme l'officier Griego s'en allait, Christina sucra son café. Depuis qu'elle avait trente ans, on l'appelait « madame », songea-t-elle, un peu

dépitée.

Son breuvage à la main, elle se rendit dans le bureau que Fitch lui avait indiqué, laissant la porte ouverte derrière elle, dans l'espoir de se faire bien voir des policiers avec qui elle allait devoir collaborer.

Elle posa les deux dossiers concernant les meurtres de San Francisco sur son buvard et sortit celui de l'assassinat de Portland de son attaché-case. Les cartes et les modes opératoires liaient les trois affaires. Elle n'avait aucun doute sur la question.

Quand une lame de tarot avait été découverte sur le cadavre de Portland, comme sur le corps de la première victime assassinée à San Francisco, le FBI l'avait envoyée sur place pour assurer le suivi de l'enquête. Puis le tueur avait égorgé une autre femme à San Francisco alors qu'elle était en ville. Elle avait donc pu, pour la première fois, se rendre sur la scène de crime.

Mais pourquoi le tueur avait-il frappé une fois à Portland et deux fois à San Francisco ? Parce qu'il choisissait ses victimes au hasard et qu'il avait dû se rendre à Portland pour affaires ou pour raisons personnelles ?

* * *

Pendant l'heure suivante, Christina se plongeait dans ses dossiers tout en sirotant son café. Personne ne vint la déranger jusqu'au moment où l'officier Griego frappa à sa porte.

— Madame ?

Christina leva les yeux.

— Oui ?

— L'autre agent du FBI est arrivé.

Griego semblait remplie de fierté comme si elle l'avait personnellement invité.

— Dites-lui d'entrer.

L'officier Griego rougit.

— Il est...

Une haute silhouette apparut derrière elle.

— Merci Rita.

Christina resta un instant bouche bée. Mais elle parvint à esquisser un sourire crispé pour saluer Eric Brody, son ex-fiancé, l'amour de sa vie et le père de sa fille.

OceanofPDF.com

2

Christina semblait prête à mordre mais sa colère ne retirait rien à sa beauté, se dit Eric. Au contraire.

Il avait l'avantage d'avoir su avant elle qu'il allait la retrouver et ainsi de se préparer à cette rencontre. Or, leur relation passée lui avait appris que lorsque vous aviez un temps d'avance sur Christina, il fallait l'exploiter.

Manifestement, elle parvint à se maîtriser et, les lèvres serrées, se força à sourire.

— Tu es de retour...

— Oui, c'est bien moi, en chair et en os, confirma-t-il en écartant les bras.

Une légère rougeur envahit les joues de Christina mais disparut presque aussitôt. Elle recouvrait vite une contenance, comme toujours.

— J'ai entendu dire que tu avais été te balader en Amérique latine après ton... congé, reprit-elle, les doigts crispés sur les feuillets qu'elle tenait.

Il ferma la porte d'un coup de pied et elle sursauta. Finalement, elle ne se maîtrisait pas si bien que cela.

— Voilà plus d'un mois que je suis revenu aux Etats-Unis. Je suis passé directement des trafiquants de drogue aux tueurs en série.

— Et cette reconversion te convient-elle ?

Ses grands yeux sombres se firent soudain plus doux et lorsqu'elle battit des paupières, il en fut troublé. Mais il se ressaisit aussitôt : il devait rester inflexible avec Christina. Dans le passé, il avait déjà succombé à son regard de chatte... juste avant qu'elle ne le poignarde dans le dos.

— Pourquoi pas ? répondit-il avec un haussement d'épaules. Je pense avoir le profil idéal pour effectuer au mieux cette mission. Tu es d'accord,

non ? Comme je l'avais pour m'occuper des affaires de kidnappings, d'ailleurs. Espérons que celle-ci se terminera de façon plus heureuse.

Elle bondit de sa chaise.

— Tu...

Il leva les mains dans un geste d'apaisement.

Elle se rassit.

— Tu as l'air en forme, reprit-elle plus calmement.

Il détourna les yeux de l'ovale parfait de son visage pour les poser sur ses mains qu'elle tordait nerveusement.

Il aurait pu dire la même chose à son sujet. Elle était particulièrement en beauté. Son tailleur-pantalon, loin de cacher sa féminité, la mettait au contraire en valeur, par contraste. Et à sa façon de se tenir, elle était chaussée de talons aiguilles. Elle adorait en porter au bureau pour rappeler à tous, dans cet univers très masculin, qu'elle était bien une femme. Il s'en souvenait parfaitement.

Mais personne n'aurait jamais pu en douter. Absolument personne.

— Tu as l'air également en forme. Les tueurs en série te réussissent, visiblement. Cela n'a rien d'étonnant, ils t'ont toujours fascinée. Tu dois être aux anges.

L'expression de Christina se durcit et elle poussa les dossiers vers lui.

— Tu as raison, lança-t-elle d'un ton mordant. Je suis aux anges de voir des jeunes femmes comme cette Nora ou cette Olivia, fauchées dans la fleur de l'âge par le poignard d'un malade.

Avec un gros soupir, il tira une chaise à lui et s'y laissa choir. Il était temps d'enterrer la hache de guerre. Les conflits qui les avaient longtemps opposés avaient assez duré. Il avait rompu leurs fiançailles et il ne servait à rien de continuer à croiser le fer.

— Pardonne-moi, Christina. C'était un coup bas. Les proches de ces jeunes femmes ont de la chance que tu sois en charge de l'enquête.

Elle parut se détendre et hocha la tête. Sa bouche perdit sa dureté, gagnant un peu plus en attrait. Dieu qu'il aurait aimé la prendre dans ses bras pour un baiser passionné.

Le désir qui le traversa brutalement n'était pas revenu le tourmenter depuis deux ans, depuis la dernière fois qu'il avait vu Christina.

Rich Greavy avait dû trouver savoureux de les faire travailler de nouveau ensemble.

Se raclant la gorge, Eric noua les bras derrière sa tête et recula sa chaise.

— Rich t'a-t-il dit pourquoi il m'envoyait travailler avec toi ?

— Il ne m'avait pas prévenue de ta venue.

— Je voulais dire : t'a-t-il expliqué pourquoi il souhaitait t'adjoindre un autre agent sur ces enquêtes ?

— C'est typique de Greavy. Je ne lui ai pas parlé directement depuis qu'il m'a envoyée à Portland. Il a laissé au lieutenant Fitch le soin de m'apprendre qu'un autre agent du FBI arrivait en renfort pour m'assister. Et te voilà, ajouta-t-elle en le regardant en face.

Il pencha la tête.

— Greavy ne t'a donc pas mise au courant de l'affaire de San Diego ?

— Quoi ? Un nouveau meurtre a été commis à San Diego ? Avec le même mode opératoire ?

— Exactement. Et j'étais chargé d'enquêter dessus. D'où mon arrivée ici.

Christina se pinça les lèvres.

— Je suppose que le tueur a laissé entre les doigts de la victime une carte de tarot, la lame de la Force. Il l'avait fait pour les trois premiers meurtres.

— C'est là que l'affaire se corse. Le mort tenait bien à la main un arcane de tarot mais pas celui-ci.

— Laisse-moi deviner. S'agissait-il du Fou ?

Eric se pencha en avant.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai fouillé la zone où nous avons découvert la dernière victime, Nora Sterling. J'ai cherché où le tueur s'était caché pour guetter sa proie avant de l'attaquer. J'ai eu l'intuition qu'il avait dû l'attendre dans un arbre. J'y suis montée à mon tour et j'ai trouvé la lame du Fou.

— Qu'est-ce qui t'a poussée à grimper en haut de cet arbre ?

Mais en fait, il n'avait pas besoin de poser la question. Christina lui avait confié qu'elle avait la capacité de se mettre à place d'un meurtrier, de deviner ses pensées. Il n'y croyait qu'à moitié mais, si elle y parvenait vraiment, cette faculté pourrait leur être utile dans l'enquête.

Elle semblait un peu mal à l'aise.

— Seulement une... intuition. Et j'avais également remarqué que l'écorce était abîmée par endroits.

— As-tu la carte avec toi ?

— Elle se trouve avec les pièces à conviction.

— Portait-elle des empreintes ?

— Aucune.

Eric siffla entre ses dents.

— Je me demande s'il y avait d'autres lames de tarot près du cadavre de San Diego.

— Je me suis posé la même question à propos du meurtre de Portland et du premier homicide perpétré ici. Mais attends, ajouta-t-elle en tapotant son stylo sur le bureau. Tu m'as bien dit que la victime de San Diego était un homme, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Le corps se trouvait-il à l'extérieur ? Le type a-t-il été assommé avant d'être égorgé ?

— Non, le cadavre gisait chez lui. Il n'a pas été assommé mais bien égorgé. Et il a perdu une quantité impressionnante de sang. Il y en avait partout, sur le tapis, sur le parquet...

— Il en a été de même avec les autres victimes. Elles ont toutes perdu énormément de sang. Mais donc, le mode opératoire était un peu différent avec la victime masculine.

— Nous avons retrouvé des traces de drogues et d'alcool dans son organisme. Le tueur l'a peut-être neutralisé ainsi, sans avoir besoin de lui asséner un coup sur la tête.

— Cela tendrait à prouver qu'il le connaissait peu ou prou avant le meurtre. Apparemment, cela n'a pas été le cas avec les autres victimes.

Christina se mordilla les lèvres comme elle le faisait toujours quand elle réfléchissait. Elle n'essayait tout de même pas d'attirer son attention sur sa bouche, si ? s'interrogea Eric. Parce qu'il ne pouvait s'empêcher de la dévorer des yeux et de s'imaginer l'embrasser.

— Qu'y a-t-il de commun entre ces quatre personnes ? reprit-elle.

S'éclaircissant la gorge, il se gratta le menton.

— C'est à nous de trouver les liens qui les unissaient. Il y en a un, forcément.

— Nous ? Voilà longtemps qu'il n'y a pas eu de « nous ».

— Je nous crois assez adultes pour parvenir à travailler ensemble.

Dès qu'il pourrait cesser de penser à ses seins.

— Bien sûr, répondit-elle en croisant les mains sur le bureau. Comment vont les frères Brody ?

— Très bien, merci. Et ta mère ?

— Ça va. Elle est très occupée.

— Très occupée ? Je pensais qu'elle avait pris sa retraite d'infirmière.

Les mains de Christina s'agitèrent de nouveau, empilant inutilement des papiers, alignant sans raison des crayons. Il s'en amusa presque. Elle ne faisait jamais preuve de nervosité, auparavant. Au contraire, elle se comportait toujours de façon calme, distante, froide. Aussi froide que la glace. Sauf au lit.

De toute évidence, le revoir la perturbait.

Mais lui aussi était surpris de son propre trouble. Il s'était fait à l'idée qu'il n'oublierait jamais Christina, malgré le mal qu'elle lui avait fait. Mais il avait cru qu'avec le temps, il parviendrait à dompter la réaction viscérale qu'elle avait toujours suscitée chez lui. Manifestement, il n'en était rien.

Comme elle repoussait ses cheveux sombres en arrière, il détourna les yeux.

— Ma mère a pris sa retraite mais elle a beaucoup d'occupations.

— Tant mieux, c'est une bonne chose pour elle. Bon, comment procédons-nous ?

Il désigna les dossiers.

— Veux-tu que nous nous fassions livrer des sandwiches pour creuser tout de suite ce que nous avons ?

— Cela me paraît une bonne idée. Je vais demander à notre nouvelle meilleure amie, l'officier Griego, des suggestions.

— Visiblement, elle s'adonne à fond au culte du héros.

— Tu as toujours su le provoquer chez les femmes.

Il leva un sourcil surpris.

— Je parlais de toi. Dès l'instant où elle s'est proposée pour me guider jusqu'à toi, elle n'a cessé de t'encenser. L'agent Sandoval a dit, l'agent Sandoval pense que... Tu es son idole.

Christina haussa les épaules.

— As-tu remis les pendules à l'heure ?

— Je n'en ai pas encore eu la possibilité.

Elle s'empara du téléphone et brancha le haut-parleur.

— Bonjour, officier Griego. Nous aimerions nous faire livrer quelque chose pour le déjeuner. Pouvez-vous m'indiquer une adresse dans le coin ?

— L'un des sergents est justement en train de ramasser les commandes des uns et des autres pour l'épicier en bas de la rue. Je vous l'envoie.

— Formidable. Que propose-t-il comme plats préparés ?

— Je vous apporte sa carte.

Christina leva les yeux au ciel.

— Ce n'est pas nécessaire. Nous pouvons nous déplacer jusqu'à vous pour la consulter.

— Non, non, ne vous donnez pas cette peine. Je sais que l'agent Brody et vous êtes très occupés. Je vous fais parvenir le menu. Et cela ne dérangera pas le sergent de se charger de votre commande.

— Merci, officier Griego, conclut Christina.

Eric ne put retenir un sourire.

— Je suis sûr au contraire que ce sergent ne sera pas heureux de rendre service aux deux emmerdeurs du FBI qui viennent de débarquer.

— Jusqu'ici, j'ai l'impression d'être bien acceptée, objecta Christina. As-tu déjà fait la connaissance du lieutenant Fitch ? Hier, je croyais l'avoir apprivoisé mais il est devenu beaucoup plus froid depuis qu'il a appris ta venue.

— Je ne comprends pas ces types. Ils devraient être contents de bénéficier de notre aide. Mon frère Ryan est toujours ravi d'un coup de main du FBI.

— Ton frère travaille-t-il toujours sur la côte, à Crestview ?

— Oui.

L'officier Griego apparut derrière la lucarne de la porte, agitant le menu.

Eric se leva pour lui ouvrir.

— Entrez, Rita.

Elle tendit la carte.

— C'est très basique, je vous préviens.

— C'est parfait, assura-t-il en donnant le carton à Christina.

Fronçant le nez, elle jeta rapidement un œil sur la liste.

— Je prendrai un sandwich aux crudités mais...

— Mais sans mayonnaise et avec des cornichons supplémentaires, acheva Eric pour elle.

Elle pencha la tête.

— Suis-je donc si prévisible ?

Un léger émoi parcourut Eric. Il aurait mieux fait de se taire.

— Tu as toujours été très difficile.

Rita se tenait dans l'embrasure de la porte. Visiblement, elle ne perdait pas un mot de leur échange.

Eric lui rendit la carte.

— Pour ma part, je prendrai un hamburger avec des frites et une boisson... N'importe laquelle pourvu qu'elle contienne de la caféine.

— Je vais transmettre votre commande au sergent. En général, nous sommes livrés en trois quarts d'heure.

Eric fouilla dans ses poches et lui tendit un billet de vingt dollars.

— Merci Rita. Et remerciez le sergent de notre part.

— De rien. Puis-je faire autre chose pour vous ?

Christina lui décocha un de ses plus charmants sourires.

— Tout va bien. Merci infiniment de votre aide.

Rita tira pratiquement sa révérence en refermant la porte derrière elle.

Eric n'en revenait pas.

— Pourquoi en fait-elle autant pour nous, à ton avis ? Ce n'est pas comme si nous avions la possibilité d'intercéder en sa faveur pour qu'elle entre aux homicides.

— Peut-être espère-t-elle que tu pourras faire jouer tes relations, avec ton frère en particulier.

— Sean ? Rita ne travaille pas du tout au même endroit que lui. Et elle sait certainement que Sean n'est pas du genre à pistonner qui que ce soit. Pour lui, on ne peut progresser dans la hiérarchie qu'à la force du poignet et à la sueur de son front. En plus, c'est toi que Rita idolâtre.

— Je pense qu'elle a seulement envie d'apprendre. Ses collègues masculins ne doivent pas se montrer très encourageants et peut-être n'a-t-elle pas d'autres modèles ici.

— Tu n'as jamais eu besoin de modèle.

— Mon cas était particulier. Tu me l'as toujours dit...

Il rapprocha sa chaise du bureau.

— Qu'est-ce qui t'a poussée vers cet arbre, Christina ?

— Je te l'ai dit. Un pressentiment.

— Une de *tes* intuitions ? As-tu ressenti quelque chose ?

Elle ferma les paupières et se massa les tempes.

— Une présence diabolique.

— En as-tu parlé aux policiers d'ici ?

Elle eut un rire bref.

— Tu plaisantes ? Je ne veux pas perdre toute crédibilité en passant pour une cinglée.

— Le FBI a déjà fait appel à des médiums.

— Je ne me considère pas comme tel. Et puis, le FBI en utilise peut-être mais ne les respecte pas. Greavy moins qu'un autre.

— Je te l'ai déjà dit, Christina : c'est un talent que tu devrais développer.

Elle se recroquevilla dans son fauteuil.

— Je ne sais pas si j'ai très envie de le développer. En plus, dans ce cas précis, je n'ai pas ressenti grand-chose, seulement une vague impression.

— Comme tu veux.

Il consulta sa montre.

— Bon, commençons en attendant notre déjeuner.

— D'accord. Veux-tu que je te fasse un petit topo ? Je vais d'abord te donner les éléments que nous avons sur le premier meurtre.

Il se plaça à côté d'elle et aussitôt, ses fragrances l'enivrèrent. Mais son parfum naturel avait toujours eu un impact plus fort encore sur lui et continuait à le hanter depuis qu'il avait rompu avec elle.

Elle tira l'un des dossiers devant eux et l'ouvrit. Elle étala plusieurs photos. Les premières représentaient une forêt verdoyante.

— Cette forêt abrite-t-elle, elle aussi, un sentier de randonnée ? demanda-t-il.

— De randonnée pédestre, oui. Il surplombe la baie.

Il passa en revue les clichés.

— Et que peux-tu me dire de la victime ?

— Liz Fielding avait une quarantaine d'années, elle était célibataire. Dans le passé, elle a eu quelques ennuis avec la police mais depuis cinq ans, tout était rentré dans l'ordre.

— Quel genre d'ennuis ?

— Consommation de drogues, vols à la tire, prostitution occasionnelle.

— Et qu'en est-il des deux autres victimes ?

— Je n'ai rien trouvé de tel dans leurs antécédents mais nous n'en sommes qu'au début des investigations.

Il s'empara des photos du cadavre. La victime avait été laissée par le tueur dans la même position que l'homme assassiné de San Diego. Allongée sur le dos, les mains sur le ventre, la carte de tarot glissée entre les doigts.

— Aucune agression sexuelle, n'est-ce pas ?

— Non, pour aucune. Et pour ton gars ?

— Non plus.

Il prit un autre cliché : un gros plan de la gorge béante de la victime, de l'horrible plaie. Un médaillon pendait au cou de la jeune femme, remarquait-il.

Son cœur s'accéléra.

Christina dut deviner son émoi, car elle se tourna vers lui.

— Qu'y a-t-il ? Tu vois quelque chose ?

Il posa le doigt sur la poitrine de la victime.

— Son médaillon... Une femme qui faisait partie de mes ravisseurs... portait le même.

OceanofPDF.com

3

Christina se pencha vers Eric, sidérée. Était-il victime d'hallucinations ? Depuis qu'elle le connaissait, il avait rarement évoqué son kidnapping. Le drame avait eu lieu à San Francisco. Eric était alors âgé de onze ans. L'histoire avait été bizarre. Aucune demande de rançon, ni exigence d'aucune sorte de la part des ravisseurs. Et deux jours plus tard, ils l'avaient relâché, le déposant au coin d'une rue.

A l'époque, la police avait relié ce rapt à une enquête menée par le père d'Eric. Joseph Brody traquait alors un tueur en série.

L'enquête s'était d'ailleurs terminée tragiquement. Joseph Brody n'ayant jamais pu mettre la main sur ce meurtrier, ses supérieurs avaient fini par le soupçonner d'être lui-même l'assassin, à tel point que Joseph Brody s'était suicidé en sautant du Golden Gate.

Pouvait-il y avoir un lien entre ces lointains événements et l'assassinat de Liz Fielding ?

Christina saisit le cliché qu'Eric avait laissé tomber sur le bureau.

— De quoi parles-tu ? De son médaillon ?

— Pendant mes deux jours de captivité, je n'ai jamais vu mes ravisseurs. Ils portaient tous des cagoules de ski sur leurs visages. Sans doute avaient-ils estimé qu'il était plus facile de dissimuler leurs traits que de me bander les yeux. Quoi qu'il en soit, il y avait une femme parmi eux. C'était elle qui s'occupait de moi. Lorsqu'elle se penchait vers moi, je voyais très bien le médaillon qu'elle portait en sautoir. Il était exactement comme celui-ci, ajouta-t-il en tapotant la photo.

Christina examina le pendentif rond sur la poitrine de la jeune morte.

— C'est certainement une coïncidence, Eric.

Fermant les paupières, il se pinça le haut du nez.

— J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un symbole satanique ou quelque chose du même genre.

Elle étudia le dessin gravé sur le disque en argent. Il ressemblait à une queue de baleine stylisée mais un enfant de onze ans aurait pu y voir une paire de cornes.

— Avais-tu fait des recherches sur le sujet ?

— Honnêtement, j'avais totalement oublié ce médaillon. Ce souvenir m'est revenu en voyant la photo.

— Après toutes ces années, comment peux-tu être sûr qu'il s'agit bien du même dessin, du même symbole ?

— Tu as tes intuitions et moi... les miennes.

— C'est impossible, Eric.

— L'âge concorde pourtant. Ma ravisseuse avait sans doute une vingtaine d'années. Liz Fielding a la quarantaine. Cela pourrait coller.

— Eric, répondit-elle en lui prenant le poignet. Liz Fielding n'est pas la femme qui t'a enlevé. Elle porte un collier qui ressemble beaucoup à celui que portait ta ravisseuse, voilà tout.

Il essuya son front d'un revers du bras.

— Tu as sans doute raison. Mais cette photo a fait remonter un souvenir de ma mémoire. C'est de la folie.

Il ouvrit un tiroir du bureau et en sortit une feuille de papier et un crayon. Puis il se mit à dessiner.

— Que fais-tu ?

— Il y a vingt ans, on n'avait pas internet. Maintenant, je suis curieux d'apprendre ce que signifie ce symbole. Qui sait ? Cela nous aidera peut-être à résoudre cette affaire.

Tandis qu'Eric se replongeait dans ses souvenirs, Christina étudia les photos de la scène du crime, les confrontant au rapport. Les inspecteurs de Portland n'avaient pas identifié l'endroit où le tueur avait pu se cacher pour guetter sa proie mais il l'avait forcément fait. Il lui avait fallu dissimuler de quoi tuer sa victime — un objet lourd pour l'assommer, un poignard pour l'égorger et la carte de tarot pour lui porter le coup de grâce.

Peut-être ne visait-il pas spécifiquement Liz Fielding, ce jour-là, mais en tout cas il cherchait une proie, conclut Christina.

Elle devrait retourner dans la zone où le cadavre de Liz avait été découvert et y emmener Eric.

Discrètement, elle l'observa. Il était totalement absorbé par son travail.

Eric avait toujours le pouvoir de l'émouvoir et de la plonger dans une douce euphorie. En rompant leurs fiançailles, il lui avait brisé le cœur.

Tout était parti des recherches qu'elle effectuait alors sur le Tueur de l'Annuaire et sur Joseph, le père d'Eric. Quand il avait découvert cela, il l'avait très mal pris et avait fini par croire les mensonges d'un journaliste, Ray Lopez. Il avait claqué la porte, et elle avait été si vexée qu'il ait pu croire les affabulations de ce scribouillard qu'elle n'avait pas jugé bon d'insister.

Quelque temps plus tard, elle avait appris qu'elle était enceinte. Mais Eric avait alors complètement disparu de la circulation : il avait pris un congé sans solde et avait quitté le pays pour une destination inconnue.

Lorsqu'elle avait entendu dire qu'il était revenu et avait réintégré son poste au FBI, elle n'avait pas pu se résoudre à le contacter et à lui parler de Kendall. Il l'aurait sans doute accusée de se servir de leur fille pour faire pression sur lui, pour l'obliger à se remettre avec elle.

Il releva brusquement la tête.

— Voilà, annonça-t-il. J'ai fini mon dessin. Maintenant, je vais chercher la signification de ce symbole.

— J'espère surtout qu'il veut dire quelque chose.

Quelqu'un frappa à la porte et ils s'écartèrent précipitamment l'un de l'autre comme s'ils étaient surpris en train de tricher à un examen.

L'officier Griego apparut, chargée d'un sac blanc dans une main, d'un gobelet dans l'autre.

— Voici votre déjeuner. J'ai laissé l'autre boisson sur une table dans le couloir.

Eric bondit de sa chaise et la débarrassa de son chargement qu'il posa sur le bureau.

— Merci.

Elle lui tendit une poignée de pièces.

— Votre monnaie.

— Ça va, dit-il avec un geste insouciant. Mettez-les dans la cagnotte du déjeuner.

— D'accord. Bon appétit ! Et appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Eric tapota du pied la sacoche qui contenait son ordinateur portable.

— Le code du WiFi ?

— Bien sûr.

— Merci, Rita.

Christina inspecta le contenu du sac.

— J'espère qu'ils m'ont bien livré ce que j'avais demandé.

— Donne-moi mon hamburger et mes frites, Sandoval. Je meurs de faim.

Elle obéit, lui en chipant une au passage.

Il l'imita et poussa un soupir satisfait.

— Elles sont croustillantes à souhait. Comme je les aime.

Elle opina tout en mordant avec appétit dans son sandwich tandis qu'Eric sortait son ordinateur de sa sacoche.

— Je vais allumer cet appareil et faire ce que je n'ai pas eu la possibilité de faire il y a vingt ans.

— Quoi ? T'inscrire sur un site de rencontres ? demanda-t-elle en riant.

— As-tu déjà essayé de le faire ? répliqua-t-il en s'emparant de son hamburger pendant que son ordinateur se mettait en route.

Christina faillit en avaler de travers. Depuis la naissance de Kendall, elle n'avait même pas tenté de rencontrer quelqu'un de façon traditionnelle, encore moins *via* internet.

— Non. Et toi ?

Elle attendit la réponse en retenant son souffle.

— Je ne pense pas que le FBI serait ravi si l'un de ses agents envoyé à l'étranger passait son temps à draguer sur des sites de rencontres.

Il ne s'était donc jamais inscrit sur ce genre de sites à cause de son métier et non parce qu'il s'y refusait par principe. Elle avala une gorgée de soda pour refouler la jalousie qui s'emparait d'elle. Elle n'avait pas le droit d'être jalouse ni de se soucier des femmes avec qui il sortait.

Leurs fiançailles étaient rompues. Et pas seulement à cause de cette enquête qu'elle avait menée dans son coin. Ils étaient de toute façon trop différents. Un jour ou l'autre, ils se seraient séparés, notamment à cause des enfants. Elle rêvait d'en avoir, Eric ne voulait pas en entendre parler. Et voilà qu'ils avaient une fille, sans qu'Eric le sache.

Il posa son dessin près de l'ordinateur.

— Comment dois-je procéder à ton avis ? En m'intéressant aux symboles ? Aux signes ? Aux sectes sataniques ?

— Essaie les trois, répondit-elle en croquant une autre frite.

— Christina ! Si tu avais envie de frites, pourquoi tu n'en as pas commandé ?

Elle se pencha vers l'écran et la page sur laquelle il s'était connecté : elle traitait des symboles sataniques.

— Parce que en ingurgiter un sachet entier représenterait trop de calories. Alors que quelques-unes me font plaisir sans danger pour ma ligne.

— Depuis quand te soucies-tu de ta ligne ? Tu n'as vraiment pas à craindre de grossir. Quoique...

Comme il promenait les yeux sur elle, elle ne put s'empêcher de rougir.

— Es-tu en train d'insinuer que j'ai pris du poids ?

Avec la grossesse, ce n'était pas tout à fait faux.

Il battit rapidement des paupières.

— Peut-être. Mais cela te va bien.

— Formidable ! dit-elle en se tapotant le ventre. C'est le genre de réflexion qui fait vraiment plaisir.

Avec un haussement d'épaules, il se remit à pianoter sur son clavier.

— Ne fais pas semblant de te vexer, Christina. Avant, je te trouvais un peu maigre et tu ne l'es plus. Tu as des rondeurs où il faut et tu es superbe. Voilà, maintenant, tu le sais. Si tu cherchais les compliments, tu as réussi.

Les larmes aux yeux, elle mordit dans son sandwich. Il la voyait toujours comme une femme sournoise et rusée, y compris sur un sujet aussi insignifiant que son apparence. Comment pourrait-elle lui parler de Kendall alors qu'il nourrissait encore tant de colère à son égard ? Il lui en voulait toujours, c'était évident.

Cependant, il n'y avait pas que ça. A trente ans, elle savait reconnaître le désir dans les yeux d'un homme, en particulier dans ceux d'Eric. Et ils brillaient toujours. Si elle ajoutait à cela les compliments qu'il venait de lui faire, cela ne faisait aucun doute : il avait encore envie d'elle.

Et elle...

— Qui se serait douté qu'il existait autant de symboles démoniaques ?

La voix d'Eric la sortit brutalement de ses pensées. Elle s'éclaircit la gorge.

— Peut-être ne sont-ils pas démoniaques. Peut-être ont-ils un lien avec Mère Nature ou le bouddhisme ou autre chose. En tout cas, si je considère les trois victimes, je ne vois pas beaucoup de points communs entre elles. Olivia Dearing était serveuse à Portland, Liz Fielding travaillait comme infirmière et Nora dans une librairie.

Eric se gratta le menton.

— Les trois victimes exerçaient donc toutes un métier dans le domaine des services. Peut-être ont-elles croisé quelqu'un dans le cadre de leurs activités, quelqu'un qui les a ensuite prises pour cibles.

— Peut-être, bien que ces femmes ne se ressemblent pas beaucoup. Si le tueur les a choisies au hasard, il va être plus difficile d'établir des rapprochements entre elles.

— Nous savons au moins que le meurtrier est allé à Portland et à San Diego et qu'il a tué deux fois à San Francisco, ce qui me pousse à penser qu'il vit ici.

Christina étala devant eux, côte à côte, les portraits des trois jeunes femmes, photographiées quand elles étaient en vie.

Eric prit celui de Liz, effleurant au passage la main de Christina.

Elle replia aussitôt le bras pour briser le contact. Puis elle ferma les yeux et inspira profondément.

— Ça va ? s'enquit-il.

Elle battit des paupières et croisa son regard inquiet. Inquiet ? Elle avait cru qu'il n'éprouvait jamais aucune émotion. Apparemment, il avait progressé.

— Tu ne ressens rien à la vue de ces photos, n'est-ce pas ?

Elle s'en étrangla presque.

— Non, pas avec des photos.

— Et à la vue des cartes de tarot ?

— Je n'ai pas eu assez de temps. Mais... attends ! s'exclama-t-elle soudain. Nous avons totalement oublié la victime de San Diego.

— Non, non, je ne l'oublie pas, assura-t-il en sortant une chemise cartonnée de sa sacoche.

— Je voulais dire : comment gagnait-il sa vie ?

— En vendant des chaussures.

— Encore un métier de service qui le mettait au contact de la clientèle.

— Il vendait des chaussures de femmes.

Les coudes sur le bureau, elle prit son visage entre les mains.

— Notre tueur l'avait peut-être repéré en passant devant sa boutique. Se trouvait-elle dans un grand magasin ?

— Non. Dans une galerie commerciale.

— Le Tueur du Tarot y passait peut-être fréquemment.

Eric leva un sourcil surpris.

— Le Tueur du Tarot. Tu l'as déjà affublé d'un surnom ?

— Il se l'est donné lui-même. Enfin, pas vraiment mais il me paraît évident qu'il faut le désigner ainsi, non ?

— Trouver un surnom pour un tueur en série ne me vient pas tout de suite à l'esprit, répliqua-t-il en s'emparant d'un autre dossier. J'en laisse le soin aux journalistes.

Elle pesta intérieurement. Elle avait cru qu'Eric était moins obtus ? Pas tant que ça, manifestement.

— Excuse-moi, monsieur Le-travail-avant-tout, rétorqua-t-elle en jetant les restes de leur repas dans la corbeille. Alors maintenant, revenons à l'enquête.

Elle parvint à travailler à côté de lui pendant quatre heures sans nouvelle anicroche.

Finalement, elle recula sa chaise et s'étira.

— Je suis épuisée.

— Nous avons bien avancé. Si tu es d'accord, je vais transmettre nos notes préliminaires aux inspecteurs de la police de San Francisco.

— Bien sûr. Peut-être qu'un des éléments leur évoquera quelque chose.

— Je sais qu'ils se sont rendus à la librairie où travaillait Nora mais j'aimerais aller y jeter un coup d'œil. *Le Grimoire* n'est pas le nom d'une librairie classique. Il s'agit certainement d'une librairie ésotérique.

— Son nom ne veut peut-être rien dire, objecta-t-elle.

Il feuilleta le dossier remis par la police de San Francisco.

Christina rangea avec soin les trois chemises cartonnées dans son attaché-case.

— Où es-tu descendu ?

— Au même hôtel que toi.

— Formidable, commenta-t-elle avec un sourire poli.

Décidément, quelqu'un avait juré de la torturer.

— Tu peux me suivre en voiture, ce n'est pas loin.

— Je ne suis pas motorisé.

Elle réprima un soupir. Vraiment, quelqu'un voulait sa perte.

— J'ai pris un taxi à l'aéroport et j'ai laissé ma valise à l'entrée du poste de police, poursuivit Eric. Donc, si cela ne t'ennuie pas de me prendre dans ta voiture...

— Bien sûr, répondit-elle en s'emparant de son sac.

Elle tira son Smartphone de la poche extérieure, veillant à ce qu'Eric ne le voie pas. Elle avait intérêt à retirer la photo de Kendall en fond d'écran si

elle ne voulait pas s'attirer des questions gênantes.

Mais une sourde culpabilité la fit soudain vaciller. Les jambes faibles, elle se laissa tomber sur sa chaise. Heureusement, Eric était occupé à remettre son ordinateur dans sa sacoche et ne sembla pas remarquer son malaise.

* * *

Comment pouvait-elle continuer à maintenir Eric dans l'ignorance ? Toutes les bonnes raisons qu'elle s'était données pour ne pas lui parler de sa grossesse lui revinrent à la mémoire, y compris le fait qu'il s'était mis en congé, était parti pour une destination inconnue et qu'elle n'avait eu à l'époque aucun moyen de le joindre. Mais aucune ne tenait plus. Elle n'avait plus la moindre excuse pour lui cacher l'existence de Kendall.

Il ne voulait sans doute toujours pas d'enfants, d'autant que la dernière enquête dont il s'était occupé au FBI — une affaire de kidnapping — s'était mal terminée et avait dû renforcer sa détermination à ne pas fonder de famille. Mais il avait le droit de savoir qu'il avait une fille.

Et Kendall ? Elle méritait de connaître son père, même s'il ne souhaitait pas jouer un rôle dans son existence, même si un papa aux abonnés absents ne lui ferait aucun bien.

Christina réprima un soupir. Elle avait souvent regretté que son propre père n'ait pas succombé sur l'autel d'une noble cause, lui épargnant ainsi la douleur de son rejet. Il s'était désintéressé d'elle parce qu'elle refusait de vivre comme lui.

Mais Eric n'avait rien de commun avec Octavio Sandoval.

— Que fais-tu encore assise ?

— Je t'attendais, mentit-elle en se levant.

D'un mouvement du menton, elle l'invita à sortir du bureau en premier.

Elle préférait qu'il garde ses distances et ne l'approche pas trop. Déjà qu'ils devraient se côtoyer dans la voiture et à l'hôtel...

Ils traversèrent la salle commune, récoltant de vagues saluts des policiers et un grand sourire de l'officier Griego.

— Avez-vous résolu l'affaire ?

— Pas encore. Bonne soirée.

Eric récupéra sa valise et en sortant, ils voulurent faire halte dans le bureau du lieutenant Fitch. Mais la porte était fermée et des voix

résonnaient à l'intérieur.

D'un geste, Eric invita silencieusement Christina à prendre la direction de la sortie.

— Es-tu garée sur le parking ?

— Non, il n'y avait plus de place ce matin. J'ai laissé ma voiture dans la rue.

Ils sortirent au soleil et Christina tira ses lunettes noires de son sac.

— Après avoir passé la journée enfermés, cela fait du bien de respirer un peu d'air frais.

— Cela fait toujours du bien de s'accorder une pause, répondit-il. Il nous reste peu de temps pour profiter de la lumière du jour.

— Ma voiture est là, indiqua-t-elle en actionnant la commande à distance. As-tu l'intention d'en louer une ?

— Avec les coupes budgétaires auxquelles nous sommes confrontés, il ne faut pas y penser. Je m'estime déjà chanceux d'avoir une chambre individuelle.

Elle lui lança un regard courroucé mais ne pipa mot. Pas question de discuter sur le sujet.

— L'hôtel est à peu près correct.

Ils approchèrent de son véhicule par l'arrière et Christina ouvrit le coffre.

Mais Eric souleva sa valise.

— Je m'en occupe.

— Oh... merci, bafouilla-t-elle presque.

Puis elle se dirigea vers sa portière.

— Qu'y a-t-il donc sur mon pare-brise ?

Eric claqua le hayon.

— Une contravention ? Je suis sûr que Rita Griego sera plus qu'heureuse de te la faire sauter.

Christina se pencha pour examiner de plus près son pare-brise. Son ventre se noua.

— Non, ce n'est pas une contravention.

Eric contourna la voiture pour s'approcher à son tour de la portière du conducteur.

— De quoi s'agit-il ?

Elle se redressa et se tourna vers lui.

— C'est notre signe, le symbole qui ornait le médaillon de Liz Fielding.

OceanofPDF.com

4

Les mâchoires serrées, Eric se pencha par-dessus l'épaule de Christina pour mieux voir. Le symbole semblait le narguer et il eut envie de frapper le pare-brise du poing.

Pourquoi ne s'était-il pas souvenu de ce médaillon plus tôt ? Après l'enlèvement, quand il avait été relâché, il en avait sans doute parlé à la police, il leur avait certainement décrit le symbole. Mais ensuite, il avait dû l'effacer de sa mémoire.

Christina se raidit et le prit par le bras.

— Qui a peint ça ?

Il balaya la rue du regard, étudiant rapidement les réverbères plantés le long du trottoir.

— Il n'y a pas de caméras de surveillance dans le coin. Nous n'avons donc aucune chance de le savoir.

— Il s'agit forcément de quelqu'un lié au meurtre de Liz, dit-elle, lui enfonçant ses ongles dans la peau.

Il ne s'en plaignit pas et poursuivit :

— Ou de quelqu'un lié à Liz. Nous devons absolument découvrir la signification de ce symbole. Et pour commencer, nous devons aller à la librairie où travaillait Nora.

A l'aide de son téléphone portable, Christina photographia le symbole.

— A la librairie de Nora ? Pourquoi ?

— *Le Grimoire*. Réfléchis. Le nom semble tiré d'un bouquin ésotérique ou d'un conte.

Il gratta le pare-brise du bout du doigt.

— Le symbole a été peint au cirage à chaussures blanc.

— Tu veux y aller tout de suite ? demanda Christina.

— Non, j'aimerais d'abord me changer mais assurons-nous que *Le Grimoire* sera ouvert dans la soirée.

Il s'installa dans la voiture puis se connecta à internet sur son Smartphone.

— Elle est ouverte jusqu'à minuit. L'heure du crime. Savais-tu que, par une drôle de coïncidence, « l'heure du crime » se dit en anglais « *witching hour* », littéralement « l'heure des sorcières » ?

Tout en conduisant, elle eut un petit rire.

— En réalité, l'heure des sorcières n'est pas minuit mais 3 heures du matin, à l'opposé de l'heure de la naissance du Christ qui aurait vu le jour à 3 heures de l'après-midi.

— Et tu es évidemment au courant...

— Traite-moi de sorcière pendant que tu y es !

Il lui jeta un regard de biais : elle affichait un sourire chaleureux mais fragile. Il devait veiller à prendre un minimum de gants avec elle. Il y avait entre eux de vieux contentieux, d'anciennes animosités, qui ne demandaient qu'à rejaillir.

— Je croyais que seule ta demi-sœur s'intéressait à ces histoires de sorcellerie.

Elle étreignit plus fort le volant.

— En effet. Comme moi, elle a hérité de certains des dons de mon père. Mais, elle, elle les développe.

— Etes-vous proches ? Peut-être pourrait-elle nous aider à comprendre le sens de ce symbole.

— Non, je ne suis pas assez proche d'elle pour lui demander un tel service. Voilà près d'un mois que je ne l'ai pas eue au bout du fil et je déteste discuter du sujet avec elle.

— D'accord. Laisse tomber.

Comme elle pénétrait dans l'enceinte de l'hôtel, elle se tourna vers lui.

— Veux-tu que je te dépose devant l'entrée ?

— Non, va te garer. Je porterai ma valise.

Elle introduisit une carte magnétique dans la barrière qui permettait d'accéder au parking.

— Crois-tu que j'aie été suivie ?

— En tout cas, quelqu'un sait que tu travailles sur cette affaire et connaît ta voiture.

— A ton avis, ce symbole peint sur mon pare-brise est-il destiné à me faire passer un message ou à me menacer ?

— Je n'en sais rien, Christina. D'un côté comme de l'autre, c'est une ouverture, un indice qui peut nous mettre sur une piste.

— Nous devons en parler à Rich.

Il ouvrit le coffre, en tira sa valise et l'attaché-case de Christina.

Elle le suivit jusqu'à la réception.

— Bonjour. J'ai une chambre réservée au nom de Brody, annonça-t-il.

— Oui, monsieur, répondit l'homme en lui tendant une clé magnétique. Chambre 632.

Christina lâcha un cri de surprise.

— Oh ! J'ai la 634.

L'employé de l'hôtel hocha la tête.

— En effet, les deux chambres communiquent entre elles. La personne qui s'est chargée de la réservation pour monsieur Brody nous l'avait spécifiquement demandé.

Eric leva les mains dans un geste d'apaisement.

— Je n'y suis pour rien. Travel s'est occupé de tout.

Le réceptionniste se tourna vers Christina.

— Préférez-vous une autre chambre, madame ?

— Non, c'est parfait, répondit Eric.

— Parfait, répéta-t-elle d'une voix faible.

* * *

Eric tapota sa carte de crédit du FBI et la tendit à l'employé. Puis il suivit Christina dans l'ascenseur en tirant sa valise derrière lui.

Durant la montée, il ne put se retenir de la détailler. Elle avait toujours été mince et élancée avec des courbes où il le fallait mais son corps avait changé, s'était arrondi en deux ans. Au niveau des seins et des fesses. Elle n'en était que plus désirable encore. Plus dangereuse.

Reste professionnel, Brody, s'ordonna-t-il.

Quand ils sortirent de la cabine, elle lui désigna deux portes.

— Voici ta chambre et voilà la mienne.

— J'essaierai de ne pas faire trop de bruit.

— Préviens-moi quand tu seras prêt à te rendre à la librairie.

— Aimerais-tu dîner avec moi, d'abord ?

Il l'aurait proposé à n'importe quel collègue, non ?

Elle battit des paupières.

— Bien sûr. Frappe à ma porte lorsque tu voudras y aller.

Eric entra dans sa chambre et la referma d'un coup de hanche. Il s'effondra dos au mur, s'autorisant enfin à libérer les émotions dont il était la proie. Il n'avait jamais eu de difficultés à être lui-même avec Christina mais ces dernières heures, il avait dû se maîtriser en permanence.

Il retira sa veste et la suspendit dans le placard. Comme il se dirigeait vers la fenêtre, il s'arrêta devant la porte qui communiquait avec la chambre de Christina.

Il n'avait pas besoin de cette tentation mais s'il demandait à la réception de l'installer ailleurs, à un autre étage, il passerait pour un faible ou pire. Il montrerait alors à Christina qu'il n'était pas insensible à cette proximité. De l'autre côté de la cloison, elle était certainement en train de se dévêtir, de se doucher, et plus tard, elle dormirait nue dans son lit...

Il se frappa la paume du poing. Il saurait se montrer à la hauteur de cette mission.

Des voilages couvraient les baies vitrées et il les tira pour contempler la vue sur Union Square. Il avait grandi à San Francisco, il connaissait cette ville comme sa poche, mais par la suite son travail au FBI l'avait obligé à emménager aux quatre coins du pays, jusqu'à Washington où il vivait ces derniers temps. Parviendrait-il à respirer normalement à San Francisco, qui lui rappelait en permanence la tragédie familiale ? Le pont du Golden Gate était visible de toute la ville et chaque fois qu'il y poserait les yeux, cela raviverait une vieille blessure jamais cicatrisée.

Laissant retomber le rideau, il s'allongea sur le lit. Voilà longtemps qu'il avait mis une croix sur le passé, y compris sur le kidnapping dont il avait été victime, enfant.

Il fixa le plafond jusqu'au moment où de l'eau ruissela dans la pièce voisine. Il retira ses chaussures et s'assit pour dénouer sa cravate.

Il avait un programme chargé. Il allait dîner avec Christina puis tous deux se rendraient à la librairie ésotérique. Il ne boirait pas, veillerait à éviter tout sujet de conversation personnel. Et à s'interdire tout flirt.

Aucun flirt.

Une fois nu, il se dirigea vers la salle de bains. Les mains posées sur le lavabo, il considéra son reflet dans le miroir. Que voyait-elle quand elle le regardait ? Avait-il changé autant qu'elle, ces deux dernières années ?

Parce qu'elle avait changé. Il ne parvenait pas à dire en quoi. Mais elle paraissait plus douce, moins cassante qu'autrefois. Sans doute avait-il nourri tant de colère contre elle qu'il se l'était imaginée plus dure qu'elle ne l'était en réalité.

En tout cas, il n'avait jamais vu la couleur du livre qu'elle devait sortir sur son père ni aucun faire-part annonçant son mariage avec Ray Lopez.

Aux dernières nouvelles, le journaliste s'intéressait toujours à la famille Brody : mais à Sean, cette fois, et à une enquête dont son frère était chargé.

Eric lâcha un juron, puis ouvrit les robinets et laissa l'eau chaude cascader sur ses épaules.

Prendre un congé sans solde lui avait fait du bien. Après le désastre de sa dernière enquête, il avait ressenti le besoin d'une pause.

Il sortit de la douche et noua une serviette autour de sa taille. Ses doigts de pied s'enfonçaient dans l'épaisse moquette tandis qu'il s'approchait de sa valise. Il l'ouvrit, fouilla dedans pour en tirer une chemise et un jean. Puis il commença à ranger tous ses vêtements dans le placard.

Comme il s'y employait, quelqu'un frappa à sa porte — la porte communicante — et de surprise, il laissa tomber une partie de ses affaires.

— Oui ?

— Es-tu prêt pour aller dîner ?

— Euh... Attends, cinq minutes.

— Je meurs de faim.

— Je me dépêche.

Laissant en plan son rangement, il sauta dans son jean.

Comme il s'apprêtait à retourner dans la salle de bains, Christina revint tambouriner le battant de bois.

— Alors ? Que fabriques-tu ?

Avec un soupir, il alla tirer le verrou de la porte de communication entre les deux chambres.

— Tu sembles bien impatiente !

Il ne comprit pas un mot de ce qu'elle répondit, tant un flot d'émotions le submergea soudain.

Christina avait troqué son tailleur-pantalon contre un jean noir et un pull-over rouge échancré qui laissait deviner un débardeur. Ses longs cheveux bruns tombaient sur ses épaules comme un voile. Elle les repoussa en arrière tout en dardant sur lui ses yeux noirs.

— Tu n'es pas encore habillé !

Il considéra son torse nu.

— Tu as l'avantage d'être installée depuis quelques jours. Moi, je débarque et je suis allé directement au poste de police en quittant l'aéroport.

— Pas de mauvaises excuses, Brody. Finis seulement de te préparer.

Il grogna et enfila sa chemise à la hâte. Leur avait-il suffi de passer un après-midi ensemble pour retrouver leur vieille camaraderie ? Cela faisait partie des charmes de Christina. Sur le terrain, elle se comportait comme n'importe lequel de ses collègues, mais derrière ses plaisanteries sarcastiques se dissimulait une sensualité puissante capable de vous déstabiliser sans que vous compreniez comment.

Tandis qu'il finissait de boutonner sa chemise, les fragrances de son parfum raffiné lui chatouillèrent les narines.

— As-tu pris avec toi les dossiers sur les meurtres ? lança-t-il.

Elle leva un sourcil surpris.

— Nous n'allons pas les consulter au restaurant ! Nous les avons bien travaillés cet après-midi et j'ai glissé un bloc-notes et un stylo dans mon sac au cas où une idée fulgurante nous traverserait.

Lui non plus n'aurait pas apporté des dossiers pour un dîner de travail mais ce repas n'avait rien de normal et il voulait rester concentré sur autre chose que ses grands yeux noirs et brillants.

— Laisse-moi un instant pour me donner un coup de peigne.

Il aurait aimé se réfugier dans la salle de bains mais elle le suivit.

— Tu te peignes, à présent ? Et... qu'est-ce que je vois ? Tu utilises également du gel !

D'un mouvement félin, elle s'adossa au chambranle de la porte.

Il prit la lotion dans ses mains et s'en appliqua sur les cheveux.

— C'est ça ou un rendez-vous chez le coiffeur.

— Non, ne te fais pas couper les cheveux. J'aime mieux quand tu ne les portes pas trop courts. Qu'en pensent tes frères d'ailleurs ?

— Ils n'ont pas voix au chapitre. Et de toute façon, je ne les vois pas beaucoup.

Il se savonna les mains, les rinça et attrapa une serviette.

— Je suis sûre qu'ils vont être contents de te revoir, quelle que soit la longueur de tes cheveux.

Il préféra changer de sujet.

— Bon. J'ai regardé : il y a plusieurs restaurants dans les environs de l'hôtel mais comme nous nous rendrons ensuite à cette librairie, nous

pouvons tout à fait prendre la voiture pour aller dîner quelque part.

— J'ai entendu parler d'une brasserie, qui se trouve dans le quartier de Haight-Ashbury. Ce n'est pas loin de cette librairie.

— Très bien.

Il n'avait qu'une hâte, c'était sortir. Etre confiné dans une chambre avec Christina, belle et séduisante comme jamais, était une torture.

Quand ils regagnèrent le parking, il se tourna vers elle.

— Veux-tu que je conduise ?

— Merci mais je ne préfère pas. La voiture est à mon nom, dit-elle en faisant jouer la commande à distance. Mieux vaut ne pas être en infraction, d'autant que ton frère inspecteur de police à San Francisco est en vacances.

Tandis qu'elle s'installait au volant, Eric se contenta donc du siège passager. L'important était de ne pas se laisser emporter par d'anciens désirs. A une époque, il avait été prêt à tout donner à cette femme et elle l'avait trahi de la pire façon... pour écrire un livre qui promettait d'être un best-seller.

Elle s'engagea dans la circulation, accélérant pour éviter le tramway.

— Ce n'est vraiment pas simple de conduire dans les rues de San Francisco.

— Tu es née ici, tu devrais y être habituée.

— Je ne conduisais pas beaucoup quand je vivais ici. J'ai toujours préféré marcher et utiliser les transports en commun.

Tout en fixant la route, elle ajouta :

— Crois-tu qu'un jour, tu reviendras pour de bon à San Francisco ?

— Tu sais que je travaille désormais à Washington, non ? J'y suis bien mais si une occasion se présente, je serais content de vivre de nouveau ici.

Il le ferait s'il se décidait un jour à affronter ses démons.

— As-tu l'intention de voir tes frères pendant ton séjour ?

— Comme je te l'ai dit, Sean est en vacances et je crois que Judd n'est pas non plus en ville. Mais je descendrai peut-être sur la côte voir Ryan.

— Sean a travaillé sur une affaire intéressante, il y a quelques mois.

— Et Ray Lopez a tenté, une fois de plus, d'en faire un sujet de reportage.

Christina se mordilla les lèvres et un lourd silence tomba dans l'habitacle.

Il se prolongea, devenant de plus en plus gênant.

Finalement, Christina pointa du doigt une rue adjacente.

— Nous devrions nous garer par là. Nous ne sommes pas loin du restaurant et de la librairie.

Elle opéra un créneau superbe et il sortit de la voiture. Finalement, rester enfermé avec elle dans l’habitable était pire qu’à l’hôtel. Pourvu que le dîner soit moins éprouvant, songea-t-il.

* * *

Mais quand il lui ouvrit la porte de la brasserie et qu’elle passa devant lui, l’effleurant, un frisson le parcourut : cela allait être très difficile.

Comme tous les vendredis soir, la foule avait envahi le quartier et la salle avait été prise d’assaut.

— Zut, fit Christina, je n’ai pas pensé à réserver une table.

Eric s’approcha d’une hôtesse.

— Quel est le temps d’attente ?

Elle consulta le registre.

— Deux personnes ? Vous avez de la chance : un client vient d’annuler sa réservation.

— C’est parfait, dit Eric en lui glissant un billet.

Tandis que la jeune femme les guidait parmi les dîneurs, Christina s’approcha d’Eric et lui souffla à l’oreille :

— Le charme des Brody a encore frappé.

Dans le mouvement, ses cheveux lui caressèrent la nuque.

Il prit une profonde inspiration.

Il avait besoin d’un bon verre, de recouvrer son sang-froid et d’arrêter de fantasmer.

* * *

L’hôtesse les conduisit à une table installée dans un coin.

— Je ne sais pas pour toi, mais moi, je vais commencer par un whisky, lança-t-il en s’asseyant.

Christina parut perplexe.

— Je conduis alors je ne bois pas d’alcool. As-tu entendu parler de la mésaventure de Zollar ?

— Il s’est fait pincer par les flics avec plus d’un gramme dans le sang, non ?

— Et au volant d'une voiture de société, au cours d'un déplacement professionnel.

— Il l'a payé cher ?

La serveuse s'approcha et Eric commanda un scotch, Christina un jus de fruits.

Quand l'employée s'éloigna, Christina déplia sa serviette et l'étendit sur ses genoux.

— Il a écopé d'une mise à pied de six semaines.

— Quel imbécile !

— Au fait, comment as-tu trouvé l'Amérique du Sud ?

— Chaude et humide.

— J'ai entendu dire qu'avec ton équipe, tu avais démantelé un important réseau de trafiquants.

— Oui, nous avons réalisé un bon coup de filet. Quant à toi, tu as pris tes marques au sein de l'unité chargée des tueurs en série, non ? Tu as réalisé tes rêves.

Cessant de jouer avec sa serviette, elle planta ses coudes sur la table.

— Pouvons-nous cesser une bonne fois pour toutes de tourner autour du pot ? Comme ça, tu arrêteras de m'envoyer des piques ?

— Je t'envoie des piques ?

Il le savait pertinemment. C'était sa seule chance de réussir à ne pas l'embrasser comme un fou.

— Ne fais pas l'imbécile, Eric. Je te l'avais dit à l'époque et je te le répète, à présent. Je ne suis pas sortie avec toi pour écrire un livre sur ton père.

— Mais tu t'intéressais à son histoire...

— Elle m'a toujours fascinée. Je ne vais pas te mentir. Mais je n'ai jamais eu l'intention d'en tirer un bouquin.

— Et les notes que tu prenais ?

— Il ne s'agissait que de notes. Dans cette affaire, quelque chose m'a toujours ennuyée. Je n'ai jamais cru que ton père était le Tueur de l'Annuaire.

Eric se pinça le haut du nez et quand la serveuse revint avec leurs verres, il avala d'un trait la moitié de son whisky. L'alcool lui brûla la gorge.

— J'ai déjà entendu tes arguments, Christina. Malheureusement, Lopez m'avait donné une tout autre version des événements.

Elle leva les yeux au ciel.

— Si tu avais fait preuve d'un minimum de jugeote à l'époque, tu n'aurais pas cru un mot de ce que t'avait raconté Ray.

Elle s'empara de son verre, en but une gorgée puis planta ses yeux dans les siens.

— J'étais ta fiancée, Eric. Je ne t'aurais jamais trahi de cette façon. Si tu as avalé les mensonges de Ray à mon sujet, c'était à cause de Noah Beckett. Et tu te trompais également à propos de Noah.

Ce fut comme un coup de poignard en pleine poitrine. Il reprit son whisky et le vida d'un trait.

— J'aurais pu sauver Noah.

— Tu as suivi le protocole prévu pour les affaires de kidnapping. Noah aurait connu le même destin si un autre agent avait suivi l'affaire.

— J'étais responsable, Christina, j'étais à la tête de l'équipe. J'aurais dû me servir de mon expérience. J'ai moi-même été enlevé. Si je m'étais appuyé sur ma propre histoire pour prendre les bonnes décisions au lieu d'appliquer bêtement les procédures, j'aurais pu sauver ce gosse, épargner ses parents.

— Le fait d'avoir été toi-même victime d'un rapt quand tu étais enfant ne te donne pas de pouvoirs magiques, ne te permet pas de sauver tous les gosses kidnappés.

Elle lui posa la main sur le bras.

— Tu as fait de ton mieux et les Beckett n'en ont jamais douté.

— Non, je n'ai pas été bon, j'aurais pu faire mieux.

D'un geste, il héla la serveuse.

— Un autre scotch s'il vous plaît.

La jeune femme s'approcha.

— Très bien. Aimeriez-vous commander tout de suite ?

— Je prendrai un steak cuit à point et une salade, répondit-il.

— Et moi, le saumon, précisa Christina.

Quand la serveuse s'éloigna, elle avala une autre gorgée de son jus de fruits.

— Si le rapt de Noah ne s'était pas terminé aussi tragiquement au moment précis où tu as découvert mes notes, tu m'aurais donné la possibilité de m'expliquer, Eric. J'en suis certaine.

Il joua avec son verre vide, pensif.

— Tu as peut-être raison. Le livre n'est jamais sorti et tu n'as jamais épousé Lopez.

Elle écarquilla les yeux.

— Epousé Lopez ? Qui t'a mis cette idée folle en tête ?

— Lopez.

— Et tu l'as cru ? s'écria-t-elle.

— A l'époque, cela semblait possible.

— A l'époque, tu n'avais plus tes esprits, rétorqua-t-elle en plaquant sa serviette contre sa bouche.

Elle n'avait pas tort, reconnut-il intérieurement. Après la mort du petit Noah, il avait été ravagé de chagrin et de colère. Lorsqu'il s'était tourné vers Christina pour trouver un peu de soutien et de réconfort, il avait découvert ses notes sur son père et sur sa famille. La suspicion s'était insinuée dans son esprit et, quand le journaliste Ray Lopez avait confirmé ses doutes, il avait tout fait voler en éclats.

Mais depuis, il avait eu le temps de repenser à cette histoire. Christina n'avait pu nouer une relation amoureuse avec Lopez, c'était absurde. Il avait même cru qu'elle avait couché avec ce journaliste pour obtenir des renseignements sur la tragédie des Brody. Ça n'avait aucun sens.

Elle finit par lui tendre la main.

— Acceptes-tu de faire la paix pour que nous puissions travailler ensemble sur cette affaire ?

— Bien sûr, dit-il en tapant sur sa paume pour conclure leur trêve. Je pense d'ailleurs que je te dois des excuses. J'ai réagi de façon excessive en tombant sur ces notes. Et vu le contexte, j'étais incapable de garder mon sang-froid.

— Moi aussi, j'ai eu tort. Je n'aurais pas dû te cacher mon intérêt pour cette affaire.

— N'en parlons plus, proposa-t-il en serrant sa main.

— Tu t'engages donc à ne plus m'asticoter ?

En vérité, il lui avait tout pardonné depuis longtemps. Pendant son congé sans solde, il avait eu la possibilité de reconsidérer toute l'histoire avec calme et il avait compris qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Qu'aucun livre ne soit sorti sur le drame familial et qu'elle n'ait pas épousé Lopez l'avait bien aidé.

Quant aux piques, elles étaient un moyen de se protéger de Christina, pour ne pas retomber sous son charme. Certes, il lui avait pardonné mais il

ne souhaitait pas pour autant lui repasser la bague au doigt. Elle lui avait caché beaucoup de choses et il n'aimait pas les secrets. Il avait grandi trop souvent avec.

— Promis, conclut-il.

Repoussant son verre, il tourna la tête en tous sens pour détendre sa nuque et soulager les tensions qui l'habitaient depuis le début de la journée. S'expliquer en toute franchise avec Christina lui avait fait du bien.

Et maintenant, ils avaient une enquête à mener.

Leurs plats arrivèrent et entre deux bouchées, ils discutèrent des dossiers dont elle s'était occupée ces derniers mois et de la mission qu'il avait accomplie en Amérique du Sud.

Si, deux ans plus tôt, quelqu'un lui avait dit qu'il se retrouverait un jour à table avec Christina à bavarder et à plaisanter, il ne l'aurait jamais cru. Le temps avait cicatrisé les blessures.

Comme il tendait sa carte de crédit à la serveuse, Christina s'empara de son verre de scotch qu'il n'avait pas fini. Elle joua un moment à faire tourner le liquide ambré.

— Tu ne le finis pas ? Un whisky coûte huit dollars et le FBI ne te le remboursera pas.

— J'ai eu ma dose. Veux-tu le boire ?

— Non, merci. Je n'apprécie pas les alcools forts.

— Tant pis. On y va ? ajouta-t-il en se levant.

— La librairie *Le Grimoire* se trouve au coin de la rue, répondit-elle en prenant son téléphone et en pianotant dessus. Et le vendredi, elle reste ouverte jusqu'à minuit.

— Allons respirer l'odeur d'encens qui flotte forcément dans ce genre d'endroit.

Lui posant la main dans le dos, il la guida vers la sortie à travers le restaurant bondé.

Puis, en passant devant la voiture, il prit un nouveau ticket à l'horodateur.

— Si tu écopes d'une contravention, le FBI ne sera pas content.

Elle leva les yeux au ciel.

— Penses-tu vraiment qu'il me rembourserait ?

— Raison de plus pour éviter d'en prendre une.

Tout en marchant, il tira sur le col de sa veste pour se protéger du vent qui soufflait fort avec la tombée de la nuit. Même pendant l'été, il faisait

toujours frais à San Francisco.

— La librairie est située dans une ruelle, indiqua Christina. Par là.

Il s'agissait d'une rue piétonnière, pavée et bordée de boutiques pittoresques. De la musique s'échappait de certaines. Un panneau de bois se balançait au-dessus d'une porte sur lequel étaient gravés à l'encre rouge les mots :

Le Grimoire

Un vieux livre et une plume d'oie étaient dessinés au-dessous.

— Nous y sommes, dit-il.

— L'enseigne est charmante.

Il poussa la porte et une ribambelle de clochettes accrochées à celle-ci se mirent à tinter.

A l'intérieur, une douce musique New Age jouée en sourdine les enveloppa tandis qu'une odeur d'encens emplissait leurs narines.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ?

— J'aime bien cette odeur, répondit-elle.

Une femme surgit de l'arrière-boutique, repoussant derrière son épaule une natte grise d'une incroyable longueur.

— Soyez les bienvenus. Puis-je vous aider ou souhaitez-vous seulement jeter un coup d'œil ?

Eric serra les lèvres.

— Nous sommes venus vous interroger à propos d'une de vos anciennes employées, Nora Sterling. Nous représentons le FBI. Je suis l'agent Brody et voici l'agent Sandoval.

Leur interlocutrice joignit les mains comme si elle se mettait en prière. Elle grommela quelques mots incompréhensibles.

Eric jeta un coup d'œil à Christina, puis reporta son attention sur la femme.

— Pardon ?

— Une triste tragédie, répéta-t-elle. Mais la police est déjà venue me poser des questions.

— Nous ne faisons pas partie de la police, répliqua Christina en s'avançant vers elle, la main tendue. Et vous êtes... ?

— Libby Rivers, la propriétaire de...

Elle avait pris la main de Christina pour la serrer mais elle la lâcha brutalement comme si elle venait de se brûler.

Christina recula d'un pas et la dévisagea avec perplexité.

— Tout va bien ?

— Pardonnez-moi, je suis très sensible à l'électricité statique, expliqua-t-elle en caressant sa longue natte. Comme je vous disais, je suis propriétaire de cette boutique et en effet, Nora a longtemps travaillé pour moi.

Eric fronça les sourcils. Il s'empara d'une boule de verre dans un vase et la fit rouler entre ses doigts.

— Pourriez-vous nous parler de Nora ? Reçevait-elle des visites au magasin ? S'était-elle plainte de quelqu'un ? Avait-elle des contacts particuliers avec un client ?

— La police me l'a déjà demandé.

— Nous avons lu vos dépositions mais il est différent de prendre connaissance d'un rapport et de s'adresser directement aux témoins.

— Que voulez-vous savoir exactement ?

Il tira de sa poche le feuillet sur lequel il avait reproduit le symbole du médaillon et le tendit à Libby.

— Que signifie ce symbole ?

Les yeux de Libby s'écarrillèrent.

— Où avez-vous vu ça ?

— Je ne peux pas vous répondre. Que signifie ce dessin ?

Elle l'arracha des mains d'Eric et le pressa contre sa poitrine, au-dessus du cœur.

— C'est le symbole d'un cercle.

— D'un cercle ? Voulez-vous dire d'un cercle de sorcières ?

— Une guerre est en cours, marmonna Libby. Une guerre contre ce cercle.

Puis elle lâcha la feuille pour prendre le poignet de Christina, l'attirant à elle.

— Et vous êtes visée, vous aussi, mademoiselle.

5

Christina retint un cri. Les yeux bleus de Libby lui brûlaient le visage tandis que ses doigts s'enfonçaient dans son bras.

La main sur son arme, Eric se rapprocha mais d'un mouvement brusque, Christina se libéra de l'emprise de la libraire.

— De quoi parlez-vous ?

— Je suis désolée, répondit Libby en s'agrippant à sa natte. Vous ai-je fait peur ? Tant mieux. Vous devez avoir peur.

Redressant les épaules, Eric s'interposa entre elles.

— La menacez-vous ?

— Moi ?

Libby se pencha pour ramasser le dessin qu'elle avait laissé tomber par terre, sa longue natte balayant le sol au passage.

— Ce n'est pas de moi que votre coéquipière doit avoir peur.

— Alors de qui ? lâcha Christina. Pourquoi devrais-je craindre une guerre contre ce cercle et d'ailleurs, que voulez-vous dire exactement en parlant de « guerre » ?

— Vous faites partie de celles qui nient leurs pouvoirs, qui refusent de les prendre en considération, qui les ignorent. Mais vous êtes des nôtres, mademoiselle.

— Me traitez-vous de sorcière ?

Christina avait dit cela avec légèreté mais Libby n'esquissa pas un sourire.

Comment cette inconnue était-elle au courant de ses dons particuliers ? se demanda Christina. Quand elles s'étaient serré la main, quelque chose était passé entre elles. C'était très étrange.

— Que vous apparteniez à ce cercle ou à un autre, assura Libby en tapotant le symbole, vous êtes une sorcière.

— D'accord. Si vous êtes extralucide, vous êtes sans doute capable de sentir chez quelqu'un d'autre des facultés similaires. Mais je ne suis pas une sorcière et je ne suis affiliée à aucun cercle. Ni à celui-ci, ajouta-t-elle en désignant le feuillet que Libby avait posé sur le comptoir. Ni à un autre.

— On ne s'affilie pas à un cercle, ma chère. On en fait partie, on lui appartient.

Libby se tourna vers Eric.

— Nora appartenait également à ce cercle.

Il se troubla un instant.

— Et pratiquait-elle... euh... la sorcellerie ?

— Bien sûr, répondit Libby en reportant son attention sur Christina. Certaines d'entre nous acceptent leurs pouvoirs, assument leurs dons.

Christina fronça les sourcils.

— Avez-vous la preuve que Nora a été assassinée parce qu'elle faisait partie de ce cercle ?

— A vous de le dire, trancha Libby. Avez-vous découvert ce symbole sur Nora ?

Elle ouvrit un tiroir et en sortit trois bâtons d'encens.

— Ou sur quelqu'un d'autre ?

Eric s'éclaircit la gorge.

— Nous n'avons pas le droit de vous répondre.

Libby hocha la tête.

— Sur quelqu'un d'autre, donc. Ce qui vous fait deux victimes liées à ce clan. Allez-vous continuer à prétendre que ce cercle n'est pas le dénominateur commun de ces meurtres ?

Les clochettes accrochées à la porte tintinnabulèrent et tous trois se tournèrent vers le nouvel arrivant. C'était un homme vêtu de noir et coiffé d'un feutre. Christina en eut aussitôt peur, même si c'était tout à fait irrationnel.

Libby replia le feuillet et le tendit à Eric.

— Bonsoir, Nigel, lança-t-elle à son visiteur. As-tu besoin d'un flacon de patchouli ?

— Je viens pour quelque chose de plus sérieux, Libby. Il me faut un nouveau jeu de tarot.

— Je savais que tu en aurais bientôt besoin.

Elle fit un geste vers Eric et Christina comme si elle leur lançait un sort.

— Je te présente les agents... Euh...

— Agent Brody et agent Sandoval, du FBI, compléta Eric. Nous enquêtons sur le meurtre de Nora Sterling.

Le dénommé Nigel souleva son chapeau.

— L'assassin est un malade. Nora était une fille adorable.

Eric s'approcha de lui.

— Vous la connaissiez ?

— Je viens souvent à la boutique. Mais dites-moi, le nom de Brody ne m'est pas inconnu. Etes-vous de la famille de l'inspecteur de police de San Francisco ?

A ces mots, Eric se tendit brusquement, nota Christina.

— C'est mon frère, oui.

— Lequel de vous deux s'est fait kidnapper, enfant ?

Libby poussa un soupir, presque un gémissement.

— Que savez-vous à ce sujet ? lança Eric en serrant les poings.

— Détendez-vous. Je suis né ici, je connais bien l'histoire de cette ville comme ses traditions et ses légendes. Qui aurait pu oublier l'histoire de Joseph Brody ? Son fils enlevé alors qu'il enquêtait sur un tueur en série ? L'affaire avait fait la une des journaux. Je n'oublie jamais rien de ce qui s'est passé à San Francisco.

Libby posa une boîte sur le comptoir.

— Tiens, voici ton jeu de tarot, Nigel.

— Des cartes de tarot ? demanda Christina en tendant la main. Puis-je y jeter un coup d'œil ?

— Vous n'en avez pas besoin, objecta Libby. Elles servent à ceux qui s'intéressent à la sorcellerie mais qui ne sont pas des nôtres...

Christina étala tout de même le jeu sur le comptoir et examina chacun des arcanes, à la recherche de similitudes avec ceux découverts sur les scènes de crime. Mais les lames étaient différentes de celles utilisées par le tueur.

— Vendez-vous beaucoup de jeux de tarot ? demanda-t-elle à Libby.

Celle-ci plissa les yeux.

— Un certain nombre mais les gens peuvent également s'en procurer sur internet. Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité.

Christina remit le jeu en ordre et le rendit à Nigel, évitant tout contact avec lui. Elle n'avait pas envie d'expérimenter une nouvelle poignée de main de sorcières.

Le regard qu'il posa sur elle lui pesa pourtant.

— Etes-vous sur le point de démasquer l'assassin de Nora ?

Eric tapota son dos pour l'intimer au silence mais elle se libéra d'un mouvement d'épaule. La prenait-il pour une bleue ?

— Nous l'aurons.

Nigel glissa les cartes dans sa poche.

— Combien te dois-je, Libby ?

Elle s'approcha de la caisse enregistreuse.

— Trente-sept dollars et quarante cents.

Il lui tendit des billets, empocha la monnaie et se dirigea vers la porte, ses cheveux gris sortant du bas de son chapeau.

Avant de disparaître, il se retourna.

— Trouvez les auteurs de ce crime odieux, je vous en prie.

Lorsqu'il s'en alla, Christina poussa un long soupir.

— Fait-il partie du cercle, lui aussi ?

— Non, répondit Libby, mais il tire correctement les cartes.

Elle tapota le bras d'Eric.

— Je suis désolée que Nigel vous ait mis mal à l'aise. A l'époque, l'histoire de votre père avait mis la ville en émoi et toute l'affaire a resurgi il y a quelques mois quand le Tueur de l'Alphabet a commencé à laisser des messages à votre frère.

Eric souffla à son tour.

— Mon Dieu ! Vous aussi, vous savez tout sur ma famille ?

Libby haussa les épaules.

— Comme l'a dit Nigel, l'affaire avait fait grand bruit.

— Vous vous souvenez de mon kidnapping ?

— Bien sûr, mais quand vous êtes entré et que vous vous êtes présenté, je n'ai pas compris tout de suite que vous étiez le petit qui avait été enlevé.

— Je ne sais pas comment mon frère arrive à vivre ici.

— Oh ! vous savez... Les gens oublient. Dès qu'une nouvelle tragédie survient, ils s'intéressent à autre chose. L'histoire du Tueur de l'Alphabet a ravivé nos mémoires, voilà tout. En tout cas, personne n'a cru que votre père avait tué ces femmes.

— Il a pourtant sauté du pont...

Libby joua avec sa natte.

— Ils sont nombreux à s'être jetés du haut du Golden Gate.

D'un mouvement de menton, Christina désigna la porte.

— Aurions-nous des raisons de soupçonner Nigel ?

Libby se mit à rire.

— Nigel souffre tellement de son arthrite qu'il a de plus en plus de mal à tourner les cartes. Il serait bien incapable de tenir un poignard et encore plus de trancher la gorge de qui que ce soit.

— Avez-vous autre chose à nous apprendre, Libby ?

— Ne vous ai-je pas déjà tout dit ? Je vous ai donné le mobile.

Eric leva les yeux au ciel.

— Une guerre visant des sorcières ? Dans quel but ?

— Pour prendre le pouvoir.

Christina dressa l'oreille. Depuis quelques instants, elle examinait la carte de la Force, symbole de pouvoir justement. Libby l'avait-elle remarqué ? Ou savait-elle vraiment quelque chose sur l'affaire ?

La libraire poursuivit :

— Pensiez-vous que je faisais allusion à une chasse aux sorcières organisée par de bons chrétiens, à une croisade contre des suppôts de Satan s'adonnant à la magie noire ? Non, il ne s'agit pas d'agresseurs extérieurs. Ce cercle est attaqué par un autre cercle de sorcières, j'en suis certaine.

Lorsqu'ils sortirent de la boutique, Christina inspira une goulée d'air pur.

— Venons-nous de pénétrer un monde parallèle ou quoi ?

Eric acquiesça.

— J'avais l'impression que c'était nous qui subissions un interrogatoire. Libby savait tout sur tes liens avec la sorcellerie et le vieux Nigel connaissait tout de l'histoire de ma famille.

Il se pencha vers elle.

— Et que s'est-il passé quand vous vous êtes serré la main, toi et Libby ? Avez-vous communiqué secrètement comme les sorcières en ont le pouvoir ?

Elle fit la moue.

— Peux-tu cesser de me traiter de sorcière ?

Ils passaient devant un café et Eric s'arrêta presque.

— Ça te dirait, un thé ? J'ai besoin de discuter de tout ce que Libby nous a dit.

— Bien sûr.

D'un geste, elle désigna les passants qui se pressaient dans la rue.

— Apparemment, la nuit ne fait que commencer dans ce quartier.

— Tu n'as pas quitté la ville depuis si longtemps pour l'avoir oublié, si ? demanda-t-il en poussant la porte de l'établissement.

Elle haussa les épaules.

— A San Diego, les gens rentrent chez eux à 22 heures le vendredi soir, à 20 heures en semaine.

Ils prirent place à une table au fond de la salle.

— Tu aimais beaucoup San Francisco, Christina. Pourquoi en es-tu partie ?

— Je pensais te l'avoir dit. Ma mère avait besoin d'aide.

— Vis-tu avec elle ?

— Disons que nous nous entendons bien.

— Est-elle malade ? Gravement malade ?

L'arrivée d'un serveur les interrompit. Christina commanda un thé vert et Eric, un déca.

— Non, reprit Christina, ma mère n'est pas très malade. Mais elle doit ralentir le rythme. Et puis, elle n'aime pas être seule.

— Je m'étonnais justement qu'elle ait pris sa retraite, commenta Eric.

Il repoussa sa chaise et allongea ses jambes devant lui.

— Savais-tu quelque chose au sujet des cercles de sorcières avant que Libby ne nous mette au parfum ?

— Mis à part ce que j'ai vu dans les films ? demanda-t-elle. En fait, oui. Ma demi-sœur est une sorcière.

— Vivi est une sorcière ? répéta-t-il, l'air sidéré.

— Je pensais te l'avoir dit depuis longtemps.

Il eut un petit sourire.

— Tu as dû souvent t'imaginer en grande conversation avec moi parce que tu ne m'en as jamais parlé.

Le serveur leur apporta leurs boissons.

— Je savais simplement que Vivi s'intéressait aux sciences occultes, poursuivit Eric. D'ailleurs, que signifie exactement « être une sorcière », à notre époque ? Lance-t-elle des sorts, concocte-t-elle des potions magiques ?

Christina souffla sur son breuvage.

— Je ne suis jamais entrée dans les détails avec elle. Elle a essayé de m'entraîner dans cet univers quand elle a appris que j'avais... certaines sensibilités. Mais j'ai toujours refusé de la suivre sur ce terrain.

— Crois-tu qu'elle a hérité des dons de ton... père ?

— Oui. Mon vieux père est un puissant chaman, un *brujo*, un sorcier mexicain, si tu préfères.

— Attends, dit-il en posant les mains devant lui. Je suis sûr que tu ne me l'avais jamais dit. Je croyais que ton père était musicien et qu'à ses heures perdues, il tirait les cartes, disait la bonne fortune.

— Il est musicien et *brujo*.

— Est-ce la raison pour laquelle tes parents ont divorcé ?

— C'était l'un des nombreux problèmes auxquels était confronté leur couple, répondit-elle en portant sa tasse à ses lèvres. Il avait envie de développer mes talents de médium mais ma mère s'y est formellement opposée.

— Waouh, je vois. En tout cas, c'est bizarre que tu sois chargée de cette affaire.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi bizarre ? Je travaille sur les tueurs en série et nous en avons un à démasquer et à arrêter.

Il lui caressa la main d'un geste apaisant.

— Oui, oui. C'est une curieuse coïncidence, voilà tout.

— Que Liz Fielding soit peut-être un membre de ce cercle et ait peut-être été impliquée dans le kidnapping dont tu as été victime... est également une coïncidence troublante.

Il retira brutalement sa main.

— Que veux-tu dire ? Moi aussi, je travaille sur les tueurs en série et nous en avons un à coincer, voilà tout.

Christina réfléchit un instant.

— Des forces qui nous dépassent sont peut-être à l'œuvre. Peut-être voulaient-elles que nous nous retrouvions ici pour collaborer sur cette affaire.

— Alors, mettons-nous au travail, répondit-il en lui prenant le poignet. Dis-moi tout ce que tu sais sur les sorcières et les cercles.

Elle soupira légèrement.

— Je regrette d'en savoir si peu. Ma mère m'a raconté que les gens avaient l'habitude de venir voir mon père pour lui demander de l'aide. La

plupart du temps, il communiquait avec les esprits de leurs défunts. Il se mettait en transe grâce à des rituels.

— Mais toi, tu étais trop jeune pour te rendre compte de ce qu’il faisait exactement, n’est-ce pas ?

— Oh oui. Papa est parti alors que je n’avais pas cinq ans.

— Et il s’est remarié...

— Non.

— Alors comment peux-tu avoir une demi-sœur ?

— Mon père est musicien et *brujo*. Il n’avait pas besoin de se marier pour procréer.

— Et ses dons sont allés à une autre fille ? Une fille dont la mère ne s’opposait pas à ce qu’elle développe ses talents ?

— Non seulement elle ne s’y opposait pas, mais la mère de Vivi l’a encouragée à les développer. Certaines femmes se font faire un enfant par un *brujo* dans cet unique but.

— Pour élever le rejeton d’un sorcier, d’un chaman ?

Elle hocha la tête.

Eric parut désarçonné.

— Je n’imaginai pas une femme capable de se servir d’un homme comme d’un pion, pour lui faire un gosse dans le dos. Je trouve ce comportement profondément immoral.

Christina toussa.

— Tu n’as jamais compris les mobiles des gens, tu es incapable de te mettre à leur place.

— En tout cas, cela me semble minable.

— Bref, conclut-elle. Voilà tout ce que je sais sur le sujet. Et j’ignore même quel genre de sorcellerie pratique Vivi.

Eric posa sur la table le dessin du symbole.

— Crois-tu qu’elle appartient au même cercle que Nora et Liz ?

— Je n’en ai aucune idée. Mais qu’en est-il des autres victimes : ton gars de San Diego et la femme de Portland ?

— Nous allons éplucher les dossiers pour trouver des correspondances, des points communs entre les victimes. Pour le moment nous nous accordons une pause, non ? Nous ne nous plongeons pas tout de suite dans la sorcellerie, si ?

— Non. Nous avons eu notre dose pour la soirée.

Il finit sa tasse.

— Rentrons à l'hôtel. Demain, nous chercherons si les deux autres victimes ont eu des contacts avec ce cercle. D'ailleurs, où se trouve ton père ?

— Au Mexique, répondit-elle. Pourquoi ? Penses-tu l'utiliser pour entreprendre des recherches ?

— Et Vivi ?

— De mieux en mieux ! Veux-tu l'interroger ? Je crois qu'elle est à Big Sur.

— Nous pouvons toujours retourner au *Grimoire*, avança-t-il.

— Chaque chose en son temps. Nous devons d'abord vérifier si les deux autres victimes sont liées de près ou de loin à ces cercles de sorcières. Si ce n'est pas le cas, nous nous retrouverons le bec dans l'eau.

— J'ai l'intuition que nous sommes sur une bonne piste.

— Nous sommes donc deux à partager la même intuition. Nous devrions ouvrir une agence de détectives privés.

— Et faire de la concurrence à mon frère Judd ?

— Mais ton frère a-t-il des intuitions ?

— En fait, je crois qu'il en a très peu.

— Bon, rentrons. J'ai hâte de me replonger dans ces dossiers.

Il se leva.

— Nous allons d'abord au lit, non ?

Elle leva les yeux vers lui mais son visage était dans l'ombre. Sans doute n'avait-il pas remarqué que ses mots étaient à double sens.

— Une bonne nuit de sommeil me semble un préalable indispensable, oui. Nous travaillerons mieux demain si nous sommes reposés et avons l'esprit frais.

— En tout cas, maintenant, nous cherchons quelque chose de précis.

Comme ils regagnaient le trottoir, un moteur vrombit à proximité. Eric leva la main pour signaler leur présence, au cas où le conducteur ne ferait pas attention. Mais au moment où ils s'engageaient sur le passage clouté, des pneus crissèrent et la voiture fonça sur eux.

Christina hurla et fut projetée en l'air.

6

Christina était dans les bras d'Eric et il la tenait fortement. Au moment où la voiture avait foncé sur eux, moteur vrombissant, il l'avait saisie par la taille pour la repousser en arrière.

Il l'aïda à se remettre d'aplomb.

— Ça va ?

— Il s'en est fallu de peu, balbutia-t-elle d'une voix faible. Pourquoi ce cinglé a-t-il accéléré alors que nous empruntions un passage pour piétons ? Il ne nous avait pas vus ?

— Si, il nous avait vus, Christina.

Elle leva la tête vers lui.

— Tu en es sûr ?

— Je lui ai fait signe. Et il nous attendait. Il était à l'arrêt et a mis les gaz au moment précis où nous traversions.

— Qu'insinues-tu, Eric ? demanda-t-elle en posant les mains sur son torse pour s'écarter. Penses-tu qu'il nous a pris pour cible ?

— Cela semble évident.

Elle lui étreignit la chemise.

— Alors il ne s'agit pas d'une coïncidence. Je sais que les chauffards sont légion à San Francisco mais en général, ils ne s'en prennent pas aux piétons.

— Sauf si ces piétons enquêtent sur une série de meurtres et commencent à devenir gênants.

Le cœur de Christina battait avec force dans sa poitrine et elle avait du mal à respirer.

— C'est de la folie. Nous représentons le FBI, bon sang !

— Crois-tu que le fait d'être agents du FBI nous protège ? Il nous expose, au contraire. Le mois dernier, nous avons perdu un agent en Amérique latine. Quelqu'un l'a dénoncé alors qu'il opérait sous couverture et le cartel de trafiquants qu'il avait réussi à infiltrer l'a froidement exécuté.

Elle frissonna.

— C'est la première fois que ce genre de choses m'arrive.

— A moi aussi.

Il lui prit la main.

— Viens, retournons à l'hôtel. Je ne veux pas que ça recommence.

Ils se dirigèrent vers leur voiture.

— A ton avis, Eric, notre tueur était-il au volant de ce véhicule ? Il a peut-être l'intention de frapper une nouvelle fois à San Francisco.

— J'espère qu'il essaiera et que nous parviendrons alors à le coincer.

— Nous devons en parler à Rich, avança Christina.

— Rien ne nous prouve formellement que le type qui a voulu nous écraser soit lié à notre enquête.

— Tu sembles oublier le symbole peint sur mon pare-brise. Quelqu'un nous suit, quelqu'un qui a compris que nous menions des investigations sur ces meurtres.

— Tu as raison. Je le signalerai dans le rapport que j'enverrai à Rich et à la police judiciaire. Veux-tu que je conduise ? Tu trembles comme une feuille.

Sans un mot, elle lui tendit les clés. S'il tenait à jouer les gardes du corps, grands et forts, pourquoi l'en empêcher ?

Elle s'installa sur le siège passager, puis jeta un coup d'œil dans le rétroviseur latéral.

— Je vais m'assurer que personne ne nous suit.

— Pourquoi ? Ce serait très bien, au contraire. Laissons-le venir à nous.

— Facile à dire. Ce n'est pas toi qui as failli te faire écraser.

Fronçant les sourcils, il ajusta le rétroviseur.

— As-tu eu l'impression qu'il se dirigeait vers toi en particulier ? Nous traversons tous les deux.

— Je n'en sais rien. Peut-être que je dis ça parce que j'étais devant toi. En tout cas, j'ai eu très peur.

Elle se pelotonna dans son fauteuil. La journée avait été mouvementée. Peut-être devrait-elle passer un coup de fil à Vivi. Sa sœur aurait probablement des choses à lui apprendre au sujet de la sorcellerie. Mais dès

qu'elles en parlaient, Vivi essayait de l'entraîner sur des chemins de traverse.

— Ça va ? s'enquit Eric en lui effleurant l'épaule.

— Je me sentirais mieux si j'étais certaine que le spa de l'hôtel sera encore ouvert quand nous y arriverons.

Il retira sa main pour pouvoir manœuvrer sur le parking.

Elle le regretta aussitôt. La soirée avait en quelque sorte scellé leur réconciliation. Eric lui avait pardonné d'avoir pris en secret des notes sur la tragédie de la famille Brody et il ne croyait plus qu'elle avait été de mèche avec Lopez pour écrire un livre sur le sujet. Il s'était montré gentil. Mais cela ne pourrait durer.

Un jour ou l'autre, elle devrait lui parler de Kendall. Et alors, leur relation volerait définitivement en éclats. Elle devait donc s'y préparer, réfléchir à la meilleure façon de lui annoncer sa paternité. Déjà, il se posait des questions sur le fait qu'elle se soit installée à San Miguel avec sa mère. Celle-ci n'était ni vieille ni malade. Elle n'avait pas besoin d'être assistée. C'était plutôt l'inverse, songea Christina : elle avait besoin de sa mère pour garder Kendall.

Ils sortirent de la voiture et gagnèrent le hall de l'hôtel.

Eric s'approcha du réceptionniste.

— Le spa est-il encore ouvert ?

— Jusqu'à minuit, monsieur.

— C'est parfait, dit-il en prenant le bras de Christina. L'heure des sorcières.

— Arrête un peu avec ça, répliqua-t-elle en se libérant de son emprise. Minuit ne représente rien pour les sorcières. Je te l'ai expliqué. Pour elles, l'heure importante est 3 heures du matin.

— Et tu es bien placée pour le savoir, ironisa-t-il en appelant l'ascenseur. Vas-tu vraiment te plonger dans un bain bouillonnant ? As-tu au moins pensé à prendre un maillot de bain ?

— J'en emporte toujours un avec moi.

Ils arrivaient devant leurs chambres respectives et, avant de glisser sa carte magnétique dans la serrure, il lui lança :

— On se retrouve en bas pour le petit déjeuner, demain matin à 8 heures ?

— Très bien.

Mais une vague de déception la submergea et la déstabilisa. Elle ne s'attendait pas à un baiser, encore moins à des caresses. Cependant, c'était un peu brutal comme fin de soirée.

Elle referma sa porte. Peut-être Eric ne considérait-il pas qu'ils s'étaient réconciliés. En un sens, il n'avait pas tort. Tant qu'elle ne lui aurait rien dit à propos de leur fille, leur relation restait précaire.

* * *

Elle enfila son maillot de bain, puis sortit de son placard un grand peignoir en éponge et s'y enveloppa. Mais avant de descendre, elle ouvrit le minibar pour s'emparer d'une petite bouteille de vin blanc. Elle n'avait plus à conduire, elle pouvait se permettre un peu d'alcool. Avec un petit rire, elle glissa la bouteille ainsi qu'une flûte en plastique dans la poche de peignoir.

Pieds nus, elle regagna alors l'ascenseur et descendit au sous-sol.

Elle poussa la porte vitrée qui donnait accès au spa, saluant au passage un couple qui bavardait dans un immense Jacuzzi.

De la vapeur d'eau s'échappait du spa, installé dans un coin de la salle, et elle s'y dirigea, abandonnant son peignoir sur une chaise.

Mais une tête émergea des remous, et Christina s'immobilisa. Elle avait espéré profiter seule du bassin, pouvoir se prélasser tranquillement dans les tourbillons. Peut-être devait-elle renoncer, s'en aller.

Comme elle s'approchait, se demandant toujours quoi faire, la personne immergée se tourna vers elle et de surprise, elle faillit s'étaler de tout son long sur le carrelage.

— Il t'en a fallu du temps ! s'exclama Eric en se redressant au milieu de l'écume.

— Toi ?

— Oui, cela m'a paru une bonne idée. Viens ! C'est divin !

Elle tenta de répondre mais, la gorge sèche, elle ne parvint qu'à grommeler des mots incompréhensibles.

A pas prudents, elle s'approcha et trempa un orteil dans les remous.

— C'est chaud !

Eric esquissa un sourire entendu et elle rougit.

L'idiot !

Elle descendit dans le bassin, s'assit sur une marche. Un de ses pieds effleura alors celui d'Eric et elle s'écarta à la hâte. Comment espérer se

détendre en sa présence ?

Avec un soupir, elle s'enfonça plus profondément dans l'eau, posant la tête sur le bord du baquet. Elle se positionna pour que les jets pilonnent ses omoplates.

— C'est bon !

Eric se rallongea pour immerger de nouveau son corps.

— J'adore ! Merci d'avoir eu cette idée. J'espère que ça ne t'ennuie pas que je sois là.

— Pas du tout, mentit-elle. C'est une bonne façon de se décontracter après le travail. Un peu comme un verre d'alcool.

— Apparemment, tu as prévu les deux, dit-il en désignant la petite bouteille de vin qui dépassait de son peignoir.

Elle rougit de nouveau.

— J'ai pensé qu'un verre m'aiderait à trouver le sommeil.

— Christina, ne te crois pas obligée de jouer les abstinentes avec moi. J'ai pris deux whiskys au dîner, tu t'en souviens ?

— C'est vrai mais je n'ai pas oublié que ta mère...

— Ma mère était une alcoolique, d'accord. Mais je ne te considère pas comme telle sous prétexte que tu t'octroies un petit verre de temps en temps.

— Je sais, c'est stupide.

Pour le lui prouver, elle alla s'emparer de la bouteille et l'ouvrit.

— J'espère au moins qu'il ne s'agit pas d'une piquette, confia-t-il.

Elle lut l'étiquette.

— C'est un chardonnay, sorti des caves de Sonoma. Je crois qu'il est correct, même si je n'y connais pas grand-chose.

— Tu m'en laisseras un peu. J'aimerais y goûter.

Elle remplit son verre, ne laissant qu'une gorgée pour Eric.

— Tiens, dit-elle en lui tendant la bouteille.

Il la leva pour porter un toast.

— A la réussite de notre enquête ! Je tiens à coincer notre tueur.

— A la réussite de notre enquête ! renchérit-elle en trinquant avec lui.

Elle redescendit dans l'eau. Le breuvage glacé tranchait avec l'eau chaude qui bouillonnait autour d'elle.

— Il y a une règle au sein des spas que je te demande de respecter.

— Laquelle ? Il est interdit de se mettre nu ?

Son sourire la fit fondre et elle l'éclaboussa.

— Cela va sans dire, idiot. Mais l'interdiction de la nudité fait partie du règlement de l'hôtel. Je faisais allusion à un code plus personnel.

— Je t'écoute, dit-il en avalant la gorgée de vin.

— Il est interdit de parler boutique. C'est un moment de détente. Pas question de ressasser les problèmes professionnels de la journée.

— C'est d'accord.

A l'aide de sa bouteille, il pointa sa poitrine et demanda :

— Avant, tu étais toujours en Bikini. Maintenant, tu as adopté le maillot une pièce. Que s'est-il passé ?

Elle faillit s'étrangler.

— Je préfère m'en tenir aux une-pièce dans les hôtels. Ils tiennent mieux quand j'ai envie de nager.

En réalité, depuis sa grossesse et la naissance de Kendall, elle se sentait plus à l'aise avec le ventre couvert. Mais évidemment, elle ne pouvait le dire à Eric.

Cela devenait de plus en plus compliqué, s'agaça-t-elle intérieurement. Elle ne pouvait pas travailler avec lui en lui cachant l'essentiel de sa vie.

— C'est vrai, reprit-il. Tu portais des maillots une pièce dans l'océan.

Elle sirota une autre gorgée de vin. Le moment était-il opportun pour aborder les sujets personnels ?

— Tu n'étais donc pas revenu à San Francisco depuis la fin de ta mission en Amérique latine ?

— Le FBI m'a affecté à Washington. J'y suis installé maintenant.

— Est-ce que ta ville natale te manque ? Et tes frères ?

— Oui. Mais j'avoue que j'étais soulagé d'apprendre que Sean était en vacances. Il est si directif.

— Mais lui n'est pas sorcier, c'est déjà ça.

— C'est vrai, il a au moins une qualité pour lui.

Il se pencha un peu vers elle.

— Sans parler boutique, à quand remonte la dernière fois que tu as vu ta sœur Vivi ?

— Il y a un mois environ. Mais sais-tu ce qui est drôle ?

— En plus d'avoir un père *brujo* et une sœur sorcière ? Non. Quoi ?

— J'ai rêvé de Vivi, il y a peu de temps.

— En positif ? Ou négatif ?

Elle se massa les tempes.

— Je me souviens seulement qu'elle apparaissait dans ce songe. J'ai presque tout oublié du reste.

— Mais qu'as-tu gardé à la mémoire ?

Il était un peu trop proche d'elle et elle s'écarta légèrement.

— Je me rappelle que Vivi faisait tout un plat à propos de quelque chose. Je crois qu'elle était dans une classe, qu'elle donnait un cours et je faisais partie de ses étudiants. Quelque chose comme ça.

— Est-elle beaucoup plus jeune que toi ?

— Elle a presque six ans de moins que moi. Mon père l'a élevée comme il aurait aimé m'élever, moi, si ma mère l'avait laissé faire.

— A mon avis, ta mère a pris la bonne décision en mettant son veto.

— Crois-tu que je devrais reprendre contact avec Vivi à propos de ces histoires de cercles de sorcières ?

— Cela ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas ? Etes-vous en bons termes, toutes les deux ?

— Bien sûr. Elle est un peu fofolle mais elle a bon fond.

En réalité, elle s'était récemment disputée avec sa sœur à propos de Kendall. Vivi s'était mis en tête de tester sa nièce pour voir si elle était dotée de dons, si elle était médium. Comment avait-elle pu avoir une idée pareille ? Kendall n'était qu'un bébé.

Bien sûr, elle ne pouvait le dire à Eric et si elle appelait Vivi, elle devrait veiller à ce que tous deux ne se rencontrent pas. Sa sœur risquait de la trahir, de parler de Kendall à Eric. Garder un tel secret devenait vraiment pesant, à en avoir la migraine.

— Tu feras comme tu préfères, conclut Eric. Et je te promets de ne plus enfreindre le règlement. En tout cas, sur ce point.

Il s'enfonça plus profondément dans les tourbillons, se plaçant au contact des jets.

— Mon dos me fait un mal de chien.

Christina en eut des fourmillements dans les doigts. Dans le passé, elle l'avait souvent massé pour le soulager et elle hésita à lui proposer une petite séance.

Autrefois, il avait l'habitude de dire qu'elle avait des mains magiques, qu'elle était plus efficace qu'une masseuse professionnelle ou qu'un chiropracteur. Bien sûr, elle savait que sa capacité à chasser ses douleurs dorsales n'était pas due à un prétendu don magique. Mais à l'amour qu'elle

éprouvait pour lui. Elle avait aimé cet homme à la folie, de toute son âme, de tout son corps.

Et elle l'aimait toujours.

— J'ai des antalgiques dans ma chambre.

— Cela devrait me faire du bien. Cette vieille blessure que je m'étais faite sur un terrain de football revient régulièrement me tourmenter. Je me sentais mieux à Washington. J'étais assis toute la journée derrière un bureau, je n'avais pas d'effort physique à faire.

Le couple qu'elle avait croisé en arrivant se dirigeait vers eux et Eric fronça les sourcils.

— Je déteste les bains collectifs.

La femme s'approcha.

— Cela vous ennuie-t-il que nous nous joignons à vous dans le spa ?

— Pas du tout mais nous nous apprêtons à partir, répondit Christina en se levant.

Quand Eric se redressa à son tour, son corps musclé ruisselant d'écume émergea telle la statue d'un dieu grec. S'il s'était forgé une telle silhouette en restant assis à son bureau, il lui fallait faire breveter sa chaise.

La femme rata la marche et glissa dans le bassin.

Eric la rattrapa au vol.

— Attention !

Elle se mit à rire.

— Je n'avais pas vu la seconde marche.

Christina lui adressa un sourire crispé.

Parce que tu reluquais mon homme.

Sa jalousie lui revint aussitôt en pleine figure. Cette enquête allait lui coûter à plus d'un titre.

Elle jeta vivement la bouteille et le verre vides dans la poubelle et enfila son peignoir.

Eric se sécha et noua sa serviette autour de la taille.

— On y va ?

Elle hocha la tête.

— As-tu encore besoin d'un antalgique ?

— Oui. Le bain bouillonnant m'a fait du bien mais pas autant que... d'autres choses.

Faisait-il allusion à ses mains magiques ? Il n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle le masse.

— Suis-moi, dit-elle.

— Je te suivrais n'importe où.

Ils prirent l'ascenseur en silence. Se sentait-il aussi mal à l'aise qu'elle ? Et si oui, pour quelle raison ? En tout cas, lui révéler qu'il était père depuis deux ans n'allait pas améliorer leurs relations.

Lorsqu'ils parvinrent devant leurs chambres, ils sortirent leurs clés magnétiques.

— On se retrouve à notre porte secrète, d'accord ? proposa-t-il.

Avec un profond soupir, elle réintégra son domaine. Elle avait besoin de recouvrer son sang-froid. Elle ne pouvait pas passer un moment de détente avec Eric puis lui balancer une telle bombe sans crier gare.

Elle s'empara de son sac pour y retrouver sa boîte d'ibuprofène et en profita pour prendre son téléphone portable. Elle devait en recharger la batterie.

Quand Eric frappa à la porte, elle sursauta et faillit tout faire tomber.

— J'arrive !

Elle traversa la pièce pour tirer le verrou de son côté. Il avait intérêt à bien pousser le sien, cette nuit. Elle était capable de se glisser dans sa chambre tant elle détestait dormir seule.

— Es-tu visible ? demanda-t-il derrière la cloison.

— Tu ne verras rien que tu n'aies déjà vu, répondit-elle en ouvrant son peignoir.

L'éclat soudain de ses yeux noisette la fit frissonner comme s'il la regardait pour la première fois.

Elle lui lança la boîte d'antalgiques.

— Voilà pour toi.

Il l'attrapa au vol.

— Je vais te prendre un peu d'eau puisque je vois que tu as une bouteille déjà ouverte.

— Tu me prends mon vin, mes antalgiques, mon eau... Que ferais-tu sans moi ?

Quelqu'un frappa soudain à la porte de la chambre et Christina se pétrifia.

— Attends, fit Eric. Je vais ouvrir.

Il prit la précaution de regarder par l'œilleton. Mais très vite, il se poussa pour lui laisser la place.

— Connais-tu ce type ?

Elle posa son œil et secoua la tête.

— Pas du tout.

Leur visiteur, un jeune homme brun, frappa de nouveau.

— Il y a quelqu'un ? Christina Sandoval, êtes-vous là ? Je suis un ami de Vivi. Elle a disparu et j'ai peur qu'elle ne soit en danger.

OceanofPDF.com

7

Christina vacilla et s'accrocha à Eric comme à une bouée de sauvetage. Passant devant elle, il ouvrit la porte.

— Qui êtes-vous ?

L'homme recula d'un pas.

— Darius Cole, un ami de Vivi Sandoval.

— Comment avez-vous appris que Christina était ici ? s'enquit Eric.

Le jeune homme blêmit.

— Par Vivi. Elle m'avait dit que sa sœur était à San Francisco et était descendue dans cet hôtel.

Eric se tourna vers Christina. Elle ouvrit les bras dans un geste d'ignorance. Lorsqu'elle avait discuté avec Vivi, un mois plus tôt, elle lui avait dit qu'elle devait venir à San Francisco pour son travail et sans doute avait-elle fait allusion à cet hôtel. Elle ne s'en souvenait plus. Et puis, quelle importance ?

Elle saisit le bras de Darius pour l'attirer dans la chambre.

— Racontez-moi ce qui s'est passé. Depuis combien de temps Vivi a-t-elle disparu ?

— Depuis quinze jours, répondit-il en se libérant de son emprise. Vous êtes un genre de flic, non ? Vivi nous l'avait dit.

— Je suis agent du FBI. Avez-vous prévenu la police ?

— A quoi bon ? répondit-il en faisant le tour de la chambre, les poings serrés. A leurs yeux, elle est majeure et libre de ses mouvements. Tant que nous n'avons pas la preuve que sa disparition est le résultat d'un acte criminel, ils refusent de bouger.

— D'accord, calmez-vous.

Christina ferma les paupières. Elle-même était tout sauf calme. Eric s'approcha d'elle pour lui caresser le dos.

Elle prit une profonde inspiration.

— Commençons par le commencement. Vivi était-elle à Big Sur la dernière fois que vous l'avez vue ?

— Non, à Santa Cruz, sur la côte. Nous étions tous hébergés chez Papa Bud.

— Papa Bud ?

— Un ancien hippie qui possède une grande maison ouverte à tous.

— Depuis combien de temps y viviez-vous avec Vivi ?

— Quelques mois. Nous travaillions sur la promenade. J'étais barman et Vivi tirait les cartes.

— Ma sœur a-t-elle dit quelque chose avant de s'en aller ? A-t-elle rencontré quelqu'un ? Et qu'en est-il de ce Papa Bud ?

— Papa Bud est sympa. Il est aussi inquiet que nous tous.

— Vivi prenait-elle des drogues chez lui ?

— Pas grand-chose, un peu d'herbe. Vous la connaissez, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules. Elle est capable de se mettre dans un état second toute seule. Elle n'a besoin de rien pour entrer en transe.

— Dans quel contexte est-elle partie ? A-t-elle pris son sac ? Sa voiture ?

— Nous n'avions pas de voiture là-bas. Nous étions descendus le long de la côte en auto-stop pour voir des gens puis nous sommes revenus à San Francisco où j'avais laissé ma bagnole et nous pensions retourner à Santa Cruz. C'est là qu'elle est partie. En prenant seulement son sac à main et un sac de voyage.

Avec un soupir de soulagement, Christina s'appuya contre Eric. Celui-ci l'enlaça.

— J'ai l'impression qu'elle en a eu assez de Papa Bud, reprit Darius. Elle a dû en avoir marre de tirer les cartes sur la promenade et elle a décidé de prendre ses cliques et ses claques. Vous devez suffisamment connaître Vivi pour savoir qu'elle aime la nouveauté, le changement.

Il se passa la main dans ses cheveux bruns, taillés en brosse, les redressant davantage encore.

— Voilà pourquoi les flics refusent de s'en soucier. Ils pensent qu'elle a simplement eu envie de changer de crémerie.

— Et pas vous ?

— Elle n’a rien dit à personne. Elle a filé comme une voleuse, au milieu de la nuit. Pourquoi aurait-elle fait ça ? demanda-t-il en se rongant les ongles, des ongles peints en noir.

Christina leva les yeux au ciel.

— Vous devait-elle de l’argent ?

— Non, mais quelque chose la préoccupait.

De nouveau, le cœur de Christina s’accéléra.

— Et quoi ?

— Je n’ai aucune certitude mais je crois que c’était en rapport avec ces meurtres.

— Quels meurtres ?

Eric l’étreignit plus fort et elle s’en félicita.

— Elle avait découpé des articles de journaux concernant un meurtre à San Diego et un autre à Portland, un homme et une femme.

— Vous a-t-elle dit quelque chose à ce sujet ? demanda Christina en s’humectant les lèvres.

— Non, pas vraiment. Mais elle ne cessait de les relire. Et elle avait l’air d’avoir peur. Santa Cruz est une ville assez sympa mais elle refusait de traîner dehors, une fois le soleil couché.

— Savez-vous si quelqu’un la menaçait ou la harcelait ?

— A Santa Cruz ?

Christina haussa les épaules.

— Santa Cruz a peut-être la réputation d’être un paradis terrestre mais beaucoup de dingues y ont élu domicile comme dans toutes les villes du monde. Peut-être qu’un de ses clients ou quelqu’un qui l’avait repérée sur la promenade faisait une fixation sur elle. Tout est possible.

— Pourquoi ne nous en aurait-elle pas parlé ? Pourquoi garder ce genre de secret pour elle ?

— Vous connaissez Vivi...

Darius eut l’air choqué.

— Est-ce que je dois comprendre que vous ne vous souciez pas de votre sœur ? Que vous n’avez pas envie de la retrouver ?

Christina se raidit et Eric reprit ses caresses apaisantes.

— Bien sûr que si ! Mais vous ne m’y aidez pas beaucoup. A votre avis, que lui est-il arrivé ? Si quelqu’un l’avait enlevée, elle n’aurait pas disparu avec son sac et des affaires.

— Elle a emporté quelques vêtements mais elle a laissé ce qui avait le plus de valeur à ses yeux.

— C'est-à-dire ? Son bongo ?

Darius siffla entre ses dents.

— Vous êtes bien un flic, y a pas d'erreur.

— Dites-moi simplement ce qu'elle a laissé qui avait tant d'importance pour elle.

— Ses cartes, son encens et son talisman.

— Son talisman ?

— Un médaillon qu'elle portait au cou en permanence. Pourquoi ne l'a-t-elle pas emporté ?

Eric claqua des doigts.

— A quoi ressemblait ce médaillon ?

— Un disque traversé par deux lignes ondulées parallèles et coupées par un trait.

A ces mots, Eric repartit dans sa chambre et revint avec le papier sur lequel il avait dessiné le symbole gravé sur le médaillon de Liz Fielding.

— Ressemblait-il à celui-ci ?

— Où avez-vous trouvé ça ? répondit Darius en s'emparant du feuillet. En tout cas, oui, c'est le même.

Christina plaqua ses mains contre sa bouche. Qu'est-ce que cela signifiait ? Vivi faisait-elle partie de ce cercle, elle aussi ?

— Je... je n'ai jamais vu ma sœur porter ce médaillon.

— Pourtant, elle l'avait sur elle en permanence, confia Darius. Sous ses vêtements. Et elle l'a laissé en partant. Pourquoi ne l'aurait-elle pas pris avec elle ? Et le reste de ses affaires ?

Parce que quelqu'un tue les membres de son cercle, songea Christina. Mais il n'était pas question de livrer une telle information à Darius. Elle préféra lui mentir.

— Ecoutez, je pense vraiment que Vivi a quitté Santa Cruz de son plein gré et qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Darius rendit le dessin à Eric.

— Vous ne voulez pas me dire d'où vous tenez ce dessin ?

— Ce sont les affaires du FBI, répondit Eric en repliant le feuillet pour le glisser dans sa poche.

Christina prit une profonde inspiration.

— Vivi me donnera sans doute bientôt de ses nouvelles. On se tient au courant, d'accord ?

— Je vous laisse mon numéro de téléphone, proposa Darius.

Il s'empara d'un bloc de papier à l'effigie de l'hôtel et y griffonna ses coordonnées.

— J'espère que vous avez raison. Vivi tient sa grande sœur en haute estime.

Des larmes inattendues brûlèrent les paupières de Christina.

— Je suis sûre qu'elle va bien, Darius. Elle avait sans doute envie d'une pause. Prenez soin de ses cartes et de son médaillon. Rangez-les dans un coin. Elle va revenir.

— Vous m'appellez dès que vous l'avez retrouvée, d'accord ?

Les épaules redressées, il semblait tendu comme s'il refusait de partir tant qu'elle ne le lui aurait pas promis de le faire.

— D'accord, je vous préviendrai, répondit-elle en lui tendant la main. Merci d'être venu et de m'avoir mise au courant.

Darius hocha la tête mais ne lui serra pas la main.

— Retrouvez-la, je vous en prie. Je pense qu'elle est en danger.

— Je ferai de mon mieux.

Darius franchit la porte qu'Eric tenait ouverte et disparut dans le couloir.

Comme Christina fixait la porte close, Eric lui lança :

— Ça va ?

Sa voix rauque l'arracha de l'abîme de folie dans lequel elle menaçait de sombrer.

— Que se passe-t-il d'après toi ? Dis-le-moi avant que je devienne totalement cinglée.

— Je crois que ta sœur se sentait menacée par quelqu'un ou par quelque chose et qu'elle a décidé de quitter Santa Cruz et la maison de Papa Bud. Elle avait fait halte chez ce hippie mais elle ne s'y sentait pas en sécurité et elle a préféré plier bagage.

— Et elle aurait laissé ses affaires, son matériel professionnel, son attirail de sorcellerie ? Pourquoi ?

Elle s'assit lourdement sur le lit.

Eric s'approcha d'elle.

— C'est évident, non ? Ta sœur n'avait pas envie d'être identifiée comme une sorcière, elle ne voulait pas faire état de son métier.

Christina poussa un long soupir.

— Cela paraît plus logique quand c'est toi qui l'exprimes mais c'est exactement ce que je pense.

— Souviens-toi : qu'a dit Libby ?

— Qu'une guerre contre les sorcières était en cours.

S'extirpant du lit, elle se mit à arpenter la chambre.

— Comment le FBI va-t-il réagir quand nous allons évoquer le mobile des crimes ?

A son tour, Eric s'allongea sur le lit — son lit à elle —, les bras repliés pour y appuyer sa tête.

— Crois-tu que l'affaire les intéressera moins parce que les victimes s'adonnent à la sorcellerie ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Rich nous traitera sans doute d'imbéciles. Il pensera que je me fais des idées.

— Une preuve est une preuve.

— Mais nous n'avons rien qui prouve quoi que ce soit. A ton avis, ma sœur, ma propre sœur, pourrait-elle être impliquée dans cette histoire ?

— Elle n'y est pas impliquée, Christina.

— Manifestement, elle est au courant de la situation. Elle sait qu'elle est dans le collimateur du tueur.

— D'une certaine façon, ça nous aide. Nous avons un point de départ. Libby a mentionné un autre cercle de sorcières, un combat fratricide. Je crois que nous devrions creuser, faire des recherches sur la question... demain.

— Tu as raison. J'aimerais juste ne pas avoir à m'inquiéter pour Vivi, en plus du reste. Mais je n'y peux rien, j'angoisse.

Elle vint s'asseoir à côté de lui.

— En plus du reste ? répéta-t-il. Quel reste ? Quels sont tes autres sujets d'inquiétude ?

Elle se mordilla les lèvres. La présence d'Eric, allongé sur son lit, l'inquiétait. Le fait qu'elle lui mentait l'inquiétait. Ce qui allait se passer quand elle lui avouerait tout l'inquiétait.

Elle ferma les yeux pour ne plus penser à rien.

Mauvaise idée. Il se redressa et lui prit la main.

— Tout ira bien pour ta sœur, Christina. Quel que soit le type qui a peint ce symbole sur ton pare-brise et qui a tenté de t'écraser, il est simplement en train de jouer un petit jeu malsain. Et c'est à toi qu'il veut nuire, pas à elle.

Il lui caressa le menton.

— Et avant de t’atteindre, il devra me passer sur le corps.

Elle battit des paupières. Avoir Eric à ses côtés lui serait en effet d’un grand secours. Elle ne l’aurait jamais imaginé. C’était même assez drôle.

Elle lui sourit.

— Merci, cela me réchauffe le cœur.

— Parles-tu ironiquement ?

— Pas du tout. Je suis rassurée et heureuse que tu sois là, Eric.

— Moi aussi et n’oublie pas que je suis tout près si tu as besoin de quoi que ce soit ou si tu fais un mauvais rêve.

— Tu sais, je crois que j’ai rêvé de Vivi au moment où elle est partie sans prévenir. Elle communiquait avec moi.

— Tu as sans doute raison.

Elle le dévisagea. Se moquait-il d’elle, ou parlait-il sérieusement ? C’était ce qu’elle avait toujours aimé chez lui. Il était capable d’une inflexibilité mordante mais également d’empathie avec les autres. Il avait connu assez de tragédies dans sa jeunesse pour pouvoir sentir la détresse chez autrui.

Ses yeux noisette s’assombrirent et il se pencha vers elle pour caresser ses lèvres, si rapidement qu’elle crut presque à un rêve.

— Appelle-moi si tu as besoin de moi. Je ne verrouillerai pas ma porte ce soir.

Elle hocha la tête, admirant son dos large et musclé tandis qu’il repartait dans sa chambre.

Eric referma sa porte et se frappa le front.

Il n’avait vraiment aucune maîtrise de lui-même. Pourquoi l’avait-il embrassée ? Elle n’était pourtant pas sur le point de s’effondrer. Christina ne se laissait jamais abattre. Tout au plus s’autorisait-elle, exceptionnellement, une larme. Même les menaces dont elle faisait l’objet ne semblaient pas l’inquiéter outre mesure. C’en était même curieux : elle ne paraissait pas concernée. Pourtant, quelque chose la rendait nerveuse. Et il ne s’agissait pas de sa sœur parce que avant le passage de Darius, elle était déjà agitée. Il l’avait remarqué dès son arrivée au poste de police.

Cela pourrait-il être le souvenir de leur relation passée, le fait de travailler ensemble deux ans après leur rupture ?

Il poussa un soupir et se dirigea vers la salle de bains pour y faire sa toilette.

Puis il se glissa entre ses draps.

Mais un léger bruit, comme un clic, le fit se redresser. Il se tourna vers la porte communicant avec la chambre de Christina.

Zut, il avait oublié sa promesse de ne pas tirer le verrou. Il se leva et traversa la chambre pour le faire. Le son sec résonna dans la nuit.

Il retourna ensuite vers son lit. Comme il se recouchait, le même bruit résonna de l'autre côté de la porte : Christina déverrouillait également.

Etait-ce une invite ? se demanda Eric.

Il enfouit la tête sous son oreiller.

Tu as tout intérêt à ne pas prendre tes désirs pour la réalité, Brody !

Mais avec Christina, c'était plus facile à dire qu'à faire.

OceanofPDF.com

8

Le lendemain matin, Eric rejoignit Christina au restaurant de l'hôtel. Elle avait l'air fatiguée.

Il lui sourit en s'asseyant en face d'elle.

— Apparemment, tu aurais eu besoin de quelques heures supplémentaires de sommeil.

— Quelques heures supplémentaires ? Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit.

— Tu t'inquiètes pour Vivi ? demanda-t-il en se servant du café.

— Oui, pour Vivi.

— Voilà ce que je te propose, dit-il en sortant son Smartphone de sa poche. Je vais passer un coup de fil à mon frère Judd et voir s'il peut faire quelque chose, retrouver ta sœur.

— Il ferait ça ?

— S'il n'est pas trop occupé, oui.

Il composa le numéro de son frère et presque immédiatement la voix enregistrée de Judd lui répondit :

« Vous êtes bien sur la messagerie de Judd Brody. Merci de laisser un message. »

— Judd, salut, c'est Eric. Peux-tu me rappeler ? J'aimerais que tu localises quelqu'un pour moi.

En raccrochant, il secoua la tête.

— Je ne comprends pas comment mon frère parvient à gagner sa vie. Il passe son temps à faire la fête.

— Penses-tu qu'il te rappellera ?

— Oui, sauf s'il est en train de traquer une épouse infidèle, de planquer pour photographier ses turpitudes.

— Apporter la preuve d'un adultère constitue-t-il l'essentiel de ses activités ?

Elle semblait dégoûtée.

— Il accepte tout ce qu'on lui demande. Souvent, il doit retrouver des personnes enlevées et il lui arrive aussi de jouer les gardes du corps.

— Vraiment ? Pour des célébrités ?

— A l'occasion. Pourquoi ? demanda-t-il en fronçant les sourcils. Songes-tu à écrire un nouveau livre ?

— Un nouveau livre ? s'exclama-t-elle en frappant la table du poing. Je croyais que nous avions mis les choses au clair. Je n'ai jamais publié de livre.

Il lui tapota la main.

— Détends-toi. Je plaisantais.

— Je préfère les mauvaises plaisanteries aux piques surnoises. Mais à ce sujet, j'ai conservé mes notes sur l'affaire de ton père et, comme je te l'avais dit à l'époque, elles sont à ta disposition. Elles t'appartiennent.

— Je me demande bien ce que je pourrais en faire.

— Tu avais envie de découvrir la vérité. De comprendre pourquoi ton père avait été accusé d'être un tueur en série et pourquoi, s'il était innocent, il a fini par se suicider. Ça ne t'intéresse plus ?

— Bien sûr que si.

La serveuse s'arrêta devant leur table, les interrompant.

Christina commanda des céréales et des fruits, Eric une omelette.

— Tant que je n'aurai pas les réponses à ces questions, reprit-il, je ne connaîtrai jamais le repos. Au fait, récemment, Sean a découvert quelque chose alors qu'il enquêtait sur le Tueur de l'Alphabet.

— Quelque chose à propos de ton père ?

— Oui. Les supérieurs de mon père lui avaient recommandé de consulter un psy quand le Tueur de l'Annuaire a commencé à communiquer avec lui.

— C'est en effet la procédure habituelle au sein de la police.

— Sean a pensé que ce psychiatre pourrait peut-être lui expliquer le suicide de notre père. Il s'est donc renseigné pour découvrir qui il avait vu à l'époque et pour retrouver la trace de ce médecin.

Christina se pencha vers lui, les yeux brillants.

— Je comprends sa démarche. Ce psychiatre a certainement pu l'éclairer sur l'état d'esprit de votre père à l'époque.

— Malheureusement, cela n'a rien donné. Ce médecin est mort au moment précis où Sean débarquait chez lui.

— Quoi ? s'exclama-t-elle en repoussant ses cheveux en arrière. Que s'est-il passé ?

— Il a été terrassé par une crise cardiaque.

— Seigneur ! Quelle était la probabilité qu'un événement pareil se produise ?

— Très faible.

— Qu'en a conclu Sean ?

— Il pense que ce psy avait des informations à lui communiquer, des informations que quelqu'un ne voulait pas qu'il lui transmette.

— A-t-il la preuve que cet infarctus a été provoqué ?

— Il m'a appelé à ce sujet et nous avons trouvé des traces d'une substance toxique dans l'organisme du docteur Patrick. Cela dit, il est également possible que le stress ou autre chose soit à l'origine de cette crise cardiaque. Le fait de se remémorer mon père a peut-être déclenché un afflux d'émotions. D'autres investigations sont en cours. Mais le fait que ce médecin soit mort brutalement au moment où Sean voulait l'interroger est... très bizarre.

— Oui, c'est plus que troublant !

La serveuse leur apporta leurs plats et Eric prit sa fourchette. D'un mouvement de menton, il désigna l'assiette de Christina.

— Cela va-t-il te suffire ?

— Largement ! Il y a des bananes, des framboises, du fromage blanc. Je vais me régaler.

— Maintenant, cessons de parler de l'enquête de mon père et revenons à nos moutons. Nous avons un autre tueur à démasquer.

— Nous allons allumer ton ordinateur, nous connecter sur internet et effectuer des recherches sur ces cercles de sorcières.

— Peut-être pourrions-nous en apprendre davantage en interrogeant Libby.

— Pourquoi pas, oui. D'autant que, avec un peu de chance, Nigel sera là.

— Il y a tant de sorcières et nous avons si peu de temps, dit-il en piquant un morceau d'omelette.

Ils finirent rapidement leur petit déjeuner et rejoignirent l'ascenseur. Christina paraissait toujours aussi agitée, remarqua Eric. Pourtant, les

choses étaient désormais claires entre eux : elle n'avait jamais voulu écrire ce livre sur son père, et il la croyait. Alors qu'est-ce qui la tracassait ? Sa sœur Vivi ? Certainement. Mais encore une fois, elle était nerveuse avant d'apprendre la disparition de celle-ci. Il y avait donc autre chose. Mais quoi ?

L'ascenseur s'ouvrit, le tirant de ses rêveries.

— On va dans ma chambre ? proposa-t-elle.

— Je te retrouve par la porte intérieure puisque je dois d'abord récupérer mon ordinateur.

— J'en ai un aussi.

— Le mien est plus rapide.

Elle soupira.

— Si tu insistes, passe par la porte communicante mais je ne t'ouvrirai que si tu frappes en respectant le code secret.

Quelques instants plus tard, il donna trois petits coups au battant de bois.

— Prête ?

Elle lui ouvrit.

— Tu as spontanément trouvé le code.

— J'ai des dons d'extralucide !

Il installa son ordinateur sur la table près de la fenêtre et l'alluma.

— Alors, à quoi devons-nous nous intéresser en premier ? Aux cercles ?

— Essayons, oui.

— Les cercles de sorcières ont-ils des noms, à ton avis ? demanda-t-il en pianotant sur le clavier.

— Aucune idée. Libby ne nous a pas fourni beaucoup de détails.

— Et ta sœur ? T'a-t-elle déjà donné un nom ?

— Non, je ne savais même pas qu'elle était membre d'un cercle. Ni elle, ni mon père. Je savais encore moins qu'il existait plusieurs cercles.

— Peut-être sont-ils liés entre eux comme des membres d'une grande famille. Tu entres dans un cercle et tu vois s'il te convient, ajouta-t-il en tapotant les touches.

— Non, sûrement pas. Rappelle-toi les paroles de Libby. On ne rejoint pas un cercle. On lui appartient.

Il fixa la page qui s'affichait devant lui.

— Pour tout te dire, je me demande si elle ne nous a pas raconté n'importe quoi.

Elle se pencha par-dessus son épaule.

— Alors qu’as-tu trouvé ?

— Quelle est la différence entre les sorcières et les chamans ? s’enquit-il en positionnant l’écran pour qu’elle le voie mieux.

Comme elle s’avançait, il huma avec délice les fragrances de son parfum. Il ignorait le nom de son eau de toilette, mais elle était certainement unique et Christina la seule à la porter.

— Je n’ai pas la moindre idée de ce qui les différencie. Essaie ce site Web, ajouta-t-elle en désignant un lien. Apparemment, il s’agit d’un répertoire des sorcières.

— Lesitedessorcières.com ? Le nom est accrocheur.

Il cliqua sur le lien et l’écran se couvrit de symboles, de signes et de publicités pour un nombre incalculable de produits.

— Nous pourrions passer la journée là-dessus.

— Ce ne sera pas utile. Regarde. Il y a ton symbole, là.

— Et un lien y est attaché.

Suivant le texte avec le doigt, Eric lut à voix haute :

— Ce symbole est apparu dans les Caraïbes et il a longtemps figuré en bonne place dans les rituels des santerias. Mais de nos jours, il est plus souvent associé aux *brujos* du Mexique, en particulier aux *Brujos de Invierno*.

— « Les sorciers d’hiver », traduisit Christina. Je n’avais jamais entendu ce nom auparavant. Mais papa est originaire du Mexique. Il n’est donc pas surprenant qu’il appartienne à ce cercle. Reste à comprendre pourquoi quelqu’un voudrait s’en prendre aux membres de cette organisation.

— Pour l’argent, l’amour, le pouvoir ?

— Ces gens te donnent-ils le sentiment de courir après le pouvoir ou l’argent ?

Comme elle continuait d’étudier la page, elle poussa soudain un cri.

— Attends ! La carte de tarot retrouvée sur les cadavres représentait l’arcane de la Force. Le pouvoir pourrait donc être le mobile de ces meurtres.

— Le pouvoir et la mort, non ? demanda-t-il en se frottant l’oreille. J’espérais qu’il y aurait un répertoire des sorcières. Comment le tueur les trouve-t-il ? Comment a-t-il ciblé ses victimes ? Nous devons le découvrir avant qu’il ne frappe de nouveau.

— Et avant d’aller plus loin dans cette direction, il nous faut vérifier les liens avec l’univers de la sorcellerie des deux autres victimes qui ne sont pas de San Francisco. Jusqu’ici, nous avons le symbole occulte sur le médaillon de Liz et la librairie ésotérique où travaillait Nora. Et bien sûr, la conviction de Libby que Nora appartenait à ce cercle.

— N’oublie pas que nous avons trouvé le même symbole sur ton pare-brise, ce qui signifie que le tueur — ou quelqu’un d’autre qui connaît les liens des victimes avec ce cercle — est toujours à San Francisco.

— Nous transmettons toutes ces informations à la police judiciaire de San Francisco. Nous leur avons promis de partager nos avancées avec eux et peut-être auront-ils quelque chose pour nous.

— Je serais plus à l’aise si mon frère était en ville.

— Quand revient-il de ses vacances ?

— Pas avant septembre. Au cours de sa dernière enquête, il a rencontré une institutrice dont il est tombé amoureux.

— Au point de voyager avec elle ?

— Je sais, j’ai été étonné, moi aussi. Elle enseigne dans une maternelle d’un quartier mal famé de San Francisco.

— En tout cas, mieux vaut qu’il soit tombé amoureux d’une maîtresse d’école plutôt que d’une stripteaseuse !

Il se mit à rire.

— La fille qui l’accompagnait au dîner de nos fiançailles n’avait rien d’une stripteaseuse.

— Euh... Elle travaillait dans une boîte de nuit et elle répondait au nom évocateur de Candy...

— C’était une danseuse exotique.

— Lorsqu’une danseuse exotique se déshabille, c’est une stripteaseuse. Surtout si elle se fait appeler Candy.

Eric se leva pour aller chercher une bouteille d’eau.

— Sean fréquentait ce genre de filles parce qu’il avait peur de se lier sérieusement à une femme. Comme ça, il pouvait garder ses distances sans faire de mal, sans blesser sa partenaire.

— S’il est parti en vacances avec une institutrice, il n’en est plus là.

— Et voilà pourquoi je n’ai pas envie de l’ennuyer avec cette histoire. Bon, je vais chercher mes dossiers, lança-t-il en repartant vers sa chambre.

Lorsqu’il revint, Christina avait pris sa place devant l’ordinateur et pianotait furieusement sur le clavier.

— Tu as trouvé quelque chose ?
— Je continue de chercher mais il n'y a pas beaucoup de sites internet qui donnent les listes de sorcières, de leurs cercles.
Il posa les chemises cartonnées sur la table.
— Elles préfèrent sans doute se cacher, cultiver le mystère.
Quelqu'un frappa à la porte de Christina.
— Tu attends quelqu'un ?
— Non. Mais Darius a peut-être du nouveau à propos de Vivi.
Elle bondit sur ses pieds et se hâta vers la porte. Mais alors qu'elle regardait par l'œilleton, elle lâcha un juron.
— Qui est-ce ? demanda Eric.
— Personne, murmura-t-elle. Faisons semblant de ne pas être là.
Intrigué, Eric s'approcha.
Christina couvrit aussitôt l'œilleton du doigt. Mais une voix s'éleva du couloir.
— Allez, Christina, ouvre-moi ! C'est Ray Lopez. Je sais que tu es là et je veux que tu me racontes tout sur cette histoire.

9

Christina glissa un œil de biais vers Eric. Il semblait courroucé.

Certes, il avait peut-être compris qu'elle n'avait jamais travaillé à la rédaction d'un livre sur la famille Brody avec Ray Lopez mais, de toute évidence, il ne portait pas le journaliste dans son cœur. Et elle n'avait pas besoin que Ray vienne compliquer la trêve fragile qu'elle avait conclue avec son ex-fiancé et le père de sa fille.

Secouant la tête, elle refusa d'ouvrir.

— Ignorons-le, chuchota-t-elle.

Mais Eric ne paraissait pas de cet avis.

— Pourquoi ? Nous avons tout intérêt à entendre ce que cet imbécile a à nous dire.

Il ouvrit grand la porte et en le voyant, Ray recula.

Mais très vite, le journaliste retrouva le sourire.

— Si l'agent Brody est sur le coup, l'affaire doit être importante. Je le savais. Comment allez-vous, Brody ?

Pour toute réponse, Eric haussa les sourcils et refusa de saisir la main tendue.

Les poings sur les hanches pour afficher sa colère, Christina lança à son vieux copain d'enfance :

— Que viens-tu faire ici, Ray ?

Comme à son habitude, il ne laissa rien deviner de ses pensées en entrant dans la chambre.

— Mon métier. Je sens qu'il y a dans cette affaire matière à faire un reportage du tonnerre. Deux meurtres ont été perpétrés en ville et la police de San Francisco reste muette. Si votre frère était là, Brody, il me donnerait des biscuits. Il me donne toujours quelque chose.

Les bras croisés, Eric s'adossa au chambranle de la porte, toujours grande ouverte. Voulait-il garder la possibilité de jeter Ray dehors ? se demanda Christina.

En tout cas, il maniait l'ironie :

— J'ai dû oublier de signaler à Sean que vous ne ratiez jamais une occasion de traîner notre famille dans la boue.

Ray se caressa la barbiche.

— Je n'ai fait que dire la vérité. Beaucoup d'années ont passé mais cette histoire fascine toujours les esprits. Et sachez que je ne suis pas le seul à chercher un nouvel angle sur cette affaire. Une journaliste de Seattle vient de publier un best-seller en s'inspirant d'un fait divers qui avait défrayé la chronique il y a quelque temps. Elle a mené sa propre enquête à propos du crime pour en exposer tous les rouages aux lecteurs. Et j'ai appris qu'elle songeait à travailler à présent sur Joseph Brody.

Christina toisa Ray.

— Tu n'es pas venu ici pour discuter du Tueur de l'Annuaire, j'imagine.

— C'est vrai. J'ai entendu dire que tu enquêtais sur deux meurtres, celui de Nora Sterling et celui de Liz Fielding.

— *Nous* enquêtons en effet sur ces crimes, répondit-elle en prenant le bras d'Eric.

— Que vous fassiez équipe me paraît un peu... bizarre, rétorqua le journaliste en se tournant vers Eric.

Ce dernier poussa un gros soupir.

— Nous sommes des grandes personnes, Lopez. Savez-vous quelque chose à propos de ces meurtres ?

— Je vous montrerai mes cartes si vous me montrez les vôtres...

Christina le fusilla si bien du regard qu'il recula.

— C'est une métaphore, bien entendu. Je me demande quand même pourquoi deux agents du FBI ont été envoyés à San Francisco pour démasquer ce tueur en série.

— Le FBI a un service chargé de démasquer les tueurs en série, répliqua-t-elle en fermant la porte.

— Je le sais bien, mais en général, le FBI ne s'implique que si un tueur commet ses crimes dans différents Etats. Il y a eu d'autres meurtres ailleurs ? Avec le même mode opératoire ?

— Il n'est pas question que nous donnions des informations à un journaliste, répondit Eric, crachant avec mépris le dernier mot.

— Les médias sont au service d'une noble cause, Brody, répliqua Ray en levant les yeux au ciel.

— Prouvez-le. Qu'avez-vous entendu dire ?

Ray les regarda tour à tour et finit par lancer :

— Que Nora et Liz étaient mêlées à des trucs bizarres.

Le cœur de Christina s'accéléra dans sa poitrine.

— Comme quoi ?

— Elles s'adonnaient à des séances de vaudou, elles faisaient tourner les tables, communiquaient avec les esprits, jetaient des sorts... Tout cela m'a fait penser à ton père, Christina.

Eric plissa les paupières.

— Peut-être conjuraient-elles les mauvais esprits.

Ray se tourna vers lui.

— Les flics abordent-ils l'enquête sous cet angle ? Et vous ?

— Vous savez que nous n'avons pas le droit de vous répondre.

— Lui as-tu expliqué comment travaillent les bons policiers, Christina ? Même son frère le sait.

— Mon frère est inspecteur de police à San Francisco, répliqua Eric. Il a besoin de types comme vous. Pas nous.

— J'en suis navré. Je viens malgré tout de vous donner un renseignement crucial, non ?

— Vous ne nous avez rien appris, Lopez.

Ray brandit le poing d'un air victorieux.

— Vous venez de me livrer une info capitale, agent Brody. Les flics travaillent bien sous cet angle. Vous saviez déjà que Nora et Liz pratiquaient la sorcellerie.

Christina enfonça les mains dans ses poches.

— Est-ce la seule raison de ta venue, Ray ? Dans l'espoir de découvrir ce que nous savions sur ces meurtres ?

— Pas seulement ! Je voulais aussi saluer une vieille amie, dit-il en la prenant par les épaules pour l'embrasser sur la joue. Tu as l'air en pleine forme, Christina.

— Merci, Ray. Toi aussi.

— Pense à me refiler des tuyaux de temps en temps. Je ne te demande rien de confidentiel, bien sûr. Mais si tu souhaites communiquer aux médias quelque chose, préviens-moi en priorité. Que je sois le premier à révéler un scoop.

Eric lui tendit une carte de visite.

— Et si vous entendez quelque chose, tenez-nous au courant.

Ray pressa le bristol contre son cœur d'un geste théâtral.

— Nous avons bien progressé, Brody.

Puis, comme s'il craignait la réaction d'Eric, il courut presque à la porte.

— Embrasse ta mère pour moi, Chris.

— Compte sur moi, je n'y manquerai pas.

Elle referma la porte et se tourna lentement vers Eric.

— Bon, cela ne s'est pas si mal passé.

— Je n'apprécie toujours pas qu'il se soit servi de toi dans l'espoir d'obtenir des renseignements sur ma famille, mais je pense que je le comprends mieux.

— Je sais qu'il est pénible mais il essaie de devenir quelqu'un, de se faire un nom.

— En quoi me faire croire que vous sortiez ensemble aurait-il fait progresser sa carrière ? Il avait même parlé de mariage.

— Il a toujours eu un petit béguin pour moi, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Nous nous connaissons depuis toujours. Il n'a pas mauvais fond. Il a aidé sa mère à financer l'université de sa petite sœur.

— Je n'ai aucune envie d'entendre une histoire à faire pleurer dans les chaumières. S'il peut nous donner des informations utiles, je ne suis pas contre lui glisser deux ou trois tuyaux.

Le nœud qui s'était formé dans le ventre de Christina quand elle avait reconnu Ray dans l'œilleton commença à se détendre. Elle retrouvait l'ancien Eric Brody, celui dont elle était tombée amoureuse, celui qu'il était avant de commencer à travailler sur les rapt d'enfants.

Au lieu de l'aider à dépasser les traumatismes engendrés par son propre enlèvement, ces missions l'avaient ravagé. Et lors de sa dernière enquête, quand son équipe n'avait rien pu faire pour sauver le garçonnet kidnappé, Eric avait été anéanti.

Qu'éprouverait-il en apprenant qu'il était père d'une petite fille ?

Eric claquait des doigts pour la tirer de ses pensées.

— Ici la Terre, Christina, m'entendez-vous ? Finissons d'étudier les dossiers des deux autres victimes avant d'aller déjeuner.

— Du moment que je peux m'allonger tout en les lisant, je suis d'accord. Tu n'es pas le seul à souffrir du dos.

Il s'empara d'une des chemises cartonnées et la lui tendit.

— Ménage-toi avant d'être clouée au lit par un lumbago. Je te propose de passer en revue le dossier d'Olivia Dearing pendant que je me replonge dans celui de l'affaire Juarez.

Christina s'installa confortablement au milieu des oreillers pour parcourir les documents. Elle s'absorba dans le rapport de l'institut médico-légal.

Pendant une bonne demi-heure, seuls des froissements de papier et le cliquetis du clavier de l'ordinateur d'Eric vinrent troubler le silence qui régnait dans la chambre.

Finalement, Eric poussa un soupir et Christina se tourna vers lui.

— As-tu trouvé quelque chose ?

— Quelques jours avant d'être assassiné, Victor Juarez s'était fait retirer un tatouage.

— Ah oui ? Et...

— Il y a une photo de son épaule après l'intervention. Manifestement le tatouage était rond.

— Qu'insinues-tu ? Il se serait fait retirer un tatouage représentant notre symbole ?

— Peut-être. Regarde toi-même, ajouta-t-il en posant le cliché sur le lit.

Elle se pencha sur la tache rouge qui ornait le haut du bras de la victime.

— Cela pourrait être n'importe quel tatouage rond.

— Comme cela pourrait être un signe d'appartenance à ce cercle de sorcières.

Elle prit la photo pour l'étudier avec attention.

— Quelqu'un a-t-il une idée du tatouage original ?

— Non, mais nos gars ont trouvé où ce type se l'était fait retirer. Je vais passer un coup de fil à ce dermatologue pour lui demander s'il se souvient du dessin gravé sur l'épaule de Juarez. As-tu avancé, de ton côté ?

— Non, pas vraiment.

— Il n'y a peut-être rien dans ce dossier mais je suis prêt à parier gros qu'il y a un lien entre ces deux victimes et ces cercles.

Il fouilla dans ses papiers.

— Voilà, j'ai le numéro du cabinet médical où Juarez s'était fait retirer son tatouage.

Comme il s'emparait du téléphone de l'hôtel, Christina lui demanda :

— Mets le haut-parleur.

Au bout du fil, une femme prit l'appel.

— Cabinet dermatologique, bonjour.

— Bonjour. Ici, l'agent Eric Brody du FBI. J'aimerais un renseignement à propos d'un patient qui est venu vous voir dernièrement, Victor Juarez.

— Celui qui a été assassiné ?

— Exactement. La police vous a-t-elle déjà interrogée ?

— Oui, ils m'ont contactée pour savoir si c'était bien ici qu'il s'était fait retirer son tatouage.

— Vous ont-ils demandé à quoi ressemblait ce tatouage ?

— Ils voulaient seulement savoir s'il s'agissait d'un tatouage de gang, ce qui n'était pas le cas.

— Vous souvenez-vous du dessin représenté ? Ou dans le cas contraire, avez-vous la possibilité de trouver ce renseignement dans vos dossiers ?

— Je ne peux pas m'en souvenir, je ne l'ai pas vu. Je ne suis même pas sûre d'avoir travaillé le jour de cette intervention. Lorsque les journaux ont commencé à évoquer ce crime, une de mes collègues m'a dit que monsieur Juarez était un patient du cabinet, voilà tout.

— Pourriez-vous me passer le médecin qui a pratiqué cette opération ? Ou avez-vous un cliché de ce tatouage ?

— Bien sûr. Nous prenons systématiquement une photo avant/après. Je peux consulter le dossier mais pas dans l'immédiat. Et bien sûr, je dois m'assurer au préalable que vous êtes bien affilié au FBI.

— Compris. Je vais vous donner mes coordonnées au FBI ainsi que mon adresse mail pour vous permettre de m'envoyer ce cliché quand vous l'aurez retrouvé.

— Ça marche.

Eric raccrocha.

— Je pense que nous tenons quelque chose.

— Pour ma part, je ne vois rien dans le dossier de cette Olivia Dearing qui puisse la relier à la sorcellerie, conclut Christina en refermant la chemise cartonnée.

— Il y a forcément quelque chose, j'en suis sûr, dit-il en tournant la tête en tous sens. Ma nuque me fait mal, j'ai besoin d'une pause. On va déjeuner ?

— A l'extérieur. Etre enfermée dans cette chambre finit par me rendre claustrophobe. Dans un bureau, je pourrais au moins me détendre en me moquant de mes collègues.

Comme elle se levait, son téléphone portable retentit et elle lut le nom sur l'écran. Aussitôt, une décharge d'adrénaline la traversa.

— C'est un appel personnel, balbutia-t-elle.

Eric leva un sourcil surpris mais il se mit sur pied pour retourner dans sa chambre.

— Réponds, je vais en profiter pour passer deux ou trois coups de fil de mon côté.

Il referma la porte communicante et avec un soupir de soulagement, Christina se laissa tomber sur le lit.

— Maman ? Tout va bien ?

— Kendall va très bien mais sa maman lui manque.

En proie à une sourde culpabilité, Christina soupira.

— Peux-tu me la passer ?

— Bien sûr. Nous venons de préparer un pique-nique pour aller déjeuner au parc. Nous y retrouverons une jeune femme très gentille et sa fille, la petite Serena. Je t'en avais parlé. C'est une mère au foyer.

Serrant les mâchoires, Christina préféra ignorer la pique.

— Formidable. Et Kendall aime bien jouer avec Serena.

— Kendall ! Viens dire bonjour à maman.

— Bonjour, maman, dit la voix fluette de sa fille.

— Tu vas jouer avec Serena aujourd'hui ?

— Oui, au bac à sable.

— Allez-vous faire de beaux pâtés ?

— Non, un château de princesse !

Quand elle était petite, Christina préférait s'amuser à détruire ce genre de châteaux. Au moins sa fille était-elle plus constructive.

Kendall lui parla du pique-nique, du chaton de la voisine et d'autres choses. Christina adorait que sa fille lui raconte sa vie.

Mais sa mère les interrompit rapidement pour reprendre l'appareil.

— Fin des bavardages pour aujourd'hui.

— Attends ! Je n'ai même pas eu le temps de lui dire que je l'aimais. Peux-tu me la repasser s'il te plaît ?

Quand sa fille reprit l'appareil, elle lui envoya des baisers.

— Je t'aime, chérie. A bientôt.

— Quand reviens-tu, Christina ? intervint sa mère. Poursuivre les tueurs en série aux quatre coins du pays n'est pas un travail pour une mère de famille, surtout quand sa fille est si jeune et n'a pas de père.

Christina accusa le coup.

— Il est là.

— Quoi ?

Elle baissa la voix.

— Eric. Il travaille sur la même enquête que moi et il est ici.

— Parfait. Tu peux donc lui apprendre qu'il a une fille.

— Ce n'est pas si facile, maman.

— Ce n'est pas facile parce que tu le lui as caché pendant plus de deux ans.

— Tu sais très bien pourquoi.

— Parce qu'il était furieux contre toi à cause de tes notes sur son père ?

— Pas uniquement. Quand le petit garçon kidnappé qu'Eric essayait de sauver a été tué par ses ravisseurs, il a sombré. En plus, il m'a toujours dit qu'il ne voulait pas d'enfants, et j'étais d'accord. Quand je suis tombée enceinte, je ne pouvais donc pas lui en parler : j'aurais eu l'impression de le piéger.

— Et alors ? S'il est un homme digne de ce nom, il dépassera ses préjugés quand tu lui apprendras qu'il est père.

— Il va me détester de le lui avoir caché.

— Et il aura bien raison. Alors pourquoi ne pas le lui dire tout de suite ? Tu crois qu'il appréciera le double jeu que tu mènes depuis vos retrouvailles ? Tu te comportes en égoïste, Christina.

Christina eut du mal à réprimer la réplique cinglante qui lui montait aux lèvres. Elle ferma les paupières, respira, tentant de recouvrer son calme.

— Tu as raison, je dois le lui dire. Je vais le lui dire.

— Un homme comme Eric Brody ne fuit pas ses responsabilités. Il ne laissera pas tomber sa fille. Il n'a rien de commun avec *ton* père.

— A propos de papa, as-tu entendu parler de lui ou de Vivi, dernièrement ?

— C'est drôle que tu en parles. Vivi est passée, l'autre jour.

— Quoi ? Quand ?

— Il y a quelques semaines.

— Pourquoi tu ne m'en as rien dit ?

— J'ai oublié. Cette fille est dérangée et ses amis le sont encore plus. Elle était avec un type bizarre aux ongles vernis de noir. J'ai veillé à ne jamais les laisser seuls avec Kendall, je te prie de le croire.

Christina se mordilla les lèvres. Vivi devait alors être en virée avec Darius Cole.

— Voulait-elle me parler ?

— Non, elle savait que tu n'étais pas là. Elle était passée voir Kendall.

— Elle t'a dit où elle allait ensuite ?

Sa mère poussa un long soupir douloureux.

— Nous n'avons pas beaucoup discuté, Christina. Je lui ai proposé de rester déjeuner mais elle était pressée. Elle a joué un moment avec ta fille et puis, elle est partie. C'est la tante de Kendall. Même si elle est un peu toquée, je ne pouvais pas lui interdire de voir la petite.

— Et je ne veux pas que tu l'en empêches.

Avec sa mère dans les parages, Vivi n'essaierait pas de tester les prétendus pouvoirs de médium de Kendall.

— Je me demandais seulement si elle t'avait dit ce qu'elle comptait faire ensuite.

— Elle ne m'en a pas parlé mais le gars qui l'accompagnait a fait allusion à San Francisco, je crois. En as-tu fini avec cet interrogatoire ? Nous devons partir maintenant.

— Amusez-vous bien et embrasse très fort Kendall pour moi.

Songeuse, Christina gagna la fenêtre et contempla la rue. Pourquoi Vivi s'était-elle arrêtée pour voir Kendall alors qu'elle s'apprêtait à prendre le large ? San Miguel n'était pas sur sa route et l'avait obligée à faire un détour pour retourner ensuite à San Francisco.

Eric frappa à la porte.

— Entre, cria-t-elle.

— As-tu fini ta conversation téléphonique ?

Moins elle en dirait sur cet appel, mieux cela vaudrait. Tapotant l'appareil sur son front, elle répondit :

— Où allons-nous déjeuner ? Je meurs de faim.

— Au *Quai du Pêcheur* ?

— C'est un attrape-touristes.

— Je ne vis pas ici, je suis un touriste.

— As-tu envie de palourdes ? Comme tous les touristes qui débarquent ?

— Tu as vraiment un don de médium.

Ils prirent la voiture, se garèrent non loin du quai, peuplé de vacanciers et d'artistes.

Ils s'installèrent en terrasse sous un parasol avec le cri des mouettes comme fond sonore.

Christina huma avec délice l'air iodé.

— Depuis que je suis arrivée à San Francisco, je rêve de fruits de mer.

— Je suis surpris que tu n'habites plus ici, dit-il en brisant son petit pain.

— A San Miguel, les gens prennent le temps de vivre.

Le regard perdu dans le lointain, il poursuivit :

— As-tu quelqu'un dans ta vie ?

— Quelqu'un ?

Il planta ses yeux dans les siens.

— Sors-tu avec quelqu'un ? As-tu un petit ami ?

— Seigneur, non !

Entre son travail et Kendall, comment aurait-elle trouvé du temps pour un amoureux ?

Il leva un sourcil surpris et elle se reprocha son cri du cœur.

— Je me demandais simplement si ton coup de fil personnel n'émanait pas d'un petit ami.

— Non, il s'agissait de ma mère.

— Oh. Excuse-moi, je ne voulais pas être indiscret.

— Tu ne l'es pas. Je t'en aurais parlé de toute manière parce qu'elle m'a appris quelque chose d'étrange.

— De la part de ta mère, cela ne me surprend pas.

— Cette fois, elle ne voulait pas m'expliquer comment ranger mes sous-vêtements mais sans doute le fera-t-elle plus tard.

— Que t'a-t-elle dit ?

Du doigt, Christina caressa son bol.

— Que Vivi était passée lui rendre visite il y a quelques semaines.

— Vraiment ? Te cherchait-elle ?

— Oui.

Elle ne pouvait lui dire que Vivi était venue voir sa nièce.

— Pourtant, Darius nous a raconté qu'ils étaient passés à San Francisco et Vivi devait savoir que tu t'y trouvais puisqu'elle l'avait dit à Darius.

— C'était peut-être au moment où j'étais à Portland.

— Pourquoi elle ne t'a pas appelée ? Elle a tes coordonnées, non ? Ou elle aurait pu les demander à ta mère.

— Elle a mon numéro mais Vivi n'est pas rationnelle, je ne te l'apprends pas.

— Elle est sans doute passée à San Miguel après avoir quitté Santa Cruz.

— Oui, en se rendant ailleurs. Mais où allait-elle ? Telle est la question.

— Mon frère ne m'a pas rappelé. Donc pour le moment, je n'ai rien de nouveau...

Un bip de son Smartphone le coupa dans sa phrase.

— C'est Judd ? s'enquit Christina.

Eric lisait quelque chose sur son téléphone.

— Non, c'est un mail de la clinique dermatologique. Il y a une photo avec.

Il serra le poing.

— Nous avons bien un lien entre Juarez et le cercle des sorcières.

OceanofPDF.com

10

— Montre-moi. S'agit-il du même symbole ?

Christina tendit la main vers Eric.

— Regarde toi-même. Apparemment, Victor Juarez faisait partie du même cercle que Nora et Liz.

— Et que ma sœur.

— Qui est introuvable.

Christina observa la photo, puis avala une longue gorgée d'eau.

— Il y a encore Libby. As-tu envie de retourner la voir ?

— Bonne idée, dit-il en lui chipant un morceau de pain. Nous y allons dès que nous aurons fini de déjeuner.

Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, ils prirent le bus pour se rendre dans le Haight, admirant par les vitres les immeubles victoriens repeints de couleurs vives, les immenses fresques murales d'inspiration psychédélique.

— Il y a encore plus de monde qu'hier soir, remarqua Christina. Nous avons bien fait de ne pas venir en voiture.

— Les touristes se déversent en masse dans ce quartier. A leurs yeux, il est mystique, même si les clochards ont remplacé depuis longtemps les hippies.

— A l'époque des hippies non plus, leur credo « peace and love » ne régnait pas vraiment. N'oublie pas que Charles Manson a traîné des années dans ces rues avec ses disciples.

— Je ne suis pas surpris que tu connaisses par cœur les lieux que Manson a fréquentés. Comment se fait-il que tu t'intéressais aux tueurs en série à l'âge où les filles jouent à la poupée ?

— Je ne sais pas, Eric. J'avais essayé de te l'expliquer quand nous nous sommes rencontrés mais en réalité, je n'ai jamais compris moi-même

l'origine de cette fascination.

— Si ce n'est que tu arrives à entrer en relation avec eux, avec les tueurs.

— Avec leur côté diabolique. Je le regrette souvent mais en effet, c'est le cas. Peut-être est-ce la raison qui m'a poussée vers ce métier et qui me permet d'y faire du bon travail.

— Je suis content que cela t'ait amenée... ici.

Elle leva vers lui un œil surpris mais il lui fit signe qu'ils étaient arrivés à destination.

* * *

La librairie de Libby se trouvait dans les bas-fonds du quartier, là où les immeubles victoriens tombaient en désuétude et où les habitants semblaient plus crasseux.

Ils s'engagèrent dans la ruelle. A la lumière du jour, les petites boutiques avaient perdu une grande partie de leur charme. Sans les néons colorés qui brillaient dans la nuit, leurs vitrines faisaient un peu tape-à-l'œil.

La porte du *Grimoire* était fermée mais une pancarte « Ouvert » y était accrochée. Aussi poussèrent-ils le battant. Comme la veille, des dizaines de clochettes carillonnèrent pour annoncer leur entrée et une odeur d'encens les enveloppa.

Libby qui conversait avec une cliente leur adressa un signe de la main.

— Voilà le livre avec lequel vous pouvez débiter. Si vous avez un don, vous le découvrirez vite, dès que vous commencerez à travailler avec les lames du tarot.

— Merci, j'ai toujours eu envie d'apprendre à tirer les cartes.

Tout en encaissant le produit de la vente, Libby envoya un clin d'œil à Christina. Puis elle conduisit sa cliente à la porte.

Une fois celle-ci refermée, elle revint derrière le comptoir.

— Vous voilà de retour. Vous avez certainement trouvé des preuves qui vont dans le sens de ce que je vous avais dit, non ?

— Peut-être, répondit Eric en s'emparant d'une petite boule bleue. A quoi sert ce truc ?

— A éloigner les mauvais esprits, agent Brody, répondit-elle. Avez-vous besoin d'un talisman de ce genre ?

— Non, mais les membres d'un cercle particulier pourraient en avoir besoin.

Christina tapota le comptoir.

— Que se passe-t-il, Libby ? Pourquoi un clan de sorcières voudrait-il se débarrasser d'un autre ?

— Je suis un peu l'historienne des cercles. Depuis des années, je retrace les lignées familiales des grandes familles de sorciers et je travaille sur leurs arbres généalogiques. Je pourrais vous raconter les conflits du passé, mais j'ignore les raisons de cette guerre aujourd'hui.

— Les combats fratricides sont-ils habituels dans l'univers de la sorcellerie ? demanda Eric en remettant la boule à sa place.

— Il y en a eu, mais pas dernièrement. Enfin, pas que je sache.

Christina intervint à son tour :

— Dans le passé, quand ces effusions de sang ont eu lieu, savez-vous ce qui les déclenchait ?

— Le pouvoir, l'amour, l'argent ou la vengeance, répondit Libby en scandant chaque mot de la main. Toutes les raisons habituelles. Je suis sûre que dans votre travail, vous retrouvez toujours ces quatre grands mobiles. Le monde de l'occulte n'est pas très différent.

— Si vous le dites, grommela Eric.

— Avez-vous entendu quelque chose d'autre à propos de ces meurtres ? reprit Christina. Nora, par exemple, vous en avait-elle parlé ? Vous avait-elle confié ses peurs ?

Christina ne pouvait s'empêcher d'établir une comparaison entre Nora et Vivi. Mais à la différence de Nora, Vivi avait eu le réflexe d'aller se cacher.

— Je sais qu'il y avait du grabuge mais je ne connais pas les détails, répondit Libby. J'ai certaines... sensibilités mais je ne suis pas une véritable sorcière.

— Et Nigel ? s'enquit Eric tout en se baladant dans la boutique.

Libby se mit à rire.

— Nigel est un ancien hippie qui vit en marge du monde occulte mais il n'est pas sorcier lui-même, en aucun cas.

Eric s'était arrêté devant un panneau de liège sur lequel étaient punaisées des petites annonces. Il en décrocha une et la posa sous les yeux de Libby.

— De quoi s'agit-il ?

Elle aplatit le feuillet de sa main ridée.

— Apparemment, il s'agit d'une réunion de sorcières, non ? En plein cœur du quartier du Haight, dans l'ancien bâtiment du syndicat. C'est une terre sacrée pour les *brujos* et les sorcières, un lieu chargé de puissance, de pouvoirs.

Christina s'empara du papier.

— Quel cercle doit s'y réunir prochainement ?

— Tous. Chaque cercle pris individuellement comprend trop peu de membres. Tous les sorciers et chamans du nord de la Californie sont conviés à ce rassemblement.

— La réunion se tient ce soir, remarqua Eric. Nous allons nous y rendre.

— Vous ne pouvez pas ! s'exclama Libby en reculant. Ils n'autorisent pas n'importe qui à assister à ces rencontres.

— Mais je ne suis pas n'importe qui, rétorqua Christina en écartant les bras. Vous l'avez dit vous-même. Les gens ne rejoignent pas un cercle, ils lui appartiennent, ils en font partie. J'appartiens à ce cercle et rien ne m'empêchera de participer à ce rassemblement.

— Nous irons, renchérit Eric en pliant le feuillet pour le glisser dans sa poche.

Les yeux de Libby s'écarrillèrent et elle resta un moment bouche bée.

— Vous ne comptez pas débarquer là-bas pour interroger tout le monde en vous réclamant du FBI, quand même !

— Non, nous n'avons pas l'intention de faire irruption en exhibant nos badges, riposta Christina, le cœur battant. Je connais le symbole de mon cercle. Je le porterai avec fierté.

— Vous êtes folle, dit Libby en se penchant vers elle. Vous vous exposez au danger.

— Je me donne les moyens de mener l'enquête, nuance. Et ne vous inquiétez pas pour moi. J'ai de quoi me défendre.

— N'espérez pas participer à une réunion de sorcières avec une arme.

— Eric me protégera mieux que mon arme de service.

— Je ne sais pas, Christina, intervint ce dernier. Je suis de l'avis de Libby. Tu risques de te retrouver en plein milieu d'un champ de tir. Je préfère m'en charger.

— Ils ne te laisseront pas entrer seul, Eric. Et puis, j'ai une mission à effectuer. Nous formons une équipe.

— Je sais. Mais comment vas-tu trouver un médaillon comme celui de Liz ? La police de San Francisco ne t'autorisera certainement pas à emprunter celui d'une des victimes. Il fait partie des pièces à conviction.

— Je n'ai pas besoin de médaillon. Je vais me faire tatouer ce symbole.

— Cela me semble un peu extrême comme méthode, commenta Eric.

Libby secoua la tête.

— Cela ne me plaît pas non plus.

Christina leva les yeux au ciel.

— Il ne s'agira pas d'un vrai tatouage mais d'une décalcomanie, d'un ornement temporaire. En arborant ce symbole, je serai accueillie à bras ouverts dans toutes les réunions de sorcières de la planète.

— Connaissez-vous un salon de tatouage, Libby ? demanda Eric.

Il se montrait réactif, constata Christina avec plaisir. Elle pouvait compter sur lui. Il était doté de cet instinct protecteur que tous les Brody portaient dans leurs gènes. Il aimait les femmes fortes tant qu'il pouvait être à leurs côtés pour les protéger, en cas de besoin.

— Je renonce à vous convaincre de votre erreur, lâcha Libby. En sortant d'ici, tournez à droite et deux rues plus loin vous verrez des tatoueurs à foison. J'ai entendu dire que Masters faisait du bon travail.

— Masters, c'est noté. Merci, Libby.

Comme ils se dirigeaient vers la sortie, elle leur cria :

— Faites attention à vous.

Mais ses avertissements furent noyés par le tintement des clochettes et les battements précipités du cœur de Christina.

Eric lui prit la main et mêla ses doigts aux siens.

— Es-tu certaine d'avoir envie de faire ça ?

— Ce ne sera pas un vrai tatouage, idiot.

— Tu sais bien que ce n'est pas du tatouage que je te parle.

— Il s'agit d'une réunion de sorcières. Que pourrait-il arriver ? Ce n'est pas comme si nous allions assister à une séance de vaudou avec des sacrifices humains au programme.

— Qu'en sais-tu ?

— Je suis sûre que cette soirée va nous mettre sur une piste.

— Je crois qu'en réalité, tu es surtout très excitée à l'idée de rencontrer des gens comme toi.

— Ne dis pas de bêtises !

Elle releva la tête.

— Nous arrivons dans la rue des tatoueurs. Essayons de repérer celui que Libby nous a recommandé.

Ils longèrent les échoppes et parvinrent enfin devant celle de Masters. Il opérait au rez-de-chaussée d'un immeuble victorien peint en rose.

— Et si tu te faisais tatouer avec moi ? Et que nous demandions de véritables tatouages ?

Elle lui tapota les fesses en ajoutant :

— Tu sais, des petits cœurs enlacés avec nos prénoms !

Il lui décocha un regard brûlant comme les braises.

— Seulement si j'ai le droit de choisir l'endroit de ton corps où tu te feras tatouer.

Elle se mit à rougir.

— Je plaisantais.

Comme elle passait devant lui pour pénétrer à l'intérieur, il lui murmura à l'oreille :

— Pas moi.

Elle fit volte-face mais il considérait d'un air impassible les posters de tatouages accrochés au mur. Avait-elle imaginé sa réponse ?

Une jeune femme s'approcha.

— Puis-je vous aider ?

Christina déglutit avec difficulté. Son interlocutrice portait un tatouage sophistiqué le long du bras. N'allait-elle pas la trouver ridicule ?

— J'aimerais me faire poser un tatouage temporaire. Pratiquez-vous ce genre de choses ?

— Absolument. Cela vous évitera de vous le faire retirer ensuite.

Eric sortit le dessin de sa poche.

— Est-il possible de reproduire celui-ci ?

Elle haussa les épaules.

— Sans aucun problème. A quel endroit le souhaitez-vous ?

— A l'intérieur de mon poignet. Et pour la couleur ? Je le voudrais en rouge et noir.

— Le henné brun donnera une teinte rouge mais nous n'utilisons plus de henné noir. C'est un truc immonde.

— C'est vous la professionnelle, je vous laisse faire.

— Je vais vous confier aux mains de J.C. Il est le spécialiste.

Quelques instants plus tard, le dénommé J.C. surgit de l'arrière-boutique. Il avait le corps couvert de tatouages comme s'il voulait être une

publicité vivante de son travail. Il fit asseoir Christina sur une chaise et désinfecta soigneusement la zone à tatouer.

— Le dessin est sympa. De quoi s'agit-il ?

— C'est un symbole sorcier.

Elle observa le visage de J.C., guettant sa réaction mais il n'esquissa pas un battement de paupières.

— En êtes-vous une ? Je connais un couple qui se prétend chaman. Mais, entre nous, je les considère comme des tarés.

— Non, c'est juste pour m'amuser.

Elle ferma les yeux tandis que J.C. travaillait sur son bras.

Eric bavarda avec le tatoueur à propos de son métier et des demandes bizarres de certains clients.

J.C. acheva son œuvre plus vite que Christina n'aurait osé l'espérer.

— Voilà. Dites-moi si cela vous convient ou si vous souhaitez des améliorations.

Elle étudia le dessin.

— Il est exactement comme celui de Victor Juarez, non ?

— Oui à l'exception des couleurs, remarqua Eric.

— Lilith vous a expliqué les difficultés techniques posées par le noir, non ? Si un jour vous souhaitez un véritable tatouage, permanent, je pourrai vous le faire avec les teintes que vous voulez.

Comme J.C. ramassait ses outils, Christina se tourna vers Eric.

— Il me plaît. Qu'en penses-tu ?

— S'il nous aide à entrer dans cette réunion, ce soir, j'adhère totalement.

Eric régla le tatoueur en murmurant à l'oreille de Christina :

— J'ai l'intuition que le FBI refusera de me rembourser.

— Je ne vois pas pourquoi. C'est une dépense liée à l'enquête.

— Tu expliqueras ça à Rich.

Comme ils remontaient la rue, Christina tendit le bras pour admirer son nouveau tatouage.

— Il me plaît vraiment.

— Tu ne devrais peut-être pas le montrer publiquement, conseilla Eric en se mettant devant elle pour la protéger des regards des passants.

— N'exagérons rien !

— Il est réservé à ce rassemblement. En attendant, tu n'as pas intérêt à afficher ton appartenance à ce cercle.

— Bon, tu as peut-être raison. A présent, j'aimerais retourner à l'hôtel pour me replonger dans les dossiers. Maintenant que nous avons la preuve que Juarez avait un lien avec les deux autres victimes, je suis sûre que nous allons trouver quelque chose de commun dans les antécédents d'Olivia Dearing.

— Il est possible qu'elle ait préféré faire profil bas, ne pas porter de tatouage ni de médaillon, ne pas travailler dans une librairie ésotérique.

— Pourtant, le tueur l'a identifiée comme sorcière. Il y a donc forcément quelque chose qui la désignait comme membre de ce cercle. Voilà notre bus, c'est moi qui paie, ajouta-t-elle en cherchant son porte-monnaie.

Quand ils grimpèrent dans le bus, un jeune homme se leva galamment pour lui offrir sa place.

Elle le remercia et s'assit tandis qu'Eric restait debout près d'elle, se tenant à la barre d'appui. Elle avait donc ses fesses sous le nez. Elle ne put s'empêcher de les admirer, puis de rougir. Comment allait-elle réussir à travailler avec lui dans une chambre si elle avait déjà des idées derrière la tête ? C'était comme cela qu'ils étaient tombés amoureux au départ.

Puis il avait rompu leurs fiançailles parce qu'il avait cru qu'elle ne voyait en lui que le fils de Joseph Brody. Il n'avait pas complètement tort. L'histoire de cet inspecteur de police accusé d'être un tueur en série la fascinait.

Mais quand elle avait fait la connaissance d'Eric, en chair et en os, la puissante attirance qu'elle avait éprouvée pour lui au premier regard — et qu'il avait éprouvée pour elle — avait balayé le reste.

Elle la ressentait de nouveau, elle ne l'avait d'ailleurs jamais quittée. Pour autant, elle lui avait caché sa grossesse. Sa mère avait raison : Eric avait le droit de connaître son enfant.

Elle devait tout lui avouer, même au risque qu'il lui en veuille à vie.

— Nous descendons là, dit-il soudain en lui tapotant la tête.

Elle se leva et s'accrocha à la barre. Quand elle descendit, ses seins frôlèrent Eric en passant.

— Waouh, cria-t-il en lui enlaçant la taille pour la garder près de lui.

Sentait-il le courant passer entre eux avec la même intensité qu'elle ? Elle en avait le cœur battant.

* * *

Ils sautèrent sur le trottoir et le bus repartit dans un gros nuage de fumée.

Eric se mit à tousser.

— Nous allons finir par étouffer dans cette ville. Tous les véhicules polluent à qui mieux mieux !

— Penses-tu que le chauffard d’hier soir a pu manquer de peu de m’écraser accidentellement ? Sans en avoir l’intention ?

— Après que quelqu’un a peint ce symbole sur ton pare-brise ? Cela me paraît trop gros pour une simple coïncidence.

— N’importe quel piéton traversant sur ce passage clouté aurait pu être victime de ce fou. Il y avait du monde, il faisait nuit...

— Mais c’est toi qui as failli en être victime...

— Alors le tatouage était peut-être superflu. Je suis peut-être déjà marquée.

Quand ils parvinrent à l’hôtel et se dirigèrent vers l’ascenseur, un autre couple y monta avec eux, ainsi qu’un homme d’affaires. Tous trois descendirent au même étage et quand les portes se refermèrent, Eric la poussa dans un coin et appuya les mains de chaque côté de sa tête.

— Promets-moi d’être prudente, ce soir.

— Promis.

Elle était prête à lui promettre tout ce qu’il voudrait tant qu’il resterait dans cette position. Ou un peu plus près.

Il recula.

— Pardonne-moi de me montrer si paternaliste. Je sais que tu es très entière, que tu t’impliques toujours à fond dans ton travail. Et je suis malade d’inquiétude.

Elle battit des paupières, tentant de s’extraire du charme de ses yeux noisette.

— Personne ne tentera rien contre moi à cette réunion, surtout dans une pièce remplie de gens qui savent lire dans la tête des autres.

La cabine s’ouvrit en arrivant à leur étage et toute l’émotion entre eux parut s’échapper dans le couloir et s’évaporer.

Eric s’arrêta devant sa porte.

— Cette réunion commence à 22 heures. En attendant, peut-être devrions-nous faire monter notre dîner et nous détendre un peu.

— Je vais me détendre avec le dossier d’Olivia, pour tenter de trouver un lien entre cette jeune femme et les autres victimes.

— Et moi, je dois rédiger un rapport pour Rich et la police judiciaire de San Francisco.

Ils regagnèrent chacun leur chambre et Christina s'effondra contre sa porte. Se détendre ? Comment pourrait-elle se détendre quand l'homme qu'elle désirait de tout son être était dans la pièce voisine, à portée de main, pour la première fois depuis deux ans ?

A portée de main mais avec un abîme entre eux nommé Kendall.

OceanofPDF.com

11

Eric alluma son ordinateur portable et imprima des photos du tatouage de Juarez, le même que portait à présent Christina. Comment avait-il pu la laisser faire ça ?

Bien sûr, ce n'était pas à lui d'en décider. Christina était agent du FBI, sa coéquipière, son égale. Et elle excellait dans son domaine. Comme au lit, mais il ne l'y avait pas emmenée, pas encore.

En grognant, il se passa les doigts dans les cheveux. Ce n'était qu'une question de temps. Il le savait et elle le savait aussi bien que lui.

Il se tourna vers la porte communicante. Peut-être devrait-il faire irruption dans sa chambre et en finir.

Secouant la tête, il tira une chaise et s'installa devant son bureau. Au lieu de laisser son esprit s'aventurer sur ce terrain, il avait plutôt intérêt à effectuer son travail. Il lui fallait rédiger un rapport pour son patron. La police de San Francisco espérait également un petit coup de pouce. Comme il était le frère de l'inspecteur Sean Brody, il se devait d'être à la hauteur.

Il commença à pianoter sur le clavier et peu à peu, absorbé par son texte, il parvint à extirper de son esprit la femme dans la chambre d'à côté.

Pendant une bonne heure, il s'efforça de condenser tous les renseignements qu'il avait notés sur son calepin ou sur des feuilles volantes. Il présenta les avancées de l'enquête de façon claire et intelligible.

Il était en train de s'étirer quand son Smartphone se mit à sonner. Il s'empara de l'appareil : c'était son frère.

— Où étais-tu passé, Judd ?

— Ne crie pas, je travaillais à Hawaïi.

— J'en suis ravi. As-tu enfin trouvé un travail rémunéré ?

— Oui, je suis le garde du corps d'une petite actrice qui joue dans une série télévisée. Mais je t'appelle parce que j'ai de bonnes nouvelles pour toi.

— As-tu retrouvé la sœur de Christina ?

— Et toi, tu t'es réconcilié avec Christina ? Il serait temps, vieux.

— Je fais équipe avec elle sur une enquête et tu n'as pas répondu à ma question.

— Vivi Sandoval est actuellement au Mexique.

— Comment tu sais ça ?

— Je suis détective privé, je ne révèle jamais mes sources. Contrairement aux agents du FBI qui parlent à tort et à travers.

— Elle va bien ?

— Oui, oui. Elle traîne en compagnie d'un vieux type. A-t-elle disparu de la circulation sans prévenir ? Elle me semble un peu âgée pour fuguer.

— Christina s'inquiétait pour elle.

— Je ne savais pas qu'elles étaient proches, toutes les deux.

— C'est la seule sœur de Christina.

— Contrairement à nous, n'est-ce pas ? A ce sujet, comme tu es à San Francisco, as-tu vu Sean ?

— Il est en vacances prolongées avec une institutrice.

— Oui, j'en ai entendu parler. As-tu besoin d'autre chose ? Parce que je vais devoir te laisser. L'actrice que je protège est attendue à une fête du coin. L'alcool coulera à flots, il y aura des filles à gogo, tu vois le genre.

— Ne travaille pas trop dur, vieux.

Eric croisa les mains derrière sa nuque. Au moins avait-il de bonnes nouvelles à transmettre à Christina. Elle lui avait dit que son père vivait au Mexique. Il était vraisemblable que Vivi était avec lui, avec le puissant *brujo*.

Un petit coup à la porte le tira de ses pensées et il se leva. En se frottant les yeux, il ouvrit à Christina.

Elle le regarda d'un air réprobateur.

— Tu as dormi.

— Je me suis un peu assoupi. Mais ne t'inquiète pas, j'ai travaillé sur le rapport et Rich le recevra en temps et en heure.

— De mon côté, je n'ai rien trouvé dans le dossier d'Olivia.

Elle avait les ongles vernis de noir, remarqua-t-il.

— Je vois que tu n’as négligé aucun détail pour t’intégrer au cercle de sorcières.

Il lui prit les mains.

— Oui, reconnu-elle. J’ai voulu parfaire mon déguisement.

— Penses-tu vraiment que les sorcières ont toutes les ongles vernis de noir ?

— Vivi se peint les ongles en noir, comme beaucoup de diseuses de bonne aventure, sans oublier Darius.

— A propos de Vivi, j’ai du nouveau. Judd m’a rappelé. Vivi est au Mexique, sans doute avec ton père.

Avec un cri de joie, elle se jeta à son cou.

— C’est formidable ! Quel soulagement ! Judd est le meilleur ! Elle va bien ?

Comme elle avait noué les bras à son cou, il lui enlaça spontanément la taille.

— Apparemment, elle va bien. Si elle est avec ton père, il la protégera, non ?

— C’est certain. Dans l’univers de l’occulte, rares sont ceux qui s’attaqueraient à Octavio Sandoval.

Incapable de s’en empêcher, il lui embrassa le front.

— Tant mieux. Voilà donc un problème de réglé.

— Tu as faim ?

Ses lèvres étaient tout près et il mourait d’envie de les capturer.

— Je meurs de faim, oui, et plus rien ne nous empêche d’aller nous régaler d’un bon repas.

Elle se raidit et posa les mains sur son torse pour l’écarter.

— Plus rien si ce n’est peut-être le travail.

Il laissa tomber ses bras.

— Le travail ?

— Tu ne veux pas me montrer ce rapport ? demanda-t-elle en s’éloignant de lui.

Il fallut un instant à Eric pour recouvrer ses esprits et s’extraire du désir qui le submergeait. Soit il avait mal interprété ses signaux, soit elle venait brusquement de changer d’avis.

A moins qu’elle n’ait attendu de lui que des renseignements sur Vivi. Et comme elle les avait...

— Ah oui, le rapport.

Il se réinstalla devant son ordinateur. Le document soigné, bien rédigé et illustré de photos apparut sur l'écran.

— Je te laisse en prendre connaissance et je vais en profiter pour jeter un coup d'œil au menu proposé par le room-service.

Les mots de la carte dansaient devant ses yeux. A quoi Christina jouait-elle avec lui ? Elle passait son temps à souffler le chaud et le froid, il n'en pouvait plus de cette douche écossaise.

Après un moment, Christina se tourna vers lui.

— Excellent travail !

Voilà, elle venait de l'aviser que seuls les échanges amicaux étaient autorisés entre eux.

— Merci. Peut-être devrais-je y joindre le dossier sur Olivia. A force d'être le nez dessus, tu as pu laisser passer quelque chose.

— Peut-être.

Elle s'adossa au mur.

— Que propose le room-service ?

— Cela dépend. Préfères-tu un simple sandwich ou as-tu envie d'un vrai repas ?

— Si nous devons combattre des sorcières ce soir, mieux vaut prendre des forces. Un steak frites ?

— Parfait.

Il commanda leurs repas et demanda à être livré dans la chambre de Christina. C'était plus sûr.

* * *

Lorsque le groom arriva avec leur plateau, Eric avait repris la maîtrise de ses sens et de sa libido. Il avait choisi des côtelettes de porc avec des pommes de terre sautées. A l'ail. L'ail étant un antidote aux vampires comme à la romance.

— Comment vas-tu t'habiller, ce soir ? s'enquit-il. Avec une longue robe noire, un châle et un chapeau pointu ?

— Très drôle, Brody, répliqua-t-elle en jouant avec son verre. Je suis sûre qu'il y a des sorcières de toutes tailles et de tous gabarits et qu'elles sont toutes différentes les unes des autres. Regarde les victimes du tueur.

— Nous devons au moins essayer de nous fondre dans le paysage et donc nous vêtir de noir.

— Pas de problème pour moi. Et pour toi ?

— Absolument. Depuis que Judd m'a transmis sa passion pour la moto, j'achète souvent des vêtements sombres. Il est difficile de conduire une grosse cylindrée en pantalon blanc.

— En tout cas, la prochaine fois que tu auras Judd au téléphone, remercie-le pour moi. Je me sens beaucoup mieux depuis que je sais que ma sœur est sans doute avec mon père, même si je regrette que ni l'un ni l'autre n'aient pris la peine de me passer un coup de fil.

— Ton père a-t-il l'habitude de téléphoner ?

— Non.

— Préfère-t-il Vivi ?

— Evidemment. Elle a repris le flambeau familial. Mais elle a plus besoin de lui que moi. Elle a perdu sa maman alors qu'elle n'avait pas quinze ans.

— Sa mère était-elle également une sorcière ?

— Non, juste une groupie.

— Comment se fait-il que tu ne m'aies jamais parlé en détail de ta famille ? Je ne me rendais pas compte que leurs pouvoirs étaient si puissants.

— J'avais envie de t'épouser, pas de te faire crier au fou.

— Tu trouves mes antécédents familiaux plus rassurants ? Mon père a été accusé d'être un tueur en série...

— Cela n'a aucune incidence sur toi.

— Ta famille non plus ne reflète pas ta personnalité, dit-il en empilant la vaisselle sale sur le plateau. Je pense que si tu m'avais raconté l'histoire de ton père, j'aurais mieux compris ton intérêt pour les tueurs en série. Et peut-être que je n'aurais pas été aussi furieux de découvrir tes notes.

— Peut-être, oui. Tu traversais alors une mauvaise passe, Eric. Je regrette seulement que...

Posant son verre sur le plateau, elle leva la tête et planta ses yeux dans les siens.

— Je regrette que tu ne m'aies pas donné un peu de temps, la possibilité de tout t'expliquer.

Elle craignait qu'il ne lui tourne une nouvelle fois le dos, qu'il la laisse de nouveau tomber, comprit-il. Était-ce la raison pour laquelle elle restait si distante ? Il avait toujours eu du mal à accorder sa confiance, il en était

conscient. Mais avant cet instant, il n'avait jamais pensé qu'elle aussi avait un problème dans ce domaine.

Cela dit, il avait mis fin à leurs fiançailles et était parti sans qu'elle sache où il allait. Il avait pris un congé sans solde, veillant à ce qu'elle n'ait aucun moyen d'apprendre où il se rendait.

En fait, il avait éprouvé le besoin d'être seul pour faire le deuil du petit Noah Beckett. Ce fiasco avait ravivé les blessures provoquées par son propre enlèvement. S'il avait été capable de ramener à leurs parents tous les gosses kidnappés, il aurait pu combler la faille qui le torturait intérieurement. Du moins l'avait-il cru. Mais il avait échoué dans cette entreprise.

Il était finalement retombé au fond de l'abîme.

— Veux-tu me donner le dossier Olivia Dearing avant que je ne me retire dans ma chambre ? demanda-t-il.

— Oh ! Tu veux t'isoler ? Tu n'es pas obligé, tu sais. Nous avons encore du temps devant nous avant de partir à cette réunion. Je pensais m'accorder un moment de détente, regarder la télévision... à moins que tu préfères te concentrer sur ce dossier et que tu n'aies pas envie de distractions.

Il hésita. C'était elle qui risquait de le distraire mais si elle voulait qu'il reste, il était d'accord.

— Je suis habitué à travailler dans le bruit. Cela t'ennuie si je m'installe dans le fauteuil ?

— Je t'en prie et surtout ne te rase pas.

Il en laissa tomber l'assiette qu'il tenait à la main.

— Quoi ?

— Une chemise noire, une barbe de trois jours... Tu as déjà tout d'un *brujo*, assura-t-elle en riant.

Il secoua la tête.

— Tant que personne ne me demande de jeter des sorts.

Elle sourit.

— Etre mal rasé donnera plus de crédibilité à ton personnage.

Il ouvrit la porte pour déposer le plateau dans le couloir et retourna dans la chambre.

— Maintenant laisse-moi jeter un œil à ce dossier.

— Il est sur le lit.

Quand il souleva les oreillers pour le retrouver, les fragrances de Christina l'enveloppèrent. S'emparant de la chemise cartonnée, il s'obligea à revenir à la réalité.

— J'espère le lire avec un regard neuf.

Elle s'allongea sur le lit, remit à leur place les coussins puis pointa la télécommande vers l'écran plasma.

— Je vais veiller à ne pas mettre le son trop fort.

— Ne t'inquiète pas, assura-t-il en se laissant choir dans le fauteuil.

Dès qu'il se plongea dans les détails du meurtre, il fit rapidement abstraction du bruit ambiant. Il réussit même à oublier la présence de Christina.

Après un long moment, il renversa la tête en arrière et ferma les paupières. Comme il commençait à se détendre, les bruits et les odeurs de la pièce reprirent vie. De nouveau, le parfum de Christina vint lui chatouiller les narines et les bruits de la télévision lui firent ouvrir les yeux.

— Es-tu en train de suivre une histoire de meurtre ? demanda-t-il, surpris.

— Il s'agit de cette affaire qui avait défrayé la chronique à Seattle. Un père qui, après avoir assassiné tous les membres de sa famille, avait essayé de démontrer que des intrus étaient les auteurs de ce carnage.

— Oui, je m'en souviens. Le type était un psychopathe.

— Tu te rappelles que Ray nous a parlé d'une journaliste qui avait publié un best-seller sur un meurtre commis, il y a quelques années ?

— Celle qui avait envie d'écrire un bouquin sur mon père ?

— Oui, elle est sur le plateau, dit-elle en la désignant du doigt.

Il se tourna vers l'écran. Une jeune brune s'exprimait avec de grands gestes.

— Je vois. Au cas où j'oublierais, rappelle-moi de ne jamais lui adresser la parole.

— Elle est fascinante. Elle est allée interroger ce père de famille en prison. Il a accepté de répondre à ses questions, croyant sans doute qu'elle présenterait l'affaire sous un jour favorable pour lui. Mais elle a certainement vu qui il était en réalité : elle a tracé de lui un portrait peu flatteur.

— Comme il s'agit d'un psychopathe, il a dû la manipuler en beauté.

Elle baissa le son.

— J’aurais sans doute mieux fait de regarder un spectacle de danse ou autre chose.

— Tu n’as pas à cacher que cette affaire t’intéresse, Christina. Je sais que tu es attirée par les histoires morbides.

— A ce sujet, il est temps de se préparer, de nous déguiser.

— Je te laisse pour te permettre de te changer. Je vais m’accorder une petite sieste.

— De mon côté, je file prendre une douche. Je frapperai à la porte quand je serai prête.

— Et le dossier ? Je n’ai rien trouvé là-dedans non plus, dit-il en tapotant la chemise.

Revenu dans sa chambre, il s’allongea sur le lit et programma son téléphone pour être réveillé une heure plus tard.

La sonnerie le tira trop tôt du sommeil. Il prit une douche rapide, enfila un jean et une chemise noirs et ses bottes de motard.

A peine fut-il prêt, que Christina frappa à la porte. Quand il lui ouvrit, elle poussa un sifflement.

— Tu es très sexy dans cette tenue !

— Pour un *brujo*.

— Pour tout.

Elle entra dans la chambre et tourna sur elle-même, faisant voler sa jupe noire.

— Et toi, tu as tout de la sorcière en balade ! Il ne te manque qu’un balai.

Elle avait souligné ses yeux d’un trait d’eye-liner noir et ébouriffé ses cheveux pour qu’ils tombent en désordre sur ses épaules.

Elle lui présenta son poignet.

— Et le tatouage est le petit détail qui tue, non ?

— Il ressemble à un vrai. Bon, il est temps d’y aller, ajouta-t-il en lui prenant le bras. Place au spectacle !

Ils prirent un taxi pour se rendre dans les bas-fonds du Haight, où les immeubles étaient dans un état lamentable et les touristes rares. Eric regretta un peu plus de ne pas avoir emporté son arme de service. Mais c’eût été prendre le risque de se faire refouler.

Ils approchaient du lieu de rassemblement.

— Laissez-nous à l’angle de la rue, demanda Eric au chauffeur.

Ils parcoururent à pied les derniers mètres. Le bâtiment qui avait longtemps abrité le syndicat tombait en ruine et il n'avait pas l'apparence d'une terre sacrée. Un petit comité d'accueil filtrait les entrées, en particulier une femme d'une cinquantaine d'années, qui n'avait rien d'une sorcière avec son jean et son cardigan.

Elle leur décocha un sourire crispé.

— Etes-vous de nouveaux membres ?

Eric afficha son air le plus accommodant et prit Christina par les épaules.

— Nous venons du Nouveau-Mexique et nous voyageons dans la région. Nous avons vu l'annonce de la réunion à la librairie *Le Grimoire*. Cette soirée rassemble-t-elle les cercles de la côte Ouest ?

La femme se tourna vers son compagnon, un jeune homme aux dents pointues. Peut-être était-il sorcier, songea Eric.

Le jeune homme sortit un mouchoir et se tamponna le front.

— Ceux de Bay Area.

Christina se passa alors la main dans les cheveux, laissant apparaître son tatouage au poignet.

— Nous sommes toujours heureux de rencontrer d'autres cercles au cours de nos périples, renchérit-elle.

L'effet du tatouage fut immédiat. L'homme et la femme fixèrent aussitôt le symbole.

— Vous êtes là !

Une voix familière les hélait de l'autre bout de la salle et Nigel, entièrement vêtu de noir, s'approcha, la main tendue.

Eric la lui serra énergiquement. Si Nigel racontait aux autres qu'ils étaient agents du FBI, ce serait la catastrophe.

— Tu les connais, Nigel ? demanda la femme.

Elle semblait toujours obnubilée par le tatouage de Christina.

— Je les ai croisés chez Libby. Nous avons un peu bavardé et, contrairement à votre humble serviteur, cette jeune personne est vraiment l'une des vôtres.

Eric finit par lâcher la main de Nigel et se pencha vers la femme.

— Comme je vous le disais, nous avons remarqué l'annonce de cette réunion dans la librairie de Libby et nous avons décidé d'y assister. J'espère que cela ne vous ennuie pas. Nous n'avons jamais rencontré de souci pour participer à d'autres réunions de ce genre, ailleurs.

Le jeune homme aux dents pointues hocha la tête.

— Pas de problème, *hombre*.

Comme ils se dirigeaient vers le buffet, installé dans un coin, Eric murmura à l'oreiller de Nigel :

— Pendant un instant, j'ai eu peur que vous ne dévoiliez notre couverture.

Nigel posa un doigt sur ses lèvres tout en étudiant les assiettes de biscuits. Il en choisit un aux raisins.

— J'ai peut-être manifesté contre les flics de tout bord dans ma folle jeunesse, Brody, mais je reconnais à présent que les forces de l'ordre œuvrent parfois pour le bien.

Christina lança à Nigel un regard ironique.

— Seulement parfois ?

Puis elle s'empara d'un cookie et le renifla.

— Etes-vous sûr qu'aucun de ces gâteaux n'est truffé de drogues ?

Nigel esquissa un sourire.

— Il n'y a ni alcool ni drogues à ces réunions. Le punch est exclusivement à base de jus de fruits et si ce cookie est aux herbes, il ne s'agit pas de celles auxquelles vous pensez. Il ne contient rien d'illicite.

Elle préféra pourtant le reposer sur l'assiette.

— Il ne me tente pas. Je préfère prendre une part du gâteau au chocolat que je vois là-bas.

— Non, Christina ! tempêta Eric. Tu as pris ce cookie, tu l'as touché, reniflé. Ne le remets pas sur le plateau, ce n'est pas correct.

— Tu as raison. Quelle horreur ! Je me comporte comme Kend... comme une gamine mal élevée, rectifia-t-elle en rougissant.

Par chance, Eric s'intéressait à des traces noires sur le plancher et ne remarqua pas son trouble.

— Un incendie a-t-il déjà ravagé ce bâtiment ?

Nigel sucra copieusement son café.

— L'immeuble du syndicat a été érigé sur une terre sacrée. Au moment le plus fort du pouvoir des fleurs ici, à Haight-Ashbury, les sorcières venaient dans ce lieu pour travailler la magie avec des incantations et des cérémonies. Le feu tenait une place importante au cours de ces rituels.

Christina frissonna. Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle avait eu du mal à respirer dès qu'elle avait franchi les portes du bâtiment. L'air semblait s'être immédiatement raréfié.

La femme qui filtrait les entrées tapota le micro installé sur une estrade.

— Bonsoir à tous ! Pour ceux qui ne me connaîtraient pas, je suis Elaine. Nous allons commencer dans quelques instants.

Elle sourit à l'assistance.

— Si vous n'avez pas encore eu la possibilité de prendre un rafraîchissement, n'hésitez pas à vous approcher. Les gâteaux ont tous été confectionnés par les membres de notre communauté.

— Ce qui ne signifie pas qu'ils sont bons, souffla Christina à l'oreille d'Eric.

Comme tout le monde se bousculait devant le buffet, il la prit par le bras et l'entraîna au fond de la salle. Nigel s'assit sur un banc devant eux.

— Savez-vous à quoi vous attendre ? leur demanda-t-il en se retournant. Christina secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée. Je doute que mon père ou ma sœur aient déjà assisté à ce genre de réunions.

— Ils vont peut-être parler des meurtres, avança Nigel.

— J'ai du mal à l'imaginer, murmura Eric. S'ils étaient au courant, s'ils avaient compris que certains membres d'un cercle étaient pris pour cibles, ils auraient été voir la police.

— Non, objecta Nigel. Sûrement pas. Ils nourrissent une méfiance innée vis-à-vis de l'autorité et, en plus, ils auraient peur de se ridiculiser.

— Vous avez peut-être raison, reconnut Christina. Maintenant, écoutons.

Après trois quarts d'heure de discours creux et insipide, Christina envoya un coup de coude dans les côtes d'Eric et leva les yeux au ciel.

— C'est ennuyeux à mourir. Quand vont-ils commencer à jeter des sorts ?

— Peut-être ne font-ils que parler. Mais regarde qui est là ! N'est-ce pas Darius Cole, le copain de Vivi ? Ne nous faisons pas remarquer. S'il nous aperçoit, il risque de nous trahir.

Elle se tassa sur son siège et jeta un regard de biais dans la direction qu'Eric lui indiquait.

— Je ne suis pas bien sûre que ce soit lui. En tout cas, tu as raison. Nous avons intérêt à ne pas le croiser. Mais j'ai besoin de grignoter quelque chose. Sinon, je vais m'endormir.

Heureusement, la sorcière qui dirigeait le meeting annonça alors :

— Nous vous accordons un quart d’heure d’entracte. N’hésitez pas à venir vous servir des rafraîchissements.

Christina se leva et chuchota à Eric :

— Elle a un vrai don, elle sait lire dans les pensées.

Elle s’approcha du buffet et se glissa entre deux hommes pour attraper un brownie.

— Ils sont délicieux, non ? lança une voix féminine derrière elle.

La bouche pleine, Christina se retourna pour faire face à son interlocutrice, une grande blonde aux cheveux bouclés. Elle déglutit et s’humecta les lèvres.

— Pardonnez-moi. Oui, ceux-là sont un vrai régal. Est-ce vous qui les avez confectionnés ?

— Seigneur, non ! Je me suis chargée du café.

La jeune femme fixa le tatouage de Christina.

— Vous appartenez au cercle du Sud, celui qui a ses racines en Amérique latine, au Mexique.

Christina caressa son poignet.

— Vous savez ce qu’on dit. On ne choisit pas un cercle, il vous choisit.

D’un geste, la jeune femme désigna l’assistance.

— Beaucoup de ceux qui sont là ce soir s’intéressent à nos activités mais n’ont aucun pouvoir.

— Et vous ? Je m’appelle Christina, en tout cas.

— Et moi, Uma.

Elle lui serra la main avec un sourire.

— J’ai certains dons mais je ne suis pas une véritable sorcière. Et vous ?

— Moi, oui, répondit fièrement Christina. De sang.

Uma regarda à droite et à gauche, puis se rapprocha de Christina, envahissant son espace de ses fragrances de patchouli.

— Ce n’est pas quelque chose dont vous devriez vous vanter actuellement.

Le cœur de Christina s’accéléra dans sa poitrine.

— A cause des meurtres ? murmura-t-elle.

Pressant trois doigts contre ses lèvres, Uma opina.

— Qui en veut à mon cercle ? s’enquit Christina.

Uma baissa la voix.

— Je vais vous prendre le dernier brownie.

Christina redressa la tête : des petits groupes s'étaient formés, semblant tenir des conciliabules. Quelqu'un avait-il surpris leur échange ? Cela avait-il de l'importance ?

S'il s'agissait d'une véritable réunion de sorcières, ils devraient parler ouvertement des menaces... à moins que la menace ne soit là, dans cette salle.

Soudain, les brownies qu'elle avait ingurgités se mirent à peser sur son ventre. Ses paupières devenaient lourdes mais ce n'était pas le moment de s'assoupir. Elle se servit un café. Qui aurait imaginé que les sorciers puissent être aussi rasoir ?

Comme elle sirotait son breuvage, les petits groupes commencèrent à se disperser. Certaines personnes se dirigèrent vers la sortie, d'autres retournèrent s'asseoir.

Uma s'approcha.

— Si vous avez l'intention de rester jusqu'à la fin, je vous conseille de prendre vos précautions, d'aller aux toilettes avant qu'Elaine ne reprenne la parole. Elle ne supporte pas que les gens dérangent l'assistance en sortant pendant qu'elle s'exprime.

— Tant qu'elle ne me transforme pas en grenouille, répliqua Christina en souriant.

Uma ne parut pas apprécier son humour.

— Les toilettes sont dans la cour.

— Merci.

Du regard, Christina chercha Eric : il était en grande conversation avec Nigel. Au moins aurait-elle quelque chose à lui raconter. Uma était au courant des meurtres et les avait reliés aux cercles. Mais elle avait peur d'en parler ouvertement. D'où ce rendez-vous dehors, loin des oreilles indiscrètes.

Son gobelet à la main, Christina s'éclipsa discrètement. Comme elle sortait, le vent souleva ses cheveux, les plaquant contre ses joues. Au-dessus d'elle, de gros nuages passaient devant la lune.

Elle traversa la cour, vers l'endroit qu'Uma lui avait indiqué.

Une porte métallique peinte en bleu apparut, il y avait de la lumière à l'intérieur. Christina essaya de l'ouvrir mais la porte résista.

— Uma ?

A l'angle du bâtiment, une autre porte se dressait. Elle s'y dirigea.

Le vent soufflait, balayant les feuilles mortes qui jonchaient la cour.

Des feuilles mortes au cœur de l'été ? s'étonna-t-elle.
Mais soudain, une silhouette sortit de l'ombre et bondit sur elle.

OceanofPDF.com

12

Christina étouffa un cri. Un bras plaquait sa tête contre la porte métallique et le gobelet de café qu'elle tenait gicla, ébouillantant sa main.

Des doigts puissants serraient si fort sa nuque qu'elle parvenait à peine à respirer.

Avant qu'il ne fonde sur elle, elle avait eu le temps d'apercevoir son agresseur. Il portait une cagoule de ski noire qui ne laissait voir que ses yeux, des yeux brillants.

Quand une odeur de chloroforme chatouilla ses narines, une décharge d'adrénaline la traversa. Tentait-il de l'endormir ?

— Christina ?

La voix d'Eric, qui l'appelait de l'autre côté de la cour, parvint à ses oreilles. Mais il n'arriverait sans doute pas à temps. Déjà, elle faiblissait.

Réunissant le peu d'énergie qui lui restait, elle se dégagea pour jeter son café brûlant au visage de son assaillant.

Avec un grognement de douleur, celui-ci recula et, certainement perturbé par l'arrivée d'Eric, s'enfuit.

Christina était à bout de forces. Elle se traîna jusqu'à l'angle du bâtiment. Elle aurait voulu crier le nom d'Eric mais ne parvint qu'à émettre un gémissement inaudible et tomba à genoux.

Eric l'aperçut enfin et se précipita vers elle.

— Christina !

Elle s'agrippa à sa chemise et balbutia :

— Attrape-le... Il a filé par là.

— Mais toi, ça va ?

— Rattrape-le.

Il l'aïda à se relever, à prendre appui contre le mur, puis il s'élança dans la direction qu'elle lui avait indiquée.

La porte des toilettes s'ouvrit avec fracas et Eric cria quelque chose d'inintelligible.

L'avait-il coincé ? se demanda Christina en retenant son souffle.

Il y eut des bruits de pas précipités et une silhouette sombre escalada le haut grillage qui bordait la cour.

La main sur son cou meurtri, Christina rejoignit Eric.

Il secouait le grillage en jurant.

— A-t-il réussi à s'enfuir ? lui demanda-t-elle.

— J'en ai bien peur.

Il la prit dans ses bras.

— Que s'est-il passé ? Tu m'as dit que tu allais chercher un brownie et brutalement, tu as disparu.

— J'ai voulu me rendre aux toilettes mais quelqu'un m'a attaquée par derrière. Il m'a saisie par la nuque et a tenté de me faire respirer du chloroforme. Ton arrivée l'a interrompu et j'ai profité de son inattention pour lui envoyer mon café à la figure.

Il l'étreignit plus fort.

— Christina, il n'y a pas de toilettes ici.

— Comment ça ? Uma m'avait dit qu'elles se trouvaient ici.

— Qui est Uma ?

— Une femme avec qui j'ai bavardé près du buffet. Une grande blonde aux cheveux bouclés. Elle m'a dit que les toilettes étaient de l'autre côté de la cour.

— Il y a des toilettes dans le hall d'entrée de l'immeuble.

— Oh ! Mon Dieu ! gémit-elle. Uma m'a attirée dans un traquenard. Elle savait que quelqu'un m'attendait dehors.

Il la prit par la taille.

— J'en ai assez de ces mystères, de ces non-dits, Christina. Ces secrets ont assez duré. Viens, retournons à l'intérieur.

— Que veux-tu faire ?

— Il est bientôt minuit, cette réunion soporifique va se terminer d'une minute à l'autre. Avant que tout le monde ne s'en aille, je vais prendre la parole.

— Eric, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— Il le faut. Tu préfères retourner gentiment à ta place et te comporter comme si rien ne s'était passé ?

Il tira la porte et entra dans la salle.

— Ce n'est pas le moment d'interroger les gens, objecta Christina.

— Bien sûr que si. Elaine !

Montant sur l'estrade, il attrapa le micro et se tourna vers l'assistance.

— Ma coéquipière vient d'être victime d'une agression dans la cour. Une dénommée Uma l'y avait envoyée en lui faisant croire que les toilettes s'y trouvaient.

Des murmures se levèrent dans les rangs et des regards furtifs furent échangés.

— Oui, j'ai bien dit « coéquipière ». Nous sommes agents du FBI, nous faisons partie d'une unité chargée de démasquer les tueurs en série et nous enquêtons sur les meurtres de Liz Fielding, de Nora Sterling et de deux autres victimes, assassinées dans un autre Etat.

Les participants restaient pétrifiés.

— Nous savons que ces meurtres sont liés à un cercle particulier, celui des *Brujos de Invierno* et nous voulons des réponses.

Au fond de la salle, quelques personnes entonnèrent alors un chant incantatoire, bientôt repris par toute l'assistance. Christina en eut la chair de poule.

— *Simbala, sarai, simbala, sarai...*

Eric tenait le micro des deux mains d'un air perplexe. Ses yeux cherchèrent les siens, et elle haussa faiblement les épaules.

Lorsque les incantations finirent dans un murmure, Elaine s'avança vers Eric et lui demanda le micro.

— Nous sommes désolés que votre équipière ait subi cette agression, mais voilà ce qui arrive lorsqu'on joue avec le feu.

— Que racontez-vous ? Et que signifie ce chant ?

— Le cercle dont vous parlez s'est tourné vers l'ombre. Les membres de ce cercle ont souvent flirté avec le mal mais à présent, il devient clair que l'un d'eux a signé un pacte avec le diable. Vous pouvez certainement le comprendre.

— Quoi ? Comment pourrais-je le comprendre ? J'ignore tout de ce cercle. Je sais seulement que certains de ses membres sont dans le collimateur d'un tueur.

— Et nous le regrettons, nous aussi. Nous connaissons Nora. Elle ne pratiquait pas de magie noire mais elle était proche de nous et elle l’a payé de sa vie.

Eric se massa les tempes. Sa tête allait exploser.

— Voulez-vous dire que des sorciers éliminent des membres de ce cercle parce qu’ils sont diaboliques ? Il s’agirait donc d’un grand nettoyage, d’une purge interne ?

Elaine prit le micro pour s’adresser à la salle.

— Cette réunion est terminée. Merci de veiller à laisser les lieux dans l’état de propreté où vous les avez trouvés.

Eric croisa les bras.

— Allez-vous me répondre ?

— A quoi bon ? Vous avez compris tout seul.

— Mais qui est-ce ? s’emporta Eric. Je me moque du mobile. Il s’agit de meurtres et vous venez de le dire, Nora ne méritait pas de mourir.

— Nous ignorons de qui il s’agit, agent Brody.

— Et si vous le saviez, vous ne le diriez pas.

Elle reposa le micro à sa place et fit mine de s’éloigner mais Eric la retint par le bras.

— Attendez. Comment savez-vous mon nom ? Je ne vous l’ai pas donné.

Elle se retourna et planta ses yeux dans les siens.

— Je suis née à San Francisco et j’y ai toujours vécu. Je connais l’histoire de la famille Brody.

Un frisson glacé parcourut Eric. Qu’est-ce que ces sorcières avaient à voir avec sa famille ? En quoi les soupçons qui avaient visé son père concernaient-ils ce cercle ?

— Vous ne pouvez pas vous désintéresser de la mort de ces innocents, Elaine.

— Nous ne nous en désintéressons pas mais nous n’avons pas le pouvoir de faire cesser ces meurtres.

Christina les avaient rejoints et lança :

— Quel était le but de ce chant ?

— Il visait à éloigner le diable, réveillé par la mention de ce clan.

— Vous n’êtes pas claire, souligna Christina. C’est le meurtrier qui est diabolique. C’est lui le mal.

— Si vous saviez de quoi est capable ce cercle, vous n’arboreriez pas ce tatouage, mademoiselle. Si vous voulez vous protéger, je vous conseille de vous le faire retirer.

La salle s’était vidée et Elaine leur fit signe de gagner la sortie.

— Allez-vous prévenir la police locale ?

Eric se tourna vers Christina.

— Tu le souhaites ?

— Non, répondit-elle en haussant les épaules. Ils n’aboutiraient à rien et se moqueraient de moi.

Elaine ferma la porte du bâtiment et renchérit :

— En effet, cela ne servirait à rien.

Puis elle les salua et partit, avec un gros sac sur le dos.

Eric caressa la gorge de Christina et les traces rouges qui la marquaient.

— Tu es sûre que ça va ?

— Crois-tu qu’il cherchait à me tuer ?

— Avec du chloroforme ? Non, cela m’étonnerait.

— Alors il s’agit d’un avertissement. Il n’a pu imaginer traîner mon corps inerte par-dessus la clôture.

De colère, Eric frappa la porte fermée.

— Cette histoire a provoqué plus de questions que de réponses, non ?

— Maintenant, nous connaissons le mobile.

— Est-ce le véritable mobile ? Qui peut l’affirmer ?

Ils sortirent de la ruelle et Eric prit son Smartphone dans sa poche.

— Je vais appeler un taxi.

Christina poussa un soupir.

— Tous ces gens semblent te connaître, Eric.

Il contacta une société de taxis puis glissa son appareil dans sa poche.

— En effet. Je ne comprends pas pourquoi toutes ces sorcières ont l’air d’être au courant de tout ce qui concerne les Brody. En quoi mon père les intéresse-t-il ? Tu devrais le savoir, l’affaire de mon père n’a aucun secret pour toi.

De la pointe de ses chaussures, elle tapota le bord du trottoir.

— Tu l’as dit toi-même. Parmi tes ravisseurs, une femme portait le même médaillon que Liz Fielding au moment de sa mort — le symbole de ce cercle, un cercle maléfique apparemment.

Un taxi surgit au coin de la rue et s’arrêta devant eux. Ils s’engouffrèrent à l’arrière. Eric donna le nom de leur hôtel au chauffeur.

— Où était Nigel après l'entracte ? s'interrogea soudain Christina.

— Parti.

Elle eut un mouvement de surprise.

— Est-il parti avant ou après... ma rencontre avec l'intrus dans la cour ?

— Avant, assura-t-il en prenant sa main pour mêler ses doigts aux siens. Mais il est âgé. Imagines-tu vraiment qu'il soit ton agresseur ?

— Peut-être joue-t-il les vieux souffrant d'arthrite pour paraître inoffensif.

— J'en doute. La dénommée Uma me semble plus louche. C'est elle qui t'a poussée à sortir dans la cour.

— Et le gars qui ressemblait à Darius ?

— Je ne l'ai vu que de loin et je crois qu'il a filé à l'anglaise au moment de l'entracte, lui aussi.

Christina souffla de nouveau.

— Je ne pense pas que ces personnes puissent nous être utiles, ni surtout qu'elles souhaitent vraiment arrêter le tueur. J'ai l'impression qu'elles sont implicitement d'accord pour que ce cercle soit décimé.

Eric jeta un regard au chauffeur mais celui-ci semblait absorbé par une émission à la radio.

— Pourquoi ces sorcières voudraient-elles la mort de personnes innocentes ? poursuivit-il à voix basse. A moins que... à moins que les victimes ne soient pas aussi innocentes que cela.

— Ils disent tous que Nora était une chic fille, rappela Christina.

— Tous ? Ou seulement Libby ? Nora travaillait pour elle. Penses-tu que Nora discutait de ses penchants pour la magie noire avec son employeuse ?

— Et Liz Fielding ?

— D'après le dossier, elle était une ancienne prostituée, elle se droguait et elle commettait des petits larcins, à l'occasion.

— Et donc cela fait d'elle un suppôt de Satan ? répliqua Christina.

— Non, mais elle n'avait rien d'une sainte non plus.

Il prit les mains de Christina dans les siennes.

— Cette réunion ne nous a pas apporté ce que nous en espérions mais elle n'a pas été inutile non plus. Quelqu'un pense que ce cercle emprunte une mauvaise direction, est sur la mauvaise pente, et il a décidé de le remettre sur le droit chemin... en employant les grands moyens.

— Mais pourquoi s'en est-il pris à moi ? Je n'ai rien à voir avec tout cela.

— Tu arborais fièrement ton symbole. Qu'en ont-ils pensé, à ton avis ?

— Le type qui m'a attaquée n'est peut-être pas le tueur ni même de mèche avec lui. Mais pourquoi du chloroforme ? Nous attendait-il ?

Le taxi passa devant un tramway et s'arrêta finalement au pied de l'hôtel.

Eric paya le chauffeur puis prit Christina par les épaules.

— Je ne sais pas si nous étions attendus ou pas. J'ignore si le symbole laissé sur ton pare-brise et le fait qu'un chauffard ait failli t'écraser étaient des menaces ou de simples avertissements. Mais je pense que nous devons creuser un peu plus la vie des victimes. Pas ce qu'elles montraient ouvertement, publiquement, mais ce qu'elles fabriquaient secrètement, derrière les portes.

Ils gagnèrent la chambre de Christina. Eric s'y posta devant la fenêtre, perplexe.

— A ton avis, dans quoi est impliqué ce cercle ?

Christina s'étira sur le lit et retira ses chaussures qui tombèrent sur le sol.

— Je n'en sais rien.

Elle tapota le lit à côté d'elle.

— Tu as l'air tendu à l'extrême. Viens t'asseoir.

Il se tourna vers elle.

— Nous ne pouvons rien faire pour le moment. Je vais ajouter à mon rapport le résumé des festivités de ce soir. Les flics voudront savoir pourquoi tu ne leur as pas signalé cette agression.

— Mieux vaut peut-être ne pas leur en parler. Ecoute, je vais te masser les épaules pour te décontracter un peu et si tu es d'accord, je prendrais bien un verre de vin. Il y en a dans le minibar.

Il ouvrit le petit frigo et en sortit une bouteille de vin blanc.

— Ça te va ?

— Tout me va. J'ai seulement besoin de me détendre. Les gens à cette réunion étaient soit rasoir, soit glauques. Heureusement que je n'ai jamais accepté de faire partie de cet univers.

Il ouvrit la bouteille de vin.

— En as-tu vraiment eu la possibilité ? Je croyais que ta mère avait mis son holà.

— Oui, mais cela n’a pas empêché mon père de revenir périodiquement à la charge, de me demander si j’avais envie d’exercer mes dons, de me former.

— De te former ?

Il lui tendit un verre puis s’assit au bord du lit.

— D’après mon père, expliqua Christina, nous descendons d’une longue lignée de *brujos* très puissants. Il m’a souvent répété qu’en négligeant mes dons, je dilapidais cet héritage.

— Tu aurais donc dû suivre une formation ?

— Bien sûr, comme pour tout. Certaines personnes détiennent peut-être des dons mais ces pouvoirs sont en latence et si elles ne le développent pas, elles ne pourront jamais en faire quelque chose.

— Pour développer tes pouvoirs, tu aurais dû t’inscrire dans une sorte d’école pour sorcières ?

— C’est plutôt une formation qu’on fait de chez soi. Bon, accordons-nous une petite pause, ajouta-t-elle en fermant les yeux.

Elle laissa son verre sur la table de chevet et se frotta les mains pour les réchauffer. Puis elle les posa sur la nuque d’Eric.

— Veux-tu que j’essaie de dénouer tes nœuds ?

Il se pencha en avant.

— Bien sûr, avec plaisir.

Elle enfonça ses doigts dans ses épaules et se mit à le masser.

— Cela te fait du bien ?

— Un bien fou. Mais ce n’est pas moi que quelqu’un a envoyé valser sur une porte métallique, ce soir.

— Je me sens encore endolorie mais le vin m’a fait du bien. Et ne t’inquiète pas, je ne fais pas de l’alcool un remède habituel.

— Je ne m’inquiète pas. Je ne t’imagine pas dépendante de quoi que ce soit.

Sauf de toi, Eric.

N’était-ce pas la définition de la dépendance ? Savoir que quelque chose ou quelqu’un est mauvais pour vous et en avoir envie quand même ?

Eric n’était pas l’homme qu’il lui fallait. Cependant, elle le voulait. Et c’était réciproque. Elle l’avait vu dans ses yeux, dans ses gestes.

Mais il n’éprouverait certainement pas ce désir pour elle s’il connaissait la vérité sur Kendall.

Dans ces conditions, avait-elle tort de vouloir passer une nuit avec lui ?
Se contenterait-elle vraiment d'une nuit d'amour sans lendemain ?

— Je ne m'explique pas le pouvoir relaxant de tes mains, dit-il avec un soupir de bien-être.

— Elles sont magiques...

Alors il la prit par les poignets et l'attira sur ses genoux.

Elle le regarda, stupéfaite.

— Comment vais-je pouvoir te masser dans cette position ?

— Une autre partie de mon corps aurait bien besoin d'un petit massage.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu n'en as pas envie ?

— Est-ce que j'ai dit ça ? répliqua-t-elle en nouant ses bras autour de son cou.

Il captura ses lèvres. Loin de résister, elle se blottit contre lui, approfondissant leur baiser.

Soudain, les deux ans durant lesquels ils avaient été séparés n'existaient plus. La saveur de sa bouche, la chaleur de ses mains, la façon dont sa barbe naissante grattait sa peau, les sensations qu'il faisait naître en elle, tout cela la submergeait.

Il retomba sur son dos et elle se coucha sur lui, sans plus penser à rien.

Il glissa ses mains sous son corsage, décrocha son soutien-gorge et défit la fermeture Eclair de sa jupe.

Puis, il se redressa pour retirer ses bottes et son T-shirt.

Face à son torse musclé, elle croisa les bras derrière la tête et siffla entre ses dents.

— Waouh ! Quel beau gosse !

Il tira sur sa jupe pour la lui enlever.

— Cette jupe ne me plaît pas.

— Et moi, je l'aime beaucoup parce qu'elle est facile à retirer.

Elle portait des bas et il en parut surpris.

— Tu es une vraie coquine !

S'asseyant à califourchon sur elle, il s'attaqua aux petits boutons de nacre de son corsage.

— Si tu ne veux pas que j'arrache tout, tu ferais mieux de m'aider.

— Ne l'abîme pas ! J'adore ce chemisier !

Elle le déboutonna, l'enleva ainsi que son soutien-gorge et les jeta par terre d'un geste impatient.

Avec un grognement, il prit ses seins dans ses mains, en caressant les pointes du bout du pouce pour les faire se dresser.

Les yeux mi-clos, elle s'enivra de son odeur. Elle ne l'avait jamais oubliée. Lorsqu'il l'avait plaquée, il avait laissé chez elle un T-shirt avec lequel elle avait dormi pendant des mois. A l'époque, son ventre s'arrondissait et elle avait eu besoin des fragrances d'Eric pour se rassurer.

N'y pense pas. Ce n'est pas le moment.

Il enfouit son visage entre ses seins.

— Certaines femmes ont vraiment de la chance, susurra-t-il. Tu en fais partie.

— Pourquoi ?

Il se mit à lécher ses mamelons, la faisant haleter.

— Tu as pris un peu de poids depuis deux ans mais tout est allé sur ta poitrine. J'ai toujours aimé tes seins mais maintenant, ils sont bien gros et plus délicieux encore qu'auparavant.

— Je ne me rendais pas compte que tu étais si sensible à cette partie de mon anatomie.

— Je ne l'étais pas... avant de les avoir vus.

Et comme pour donner plus de poids à ses paroles, il commença à les téter.

Elle balbutia avec un gémissement :

— Mes anciens petits seins sont jaloux.

Elle posa les doigts sur son ceinturon, s'efforçant de l'ouvrir.

— Pourquoi n'as-tu pas encore retiré ton jean ?

Il la fit taire d'un baiser.

— J'avais oublié que tu parlais autant pendant l'amour.

— C'est toi qui émetts des commentaires sur mon corps, répliqua-t-elle en descendant la fermeture Eclair de sa braguette et en glissant sa main dans son caleçon. Et ton sexe ? A-t-il grossi pendant ces deux ans ?

— Oui, chérie. Attends de voir.

Elle tira sur son jean et découvrit son érection.

— En effet, il est plus gros que dans mon souvenir.

Quand il lui retira sa petite culotte, elle fit mine de protester.

— Maintenant que je suis nue comme un ver, j'ai froid ! Tu dois faire quelque chose.

— Ne t'inquiète pas, je vais te réchauffer.

Il se coucha sur elle, et elle noua les bras autour de son cou, les jambes autour de sa taille, pour l'empêcher de s'écarter.

Il couvrit son visage de baisers.

— J'ai été un imbécile. Je n'aurais pas dû te quitter il y a deux ans. J'ai fait preuve d'un orgueil stupide.

Elle ne voulait pas parler, elle ne voulait pas réfléchir. Passant les doigts dans ses cheveux bouclés, elle l'attira à elle et captura ses lèvres. Il se colla plus étroitement, frottant son sexe contre le sien.

— Es-tu prête à m'accueillir ?

Incapable d'articuler un mot, elle se contenta de hocher la tête.

— Voyons cela.

Il se glissa le long de son ventre et plongea la tête entre ses cuisses pour lécher son bouton de rose. Elle s'inonda de plaisir et quand la jouissance la foudroya, elle commença à crier.

Il la pénétra alors et se mit à aller et venir avec volupté, le visage dans son cou.

Elle gémit.

— Viens, viens ! Encore !

Sans se faire prier, il accéléra le mouvement pour l'entraîner vers le ciel. Avant de s'effondrer sur elle, le souffle court.

Christina semblait dans une douce torpeur quand un bruit désagréable l'en sortit. Elle mit un certain temps à comprendre. Son téléphone sonnait. En pleine nuit.

La tête entre ses seins, Eric grogna.

— Qui peut t'appeler à cette heure ?

Elle était pétrifiée, incapable de bouger, de respirer et encore plus de répondre.

Finalement, Eric attrapa l'appareil et s'écria :

— C'est ta mère ! Alors que j'étais prêt pour un deuxième round avec toi.

Christina ne respirait plus. Kendall. Sa mère l'appelait forcément à cause de Kendall.

— Donne-moi mon téléphone.

Sa voix parut agressive à ses propres oreilles et Eric leva un sourcil surpris.

Il lui tendit l'appareil.

D'une main tremblante, elle le prit.

— Maman ? Que se passe-t-il ?

Sa voix blanche fit sursauter Eric, remarqua-t-elle. Il allait certainement prêter attention à chaque mot qu'elle prononcerait. Et elle ne pouvait quand même pas lui demander de sortir, pas après ce qu'ils venaient de faire.

Sa mère se montra rassurante.

— Je suis désolée de t'appeler si tard mais Kendall a fait un cauchemar. Tu sais... l'un de ces cauchemars qui la tourmentent depuis quelques mois.

— Et elle va mieux maintenant ?

— Elle est bouleversée. J'ai réussi à la calmer, elle ne pleure plus mais uniquement parce que je lui ai promis de te téléphoner. Elle a besoin d'entendre ta voix, Christina.

— Bien sûr. Passe-la-moi.

— Maman ?

— Bonsoir, ma chérie. Tu as fait un mauvais rêve.

— J'avais si peur, maman. Où es-tu ?

— Je sais qu'ils étaient terrifiants mais ce ne sont que des rêves. Ils ne peuvent te faire du mal.

Elle jeta un regard à Eric : il la dévisageait, l'air sidéré.

— Je veux dormir avec toi, poursuivit Kendall.

— Dors avec grand-mère, je vais bientôt rentrer à la maison.

Elle envoya des baisers par téléphone.

Puis sa mère reprit l'appareil.

— Ça va mieux. Elle avait seulement envie d'entendre ta voix. Elle aura sans doute tout oublié demain.

— S'agissait-il toujours du même cauchemar ?

— Toujours. Des gens debout qui chantaient. Elle ne parle pas exactement de chant mais c'est de ça qu'il s'agit, à mon avis.

Christina frissonna. Elle avait entendu assez de chants pour la nuit.

— Laisse Kendall dormir avec toi, maman.

— Bien sûr. Comme je faisais avec toi quand tu avais fait un mauvais rêve.

Christina ne voulait pas finir sa conversation téléphonique et affronter Eric mais elle n'avait pas le choix. Elle raccrocha et se tourna vers lui.

Il demanda d'une voix glaciale :

— A qui parlais-tu ? Qui est Kendall ?

— Kendall est ma fille.

Il poussa un cri de stupéfaction et elle finit par planter ses yeux dans les siens.

— Et la tienne...

OceanofPDF.com

13

Les mots de Christina prirent Eric par surprise. Ce fut comme une balle le frappant entre les deux yeux. La chambre vacilla. Il ouvrit la bouche mais fut incapable d'émettre un son, les yeux rivés à ceux de Christina.

Elle soutint son regard, sans ciller. Pour la première fois depuis leurs retrouvailles, elle ne semblait plus nerveuse.

— Quel âge a-t-elle ? demanda-t-il enfin. Elle doit avoir quoi ? Deux ans ? Deux ans et demi ?

— Kendall a deux ans.

Il serra les dents, si fort qu'il en eut mal.

— J'avais raison depuis le début, non ? Tu n'as jamais cessé de me mentir, de me tromper.

Des larmes roulaient sur les joues de Christina.

— Laisse-moi t'expliquer.

— Pourquoi veux-tu toujours expliquer ?

— Laisse-moi simplement...

— Non, il est tard et je suis fatigué.

Il ramassa rapidement ses vêtements puis se dirigea vers la chambre voisine. Il claqua la porte avec violence, ce qui le soulagea, et il tira le verrou, ce qui lui fit plus de bien encore.

Laissant tomber son chargement par terre, il s'écroula sur son lit.

Il était père d'une petite fille de deux ans prénommée Kendall.

Et Christina le lui avait caché.

* * *

Le lendemain matin, il considéra son reflet dans le miroir de la salle de bains. Il n'avait pas l'air différent. Il ne ressemblait pas à un père.

Un million de questions tournaient en boucle dans sa tête et il n'avait pas envie d'adresser la parole à la seule personne qui aurait pu y répondre. Sans ce coup de fil nocturne, jusqu'à quand l'aurait-elle laissé dans l'ignorance ? Jusqu'à la majorité de Kendall ?

Kendall. Kendall Brody. Le nom sonnait bien. Mais peut-être la petite s'appelait-elle Kendall Sandoval. Il aimait bien aussi.

Il entra dans la douche et laissa le jet d'eau chaude cascader sur ses épaules. Le souvenir du corps de Christina le hantait encore. Il avait gardé la saveur de sa peau sur ses lèvres.

Il attrapa le savon pour se frictionner, pour effacer toute trace de leurs ébats nocturnes.

Mais à quoi bon se leurrer ? Il ne pourrait pas gommer de sa mémoire ses souvenirs de Christina. Et il lui fallait trouver le moyen de s'entendre avec elle s'il voulait faire partie de la vie de sa fille.

Et il tenait à faire partie de la vie de Kendall.

Même s'il n'avait jamais souhaité avoir d'enfants.

Avant de demander sa main à Christina, il lui avait clairement posé ses conditions. A l'époque, elle avait compris et avait paru l'accepter.

Etait-ce pour cette raison qu'elle ne lui avait pas parlé de sa grossesse ?

Avec un juron, il se frotta le visage. Pourquoi lui cherchait-il des excuses ? Elle était tombée enceinte, elle avait donné le jour à un bébé, à leur bébé. Et elle ne lui en avait rien dit. Son attitude était inexcusable. Impardonnable.

Il finit sa toilette et s'habilla.

Debout dans sa chambre, il fixa la porte communicante. Qu'allait-il faire ? Et dire qu'ils avaient une enquête à mener.

Il se tourna vers son ordinateur. D'abord, il lui fallait terminer son rapport pour Rich et pour la police de San Francisco. Peut-être les flics pourraient-ils reprendre le dossier. Ils en savaient certainement plus qu'eux deux sur les us et coutumes des sorcières du coin.

Ceci dit, Christina semblait être plus au courant du cercle de son père qu'elle ne l'avait laissé entendre dans le passé. Encore un mensonge de sa part. Elle avait sans doute l'intention de le laisser dans le noir pour résoudre toute seule l'affaire.

Il retourna à sa chaise et s'y assit. Le menton sur sa main, il relut son rapport.

Mais très vite, il se connecta sur internet et tapa les mots « Kendall Brody » sur la page d'accueil du moteur de recherche. Une petite fille de deux ans avait-elle déjà un portrait sur Facebook ?

Une météorologiste et un agent immobilier portaient ce prénom et ce nom. Et un professeur de volley s'appelait Kendall Sandoval.

Il étouffa un juron.

Qu'avait-il espéré ? Les réponses ne se trouvaient pas sur internet mais dans la chambre voisine.

Christina frappa à la porte, et il referma son ordinateur.

— Oui ?

— Puis-je te dire un mot, Eric ? Si tu ne le souhaites pas, je comprendrai.

Il se leva pour aller ouvrir. Elle avait troqué ses talons aiguilles contre des tongs et sa petite taille lui donnait l'air plus vulnérable. Un calcul, très probablement.

— Entre, fit-il en lui tournant le dos pour aller se poster à la fenêtre.

Il ouvrit les rideaux et considéra l'animation de la rue.

Christina restait également immobile.

— Je veux t'expliquer pourquoi je t'ai caché l'existence de Kendall, au départ. Parce que j'ai toujours eu l'intention de te parler d'elle un jour.

— Quand tu aurais eu besoin d'argent pour l'envoyer à l'université ?

Elle serra les mâchoires.

— Avant ça. Je ne veux pas m'exonérer avec de mauvaises excuses, mais tu as toujours dit que tu ne voulais pas d'enfants, non ? Nous avons décidé de ne pas procréer, d'ailleurs.

Il opina et elle poursuivit :

— Tu étais persuadé que tu ne serais jamais un bon père parce que tu t'étais fait kidnapper, enfant. Peut-être avais-tu seulement peur. J'avais du mal à imaginer le grand, le fort, Eric Brody avoir peur de quoi que ce soit. Mais j'ai vu ce qui s'est passé quand le petit Noah a été tué par ses ravisseurs.

Le chagrin qu'il avait cru dépasser il y a plus d'un an retomba brutalement sur ses épaules.

— Noah Beckett, oui.

— Je n'ai pas oublié son nom, murmura-t-elle. La mort de Noah m'a confortée dans l'idée que je ne devais pas te parler de ma grossesse. Je sais que tu te rends responsable de cette débâcle mais en réalité, c'est le FBI, les procédures, le protocole mis en place par le FBI pour gérer les kidnappings, qui ont provoqué ce désastre. Pas toi.

— Quand as-tu découvert que tu étais enceinte ?

— Je m'en suis doutée au moment où l'affaire du petit Noah parvenait à sa conclusion.

— Quelle manière élégante de présenter les choses !

— J'en ai eu la certitude au moment où tu as trouvé mes notes et où tu m'as accusée de m'être servie de toi pour écrire un livre, au moment où tu m'as plaquée. C'est alors qu'un médecin m'a confirmé que j'attendais un enfant.

— Et tu n'as pas senti le besoin de prendre ton téléphone pour me mettre au courant ?

Elle eut un rire rauque.

— Tu imagines : « Allô, Eric ? Tu viens de rompre nos fiançailles parce que tu ne me fais pas confiance et maintenant, je t'annonce que je suis enceinte alors que j'avais accepté ton souhait de ne pas avoir d'enfants. » Oui, je sentais ça très bien.

— A ce stade, il ne s'agissait plus de toi.

Christina déglutit. Elle semblait touchée au cœur par cette remarque.

— Oui, je m'en rends compte. Mais excuse-moi de te rappeler qu'il n'était pas évident de te contacter à ce moment-là. Tu avais pris un congé sans solde, tu avais disparu des écrans radar. Personne ne savait où tu étais. Tes frères eux-mêmes l'ignoraient, à moins que tu ne leur aies donné l'ordre de ne pas me le dire.

Un poids tomba sur la poitrine d'Eric. Ses frères avaient fait preuve de loyauté.

— Mais depuis, je suis rentré. Je suis retourné travailler au FBI.

— Et tu as accepté aussitôt une mission en Amérique latine, tu infiltrais un cartel de trafiquants de drogue. Devais-je t'envoyer une telle bombe dans ce contexte ?

— Tu as réponse à tout, Christina. Comme toujours.

Elle ferma les yeux et prit une profonde inspiration.

— Veux-tu faire la connaissance de ta fille ? Voir des photos d'elle, pour commencer ?

— Bien sûr.

— Maintenant que tu as une enfant, la paternité ne t’effraie donc plus ?

— Lâche-moi, s’il te plaît.

Elle s’empourpra mais sortit son Smartphone de sa poche.

— J’ai des portraits d’elle à chaque étape de sa vie, dit-elle en s’asseyant sur le canapé. Aimerais-tu les regarder avec moi ?

Il s’installa à côté d’elle, tout en veillant à ne pas la toucher.

Elle lui présenta l’appareil.

— Les premières photos ont été prises à la clinique.

Sur l’écran apparut Christina, les cheveux noués en queue-de-cheval, souriant à un bébé. A sa fille.

Il lui prit le téléphone des mains, s’abreuvant de ce petit visage, de ce nez minuscule, de ces grands yeux.

La gorge serrée, il ne parvint à émettre qu’un mot :

— Magnifique.

— Elle s’appelle Kendall Rose Brody.

Il se tourna vers elle.

— Tu lui as donné en deuxième prénom celui de ma mère ?

— Oui. Photo suivante.

La vie de sa fille défila sur l’écran du Smartphone : nouveau-née joufflue, ensuite bébé éclatant de rire, puis à quatre pattes, puis faisant ses premiers pas. Kendall ressemblait beaucoup à sa mère mais il repérait ce qu’elle avait hérité de lui. Les photos se succédaient, commentées par Christina, et un mélange de joie et de colère le gagnait.

Quand elle lui montra le dernier portrait, Kendall serrant son lapin blanc contre son cœur, il s’effondra sur les coussins du canapé.

Christina se tourna vers lui.

— Kendall est belle, adorable, et je souhaite que tu la rencontres dès que nous aurons terminé cette enquête. Si tu es d’accord.

— Bien sûr que je veux voir ma fille ! Qu’est-ce qui t’a fait en douter ? De quel droit m’as-tu caché son existence ?

Elle poussa un soupir.

— Je suis désolée, Eric.

Il ferma les yeux, mesurant les deux ans de souvenirs qu’il avait perdus.

— Je suis en train de travailler sur le rapport pour Rich. Je le lui enverrai demain matin.

— Très bien. J'aimerais discuter avec Nigel aujourd'hui si nous arrivons à le contacter.

Ils étaient revenus aux affaires en cours.

— Crois-tu toujours que c'est lui qui t'a attaquée hier soir ?

— Non, mais il connaît peut-être Uma et comme il semble un peu en marge du cercle, il sera peut-être plus disposé que les autres à parler de ces sorcières : qu'ont-elles fait de si mal ? Et qui veut les éliminer ?

— Il se trouve qu'il m'a donné sa carte de visite hier soir, reprit Eric en se levant pour aller la chercher sur son bureau.

— Vraiment ? dit-elle en se redressant à son tour. Comment un ancien hippie gagne-t-il sa vie ?

— Il restaure des livres anciens, de vieux grimoires.

— Intéressant. Je me demande si c'est ce qui l'a encouragé à pousser la porte de la librairie de Libby, au départ.

— C'est très probable, acquiesça Eric. Je vais prendre un petit déjeuner et travailler sur mon rapport. Puis je passerai un coup de fil à Nigel.

D'un côté, il avait envie de proposer à Christina de descendre avec lui et de lui poser mille questions sur Kendall. Mais s'asseoir en face d'elle semblait difficile. Il y avait eu tant de mensonges.

Le Smartphone de Christina sonna, et elle actionna le haut-parleur. Elle n'avait plus rien à cacher à Eric.

— Bonjour, maman. Comment va Kendall ce matin ?

— Elle va bien. Elle a presque tout oublié de son mauvais rêve.

Christina hésita et finit par lâcher :

— J'ai parlé de Kendall à Eric. Il a hâte de la rencontrer et il est furieux contre moi.

Simultanément, elle se tourna vers lui. Était-il toujours en colère ? Voulait-il quand même faire la connaissance de Kendall ?

En tout cas, il hocha la tête.

— Quand nous aurons terminé ici, reprit Christina, je lui proposerai de m'accompagner à San Miguel.

Elle raccrocha et lui demanda :

— En as-tu envie ?

— Envie de quoi ? demanda-t-il en pianotant sur son clavier.

— Ne fais pas semblant de ne pas avoir écouté chaque mot de ma conversation avec maman.

— J'avoue.

— As-tu envie de m’accompagner à San Miguel à la fin de cette enquête pour rencontrer Kendall ? répéta-t-elle.

— Bien sûr. Que sait-elle à mon sujet ?

Christina se mordilla les lèvres.

— Elle sait seulement que son papa travaille au loin.

Il lâcha un soupir.

— Je sors prendre mon petit déjeuner.

— Très bien. De mon côté, je vais avaler un thé à la cafétéria, puis me rendre à la salle de sport pour me dépenser un peu et pouvoir relire le dossier avec un œil neuf. Tu me diras ce qu’il en est avec Nigel, d’accord ?

— Bien sûr.

Elle se retira dans sa chambre, ferma la porte et envoya valser ses chaussures. Eric voulait se tenir le plus possible à distance d’elle, elle le comprenait.

Quand elle lui avait montré les photos de Kendall, il avait bien réagi mais il avait forcément pris conscience de tout ce qu’il avait manqué.

Deux ans plus tôt, tout avait paru si évident. Désormais, elle se reprochait de lui avoir caché sa grossesse et la naissance de leur fille. En se taisant, elle avait irrémédiablement gâché toutes ses chances de se réconcilier avec lui.

Le seul point positif était qu’il avait manifestement hâte de voir sa fille. Peut-être lui aurait-il pardonné le jour où Kendall se marierait, songea Christina.

Elle rangea un peu la chambre et les traces de la passion qui les avait enflammés la veille au soir. Avant que tout ne parte en vrille, Eric l’avait comblée : leur désir l’un pour l’autre était si évident.

Elle descendit dans le hall, cherchant des yeux Eric, au cas où il aurait changé d’avis à propos du petit déjeuner.

Mais il n’était pas là et, déçue, elle se percha sur un tabouret et commanda un thé.

Comme elle croquait dans un bagel, la sonnerie de son Smartphone retentit. Eric se sentait-il seul ? Le numéro de son correspondant était masqué. Elle prit pourtant l’appel.

— Christina ? C’est Vivi.

Le cœur de Christina s’accéléra dans sa poitrine.

— Vivi, es-tu toujours au Mexique ?

— Comment sais-tu que j’y suis ?

— J'ai demandé à un détective privé de retrouver ta trace. Je m'inquiétais pour toi. Ton ami Darius est venu m'apprendre que tu avais disparu.

— Darius a pris contact avec toi ?

— Il était inquiet. Pourquoi ne lui as-tu pas dit où tu allais ?

— Je ne fais plus confiance à personne et tu devrais, toi aussi, te méfier de tout le monde. Qui a découvert ma planque ?

— Le frère de mon coéquipier. Il est détective privé. Ne t'inquiète pas. Il n'en parlera à personne. Que se passe-t-il ?

— J'étais en danger, Christina. Tout va bien pour moi, maintenant. Mais pas pour toi.

— Si tu fais allusion à cette purge qui vise le cercle de papa, je suis au courant.

— Comment se fait-il que tu sois au courant ? Tu ne t'étais jamais impliquée là-dedans auparavant.

— Je travaille sur une enquête.

— N'est-ce pas une... curieuse coïncidence ?

Vivi ne croyait pas aux coïncidences, elle le lui avait souvent répété.

— C'est pourtant vrai, Vivi. Je travaille sur une affaire de meurtres.

— Fais très attention à toi, Christina. Et ne crois pas tout ce qu'on te dira.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie qu'il n'y aucune raison pour que notre cercle soit la cible d'un tueur. Il y a toujours eu des pommes pourries qui ont une mauvaise influence sur les autres. Mais là, il s'agit d'autre chose.

— Qu'ont fait ces pommes pourries exactement ?

— De la magie noire.

Un frisson glacé traversa Christina.

— Ça veut dire quoi, Vivi ?

— Je refuse de te répondre. Ça t'impliquerait davantage.

— Je suis déjà impliquée et si ce que tu sais peut aider à résoudre cette affaire...

— Cela n'aidera en rien, tu ne peux rien faire. Et les gens qui se revendiquent de ce cercle ne sont pas tous aussi consternés par ces meurtres qu'ils aimeraient le faire croire.

— Aide-moi à y voir clair.

— Laisse quelqu'un d'autre se charger de cette enquête, Christina. Ne t'en mêle pas. Tu es exactement la personne qu'ils ciblent.

— Cesse de parler par énigmes et donne-moi des noms.

Sa sœur raccrocha.

— Vivi ? Vivi ?

Elle frappa la table de son téléphone. Pourquoi sa sœur l'avait-elle appelée ? Elle n'avait pas besoin d'avertissements. Mais de réponses.

Excédée, elle but son thé en vitesse et se rendit dans la salle de gymnastique. Se dépenser sur un vélo ne pourrait que lui faire du bien.

Une heure plus tard, elle regagna sa chambre et s'installa pour relire le rapport. Mais les mots dansaient devant ses yeux.

Allons, Olivia, dis-moi à quelles activités occultes tu étais mêlée ?

Olivia avait vécu à Portland, elle y était serveuse dans un grand restaurant. Rien n'était étrange dans ses antécédents, elle n'avait pas d'ennemis.

Eric frappa à la porte.

— C'est ouvert, cria-t-elle.

Il tirait peut-être le verrou de son côté, mais sa porte comme son cœur lui étaient grands ouverts.

Il entra.

— As-tu faim ? Nous déjeunons avec Nigel dans le quartier chinois.

— Accepte-t-il de parler ?

— Il est d'accord pour nous rencontrer, c'est déjà bien.

— Tu lui as raconté ce qui s'est passé hier soir après son départ ?

— Je préfère lui en parler en face, le surprendre, pour voir sa réaction.

— A propos de surprise, je viens de recevoir un coup de fil de Vivi.

— Elle t'a donné des éclaircissements sur la situation ?

— Non, elle n'a fait que la rendre plus trouble encore. Elle est au courant de la vendetta visant son cercle, mais elle n'est pas convaincue que le meurtrier essaie de faire cesser les activités maléfiques de certains.

— Elle reconnaît quand même que le cercle est impliqué dans des actions diaboliques ?

— Pour elle, il s'agit de quelques éléments isolés.

Elle prit son sac.

— Quel temps fait-il ? Dois-je mettre une veste ?

— Il fait bon et nous allons nous rendre à pied dans le quartier chinois. Vivi t'a expliqué pourquoi quelqu'un s'attaquerait au cercle si ce n'est pas

pour arrêter des actions diaboliques ?

— Elle était pleine de mystères, elle m’a paru confuse. Mais elle pense que quelqu’un cherche à s’approprier quelque chose des *brujos*.

Elle n’avait pas l’intention de lui parler des mises en garde de Vivi. Il le prendrait pour une demande de protection. Et elle n’avait ni besoin ni envie d’un garde du corps.

— Ce quelque chose est le pouvoir, dit-il. C’est la raison pour laquelle le tueur a laissé cette lame de tarot.

Ils se dirigèrent vers l’ascenseur.

— Où as-tu pris ton petit déjeuner ?

— Sur la place, en terrasse. Et toi ?

— A la cafétéria de l’hôtel avant de descendre à la salle de gymnastique. Cela m’a fait du bien de me dépenser. Continues-tu à faire des haltères ?

Question idiote. Elle avait constaté la nuit précédente à quel point il était musclé.

— Quand j’en ai la possibilité, oui.

Après un moment, il demanda :

— As-tu parlé à Kendall ce matin ?

— Non, maman m’a dit qu’elle avait oublié son cauchemar. Elle s’exprime bien pour une petite fille de deux ans mais ce n’est pas simple pour elle de le faire par téléphone.

— Communiques-tu parfois avec elle *via* Skype ?

— Oui.

Il voulait voir et entendre sa fille, comprit-elle.

— Aimerais-tu être à mes côtés la prochaine fois ?

L’ascenseur arrivait au rez-de-chaussée et ils sortirent dans le hall.

— Je ne veux pas l’effrayer ou quoi. Je m’arrangerai pour rester hors caméra.

— Tu ne lui feras pas peur.

— A-t-elle souvent des mauvais rêves ? J’ai l’impression que ce n’est pas la première fois.

— Tous les deux ou trois mois, mais elle les oublie vite. C’est drôle. Quand j’étais petite, j’en avais beaucoup aussi, maman me l’a dit. Étonnamment, je n’en garde aucun souvenir.

— Mais tu avais toujours des cauchemars quand je t’ai rencontrée.

— Il s’agissait de rêves, pas de cauchemars.

— Tu les vis comme des rêves maintenant parce que tu comprends leur sens mais un enfant les vivrait comme des cauchemars.

Elle serra les poings.

— Voilà pourquoi je n'ai jamais parlé à Vivi des cauchemars de Kendall. Vivi veut toujours tester Kendall pour voir si elle est dotée de dons, si elle est médium.

— Il n'est pas question de la laisser faire.

— Ne t'inquiète pas, j'ai déjà mis les points sur les *i*.

Les instincts parentaux d'Eric étaient déjà forts, remarqua-t-elle. Pourtant, il ne connaissait pas encore sa fille.

Ils traversèrent Union Square et passèrent sous l'arche qui annonçait le quartier chinois.

Les touristes avaient envahi les rues et les boutiques de souvenirs.

Quand ils entrèrent dans le restaurant où Eric avait donné rendez-vous à Nigel, la salle était plongée dans la pénombre et une odeur d'ail flottait dans l'air.

Nigel brandit le journal qu'il tenait à la main pour leur faire signe. Il se leva à leur approche et offrit une chaise à Christina.

— Bienvenue, bienvenue. J'ai commandé du thé. Tandis qu'ils prenaient place, il versa le breuvage dans leurs tasses.

Christina sirota la sienne avec plaisir.

— Pouvons-nous commander tout de suite ? J'ai si faim !

— Bien sûr. Mais racontez-moi ce qui s'est passé hier soir. J'ai entendu dire que le mal s'était déchaîné.

— Qui vous en a parlé ? demanda Eric.

— J'ai des amis bien placés.

— Vous ont-ils donné les détails ?

— Désormais, je suis *persona non grata* dans ces cercles. Tout le monde pense que c'est moi qui vous ai amenés à cette réunion.

Christina s'éclaircit la gorge.

— J'ai été attaquée. Une dénommée Uma m'a envoyée dehors, prétendant que les toilettes s'y trouvaient. En réalité, elle m'a attirée dans un traquenard. Un homme masqué m'y attendait et il a tenté de me faire respirer du chloroforme.

Nigel leva un sourcil étonné.

— Personne ne m'a dit cela. Avez-vous été blessée ? Comment avez-vous réussi à lui échapper ?

— Eric était sorti pour me chercher. Mon agresseur l’a entendu et je lui ai envoyé du café brûlant à la figure.

Nigel réfléchit un instant.

— Pour le démasquer, il faudrait donc essayer de repérer quelqu’un avec des traces rouges sur le visage.

— Vu la population de San Francisco, ce n’est pas gagné, répliqua Eric en faisant signe au serveur.

Nigel poursuivit :

— Ensuite vous êtes retournés à la réunion et vous avez accusé tout le monde de faire partie d’une conspiration ?

— Nous avons cherché Uma, rectifia Christina. Je suppose que vous ne la connaissez pas puisque vous n’avez pas réagi quand j’ai donné son nom.

Le serveur s’approcha et prit leur commande.

Nigel avala une gorgée de thé.

— Dites-moi comment est cette Uma ?

— Une blonde d’une trentaine d’années, pas très grande.

— Séduisante ?

— Oui. Elle était habillée d’un jean et d’un corsage à fleurs.

— Je crois que je l’ai aperçue mais je ne la connais pas.

— L’avez-vous vue discuter avec quelqu’un hier soir ? demanda Eric.

— Avec Geoffrey Vanderbrook. Il était à l’entrée. Il a les dents pointues.

— La saluait-il seulement, intervint Christina, ou discutaient-ils de sujets plus sordides ?

— Je n’ai pas la possibilité de le deviner, Christina. *Vous* avez des pouvoirs, des dons de médium. Pas moi.

Ils restèrent silencieux tandis que le serveur revenait avec leurs plats.

Ignorant son assiette, Eric pointa ses baguettes sur Nigel.

— Je pensais que vous aviez quelque chose à nous dire, quelque chose qui nous expliquerait pourquoi le cercle est pris pour cible.

Nigel se servit de riz.

— J’ai quelque chose à vous dire, agent Brody. Mais c’est quelque chose qui concerne le passé, pas le présent.

Une pointe d’appréhension s’empara de Christina et elle serra sa serviette.

— Je vous écoute, dit Eric.

— Au cours des vingt-cinq dernières années, le cercle dont nous parlons, originaire du Mexique, a abusé à de nombreuses reprises de ses

pouvoirs. Ce qui se passe actuellement, ce déchaînement de violence, n'a rien de nouveau.

— Au cours des vingt-cinq dernières années ? répéta Eric.

— Et, entre autres méfaits, il y a vingt ans, ce cercle a été impliqué dans un kidnapping.

Eric blêmit.

— Qu'insinuez-vous ?

— Je n'insinue rien, agent Brody. Je vous *affirme* que ce cercle était impliqué dans le kidnapping dont vous avez été victime, il y a vingt ans.

OceanofPDF.com

14

Sous le coup de l'émotion, Eric brisa en deux la baguette qu'il tenait à la main. Combien de scuds allaient-ils recevoir au cours de cette enquête ?

— En êtes-vous certain ?

Mais le souvenir du médaillon se balançant au cou de la femme qui l'avait enlevé était ancré dans sa mémoire.

— La plupart des communautés occultes de Bay Area vous le confirmeraient, répondit Nigel.

Eric se tourna vers Christina mais elle secoua la tête.

— Je ne fais pas partie de cet univers occulte et je ne sais rien à ce sujet.

— Je ne comprends pas, poursuivit Eric. Mon kidnapping était lié à un tueur en série que mon père pourchassait. Certaines personnes ont prétendu qu'il avait organisé lui-même mon enlèvement pour détourner de lui l'attention de la police.

— Croyez-vous à ces sornettes, agent Brody ? Y avez-vous un jour cru ?

— Je n'ai appris cette version des événements que dernièrement et je ne savais pas quoi en penser. Prétendez-vous que le tueur en série avait contacté des membres de ce cercle pour m'enlever ou insinuez-vous que mon père les avait approchés ?

— Je sais seulement que le cercle était impliqué dans le rapt.

— Cela semble énorme, incroyable.

— Mais c'est la vérité et voilà pourquoi tant de personnes du monde de la sorcellerie vous connaissent et sont au courant du rapt dont vous avez été victime, enfant.

De nouveau, Eric reporta son attention sur Christina. Elle se servait de crevettes.

— Cesse de me dévisager comme si j'étais le diable incarné, Eric. Tu sais bien que j'ai très peu de contact avec mon père ou ma sœur. Et lorsque nous nous voyons, nous n'évoquons jamais la sorcellerie.

— J'ai l'impression que tout se recoupe ! Tout tourne autour de nous.

— C'est la vie qui tourne, commenta Nigel. Maintenant, je vais vous laisser parce que je suppose que vous avez envie de discuter hors de ma présence.

— Non, mettons les choses à plat. Ce cercle dans lequel la famille de Christina joue un rôle majeur...

— C'est faux, répliqua-t-elle.

— Rectification, concéda Eric. Ce cercle, auquel appartiennent le père et la sœur de Christina, a commencé à utiliser ses pouvoirs à des fins maléfiques. Le monde des sorciers a laissé faire jusqu'au moment où un voyou de cette mouvance a décidé d'éliminer des membres de ce cercle — qu'ils soient ou non impliqués dans la magie noire.

— N'oublions pas la conviction de ma sœur, intervint Christina en regardant Nigel. Elle est persuadée qu'une autre raison pousse quelqu'un à prendre le cercle pour cible. Que ce quelqu'un veut s'approprier les pouvoirs des *brujos*.

Nigel hocha la tête.

— Ce n'est pas exclu. Où se trouve votre sœur actuellement ?

— Elle est au secret, répondit Christina.

— Je vous ai dit tout ce que je savais. J'ai toujours gravité à la périphérie de ces cercles mais je ne suis doté d'aucun don. Beaucoup d'entre nous sont dans cette position. Intéressés par la sorcellerie mais contraints de rester à l'extérieur.

— Vous semblez le regretter.

Repoussant son assiette, Nigel hocha la tête.

— C'est vrai. J'aurais aimé naître avec les pouvoirs que vous avez refusé vous-même de développer, avec les dons que vous avez choisi d'ignorer.

— Je n'ai pas envie de lire dans les boules de cristal, de faire tourner les tables, ni de jeter des sorts. Je n'ai pas envie que ma vie devienne un grand n'importe quoi.

— Vous avez tort de prendre ces choses à la légère. Des forces puissantes sont en jeu, vous ne le voyez pas ?

— Je crois surtout que certaines personnes donnent trop d'importance à des sensations extrasensorielles. Les membres du cercle de mon père qui ont enlevé un enfant, il y a vingt ans, qui tuent des innocents aujourd'hui, sont des criminels. Rien ne leur donne le droit de s'ériger en justiciers, rien ne justifie leurs agissements. Ils n'ont pas plus de pouvoirs que d'autres criminels.

— Je n'en suis pas si sûr, riposta Nigel.

Comme le serveur apportait l'addition, il se leva.

— Je suppose que vous ferez passer ce repas en frais professionnels et que le FBI vous le remboursera, non ?

— Oui, l'addition est pour nous, dit Eric.

Nigel s'inclina, posa son chapeau sur sa tête et s'en alla.

Eric se pencha vers Christina.

— Jusqu'où pouvons-nous lui faire confiance ?

— Penses-tu qu'il soit impliqué dans ces meurtres ?

— Je n'en sais rien, reconnut-il en sortant sa carte de crédit. Ses allégations comme quoi le cercle aurait été mêlé à mon rapt me semblent tirées par les cheveux.

— L'hypothèse n'a rien d'absurde, Eric. Tu as reconnu toi-même le médaillon. Or Nigel ignorait tout de ce souvenir.

— Si cette histoire est fondée, le Tueur de l'Annuaire faisait peut-être partie de ce cercle. En en apprenant plus sur leur implication, je parviendrai peut-être à innocenter mon père une bonne fois pour toutes.

— Et à résoudre cette affaire ?

La question l'embarrassa.

— Tu trouves que je m'éparpille ? Que je me détourne de mon objectif premier ?

— Je pense surtout que tu prends beaucoup de coups sur la tête, ces derniers temps.

— Nous sommes tous les deux un peu trop impliqués personnellement dans cette affaire.

— Mon implication me donne une perception plus affinée de la situation et me permet d'obtenir des informations que nous n'aurions pas eues autrement.

— Mais elle t'expose au danger.

Et même s'il lui reprochait de lui avoir caché l'existence de sa fille pendant deux ans, il ne voulait pas qu'elle soit l'objet de menaces. Kendall

avait besoin de sa mère.

— Es-tu prêt à y aller ? demanda Christina.

— Attends, tu oublies quelque chose, non ? La prédiction du jour ne t'intéresse-t-elle donc pas ? Tu n'es pas digne d'être une sorcière !

Il prit un biscuit chinois sur le plateau et le rompit pour en tirer le petit papier qui y était inséré. Il lut à haute voix :

— « Vous êtes dans la bonne direction. Fiez-vous à vos instincts. »

— Parfait ! s'exclama Christina. Cela signifie que nous allons résoudre cette enquête.

— Si et seulement si je me fie à mon instinct. Et qu'y a-t-il dans le tien ?

Elle ouvrit le biscuit.

— « Quelque chose de particulier s'annonce. »

— Cela signifie que nous allons résoudre cette enquête, répéta-t-il, en manière de plaisanterie.

— Ce serait formidable mais j'espère que le message concerne un domaine plus personnel.

Elle glissa son papier dans son sac et se leva en évitant son regard.

Si elle espérait que les choses avanceraient entre eux deux, elle se faisait des idées, songea Eric. Pourrait-il un jour lui pardonner ? Cette histoire avait ravivé toute la méfiance qu'il nourrissait autrefois vis-à-vis d'elle. Dans l'immédiat, il préférait avancer pas à pas. Résoudre cette enquête puis faire la connaissance de sa fille.

Il poussa la porte du restaurant et ils retrouvèrent la rue bondée. Comme il se dirigeait vers l'hôtel, elle le retint par la manche.

— Attends ! Pourquoi retourner directement nous enfermer ? Je vais aller chiner dans le quartier et peut-être déguster une glace.

— Tu penses vraiment que c'est une bonne idée ?

— Ce n'est pas parce que quelqu'un m'a attaquée hier que je dois désormais vivre sous cloche. Que peut-il m'arriver en pleine journée ?

— Tu oublies qu'un chauffard a tenté de t'écraser.

— Je ferai attention avant de traverser. Et puis, je suis armée, ajouta-t-elle à mi-voix.

Eric n'était pas ravi mais Christina était une professionnelle. Il ne pouvait la contraindre à rester cloîtrée dans sa chambre.

— Bon, comme tu veux. Moi, je rentre. Fais attention à toi.

Christina resta un instant sur le trottoir, perturbée. Elle aurait pu proposer à Eric de l'accompagner mais elle aurait aimé qu'il le lui suggère lui-même.

Depuis qu'elle lui avait montré les photos de Kendall, il semblait sur le point de dire quelque chose. Il avait certainement envie de lui poser mille questions sur leur fille. Voilà pourquoi elle avait espéré en parler avec lui autour d'un café ou d'une glace.

Redressant les épaules, elle pivota sur le trottoir et fendit la foule.

Quelles forces s'étaient mises en mouvement pour les réunir, Eric et elle, sur cette enquête ? Pour la pousser vers Eric ? Le cercle auquel appartenait son père était impliqué dans le kidnapping dont Eric avait été victime, vingt ans plus tôt. De telles coïncidences semblaient incroyables et en même temps, tous ces recoupements avaient certainement un sens.

Elle s'arrêta devant des paniers de bibelots sur le trottoir. La plupart des objets présentés — des foulards, des petits personnages en tissus bariolés, des bijoux de pacotille — ne conviendraient pas à Kendall, mais elle trouva des petits sacs à main de soie que sa fille allait adorer. Kendall pourrait y cacher ses trésors.

Elle en prit trois de couleurs différentes. Puis elle continua à traîner dans les ruelles en respirant les odeurs d'encens. Une femme vendait des biscuits chinois. Peut-être pourrait-elle en acheter un autre en espérant une meilleure prédiction.

Sans trop savoir comment, elle arriva dans le quartier Little Italy mais elle ne parvint pas à retrouver le marchand de glaces dont elle se souvenait. De toute façon, en déguster une toute seule la tentait moins.

Elle poursuivit sa balade. Les touristes s'étaient raréfiés, les rues semblaient quasi désertes et elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil derrière elle pour se rassurer. Pourquoi quelqu'un l'avait-il attaquée, la veille au soir ? S'agissait-il vraiment d'un sale coup d'une sorcière ou d'un *brujo* un peu dérangé ? Ou commençait-elle à gêner quelqu'un en se rapprochant de la vérité ?

En réalité, elle nageait plutôt en plein brouillard.

Elle finit par s'arrêter en haut d'une colline et s'assit sur un muret pour contempler la baie de San Francisco, le Golden Gate et, au loin, Alcatraz. La vue était magnifique mais elle s'était éloignée du centre, réalisa-t-elle. Elle n'avait pas voulu aller si loin, marcher autant.

Comme elle se retournait pour rebrousser chemin, il était là.

* * *

Alors qu'il s'apprêtait à quitter le quartier chinois, Eric s'arrêta et vérifia derrière lui. Il n'aurait pas dû la laisser s'éloigner, armée ou non.

Il sortit son téléphone portable de sa poche. Les agents du FBI avaient tous des dispositifs GPS sur leurs Smartphones. Si Christina s'était installée à la terrasse d'un café pour déguster une glace, il pouvait le savoir très rapidement.

Il tapa le numéro de Christina et un point rouge s'alluma aussitôt, localisant son appareil. Il poussa un juron. Elle s'était éloignée du quartier chinois et se trouvait non loin de Coit Tower, une tour Art déco, construite à la mémoire des pompiers de la ville. Que diable avait-elle voulu faire là-bas ?

A la hâte, il traversa Little Italy. Les rues semblaient se vider. En proie à une angoisse croissante, il se mit à courir. Le petit point rouge sur la carte n'avait pas bougé. Christina stationnait au même endroit depuis plus d'un quart d'heure. Pour quelle raison ?

Il gravit la colline le plus vite possible et parvint enfin au sommet. Christina était assise sur un muret de pierre et il poussa un gros soupir de soulagement.

— Christina !

Elle se tourna vers lui, pâle, le regard dans le vague, et il s'élança vers elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit-il. Que s'est-il passé ?

Elle parut s'extraire d'une sorte de torpeur.

— Je... Mon père...

La peur s'empara d'Eric. Son père était-il la nouvelle victime du tueur ?

— Est-il blessé ? Ta sœur t'a appelée ?

— Non, pas du tout.

— Alors, quoi, Christina ? demanda-t-il en lui prenant les mains. Qu'est-il arrivé à ton père ?

— Il ne lui est rien arrivé, répondit-elle, les yeux clos. Mais il était là.

Eric se retourna, inspectant les alentours.

— Et où est-il passé ?

Elle battit des paupières et regarda le ciel.

— Il m'est apparu, Eric.

Un frisson le parcourut.

— Apparu ? Tu veux dire qu'il s'agissait d'une vision, qu'il n'était pas vraiment là ?

Si Christina se mettait à voir des esprits, des fantômes, ils étaient mal partis.

— Pas physiquement, non. C'était à la fois lui et personne. J'ai vu sa silhouette, son visage. Je ne peux pas mieux te dire. Il ne m'était encore jamais apparu.

Eric réprima un juron. Il se sentait plus à l'aise quand Christina prenait toutes ses histoires de sorcellerie à la rigolade.

— A-t-il dit ou fait quelque chose ?

— Pas vraiment, pas avec des mots. Mais il m'a mise en garde.

— Peut-être que c'était juste ton imagination...

— D'une certaine façon, tout s'est joué dans mon imagination, oui. Mais c'est mon père qui a provoqué cette apparition. Je ne l'avais pas invité à communiquer avec moi.

— Contre quoi t'a-t-il mise en garde ?

— Il ne m'a pas parlé. C'était une impression, une sensation.

Eric secoua la tête. Il ne comprenait rien.

— Tu penses donc qu'ils te mettaient en garde, lui et ta sœur. Et qu'il s'est manifesté dans ce but. Non ?

— C'est difficile de l'expliquer avec des mots. En tout cas, il ne s'agissait pas d'un simple avertissement. Le message était très fort, terrifiant. L'impact a été plus violent que les paroles de ma sœur, ce matin, au téléphone.

— Si quelqu'un m'apparaissait, si j'avais des visions, je pense que je serais terrifié, moi aussi.

— Qu'il m'apparaisse ne m'a pas inquiétée. Mais il m'a parlé de notre héritage, de notre patrimoine.

— Tu le savais déjà, Christina. Le cercle de ton père — ton cercle — est dans le collimateur d'un tueur.

Elle secoua la tête.

— Ils viennent vers moi, ils vont s'attaquer à moi.

Elle tremblait de tous ses membres et il la prit dans ses bras.

— Nous le savons déjà. Quelqu'un a essayé de t'écraser. Hier soir, quelqu'un t'a agressée et voilà pourquoi tu as tort de te balader seule dans les rues, même avec une arme dans ton sac. Je n'aurais pas dû te laisser faire.

Avec un soupir, elle murmura dans son cou :

— Comment m’as-tu retrouvée ?

— Grâce au GPS de ton Smartphone.

— J’en suis contente, même si je ne courais aucun danger avec mon père.

— Retournons à l’hôtel. En taxi. Tu n’es pas en état de marcher.

Il appela une compagnie de taxis et pendant qu’ils attendaient une voiture, un couple passa près d’eux.

— La Coit Tower ?

Eric leur désigna le chemin.

— Montez en haut de la colline et vous la verrez sur votre droite.

Quand ils s’engouffrèrent dans l’habitacle, Eric donna au chauffeur le nom de leur hôtel.

Une fois qu’ils furent arrivés, Christina avait repris des couleurs et ses yeux perdu leur aspect vitreux, remarqua Eric.

Il était tout de même soucieux. Cette affaire menaçait-elle l’équilibre mental de Christina ? La touchait-elle de trop près ?

Il l’accompagna jusqu’à son lit.

— Allonge-toi, Christina. Je veux que tu te reposes. Je vais te chercher de l’eau.

Elle retira ses sandales et s’étendit sur le lit, le lit sur lequel ils avaient fait l’amour, le lit où il avait appris qu’il avait une fille, songea-t-il avec émotion.

Il ouvrit la porte du minibar pour y prendre une bouteille d’eau. Il avait toutes les raisons d’être en colère contre Christina mais ce n’était pas le moment. Il s’approcha d’elle et lui tendit un verre d’eau.

— Bois, ça te fera du bien.

Elle en avala deux gorgées, puis rejeta la tête sur les oreillers.

— Je dois courir un grave danger aux yeux de mon père pour qu’il me soit apparu comme ça. Je sentais une peur mortelle m’envelopper quand il parlait avec moi.

— Tu ne m’avais pas dit qu’il ne te parlait pas vraiment ?

— Si, si. On communique uniquement par l’esprit.

— Je ne comprends pas, reconnut Eric.

— C’est également ainsi que les... autres entrent en relation avec moi.

— Les tueurs ?

— Oui.

— Comment se fait-il que... tu ne sentes rien avec celui-ci ?

— Je n'en sais rien. Cela ne se produit pas chaque fois. J'ai seulement senti le diable à la base de cet arbre sur la scène du crime de Nora.

— As-tu essayé d'entrer en contact avec lui ? Je veux dire, *vraiment* essayé ?

Il se tenait près de la fenêtre, le plus loin possible du lit, les bras croisés.

— Je ne le fais jamais.

— Mais tu sais comment y arriver. Tu m'avais raconté un jour que ton père t'avait enseigné des trucs de sorcellerie mais que ta mère s'en était aperçue et avait mis son veto.

— Il m'avait en effet donné quelques conseils.

— Et tu n'as jamais essayé de les mettre en application ?

— Si, quand j'étais adolescente pour impressionner mes copines.

— Et ?

Elle fixa un moment ses mains.

— Et cela m'a terrifiée.

— A cause de ce que tu as vu ? Ressenti ?

Que Christina puisse craindre quoi que ce soit le dépassait. Quoique... Elle avait bien eu peur de lui parler de Kendall.

— C'est difficile à expliquer. Vivi m'avait assuré que je pouvais entrer en communication avec les esprits et interrompre le contact à volonté, très facilement. Mais elle se trompe. C'est comme un assaut de sensations, une explosion. Une fois les portes ouvertes, il est très difficile de les refermer.

— Tes pouvoirs sont sans doute supérieurs à ceux de ta sœur. Si des membres du cercle se servent de ces forces pour répandre le mal, tu peux, toi, t'en servir pour faire le bien.

Christina poussa un soupir.

— J'ai toujours pensé que tu prenais mes dons pour une blague, pour du baratin. Que tu n'y croyais pas vraiment.

— Peut-être ai-je évolué sur le sujet, ces derniers jours. De toute évidence, certaines personnes adhèrent tellement à la sorcellerie qu'elles vont jusqu'à tuer. Elles se battent forcément pour quelque chose.

— Je ne suis pas prête à m'impliquer là-dedans. Je préfère résoudre cette affaire de la manière classique, en travaillant sur le terrain.

— C'est ce que je fais.

— Nous devons encore découvrir pourquoi ces quatre personnes ont été choisies par l'assassin. D'accord, elles appartenaient toutes au même cercle

mais quel que soit le tueur, il ne va pas s'en prendre à *tous* les membres de ce cercle, surtout si certains se cachent. Comme ma sœur, par exemple.

— Penses-tu que, lorsque les familles ont été interrogées par les flics, elles leur ont parlé des liens qu'entretenaient les victimes avec ce cercle ?

— Sans doute pas. Elles n'auraient pas abordé le sujet avec des inconnus. En plus, les familles n'ont peut-être pas fait le rapprochement entre les meurtres et l'intérêt des victimes pour la sorcellerie. Idem pour la police : elle ne savait pas quelles questions poser parce qu'elle ignorait que les quatre victimes faisaient partie de ce cercle.

— Mais nous, nous savons quelles questions poser.

A ces mots, Christina se leva et prit les dossiers empilés sur le bureau. Eric s'approcha et lui désigna le premier. Dessus était écrit : *Membres de la famille*.

— Il s'agit de la famille d'Olivia Dearing, la victime qui n'a aucun lien avec le cercle, précisa-t-il.

— En tout cas, nous ne l'avons pas découvert pour le moment.

— Exact. Ses parents vivent à Vancouver. Ils sont riches.

— Y a-t-il une retranscription de leur interrogatoire ?

— Oui, répondit-il. Mais il faudrait les recontacter pour en savoir plus sur Olivia.

Soudain, une idée lui traversa l'esprit.

— Sais-tu ce que toutes les victimes ont en commun ? Je viens d'en prendre conscience.

— Non. Quoi ?

— Elles étaient toutes enfants uniques.

— Vraiment ? Penses-tu que cela a une signification ?

— Peut-être. Les deux plus jeunes sont nées à une époque où les gens avaient moins d'enfants mais pour les deux victimes plus âgées, c'est plus curieux. Il y a quarante ans, les familles nombreuses étaient la norme.

— Tu as raison, je le note.

Ils travaillèrent en silence, chacun de leur côté, durant une demi-heure.

Puis Eric soupira en repoussant le dossier.

— Je n'en reviens pas que nous travaillions un dimanche.

— C'est plus sûr.

— Plus sûr ? As-tu peur de sortir, à présent ?

— Je voulais dire que c'est plus sûr pour nous deux. Tant que nous pouvons nous concentrer sur notre travail, nous pouvons faire abstraction

du reste.

Il jeta son stylo à travers la pièce.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu ne m'avais rien dit.

— Tu m'avais plaquée, il y a deux ans.

— Tu aimes bien présenter la vérité comme cela t'arrange.

— Je ne t'ai jamais menti, Eric.

Il leva les yeux au ciel.

— Excuse-moi de ne pas avoir pensé à demander à la femme dont j'étais amoureux si elle avait constitué un dossier sur mon père.

— Quelle importance ? Cette affaire me semblait passionnante à l'époque et elle l'est toujours. Je ne t'avais rien dit de mes notes parce que j'avais honte de l'intérêt que je portais à cette enquête. Je n'assumais pas la fascination que j'éprouvais pour les tueurs en série. Ma mère m'avait accusée d'être un monstre. Je n'avais pas envie que tu aies la même opinion de moi.

Eric retint un juron.

— Peux-tu te mettre à ma place et comprendre ce que j'ai ressenti ? En plus, Lopez m'avait assuré que tu voulais écrire un livre sur cette affaire avec lui. J'étais persuadé que tu t'étais servie de moi.

— Je ne me suis jamais servie de toi ! J'avais alors le sentiment de me débattre au milieu de forces qui me dépassaient. Certaines me poussaient vers toi, d'autres m'éloignaient et j'étais ballottée au gré de ces courants. Si nous ne nous étions pas rencontrés, si nous n'étions pas tombés amoureux, tout aurait été plus simple à gérer.

— Mais nous nous sommes rencontrés, nous sommes tombés amoureux et tu aurais dû me parler de cette obsession pour les tueurs en série. Et aussi de ta grossesse !

Elle plongea son visage dans ses mains.

— Je l'ai regretté des milliers de fois mais il n'est pas possible de revenir en arrière et de tout changer. Je n'ai pas de baguette magique qui me permettrait de remonter le temps.

— Mais comprends que moi non plus, je ne peux pas davantage effacer d'un coup de baguette magique la colère que j'éprouve.

Elle soupira.

— Alors, travaillons, conclut-elle en reprenant le dossier.

Il se frotta la nuque.

— Je vais descendre à la salle de gymnastique. J'ai fini le rapport pour Rich et pour la police. J'ai besoin de me défouler.

— Va donc.

* * *

Eric se dépensa une bonne heure dans la salle de musculation, pédalant comme un furieux, courant sur le tapis roulant comme un dératé.

Puis il s'offrit un long moment de détente dans le spa, laissant les tourbillons masser ses muscles endoloris.

Avait-il été si difficile pour Christina de le mettre au courant de sa grossesse ?

Certes, il avait toujours déclaré ne pas vouloir d'enfants. Etre père le terrorisait, et il s'était justement engagé dans l'unité chargée des kidnappings pour dépasser cette angoisse. Au lieu de quoi, il n'avait pu empêcher la mort du petit Noah Beckett. Ses supérieurs avaient reconnu que les procédures du FBI avaient provoqué le drame, mais la culpabilité lui avait ravagé le cœur.

Et à ce moment-là, Christina avait découvert sa grossesse.

Pouvait-il lui reprocher de ne rien lui avoir dit dans ce contexte ? Comment aurait-il réagi ?

Certainement pas bien.

Elle avait donc gardé le secret. Pendant deux ans. S'ils n'avaient pas été réunis pour travailler sur cette affaire, combien de temps encore lui aurait-elle caché l'existence de leur fille ?

Il plongea sous l'eau et quand il émergea pour respirer, Christina apparut, agitant les bras.

— Je craignais que tu aies disparu pour de bon.

Elle était habillée. Visiblement, elle n'était pas descendue pour s'accorder un moment de détente. Mais qu'avait-il espéré ?

Il se redressa.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai reçu un coup de fil de Libby, répondit-elle. Elle aimerait que nous passions la voir à la librairie.

— Ce n'est pas un peu tard pour ressortir ? Il est déjà 22 heures et je suis fatigué.

Il avait prévu de dîner, seul, puis de relire son rapport.

— Elle vit à l'arrière de sa boutique. Elle semblait inquiète. Elle veut nous parler de quelque chose, de quelque chose d'important qu'elle a découvert.

— Elle ne pouvait pas le faire au téléphone ?

— Elle avait peur. Elle préfère nous en parler *de visu*.

Avec un grognement, il se leva et sortit du bassin, puis attrapa sa serviette pour se sécher.

— As-tu du mal à dormir ? s'enquit Christina.

— Oui, la nuit dernière n'a pas été reposante.

— Si tu n'avais pas quitté si brusquement ma chambre, tu aurais pu...

— Quoi ? Passer des heures à te demander pourquoi tu m'as caché si longtemps l'existence de Kendall ? Je ne veux pas que tu t'excuses éternellement, Christina. Mais la situation n'est pas simple pour moi.

* * *

Christina sillonnait sa chambre en attendant qu'Eric finisse de se doucher et de s'habiller dans la sienne. L'imaginer nu sous la douche était une torture.

Il semblait s'être adouci. Commençait-il à comprendre pourquoi elle lui avait caché sa grossesse ? Après la mort du petit Noah, il n'était pas en état d'accepter l'idée de devenir père.

Aurait-elle dû lui en parler à son retour d'Amérique du Sud ? Oui, certainement. Elle avait eu tort de ne pas le faire à ce moment-là.

Il frappa à la porte.

— Je suis prêt.

— Peut-être devrions-nous y aller en voiture. A cette heure-ci, nous n'aurons pas de problème pour nous garer.

— Je ne suis pas sûr. On est dimanche soir, beaucoup de gens dînent à l'extérieur. Mais bon... D'accord.

En effet, il y avait encore beaucoup de monde dans les rues. Toutefois, ils ne mirent pas longtemps pour atteindre le quartier de Haight-Ashbury et Christina trouva une place non loin de la boutique.

Cependant, quand ils arrivèrent devant *Le Grimoire*, la librairie était plongée dans le noir.

— Tous les commerçants ferment le dimanche soir, grommela Eric en consultant sa montre.

— J'avais envoyé un texto à Libby pour lui dire que nous ne tarderions plus.

— Elle t'a répondu ?

— Non.

— J'espère qu'elle n'a pas préféré aller se coucher. J'aurais perdu une bonne nuit de sommeil pour rien.

Christina actionna la poignée de la boutique.

— C'est ouvert ! Elle doit nous attendre dans l'arrière-boutique.

Elle poussa le battant et comme d'habitude, les clochettes annoncèrent leur arrivée.

— Libby ? cria-t-elle.

Eric l'entraîna à l'intérieur et referma la porte.

— Libby ?

— Peut-être a-t-elle regagné son appartement.

Christina sortit une lampe de poche de son sac à main et l'alluma.

— Libby ? Nous sommes là !

— Où est l'interrupteur, bon sang ? pesta Eric.

— Aucune idée. Allons voir dans l'arrière-boutique.

Elle écarta le rideau de perles qui séparait la boutique de la réserve. De nombreux cartons étaient empilés dans un coin, des livres jonchaient le sol, toutes les chaises étaient couvertes d'objets hétéroclites.

— Ne me dis pas, Christina, qu'elle vit dans ce capharnaüm.

— Non, regarde. Il y a une porte au fond qui doit mener à son appartement.

— Elle a peut-être été se coucher. Tu lui as répondu trop tard et elle a cru que nous ne viendrions plus.

— Sûrement pas. Elle m'a paru très agitée au téléphone. Elle tenait à nous parler et elle n'aurait pu trouver le sommeil avant de le faire. En plus, si elle avait voulu se mettre au lit, elle n'aurait pas laissé sa librairie ouverte.

— J'espère seulement qu'elle n'est pas armée et qu'elle ne va pas nous tirer dessus lorsque nous ferons irruption dans sa chambre.

— Tu peux rester en arrière, si tu as peur.

Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Comme elle pénétrait à l'intérieur, elle trébucha sur quelque chose. Sa lampe lui échappa des mains et s'éteignit en tombant.

— Ça va ? s'enquit Eric.

Comme elle s'accroupissait pour chercher sa lampe à tâtons, elle effleura des cheveux poisseux.

La gorge serrée, elle poussa un petit cri.

— Attends, je vais trouver l'interrupteur, lança Eric. Espérons que Libby ne va pas nous étrangler pour l'avoir réveillée.

Quand la lumière jaillit, Christina, éblouie, cligna des paupières.

Libby avait la gorge tranchée.

OceanofPDF.com

15

— Seigneur, que de sang ! soupira Christina.

Le cadavre baignait dans une mare rouge, une plaie béante au cou.

Eric avait sorti son arme. Enjambant le corps, il inspecta rapidement la pièce et le reste de l'appartement.

— Il n'y a plus personne et je n'ai relevé aucune trace d'effraction.

Christina était toujours accroupie près de Libby. Incapable d'émettre un son, elle luttait contre les sanglots qui soulevaient sa poitrine.

Eric s'approcha.

— Quelqu'un l'a égorgée. Contrairement aux autres scènes de crime, il y a énormément de sang. Plus que ce à quoi on pouvait s'attendre. C'est une vraie boucherie. As-tu touché quelque chose ?

— Uniquement ses cheveux.

— J'appelle la police. Peux-tu te lever ? Tu en as la force ?

Christina claquait des dents. Avec effort, elle se redressa, posant la main contre le mur pour y prendre appui.

Comme elle considérait la pièce, elle se pétrifia soudain. L'une des mains de Libby reposait sur une sorte de dessin au sol.

Christina se pencha : il s'agissait en réalité de lettres grossièrement tracées. Avant de rendre l'âme, la malheureuse avait laissé un message à l'aide de son propre sang.

— Eric !

Il finissait d'exposer la situation au téléphone et, après avoir accroché, se tourna vers elle.

— Qu'y a-t-il ?

— Regarde ! Elle a écrit quelque chose sur le plancher avec son sang, sans doute le nom de son meurtrier.

— H-E-R-I-T ? Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce le nom de quelqu'un ?

— Héritage, comprit Christina. Elle a voulu écrire le mot « héritage » mais elle n'a pas eu la force de finir.

— Elle aurait mieux fait de laisser le nom de son assassin, pesta Eric.

Il prit Christina dans ses bras.

— Tu trembles comme une feuille. Ecarte-toi du cadavre. Les flics arrivent.

Il l'entraîna dans la boutique où un jeu de tarot était étalé sur le comptoir comme pour les narguer. Le tueur n'avait pas eu besoin de laisser un arcane entre les doigts de Libby. Elle les avait préparés pour lui. Avait-elle appris sa fin prochaine en tirant les cartes ? se demanda Christina.

Des sirènes retentirent dans la ruelle.

Incapable de tenir sur ses jambes, elle s'accrocha au bras d'Eric.

Elle avait déjà côtoyé la mort, vu des cadavres de toutes tailles, de toutes formes, elle avait même plaisanté avec ses collègues à propos de certains macchabées pour ne pas se laisser terrasser par l'ombre et le mal. Mais elle n'avait jamais découvert le corps sans vie de quelqu'un qu'elle connaissait, avec qui elle avait rendez-vous.

Les sirènes s'arrêtèrent devant la porte et Christina se tourna vers Eric.

— Quelqu'un ne voulait pas qu'elle parle. Elle savait quelque chose, Eric.

— Oui, à propos d'un héritage. Mais cela ne nous éclaire pas beaucoup.

Il la laissa pour accueillir les policiers.

Fermant les paupières, Christina inspira profondément, redressa les épaules et rejoignit Eric.

Deux heures plus tard, lorsqu'ils regagnèrent l'hôtel, elle se lava longuement les mains pour effacer toute trace de sang, le sang de Libby. Libby avait voulu les aider et l'avait payé de sa vie.

Eric l'enlaça et pressa ses lèvres dans ses cheveux.

— Je suis désolé que tu aies assisté à cette scène.

— Ce n'était pas la première fois que je voyais un cadavre et beaucoup d'entre eux étaient dans un pire état.

— Mais Libby n'était pas une inconnue. Et elle voulait nous aider.

Christina se retourna vers lui.

— Le mot « héritage » ne te dit rien, n'est-ce pas ?

— Non. Pourquoi ? Devrait-il m'évoquer quelque chose ?

— Quand je t'ai parlé de la vision que j'ai eue, de mon père qui m'était apparu, j'y ai fait allusion. Mais bien sûr, tu ne pouvais pas mesurer l'importance de cette notion.

— C'est vrai, ton père t'a parlé de votre héritage. Mais je n'ai pas compris ce que cela signifiait et je ne le comprends toujours pas.

— C'est en rapport avec la lignée. Les sorciers ont des dons qu'ils transmettent à leurs enfants, par le sang. Il s'agit d'un héritage. Mon père, qui est un *brujo*, a transmis ses pouvoirs à ma sœur et à moi.

— Je me demande s'il y a un rapport entre cet héritage et le fait que les victimes étaient tous fils ou filles uniques.

— C'est possible. Je n'en sais pas assez sur le sujet pour pouvoir l'affirmer. Mais Libby s'apprêtait peut-être à nous l'expliquer.

— A mon avis, le tueur craignait qu'elle nous révèle quelque chose de plus important puisqu'il a été jusqu'à la tuer pour la faire taire.

— Nous devons nous renseigner auprès de quelqu'un d'autre et je ne pense pas que Nigel puisse être d'un grand secours sur ces questions.

— Personne ne voudra plus nous parler maintenant, commenta Eric. Quand les membres du cercle vont apprendre le meurtre de Libby, ils recevront parfaitement le message. Accepter de nous raconter quoi que ce soit revient à signer son arrêt de mort.

— Si et seulement si le tueur peut savoir à qui nous parlons. Et s'il a la possibilité de neutraliser cette personne. Dans le cas contraire...

— Tu penses à quelqu'un en particulier ?

— Oui. A Vivi, répondit Christina.

— Elle ne répond pas au téléphone, tu n'as aucun moyen de la joindre.

— Ton frère sait où la trouver.

— La dernière fois qu'il l'a cherchée, elle se trouvait au Mexique. Tu veux y aller ? Rich ne va pas apprécier.

— Quelqu'un d'autre acceptera peut-être de nous rencontrer en secret. Plus tôt nous arrêterons ce fou dangereux, plus tôt les sorciers se sentiront en sécurité.

— J'espère surtout que les flics vont relever au moins une empreinte sur la scène du crime. Bien sûr, ce serait encore mieux de découvrir ce que Libby tentait de nous dire en écrivant le mot « héritage », mais je me contenterais volontiers de l'empreinte de son assassin. Le mobile du tueur peut nous mettre sur une piste mais là, nous le connaissons. Il est lié à des

histoires de sorcellerie. Cela ne nous dit pas qui est le meurtrier. Je veux des preuves, des faits, l'identifier.

— Tu as raison. Mais je suis sans doute trop impliquée personnellement dans cette affaire. Je finis par m'égarer, par perdre l'objectif premier qui doit être le nôtre.

— De même pour moi, souffla Eric. Apprendre que ce cercle a été mouillé dans l'enlèvement dont j'ai été victime, enfant, m'implique personnellement, moi aussi.

Il frappa du poing dans sa main.

— Qu'allons-nous faire ? Contacter Rich et lui demander de nous retirer le dossier parce qu'il nous touche trop personnellement ? Cela me semblerait contre-productif puisque nous avançons dans l'enquête justement grâce à ces implications personnelles.

— Il faut surtout qu'on prenne un peu de recul. Pour commencer, il est évident que Libby n'a pas vu son assassin. Sinon, c'est son nom qu'elle aurait écrit.

— Ecoute, il est 2 heures du matin. Ce n'est pas le moment de nous replonger dans le dossier et d'espérer l'étudier avec un œil neuf.

— Tu as raison. Demain, une dure journée nous attend et la police de San Francisco aura un nouveau meurtre sur les bras.

Eric se rapprocha d'elle et prit son visage entre ses mains.

— Je suis désolé pour ce soir.

Il posa les lèvres sur les siennes pour un petit baiser, puis s'éclipsa dans sa chambre.

Christina resta debout, troublée.

Etait-il désolé que Libby ait été assassinée ou de la laisser, elle, seule, cette nuit ?

Il ne pouvait rien changer à la mort de Libby mais s'il regrettait de la laisser seule, pourquoi ne lui avait-il pas proposé de partager son lit, bon sang ?

* * *

Le lendemain matin, Eric eut bien du mal à détacher les yeux de Christina. Tirée à quatre épingles dans son tailleur-pantalon, elle était irrésistible, et il n'arrivait pas à suivre la discussion avec leurs collègues

policiers. Son esprit voguait vers d'autres horizons, beaucoup plus excitants. Au lit, Christina était une tigresse.

La première fois qu'ils avaient fait l'amour, il en avait été surpris. Dès qu'elle retirait ses talons aiguilles, Christina se métamorphosait totalement. Elle savait jouer en virtuose sa partition mais elle le laissait prendre la direction des opérations, le pouvoir. En sachant le plaisir qu'ils en tireraient.

— L'agent Brody peut certainement nous en parler.

Eric battit des paupières et considéra les policiers assis autour de l'immense table, le tableau blanc qui lui faisait face. Voilà un moment qu'il avait décroché. Où en étaient-ils ?

Christina s'éclaircit la gorge.

— Si je peux me permettre, je suis sans doute mieux placée que mon coéquipier pour vous exposer cet aspect de l'enquête, aussi vais-je m'en charger.

Il opina comme si tout avait été prévu ainsi.

A la fin de la réunion, il sirotait son café tandis que les policiers quittaient la pièce. Certains s'arrêtèrent devant lui pour le saluer, se présentant comme des amis de son frère Sean.

Quand il ne resta plus que Christina et lui, il poussa un soupir de soulagement.

— Tout s'est mieux passé que je ne l'avais espéré.

— Croyais-tu qu'ils allaient éclater de rire ? Nous avons les preuves des liens qui unissaient les victimes avec l'univers de la sorcellerie. Le tatouage de Juarez, le médaillon de Liz orné du même symbole et le fait que Nora travaillait dans une librairie ésotérique. Et qu'elle se considérait comme membre de ce cercle.

— Et maintenant, l'assassinat de Libby au moment où elle s'apprêtait à nous révéler quelque chose.

— Sur l'héritage...

— J'ai envoyé le rapport à Rich.

— Il t'a répondu ?

— Pas encore mais quelqu'un a tenté de me joindre au téléphone pendant la réunion.

— Est-ce la raison pour laquelle tu semblais si distrait ?

Il ne pouvait lui avouer la vérité, qu'il l'avait imaginée nue dans ses bras.

— Non, j'étais seulement fatigué.

Elle planta ses yeux dans les siens et rougit. Ses pouvoirs de sorcière lui permettaient-ils de lire dans ses pensées ?

Il sortit son Smartphone de sa poche.

— Rich m’a appelé, oui. Mais il n’est pas le seul. Les Dearing aussi ont cherché à me contacter.

— Ils t’ont laissé un message ?

— Oui, et maintenant, j’ai leur numéro de portable. Retournons dans notre bureau pour les rappeler.

Les bras chargés de leurs dossiers, ils traversèrent la salle commune pour regagner la pièce qui leur avait été attribuée.

Christina s’assit à côté de lui.

— Appelle-les.

— Bien, madame.

Il composa le numéro de monsieur Dearing et brancha le haut-parleur.

— Bonjour, monsieur. Ici l’agent Brody du FBI. Je suis avec ma coéquipière, Christina Sandoval.

— Très bien. Vous cherchiez à me joindre, non ?

— Oui, je voudrais que vous nous parliez des liens d’Olivia avec les *Brujos de Invierno*.

Monsieur Dearing s’étrangla au bout du fil.

— Quel rapport avec toute cette affaire ?

— Reconnaissez-vous qu’Olivia faisait partie de ce cercle ?

— Je... Je ne comprends pas.

— Monsieur Dearing, nous avons des preuves formelles que trois autres victimes du tueur de votre fille étaient membres de ce cercle.

— Je pensais que toute cette histoire était derrière nous.

— Derrière vous ? Que voulez-vous dire ?

— Je parle de notre héritage.

Eric laissa tomber le crayon avec lequel il jouait et croisa le regard de Christina. Elle avait porté les mains à sa bouche.

— L’héritage ? répéta-t-il.

Monsieur Dearing mit quelques secondes à répondre.

— Nous avons des dons dans le sang, dans nos gènes. Plus qu’au sein des autres cercles, les *Brujos de Invierno* se transmettent leurs pouvoirs d’une génération à l’autre. Le père de ma femme était un *brujo*. Elle était fille unique comme Olivia. Les autres victimes étaient-elles également filles uniques ?

— Oui, ou fils uniques.

Monsieur Dearing lâcha un cri.

Eric ferma les yeux.

— Savez-vous pourquoi quelqu'un voudrait tuer des gens de ce cercle, comme votre fille, monsieur Dearing ?

— Pour s'approprier leurs pouvoirs, pour prendre leur sang.

Christina se pencha en avant.

— Pourquoi ce cercle en particulier est-il visé, monsieur ? Pourquoi les *Brujos de Invierno* ? Nous avons entendu des rumeurs comme quoi ils seraient animés de pouvoirs diaboliques.

— Il est possible que certains membres utilisent leurs dons à des fins diaboliques mais la plupart les mettent au service du bien collectif ou de leurs intérêts personnels. D'autres ragots ont circulé comme quoi ces pouvoirs permettraient de gagner au loto ou de remporter des élections. Il s'agit toujours de pouvoirs et quelqu'un veut se les approprier.

— Qui savait pour votre fille ? Qui était au courant de son... héritage ?

— Je l'ignore. Olivia était majeure, elle ne vivait plus chez nous. Nous ne connaissions pas ses amis, elle a pu révéler sans s'en rendre compte des informations à quelqu'un qu'il ne fallait pas. Elle ne pratiquait pas la sorcellerie mais elle s'y intéressait.

Ils ne purent rien obtenir de plus et Eric n'avait pas le cœur d'insister. Cet homme était bouleversé. Voir sa fille unique assassinée de façon aussi horrible était une terrible épreuve. Monsieur Dearing semblait anéanti.

Et depuis qu'il était lui-même père — et père d'une fille unique —, Eric pouvait comprendre le désarroi de ce malheureux.

Lorsqu'il raccrocha, Christina lâcha :

— Le sang. Crois-tu qu'il prend leur sang ?

Il la dévisagea, perplexe.

— Sur chaque scène de crime, nous avons trouvé moins de sang qu'on ne pouvait s'y attendre avec un égorgement, sauf pour Libby. Dans la plupart des cas, lorsqu'une artère a été sectionnée, l'hémorragie est très importante. Pas là. Il est donc possible que le tueur ait pris le sang des victimes.

— Il l'aurait mis en bouteille ?

— Ou il l'a bu.

— Comme le font les vampires ?

— Comme quelqu'un qui veut s'approprier le pouvoir contenu dans le sang, répondit Christina. Réfléchis. Les victimes portaient toutes des ecchymoses au cou. Elles ont été étranglées au départ puis le tueur les a égorgées. Il les neutralise puis leur tranche la jugulaire pour faire jaillir le sang... et s'emparer ainsi de leurs dons.

Eric réfléchit un instant.

— Puisqu'il continue à tuer, il ne doit pas se sentir doté d'assez de pouvoirs. Quand va-t-il s'arrêter ? Quand va-t-il estimer que cela lui suffit ?

— Lorsqu'il aura pris pour cibles les membres les plus puissants des *Brujos de Invierno*. Mais il cherche au mauvais endroit. Les *brujos* les plus puissants se trouvent au Mexique.

— Comme ton père ?

— Exactement.

— Alors le tueur va sans doute le comprendre et aller au Mexique.

— J'espère pour Vivi que ce ne sera pas le cas.

— Et pour ton père aussi.

— Il est capable de se défendre.

Elle regarda le téléphone.

— C'est l'heure d'appeler ma mère. Ce sera en vidéoconférence. Veux-tu te joindre à nous ?

— J'aimerais bien, oui. Je peux m'arranger pour ne pas être dans le champ de la caméra.

Elle ouvrit son ordinateur.

— Inutile. De toute façon, Kendall va bientôt faire ta connaissance, alors autant qu'elle te voie maintenant.

— Kendall a-t-elle rencontré... beaucoup d'hommes ?

Christina serra les mâchoires.

— Aucun. Depuis le jour de sa naissance, il n'y a eu aucun amoureux dans ma vie.

Eric baissa la tête. Il pouvait comprendre. Depuis qu'il avait quitté Christina, lui non plus n'avait eu personne comme elle dans sa vie. Malgré tous les doutes qui l'avaient traversé, malgré la méfiance qu'elle avait souvent fait naître en lui, il l'avait dans la peau.

L'écran s'éclaira et la mère de Christina apparut avec Kendall sur ses genoux.

— Bonjour, chérie, bonjour, maman, lança Christina.

— Bonjour, ma chérie, dit sa mère. Tu es visiblement au bureau. Es-tu en train de travailler ?

— Je suis au poste de police de San Francisco, oui. Les murs ne sont pas très épais, alors ne parle pas trop fort. Eric est avec moi, il aimerait faire la connaissance de Kendall.

— Il est grand temps, commenta sa mère.

Eric approcha sa chaise. Kendall avait les grands yeux noirs de Christina. Mais elle avait hérité de ses cheveux à lui, de belles boucles brunes.

— Kendall, voici Eric. Il va venir te voir quand je rentrerai à la maison.

La petite fille agita la main.

— Bonjour.

Eric lutta contre les larmes.

— Salut, Kendall. Que tiens-tu dans les bras ?

L'enfant regarda la peluche qu'elle serrait contre son cœur.

— C'est Kitty, mon lapin.

— Chérie, intervint Christina, pose Kitty un moment pour que nous puissions mieux te voir. J'ai envie de voir ma fille chérie.

Avec un rire cristallin, la petite laissa tomber son doudou.

— Dis-moi ce que tu as fait de beau avec grand-mère, reprit Christina.

Elle réussit à obtenir quelques mots de sa fille. Eric restait fasciné, fixant cette enfant, celle qu'il avait eue avec Christina, celle qui avait leurs traits à tous les deux. Un miracle.

Bientôt, la petite se lassa de l'écran et descendit des genoux de sa grand-mère.

— Bonjour Eric, le salua celle-ci. Voilà longtemps que j'exhortais Christina à vous parler de Kendall.

— Maman...

— Maintenant que je sais qu'elle existe, j'ai envie de faire partie de sa vie, reconnut Eric.

— Je n'en ai jamais douté. J'ai toujours été persuadée que même si vous ne vouliez pas d'enfants au départ, vous changeriez en apprenant que vous en avez un.

— Maman !

— En avez-vous encore pour longtemps avec cette enquête ? demanda celle-ci.

— Nous n'en savons rien, répondit Christina. Mais si elle se prolonge, nous trouverons un moment pour faire un saut à la maison.

— J'ai croisé le copain de ta sœur, ce matin. Celui qui l'accompagnait l'autre jour quand elle était passée voir Kendall.

— Il est à San Miguel ! Pour quoi faire ?

— Lorsqu'il était venu avec Vivi, il m'avait dit qu'il avait des amis à San Miguel. Il a dû descendre leur rendre visite.

— Mais cette fois, Vivi n'était pas avec lui.

— Non, ta sœur est un vrai courant d'air. Tu aurais pu être aussi écervelée qu'elle si j'avais laissé ton père te bourrer le crâne avec ses idées de sorcellerie.

— C'est sûr. Maman, nous sortons déjeuner. Peux-tu rappeler Kendall devant l'écran que nous lui disions au revoir ?

Le petit visage de Kendall réapparut, un peu boudeur cette fois. Elle envoya des baisers à sa mère puis à Eric.

Quand Christina éteignit son ordinateur, il s'effondra sur sa chaise.

— Elle est très mignonne.

— Oui, et c'est un amour d'enfant, très chaleureuse, très affectueuse.

— Penses-tu qu'elle m'aimera ?

— Bien sûr qu'elle t'aimera. As-tu remarqué qu'elle a tes cheveux bouclés ?

Oui, bien sûr qu'il l'avait remarqué. Mais l'inquiétude le taraudait. Saurait-il être à la hauteur ?

En tout cas, sa priorité absolue serait d'assurer la sécurité de Kendall. Ça, il pouvait le faire.

— Nous allons déjeuner avant de nous remettre au travail. D'accord ? demanda Christina en rangeant son ordinateur dans la sacoche. Vas-tu rappeler Rich ?

— Je vais l'appeler maintenant. Nous devons aussi contacter la police de San Francisco pour voir s'ils ont avancé sur le meurtre de Libby, s'ils ont pu mesurer les quantités de sang qui ont disparu.

— Cela ne nous donnera rien. Il a tué Libby pour la faire taire, pas pour prendre son sang.

* * *

Tout en s'asseyant en face d'Eric au restaurant, Christina se félicitait *in petto*. Cette vidéoconférence s'était déroulée à la perfection.

Eric s'était montré à la hauteur avec Kendall. Elle n'en avait d'ailleurs jamais douté.

Cela signifiait-il que tous deux allaient renouer, que leur histoire d'amour n'était pas finie ? Non, sans doute pas. Mais présenter Eric à sa fille serait un début prometteur. Pour tous les trois.

La serveuse s'approcha pour prendre leur commande, puis Christina but un peu d'eau.

— Je crois que nous en savons assez sur le mobile de ces meurtres. Maintenant, nous avons besoin de découvrir qui les commet.

Eric acquiesça.

— C'est forcément quelqu'un qui se trouvait à la réunion samedi soir. Et la communauté de ce cercle n'est pas si nombreuse. Il s'agit d'un membre qui sait qui est qui. Quelqu'un qui connaît le pouvoir des *Brujos de Invierno*.

— Si les autres sont au courant, pourquoi ne nous donnent-ils pas son nom ?

— Ils l'ignorent sans doute.

— Ils devraient tout faire pour nous aider à le démasquer.

— Maintenant que Libby a été assassinée, ils vont au contraire être de plus en plus secrets.

— Rich est-il d'accord avec notre façon de mener l'enquête ?

— Le côté sorcellerie le rend perplexe, répondit Eric, mais il ne peut ignorer que toutes les victimes appartenaient à ce cercle.

Christina parut hésiter avant de poursuivre :

— Tu lui as dit que nous avons l'un et l'autre des liens personnels avec cette affaire ?

— Non, mais j'ai l'intention de rendre visite à Marie Giardano, cet après-midi. Elle travaille aux archives de la police de San Francisco et elle pourra me donner accès au dossier de mon kidnapping. Elle occupe ce poste depuis des années, elle connaissait d'ailleurs très bien mon père.

Leurs plats arrivèrent et Christina prit sa fourchette.

— Comme je le disais à maman, si cette enquête se prolonge, surtout si Rich décide de mettre d'autres agents sur le coup, je vais rentrer à la maison le week-end prochain.

Eric se pencha vers elle.

— Aimes-tu San Miguel ? Maintenant que je connais l'existence de Kendall, je comprends mieux que tu aies décidé d'y vivre. Je me doutais qu'il te fallait une bonne raison pour avoir quitté San Francisco.

— Je ne pensais pas au départ que je m'y plairais mais finalement, j'y suis très bien.

— C'est aussi ce que dit Ryan.

— A-t-il fait son trou à Crestview ?

— Il est le chef de la police, maintenant.

— Tous les frères Brody travaillent dans la police, commenta-t-elle. Ton père n'y est pas pour rien, c'est certain. Sans doute avez-vous essayé ainsi d'effacer ses péchés, réels ou imaginaires.

Eric posa ses couverts, le regard sombre.

Elle retint son souffle. Était-elle allée trop loin ?

Il se passa la main dans les cheveux.

— C'est certain.

— Souhaites-tu que je t'accompagne quand tu iras aux archives ?

— Bien sûr. Je préfère que la police de San Francisco pense que je travaille sur l'affaire en cours et non pas sur celle de mon passé.

Elle repoussa son assiette, l'appétit lui manquait.

— Tu n'as pas faim ? s'enquit-il.

— Non, pas tellement. Tu en veux ?

— Ce serait dommage de perdre quelque chose de si bon.

Elle lui tendit son assiette et consulta son Smartphone. Elle n'avait reçu aucun message.

— Nigel t'a-t-il rappelé depuis l'autre soir ?

Eric secoua la tête.

— Il a dû quitter la ville en vitesse. Comme il nous a reconnus au vu et au su de tous à la réunion, il doit craindre d'être le prochain sur la liste du tueur.

— Penses-tu vraiment qu'il court un danger ?

— Tout dépend de ce que le tueur croit que Nigel sait. S'il est vraiment en marge du cercle, notre homme ne le considère sans doute pas comme une menace.

— Contrairement à Libby, conclut-elle en tendant sa carte de crédit à la serveuse. On y va.

— Oui, j'ai hâte de discuter avec Marie.

Une demi-heure plus tard, ils descendirent à la salle des archives. La femme qui se tenait derrière le comptoir poussa un cri de joie en reconnaissant Eric et leva les mains en signe de bienvenue.

— Si l'un des fils Brody vient embrasser une vieille dame comme moi, je sais que c'est mon jour de chance.

En riant, Eric la prit dans ses bras.

— Je ne vois pas de vieille dame ici. Cela me fait plaisir de te retrouver, Marie. Comment vas-tu ?

— Tu es un charmeur, comme tes frères. L'autre jour, Sean est passé. Il était accompagné d'une petite blonde — charmante, au demeurant.

— L'institutrice ? Je ne la connais pas encore.

— Elle m'a paru très douce et je suis sûre qu'elle sera parfaite pour ton frère.

Christina n'osait intervenir et s'interrogeait. Avait-elle l'air douce, elle ? Ce n'était pas certain.

— Marie, reprit Eric, laisse-moi te présenter Christina Sandoval, l'agent Sandoval.

Quand Christina lui tendit la main, Marie la lui serra avec effusion.

— Je suis au courant de vos exploits, agent Sandoval. La petite Rita Griego m'a beaucoup parlé de vous. Elle fait partie de votre fan-club.

— Je vous en prie, appelez-moi Christina. L'officier Griego me paraît une policière pleine d'avenir.

— C'est sûr, elle ira loin.

Eric s'accouda sur le comptoir.

— Je dois t'avouer, Marie, que je ne suis pas passé uniquement pour flirter avec toi.

— Ne t'inquiète pas, mon grand. Si je peux t'être utile, j'en serai contente.

— J'aimerais consulter le dossier relatif à mon kidnapping.

Marie fronça les sourcils et se mordilla les lèvres.

— Tu l'as déjà vu, non ?

— Oui, mais j'ai appris quelque chose dernièrement que je voudrais confronter avec les éléments contenus dans le dossier.

Marie hocha la tête.

— Je vais te dire ce que j'avais dit à Sean quand il m'a demandé la même chose, il y a quelques mois. Je suis d'accord pour te donner ce

dossier mais tu ne signeras pas le registre. Personne n'a besoin de savoir que tu es passé le consulter.

— Cela ne me dérange pas de laisser une trace de mon passage. Après tout, il s'agit de mon enlèvement.

Marie secoua la tête.

— Non, Eric. Sean n'a pas signé le registre quand il est venu jeter un coup d'œil dans le dossier de ton père et pourtant le docteur Patrick s'est fait assassiner.

Christina se tourna vers Eric. Que sous-entendait Marie ?

Eric ouvrit les bras.

— Mais non, Marie. Nous n'avons pas la preuve que ce médecin a été tué. Il a pu mourir de mort naturelle.

— L'autopsie n'a rien prouvé, reconnut Marie, mais d'autres examens sont en cours.

Eric hocha la tête à son tour.

— C'est vrai qu'il y a beaucoup de choses bizarres dans cette affaire. Bon, d'accord, je ne signe pas le registre, Marie.

Elle lui tendit un papier sur lequel était écrit un numéro.

— Va chercher le dossier et détruis ensuite ce papier, mon grand.

— Promis, je l'avalerais.

Christina suivit Eric dans la salle des archives. Les étagères ployaient sous les chemises et les cartons. Il finit par trouver celui qui les intéressait. Il était couvert de poussière.

— Ce sera quand même plus simple quand ils auront tout informatisé, dit-il.

Il ouvrit la grosse boîte.

— Je vais te donner la moitié de ce qu'elle contient.

— Que dois-je y chercher ?

— Tu sais mener des investigations, non ? Cherche toutes les références à l'occulte, les photos et mes déclarations d'alors.

— D'accord.

Ils travaillèrent un long moment en silence, chacun s'absorbant dans la masse de documents réunis.

Marie reçut quelques personnes mais aucune ne demanda à prendre un dossier et nul ne devina leur présence.

Quelques années plus tôt, Christina avait entrepris d'importantes recherches sur le Tueur de l'Annuaire mais elle n'avait jamais consulté le

dossier relatif au rapt d'Eric. Elle savait ce que tout le monde avait lu dans les journaux. Deux jours après l'avoir enlevé, ses ravisseurs l'avaient relâché. A l'époque, les défenseurs de Joseph Brody avaient prétendu que le Tueur de l'Annuaire avait voulu lancer un avertissement à Brody pour qu'il le laisse tranquille. Ses détracteurs pensaient, eux, que Joseph Brody avait cherché à créer une diversion pour détourner de lui les soupçons.

Elle leva les yeux vers Eric. S'il suspectait son propre père d'avoir organisé son kidnapping, il n'était pas surprenant qu'il n'ait pas voulu avoir d'enfants.

Elle se replongea dans sa lecture.

— J'ignorais que tu avais été retrouvé dans le quartier de Haihgt-Ashbury.

— Oui, mes ravisseurs m'ont déposé au coin d'une rue. J'avais les yeux bandés.

— Te retenaient-ils dans ce quartier ?

— Je n'en ai aucune idée. Ils m'avaient drogué avant de me libérer. Ils m'ont jeté dans une voiture, un bandeau sur les yeux, puis ils m'ont poussé dehors en m'ordonnant de ne pas bouger.

Le cœur de Christina se serra pour le petit garçon qu'il avait été. Elle s'intéressa aux témoignages des habitants du quartier qui s'étaient occupés de lui et qui avaient prévenu les autorités.

Elle parcourut les noms de ces témoins et soudain se pétrifia.

Eric dut deviner son émoi parce qu'il se tourna vers elle.

— Qu'y a-t-il ? As-tu trouvé quelque chose ?

Plantant ses yeux dans les siens, elle hocha la tête.

— L'une des personnes qui sont venues t'aider cette nuit-là après que les ravisseurs t'ont abandonné sur le trottoir était...

— Oui, eh bien ? Qui était-ce ?

— Liz Fielding.

Eric déglutit. Le médaillon. Le médaillon que Liz portait le jour où elle avait été assassinée était bien celui qui se balançait au cou de la femme qui s'occupait de lui pendant sa captivité.

— C'était elle, Christina. Liz Fielding faisait partie des ravisseurs. Qu'y a-t-il d'autre à son sujet dans le rapport ? Les flics s'étaient-ils intéressés à ses antécédents ?

— Je ne suis pas allée jusque-là. J'ai commencé par consulter la liste des témoins et bien sûr, son nom m'a sauté aux yeux.

— La probabilité que la fille qui m'avait enlevé et que Liz Fielding qui m'a secouru à l'époque portent le même médaillon est quasi nulle...

— Je suis d'accord. En plus, Nigel nous avait dit que les *Brujos de Invierno* étaient impliqués dans ton rapt. Maintenant, nous avons la preuve que Liz Fielding l'était directement. Qu'en est-il des autres victimes ?

— Les deux autres femmes sont forcément hors de cause. Elles étaient trop jeunes au moment du kidnapping.

— Crois-tu que ton enlèvement soit lié à l'affaire dont nous nous occupons actuellement ?

— Je ne le pense pas, Christina, si ce n'est que dans les deux cas, les *brujos* ont joué un rôle. Mais je me demande, du coup, si le Tueur de l'Annuaire ne faisait pas partie de ce cercle. Il a pu commettre les meurtres avec la complicité des *brujos*.

— En tout cas, si tu doutais de l'innocence de ton père, te voilà rassuré. Certains membres des *Brujos de Invierno* t'ont enlevé pour menacer ton père, faire pression sur lui. Joseph Brody n'avait rien à voir avec ton kidnapping ni avec ces meurtres.

— Mais alors pourquoi s'est-il suicidé ? Pourquoi a-t-il sauté du Golden Gate ?

Christina l'enlaça.

— Je n'en sais rien, Eric. J'aimerais pouvoir t'aider mais je n'ai pas la réponse à cette question.

Il plonge son visage dans ses cheveux.

— Comment un homme peut-il faire un coup pareil à sa famille ? Je n'aurais jamais... Je ne pourrais jamais...

Elle l'obligea à lui faire face.

— Je sais, Eric.

Il captura ses lèvres pour l'embrasser avec force. Comment pourrait-il renoncer à cette femme ? Elle le comprenait comme personne. Et il la comprenait.

Des bruits de pas les firent sursauter et Eric se retourna à temps : Marie apparaissait à l'angle des étagères.

— Avez-vous bientôt fini ? Il est 17 heures et je n'ai pas envie de faire d'heures supplémentaires, même pour un Brody. Tu peux toujours revenir demain, Eric.

— Nous avons trouvé ce que nous cherchions, Marie. Nous allons tout remettre en place et partir.

— Alors je retourne à mon poste, dit-elle comme si elle prenait soudain conscience d'avoir dérangé.

* * *

Quand elle s'éloigna, Eric poussa un soupir.

— As-tu trouvé les retranscriptions des interrogatoires des témoins ?

— Oui, je les ai mises de côté.

— Ton sac est-il assez grand pour les cacher ?

— Absolument, dit-elle en y glissant les feuillets.

Il remit le carton sur l'étagère.

— Ecoute, je sais que nous n'avons pas beaucoup avancé sur notre affaire aujourd'hui mais je dois à mon frère et à mon père d'enquêter sur cette vieille histoire.

— Je suis d'accord et je suis contente de pouvoir t'y aider. Tu m'as toujours accusée d'être obsédée par ce dossier. Maintenant, tu vois que cet intérêt n'était pas inutile, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

— Merci, Christina. Maintenant, nous allons découvrir ce que cette Liz Fielding avait raconté à la police.

Christina remit ses talons aiguilles. Mais comme elle s'apprêtait à remonter le couloir, Eric l'attrapa par les épaules.

— Attends ! dit-il en lui caressant les fesses.

Elle sursauta.

— Je sais que tu es un chaud lapin, Eric, mais j'espère que tu n'as pas l'intention de me faire l'amour ici, parmi les cartons des vieilles affaires classées.

— Que vas-tu imaginer ? Je retirais un peu de poussière sur ton pantalon.

Lorsqu'ils quittèrent la salle des archives, il embrassa Marie avec chaleur.

— Merci infiniment.

— De rien. Sortez tous les deux, j'attends dix minutes pour vous imiter.

Eric commença à sourire mais Marie semblait inquiète.

— De quoi as-tu peur ? s'enquit-il.

— Regarde ce qui est arrivé au docteur Patrick la dernière fois que j'ai laissé un Brody consulter les archives.

— Que sous-entends-tu, Marie ?

— Rien du tout.

Devant l'ascenseur, Christina demanda à Eric :

— De quoi parlait-elle ?

— Je n'en sais rien. Au départ, quand elle m'a dit de ne pas signer le registre, je pensais qu'elle cherchait à me protéger, qu'elle ne voulait pas que j'aie d'ennuis pour avoir été farfouiller dans les archives.

— Peut-être est-elle superstitieuse. Et après ce qui est arrivé à ce psychiatre...

— Peut-être.

Ils regagnèrent le bureau qui leur avait été attribué. Eric ouvrit son ordinateur portable et tapa son code d'accès. Deux fichiers étaient ouverts.

— Mince ! Deux de mes fichiers ont été consultés par quelqu'un d'autre que moi.

— En es-tu certain ?

— Sûr et certain. Je ferme toujours mes fichiers quand j'ai fini d'y travailler.

— Mais tu n’as pas protégé ton ordinateur avec un code d’accès ?
Comme le prévoit le protocole du FBI ?

— Bien sûr que si !

— Qu’y avait-il d’important dans ces fichiers ?

— Pas grand-chose. Le rapport que j’ai rédigé sur l’affaire, quelques notes, rien de hautement confidentiel.

Elle haussa les épaules.

— Tu as dû les fermer sans y penser.

— Sans doute, dit-il en éteignant son ordinateur pour le ranger dans sa sacoche.

Comme ils quittaient le poste, Rita agita la main.

— Bonne soirée !

— A vous aussi, répondirent-ils.

Eric murmura discrètement à l’oreille de Christina :

— Je vais la recommander à Sean.

— Oui, elle le mérite.

— Veux-tu que nous allions dîner quelque part ? Tu n’as rien mangé à midi et tu dois être affamée.

— C’est vrai, je meurs de faim.

Il s’était promis de garder ses distances avec Christina mais le baiser qu’ils avaient échangé aux archives l’avait affolé. C’était impossible de ne pas avoir envie d’elle, à moins de partir à des kilomètres. Bien sûr, il lui en voulait encore de lui avoir caché l’existence de Kendall mais sa rancune ne l’empêchait pas de la désirer.

* * *

Penchée devant le miroir de la salle de bains, Christina se remaquilla rapidement, puis sourit à son propre reflet. Elle était comme le chat sur le point de croquer le canari. Quand Eric l’avait embrassée dans la salle des archives, elle avait compris qu’il avait besoin d’elle autant qu’elle avait besoin de lui. Et Kendall avait besoin de ses deux parents.

Elle enfila des ballerines noires, parfaites avec son jean étroit. Une tenue décontractée convenait bien pour la soirée, mais « décontractée » ne l’empêchait pas d’être sexy.

* * *

Quand Eric frappa à la porte, elle l'invita à entrer.

Il la détailla de la tête aux pieds, l'air embarrassé.

— Suis-je assez habillé ?

— Bien sûr, nous n'avons pas besoin de nous mettre sur notre trente et un.

— Ton jean est clairement plus classe que le mien.

— Normal, c'est un jean de femme.

Comme la sonnerie de son Smartphone retentissait, elle consulta l'écran. Il s'agissait d'un appel masqué.

— Je préfère répondre, au cas où...

— Veux-tu que je te laisse ?

— Je n'ai rien à te cacher, Eric.

— Plus maintenant...

— Allô ? dit-elle en branchant le haut-parleur.

— C'est Vivi, Christina. Tout va bien pour toi ?

— Mais oui. Que se passe-t-il ?

— J'ai appris quelque chose à propos de papa.

— Il va bien ? demanda-t-elle avec une pointe d'inquiétude.

— Lui, oui, mais je viens d'apprendre que je ne suis pas vraiment sa fille. Du coup, nous ne sommes pas vraiment sœurs, Christina. Ma mère voulait absolument se vanter d'avoir porté l'enfant d'un puissant *brujo* et elle y tenait tellement que... elle lui a menti à propos de sa grossesse.

Christina hésita et baissa la tête.

— En es-tu certaine, Vivi ? Tu es plus la fille de papa que moi, à plus d'un titre.

— Mais je ne suis pas de son sang !

Un frisson parcourut Christina.

— Papa est-il au courant ?

— Il le sait, oui. Il l'a toujours su.

— Alors cela n'a aucune importance. Il te considère comme sa fille et tu seras toujours ma petite sœur.

— Mais c'est important, Christina. Très important pour toi.

— Pas du tout.

— Tu ne comprends pas. C'est toi seule qui as hérité de ses dons, à qui il a transmis l'héritage familial. Sais-tu ce que cela signifie ?

Christina se laissa tomber sur le lit. Elle serra son appareil comme pour le broyer.

— Que je suis la fille unique d'un *brujo*...

— Et d'un très puissant *brujo*. Ecoute-moi, Christina. Je sais qui prend le sang des autres. Je comprends tout maintenant.

— Tu sais qui est le tueur ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

— Parce que je n'ai tout compris que lorsque papa m'a appris tout à l'heure que je n'étais pas sa fille biologique.

— Dis-moi tout, Vivi.

— Cet homme semblait s'intéresser beaucoup à moi et brutalement, il s'est détourné comme si je ne représentais plus rien. Il a dû apprendre que je n'avais pas les pouvoirs de papa dans mon sang.

— Tu veux parler de...

— De Darius, oui. J'ai peur qu'il s'agisse de Darius.

Christina laissa tomber l'appareil et plongea le visage dans ses mains. Au loin résonnait la voix de Vivi qui criait presque.

Eric la prit dans ses bras.

— Tu devrais te réjouir, Christina. Nous avons enfin une piste.

— Non, c'est la catastrophe. Tu n'as pas entendu ma mère ? Elle a dit que Darius se trouvait à San Miguel. Il veut Kendall.

Eric écarquilla les yeux.

— Attends.

Il prit l'appareil au bout duquel Vivi hurlait comme une hystérique.

— Vivi, c'est Eric Brody. La mère de Christina a vu Darius à San Miguel et...

— Quoi ? le coupa Vivi. Appelez-la tout de suite. Prévenez Linda. Immédiatement.

Christina était déjà pendue au téléphone de la chambre.

— Je m'en charge.

Eric reprit la conversation avec Vivi :

— Sais-tu si Darius aurait une autre raison de se trouver à San Miguel ?

— Non, aucune. Christina a-t-elle eu Linda en ligne ?

Christina secoua la tête.

— Maman ne répond pas. J'ai laissé un message. Vivi, Darius a raconté à maman qu'il avait des amis à San Miguel. Pourrait-il être chez eux ? Pourquoi es-tu si sûre que Darius est le tueur ?

— Parce que tout prend sens. Il ne me lâchait pas d'un pouce à Santa Cruz mais il passait son temps à retourner à San Francisco. Darius est un *brujo* mineur et il aimerait avoir davantage de pouvoirs. Il voulait faire la

connaissance du grand Octavio Sandoval, mais tu sais que papa déteste l'idée de jouer les mentors.

— Il ne s'agit que de spéculations, Vivi, commenta Christina.

Elle essayait de ne pas céder à la panique.

— Darius sait tout sur les *Brujos de Invierno*, répliqua Vivi. Il a dû découvrir que je n'étais pas la fille biologique de papa. Voilà pourquoi il m'a laissée tomber. Voilà pourquoi il voulait te rencontrer. Le fait que tu appartiennes au FBI a dû l'effrayer.

— Qu'en pense papa ?

— Je ne lui ai rien dit. Comment réagirait-il, à ton avis, si je lui apprenais que j'avais présenté son unique petite-fille à un malade comme Darius ?

— Reste où tu es, Vivi, et demande à papa de m'appeler.

— Il n'a pas le téléphone et il n'acceptera jamais d'aller en ville pour utiliser la cabine.

— Pas même pour sauver sa petite-fille ?

— Tu as raison. Je vais lui parler, Christina. Je suis vraiment désolée.

— Si Darius est tel que tu me le dis, il aurait retrouvé Kendall par ses propres moyens, de toute façon.

Elle raccrocha et plongea de nouveau le visage dans ses mains.

— Où est passée maman ? Et pourquoi elle ne me rappelle pas ?

— Peut-être est-elle sortie dîner ? avança Eric.

— Maman ne sort pas quand elle s'occupe de Kendall. J'ai laissé un message sur son portable et sur son répondeur fixe.

— Que lui as-tu dit ?

— De se méfier de Darius et de ne pas lâcher un instant Kendall des yeux.

— Rappelle-la. Peut-être n'a-t-elle pas décroché parce qu'elle n'a pas reconnu le numéro.

Elle ressaya.

— Maman, rappelle-moi dès que possible et si tu vois Darius, l'ami de Vivi, éloigne-toi le plus vite possible de lui.

Lorsqu'elle raccrocha, elle se tourna vers Eric.

— Pardonne-moi, Eric, mais je ne peux pas sortir dîner maintenant. Où peut-elle être, bon sang ?

— Dans une heure, sans nouvelles de ta mère, nous contacterons la police de San Miguel pour leur demander de faire un saut chez elle. Mieux,

je vais téléphoner à mon frère. Il est à la tête du commissariat de Crestview et il connaît bien ses collègues de San Miguel. Je l'appelle tout de suite.

Ryan ne répondant pas sur son portable, Eric laissa un message et composa le numéro de son commissariat.

La réceptionniste décrocha.

— Commissariat de Crestview, bonjour. En quoi puis-je vous être utile ?

Quand elle lui passa son frère, Eric ne perdit pas de temps en mondanités.

— Salut, Ryan, c'est Eric. J'ai besoin que tu me rendes un service, vieux.

— Tu ne me demandes même pas comment je vais ? Cela doit être important. De quoi as-tu besoin ?

— La mère de Christina vit à San Miguel et elle ne répond plus au téléphone. Elle est âgée et Christina s'inquiète.

— Christina ? Mais je croyais...

— Plus tard. Peux-tu contacter quelqu'un à San Miguel pour le prier d'aller sonner chez elle ? Elle doit être avec sa petite-fille.

— Bien sûr. Mais tu t'es donc réconcilié avec Christina ?

— Plus tard. Peux-tu transmettre mon numéro à ton collègue et lui demander de me rappeler après y être allé ?

— Bien sûr. On se tient au courant.

— Merci, vieux.

Il raccrocha et rassura Christina :

— Ryan s'en occupe.

Elle ferma les yeux.

— Je suis inquiète. Tu te souviens du soir où Darius est venu ici ? Il avait veillé à ne pas me serrer la main. Il craignait sans doute que je parvienne à lire dans ses pensées.

— Tu aurais pu ?

— Pas vraiment, mais Vivi a certainement exagéré mes soi-disant pouvoirs.

— Vivi n'est donc pas ta sœur.

— Apparemment pas. Je suis surprise que papa l'ait toujours su et lui ait pourtant enseigné la sorcellerie. Quel intérêt ?

— Peut-être ignorait-il au départ qu'elle n'était pas de son sang et quand il l'a appris, cela n'avait plus d'importance à ses yeux.

— Mais le sang a énormément d'importance pour les *brujos*. Les dons se transmettent par le sang. Darius Cole le sait.

Elle poussa un soupir et reprit :

— Eric, Libby devait savoir pour Vivi et moi. Elle nous avait dit qu'elle s'intéressait aux arbres généalogiques des sorciers. Darius a sans doute obtenu cette information par elle et ensuite, il l'a tuée pour lui interdire de nous en parler.

Eric enfonça les mains dans ses poches.

— Et Darius était donc bien à la réunion du cercle, l'autre soir. Nous avions peur qu'il nous reconnaisse mais il a dû être encore plus ennuyé de nous voir. Que nous sachions qu'il assistait à cette réunion.

— Quand je pense que je l'ai eu en face de moi sans me douter de rien.

Brusquement, elle lâcha un cri :

— Oh ! Son eau de Cologne ! J'en avais humé les fragrances en bas de l'arbre sur la scène du crime de Nora. C'est lui, Vivi a raison. Mon Dieu ! Pourquoi maman ne m'a-t-elle pas encore rappelée ?

Le téléphone d'Eric retentit et il décrocha, branchant le haut-parleur.

— Agent Brody, j'écoute.

— Ici, le chef Picard de la police judiciaire de San Miguel. Je voulais vous informer que madame Sandoval va bien...

Christina poussa un gros soupir de soulagement.

— Mais je l'ai trouvée ligotée chez elle et... la petite fille a disparu.

Une colère noire submergea Eric. Du poing, il frappa le mur tandis que Christina s'effondrait à terre.

Au bout du fil, le chef Picard poursuivait :

— Madame Sandoval n'a pas vu son agresseur. Il a surgi par-derrière et l'a frappée à la tête. Lorsqu'elle a recouvré ses esprits, elle était ligotée et sa petite-fille avait disparu. Mes gars sont en train de quadriller le secteur et les techniciens travaillent sur la scène du crime à la recherche d'empreintes.

— Nous pensons que l'agresseur est un dénommé Darius Cole, l'informa Eric.

— Très bien. Je demande immédiatement à mes collègues d'aller perquisitionner chez lui.

Eric raccrocha et s'assit près de Christina.

Le nez dans son cou, elle sanglota.

— Il ne va certainement pas attendre l'arrivée de la police tranquillement chez lui. Il a capturé notre fille, il va prendre son sang comme il l'a fait avec les autres. Elle est de la troisième génération, la petite-fille d'un des membres les plus puissants des *brujos*.

Eric ne put retenir un juron. Après avoir laissé mourir le petit Noah, il se révélait incapable de protéger sa propre fille. Il ne méritait pas d'être père.

Christina s'accrocha à lui.

— Nous devons retrouver Cole. Il faut sauver Kendall. Tu avais raison. Il l'a enlevée pour s'approprier ses pouvoirs.

Le cœur d'Eric battait à tout rompre dans sa poitrine. Il venait d'apprendre qu'il avait une fille et il n'était pas question de laisser un sorcier à la gomme la lui voler.

Traversé par une décharge d'adrénaline, il se leva et aida Christina à se mettre debout. Les mains sur ses épaules, il lui parla d'un ton directif.

— Réfléchissons. Que veut-il de Kendall ?

Elle serra les mâchoires.

— Son sang. Il veut s'approprier ses pouvoirs : notre fille est de la troisième génération !

Eric acquiesça.

— Les quatre autres victimes ne lui suffisaient pas. Il est déterminé à ingurgiter le sang du *brujo* le plus important du cercle : ton père.

— Exact. Il pensait pouvoir l'obtenir avec Vivi puis il a appris mon existence. Peut-être s'était-il imaginé que le sang à moitié dilué d'Octavio Sandoval suffirait. Puis il a compris que j'étais en réalité fille unique et qu'en s'attaquant à ma propre fille unique, il allait multiplier ses chances.

— Comment va-t-il s'y prendre pour être certain d'y parvenir, cette fois ?

— En respectant les anciens rituels. Il en sait manifestement plus que moi dans ce domaine.

— Et où et quand pratique-t-on ces rites ?

Christina ouvrit grand les yeux.

— Dans le bâtiment de l'ancien syndicat. Dans le Haight, à l'heure des sorcières !

* * *

Le quartier de Haight-Ashbury, répéta intérieurement Eric. Les événements qui avaient marqué sa vie pour toujours avaient commencé là et finiraient manifestement au même endroit.

Une demi-heure plus tard, alors que la nuit enveloppait San Francisco, Christina se gara non loin de l'immeuble du syndicat. Ils empruntèrent des rues latérales pour s'y rendre par l'arrière. Quelques clochards avaient installé leurs lits de fortune sous des portes cochères. Une voiture stationnait devant le haut grillage qui entourait l'enceinte de l'ancien syndicat. Darius s'était-il garé là le soir où il avait attaqué Christina ? se demanda Eric.

Il sortit une pince pour sectionner le grillage. Puis il se faufila par le passage obtenu et invita Christina à le suivre.

Quand elle le rejoignit dans la cour, ils se plaquèrent contre le mur du bâtiment, non loin de là où Uma lui avait dit que se trouvaient les toilettes.

Discrètement, ils longèrent l'immeuble. Les hautes fenêtres du syndicat étaient sombres mais des odeurs inquiétantes chatouillèrent les narines d'Eric.

— Je sens de la fumée, murmura-t-il à l'oreille de Christina.

Il n'avait pas appelé la police. Il refusait de s'entendre dire qu'il devait rester en dehors du coup. En obéissant aux ordres et en respectant les procédures, il avait perdu Noah. Cette fois, il n'était pas question de risquer la vie de sa fille. Il avait l'intention d'agir, de passer à l'action. Seul.

Les portes de l'immeuble étaient verrouillées et blindées, impossibles à forcer. Mais, remarqua Eric, les branches d'un des arbres dans la cour s'étendaient jusqu'aux fenêtres. Il le montra à Christina.

Elle hocha la tête. Elle avait compris.

Il la prit par la taille et la souleva pour l'aider à atteindre les branches les plus basses. En bonne policière, elle avait troqué ses talons aiguilles contre des tennis.

Il la suivit et escalada l'arbre à son tour. A un moment, Christina s'immobilisa. Se tournant vers lui, elle chuchota :

— Il a mis le feu au bâtiment.

Eric se pencha vers les fenêtres. En effet, de la fumée se répandait à l'intérieur du bâtiment. Il y avait également de la lumière au rez-de-chaussée. Quelqu'un avait actionné l'interrupteur. Une silhouette sombre évoluait dans la grande salle. Un homme, un enfant dans les bras.

Tirant son arme, Eric fit signe à Christina.

— Je vais rentrer. Nous ne pouvons plus attendre.

S'accrochant à une branche au-dessus de lui, il envoya son pied botté dans la fenêtre, pour en briser la vitre. Puis, prenant son élan, il sauta dans la salle.

Surpris par le bruit, Darius Cole, qui se tenait devant le feu qu'il avait allumé, recula d'un pas. Mais avant qu'il n'ait la possibilité de s'enfuir, Eric atterrit à quelques pas de lui, secouant les éclats de verre dans ses cheveux.

Malheureusement, Darius recouvra vite ses esprits et étreignit Kendall contre lui, appuyant la lame d'un couteau contre sa gorge.

Christina surgit à son tour par la fenêtre et cria à Darius :

— Lâchez ma fille, laissez-la tranquille !

Darius grommela quelque chose puis lança :

— Comment saviez-vous que je me rendrais ici ?

— Ce n'était pas très sorcier, ricana Christina. Dans quel autre endroit pouviez-vous avoir envie d'effectuer votre rituel de malade ?

— Mon rituel de malade ? Vous n'avez pas le droit de parler ainsi. Vous avez hérité des pouvoirs que votre père vous a transmis et vous avez refusé de les développer, de les utiliser. Vous avez craché dessus. C'est vous qui avez un comportement de malade.

Eric brandit son arme.

— Pourquoi vous en êtes-vous pris aux autres victimes ?

— Si vous êtes venus jusqu'ici, vous êtes forcément au courant de l'héritage. Les autres appartenaient à la seconde génération et voilà ce qui vous a sauvée, Christina.

— C'est donc bien vous qui m'avez attaquée dans la cour, l'autre soir ?

— Mon amie Denise m'avait aidé à vous attirer dehors.

— Elle s'appelait Uma.

— Elle ne vous avait évidemment pas donné son véritable prénom.

— Et le chauffard qui a tenté d'écraser Christina ? C'était également vous ? demanda Eric.

— Il ne s'agissait que d'un avertissement. Je voulais vous effrayer, vous empêcher de poursuivre votre enquête. Je ne comptais évidemment pas m'approprier du sang répandu sur la chaussée.

— Quand avez-vous compris que ma fille appartenait à la troisième génération ? intervint Christina.

— Lorsque j'ai volé à Libby ses travaux sur les arbres généalogiques des cercles. J'ai alors appris que Vivi n'avait aucun lien de parenté avec Octavio Sandoval.

Eric se rapprocha du feu devant lequel se tenait Darius.

— Qu'espériez-vous obtenir en tuant une enfant et en buvant son sang ?

— N'en avez-vous donc aucune idée, agent Brody ? Manifestement, vous ne connaissez pas l'étendue des pouvoirs des *Brujos de Invierno*. Cela vous surprendrait d'apprendre que la plupart de ceux qui détiennent le pouvoir politique ou économique dans cette ville sont des *brujos*. Ce sang coule dans leurs veines, ajouta-t-il en pointant son poignard vers Kendall.

— Si vous la touchez, je vous abats comme un chien, menaça Eric.

Darius fit miroiter la lame à la lueur des flammes.

— Vous ne le pouvez pas. J'ai déjà bu ce sang sacré, il me protège. Vous ne pouvez pas me faire du mal. Maintenant, lâchez votre arme ou je

l'égorge sous vos yeux.

— Eric ! hurla Christina.

Voulait-elle qu'il lâche son arme ou non ? Après tout, cela n'avait pas d'importance. Ce Darius était un malade, un fou dangereux et il se croyait invincible, ce qui le rendait plus dangereux encore. Il était inutile de chercher à le raisonner, d'espérer communiquer avec lui.

Pour faire semblant de céder à ses exigences, Eric lança son revolver par terre, non loin du feu.

Mais quand Darius leva son poignard, Eric n'hésita pas. Il sauta à travers les flammes et réussit à arracher Kendall des bras du forcené au moment où ce dernier s'apprêtait à la frapper à la gorge. La lame s'enfonça dans l'épaule d'Eric.

Christina se jeta alors dans la bataille et parvint à écarter Kendall tandis que les deux hommes roulaient sur le sol, cherchant l'un et l'autre à récupérer le couteau.

— Christina ! cria Eric. Mon revolver !

Mais Darius envoya à Eric un coup de poing pour l'écarter. Puis il sauta dans le brasier.

Eric resta un moment interdit.

S'offrant aux flammes, Darius psalmodiait des incantations.

Bientôt, le feu se mit à laper les rideaux. Darius avait prévu d'embraser le bâtiment, se rappela Eric. L'incendie progressait et Darius continuait ses chants lugubres.

Eric se tourna vers Christina.

— Va mettre Kendall à l'abri !

Une explosion souleva la pièce, et Christina se précipita vers les portes.

— Sors, Eric. Tout va sauter !

Plié en deux par une quinte de toux, il courut chercher de l'air. Avant de suivre Christina à l'extérieur, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers Darius qui se tordait dans les flammes.

Puis il quitta la pièce enfumée et claqua la porte.

Ils traversèrent la cour à toute vitesse, repassèrent par le trou du grillage pour regagner la rue. Christina serrait Kendall contre son cœur.

Quand ils s'arrêtèrent enfin, le souffle court, Eric tendit les bras pour prendre Kendall.

— Comment va-t-elle ? Ce malade lui a-t-il fait mal ?

— Je pense qu'elle est seulement droguée, répondit-elle en la lui donnant. Tu as sauvé notre fille, Eric. Ta fille.

Eric contempla, émerveillé, le visage innocent de Kendall. Jamais il ne la quitterait, jamais il ne laisserait quelqu'un lui faire du mal.

Il était un père et il s'était montré à la hauteur de ses responsabilités.

OceanofPDF.com

Epilogue

Kendall montra du doigt les fleurs qu'Elise, la fiancée de Sean, avait arrangées dans un vase.

— C'est zoli. C'est quoi ?

Christina caressa les boucles de sa fille.

— Des jonquilles, chérie.

Elise prit un album d'images et demanda :

— Aimerais-tu regarder le livre avec moi ?

Kendall hocha la tête.

Sean sourit à la vue d'Elise, la petite fille sur les genoux.

— Elise peut l'occuper pendant des heures. Elle sait y faire avec les enfants.

Christina sourit à son tour.

— Essaies-tu de nous dire que vous attendez un heureux événement, Sean ?

— Pas du tout. Nous, nous ne mettons pas la charrue avant les bœufs et nous avons décidé de nous marier avant de fonder une famille.

— Ah, très bien. A quand la noce alors ?

— Chaque chose en son temps. Pour le moment, nous prenons des vacances.

— Jusqu'à quand ? demanda Eric.

— Je ne sais pas, pourquoi ?

— Je voudrais que tu appuies la candidature de l'officier Griego qui rêve de devenir inspecteur de police. Remarque, il n'y a pas urgence. J'ai entendu dire qu'elle a dernièrement été impliquée dans une fusillade.

— Je suis au courant mais elle va s'en sortir. Et à mon retour, je dirai un mot pour la soutenir. Mais alors, Eric, crois-tu vraiment que le Tueur de

l'Annuaire était mêlé à des cercles de sorcellerie ?

— Je n'en suis pas totalement sûr mais en tout cas, mes ravisseurs étaient des sorciers.

— L'une d'entre eux, rectifia Christina. Ne généralise pas.

— Il ne faut jamais tirer de conclusions hâtives, renchérit Sean.

— Comme tu l'as fait quand le docteur Patrick est mort ? lui lança Eric.

— C'est Elise qui l'a trouvé, chuchota Sean.

Eric désigna à son frère une grosse boîte à chaussures, bourrée de papiers.

— Si tu veux en apprendre davantage sur l'affaire, j'ai les notes de Christina sur papa.

— Tu as rapporté tout ça de San Diego ? demanda Sean.

— Et je pourrai les ranger chez Christina à San Miguel, si tu veux. J'irai la rejoindre dans deux mois, dès que j'aurai fini la mission qui m'a été confiée à Washington.

— Tu ferais mieux de les donner à Ryan.

— Pourquoi ? Il ne s'est jamais passionné pour l'enquête qui a coûté la vie à papa. Il était trop jeune pour garder des souvenirs du drame.

Eric noua ses doigts à ceux de Christina, lovée contre lui.

— Apparemment, Ryan ne t'a rien dit, commenta Sean.

— A quel sujet ?

— Une journaliste qui a publié un best-seller sur un fait divers qui avait défrayé la chronique il y a quelques années, veut écrire un nouveau livre sur le Tueur de l'Annuaire.

— Oui, dit Christina, je l'avais vue à une émission télévisée et Ray nous en avait parlé. Cela ne vous pose pas un problème ?

Eric soupira.

— Il est peut-être temps.

— En tout cas, il est grand temps que je fasse la connaissance de ma petite nièce, dit Sean en rejoignant Elise et Kendall assises par terre.

— Nous pouvons confier ces documents à Ryan, conclut Christina. Es-tu sûr que ce livre ne te dérangera pas, Eric ?

Il prit son visage entre ses mains.

— J'ai évolué sur beaucoup de sujets.

— Je ne te cacherai plus jamais rien, Eric. J'ai été idiote.

Il l'embrassa avec passion.

— Très idiote et tu vas le payer de mille et une manières.

— Je ferai tout pour combler tes moindres désirs, murmura Christina.
— Quand Kendall va-t-elle faire sa sieste ?
Avec un petit rire, elle se blottit contre lui.
— Kendall a envoûté son oncle Sean.
— Sa mère m'a ensorcelé depuis longtemps et elle n'a pas eu besoin de pouvoirs magiques pour y parvenir.

OceanofPDF.com

TITRE ORIGINAL : THE DISTRICT

Traduction française : CHRISTINE BOYER

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin

© 2014, Carol Ericson.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Enfant : © MOHAMAD ITANI/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (Harlequin)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3892-9

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

OceanofPDF.com

CASSIE MILES

Par intime conviction

BLACK *ROSE*



OceanofPDF.com

1

— Moins vite, Sarah, moins vite ! La pente est raide, et la neige incroyablement épaisse, ici !

— Pas plus qu'ailleurs !

Sarah Bentley s'arrêta et braqua devant elle le faisceau de sa lampe qui se perdit dans l'obscurité de cette nuit sans lune. Après un haussement d'épaules, elle se remit en marche, ses bottes crissant sur la neige glacée.

— Rien d'anormal pour le coin, pour l'altitude et pour la saison, ajouta-t-elle. J'ai vu bien pire certaines années. Et en ce qui concerne la pente, tu en as affronté de bien plus difficiles...

— C'est vrai. Mais pas en pleine nuit, protesta son amie Emily Layton. Et pas sans skis non plus...

La piste forestière sur laquelle elles progressaient serpentait dans la montagne entre le Bentley's Bed & Breakfast et le site de forage de la Hackman Oil. C'était le chemin le plus court, mais pas le plus facile, ni le plus rapide. Pourquoi ne pas être passées par la route ? Elle était certainement toujours dégagée...

Sarah s'arrêta de nouveau et se tourna vers Emily.

— Pourquoi on n'a pas pris le 4x4 ?

— Le message du BOOM¹ disait de passer par le sentier. Et il n'est pas praticable, même en tout-terrain, répondit Emily, un petit nuage de buée se formant autour de sa bouche généralement souriante. Le sentier, rien d'autre.

— Je ne vois pas pourquoi tu laisses ces guignols te donner des ordres, grommela Sarah.

Elle n'aimait pas les gens du collectif, un ramassis d'extrémistes qui se prétendaient protecteurs de la nature, et se lançaient dans des actions plus

stupides les unes que les autres.

— Dans quelle galère es-tu encore en train de m'embarquer ? reprit-elle.

— Mais je te l'ai dit !

Emily roula les yeux et tapa du pied, ce qui lui donna davantage l'air d'une adolescente que de la jeune mariée de vingt-huit ans qu'elle serait très bientôt.

— Sur le coup de minuit, j'ai reçu un texto du collectif, poursuivit-elle. On me demandait de rejoindre des membres du BOOM devant le portail du champ de forage de la Hackman Oil, de ne pas faire de bruit, et de passer par le sentier de montagne. J'avais besoin que tu me montres le chemin...

Sarah tira sur les protège-oreilles de son bonnet de laine tricoté main. Elle se souvenait avoir enfilé, dans un demi-sommeil, une combinaison de ski et une parka par-dessus son pyjama en flanelle, mais la raison exacte de cette randonnée nocturne dans le froid glacial de février était restée encore un peu vague. En tant que gérante depuis huit ans déjà de l'un des B & B les plus réputés du coin, elle aurait dû cultiver la faculté de se réveiller instantanément et d'être en pleine possession de ses moyens à la première sollicitation, mais ce don lui avait toujours manqué. Elle se demanda une fois de plus dans quoi elle allait se fourrer. Elle n'avait pas la moindre intention de prêter main-forte aux zozos du BOOM.

— Ils veulent faire quoi, exactement ?

— Déposer un message de protestation, je crois. Peut-être taguer les camions avec des bombes de peinture.

— Pas question que je sois complice de ça !

Le vandalisme n'était pas une solution. Les imbéciles comme le leader de ce collectif au nom stupide causaient plus de problèmes qu'ils n'aidaient à en résoudre.

— Moi non plus, je ne suis pas d'accord, dit Emily en repoussant une mèche blonde sous son bonnet. En fait, j'avais déjà pris la décision de les quitter.

— Voilà une nouvelle qui va ravir ton fiancé, juste avant le mariage...

— Ha ha ! Très drôle, fit Emily d'un ton sinistre.

— Il me semble l'avoir déjà entendu parler de ton « collectif ». Comment il les appelle, déjà ?

Elle fit mine de chercher ; elle adorait la taquiner.

— Ah oui ! Les écolos-idiots.

— Oui, c'était quand on avait voulu manifester déguisés en carcajous, pour protester contre la disparition de cette espèce... J'admets que ça n'a pas vraiment été glorieux...

— Si si ! Le type qui s'était trompé et qui est venu habillé comme Hugh Jackman dans X-Men a eu beaucoup de succès ! D'ailleurs, si Hugh Jackman, demain, devient un spécimen menacé, tu me verras derrière la banderole...

— De toute façon, la plupart du temps, on a une sorte de pacte, Jeremy et moi : on ne discute pas politique...

Etant donné leurs univers respectifs, c'était une sage décision. Dans quatre jours, la fantasque Emily épouserait, au Bentley's B & B, Jeremy Hamilton, son beau capitaine des US Army Rangers, ce corps d'élite spécialisé dans le combat en montagne. Bien que leurs personnalités soient très différentes, Emily et Jeremy étaient sur la même longueur d'onde quand il s'agissait de leur amour. Lorsqu'ils étaient ensemble, ils rayonnaient littéralement. Sarah avait bien du mal à comprendre le lien qui les unissait. Peut-être était-ce la fameuse histoire des contraires qui s'attirent. A moins que ce ne soit le destin. Ou alors, Jeremy était peut-être un amant merveilleux...

Quoi qu'il en soit, il fallait espérer que leur amour serait assez fort pour résister à l'écueil principal qui les attendait, à savoir leurs familles. Le père d'Emily était un politicien de Californie, farouche partisan de la réduction des budgets militaires, et celui de Jeremy, un général à quatre étoiles. Au mariage, ils allaient se retrouver face à face pour la première fois.

Lorsque la colombe rencontrerait le faucon, il y aurait certainement quelques étincelles...

Sarah tapota le bras de son amie.

— Tu as vraiment autre chose à faire que de l'activisme politique en ce moment, tu sais, lui dit-elle. Si on retournait au lit ?

— Pas question ! Nous devons aller au site de forage et tenter de raisonner les gars.

— Pourquoi te sens-tu tellement concernée par cette histoire ?

Sarah se souvenait d'une vague rumeur entendue.

— Tu n'es pas sortie, à une époque, avec un type du collectif ?

— C'est à toi que je pense, répondit Emily avec un peu d'emphase. Tu risques d'être impliquée dans tous les dommages qu'ils pourraient causer.

Ton chalet n'est qu'à cinq kilomètres du site de forage, et tu es en conflit avec la Hackman Oil depuis des années.

— Oui, mais j'agis dans la légalité. Avec l'aide d'agences environnementales sérieuses et des tribunaux.

— On te soupçonnera tout de même d'avoir été complice.

Ce n'était pas faux. Les avocats de la Hackman Oil ne seraient que trop heureux de se voir offrir sur un plateau un moyen de la faire enfin taire.

— Oui, tu as raison, il faut les calmer, admit Sarah.

— Tu vois ? Je me préoccupe de toi.

Sarah braqua sa lampe derrière elle, vers le B & B.

— Ecoute, retournons chercher le 4x4. Il y a quinze kilomètres de mauvaise route en lacets pour rejoindre le site mais, au moins, on y sera plus vite. Et on sera au chaud.

— Non, ça fait trop de bruit. Je ne veux pas que Blake sache ce que nous sommes parties faire.

— Blake Randall ?

— Pourquoi, il y en a un autre, chez toi ?

Apparemment, c'était au tour d'Emily, de la titiller.

— Ne fais pas semblant de ne pas l'avoir remarqué, j'ai vu ton regard, quand il est arrivé hier soir.

Il aurait été difficile de feindre l'indifférence devant cette espèce de dieu grec, haut comme une tour et suffisamment musclé pour soulever une voiture d'une seule main.

— Quand tu lui as parlé, tu étais plus rouge que tes cheveux, plaisanta encore Emily.

— Ils ne sont pas rouges. Ni même roux, d'ailleurs. Mais blond vénitien ! Et pourquoi Blake ne doit-il pas savoir ce que nous faisons ?

— Parce que, s'il savait, il voudrait certainement venir avec nous.

Sarah n'y aurait vu aucun inconvénient...

— Et alors ?

— J'aime beaucoup Blake, dit Emily. C'est le meilleur ami de Jeremy et il sera son témoin au mariage. Mais il est major des rangers et il a du caractère. Si les gens du collectif l'agacent un peu trop, il pourrait y avoir du vilain.

— Un ranger en colère, taillé comme une armoire à glace, c'est pourtant exactement ce qu'il nous faudrait...

Emily fit un pas en avant.

— Allons-y. Sinon, nous allons geler sur place. Et je veux en finir...

Sarah poussa un grognement.

— J'ai passé l'âge de ces bêtises...

— C'est vrai. Tu es une vieille de trente-deux ans !

Parfois, cela lui paraissait des siècles. En soupirant, elle se remit en marche. Sur sa droite, il y avait une sombre et épaisse forêt de conifères ; sur sa gauche, des sapins épars, des rochers, et un ravin aux pentes abruptes. Elle connaissait chaque recoin des environs et en avait balisé les chemins de petites pancartes gravées au fer, afin que ses clients du B & B ne se perdent pas durant leurs randonnées. On appelait ce sentier le « Chemin haut ». Si on le continuait au-delà du site de forage, on atteignait un belvédère de granit d'où l'on jouissait d'une vue extraordinaire sur Elk Mountain et jusqu'à la ville d'Aspen. Malheureusement, la pollution sonore allait envahir les lieux lorsque la Hackman Oil commencerait sa campagne de forage. La montagne, jusque-là préservée, ne serait plus jamais la même.

En tant que présidente de l'Association pour la préservation de la forêt du Colorado, elle avait fait tout son possible pour empêcher cela. Elle était même parvenue à écarter les pétroliers de quatre autres sites protégés qu'ils voulaient exploiter mais, ironiquement, pas du plus proche de chez elle.

On pouvait déjà voir, tout au bout, là-bas, des lumières qui perturbaient la paisible vie nocturne. Une véritable intrusion. La colère et l'amertume montèrent en elle. Elle était certes furieuse contre la Hackman Oil, mais l'énergie que lui donnait son ressentiment pourrait s'avérer utile dans la palabre à venir avec les crétins du BOOM.

En arrivant à proximité du site, elle s'arrêta sous le couvert des arbres pour observer le vaste espace dégagé qui s'étendait devant elle. Non loin du portail éclairé par des projecteurs, un camion aux portières ornées du logo de la marque — un derrick illuminé comme un arbre de Noël grotesque — était stationné. A quelques mètres en retrait, près du grillage de clôture, une camionnette sombre était garée, près de laquelle se tenaient quatre hommes en parkas et bottes fourrées. L'un d'eux portait un fusil d'assaut semi-automatique à l'épaule, et tous avaient le visage dissimulé par une cagoule de ski noire qui ne laissait voir que leurs yeux.

— Pourquoi sont-ils masqués ? chuchota Emily.

— Il y a probablement des caméras de surveillance...

En disant cela, Sarah songea que, si tel était le cas, celles-ci enregistreraient également sa présence sur le site dès qu'elle se montrerait.

Les avocats de la Hackman Oil auraient alors de quoi se frotter les mains.

— C'est surtout le fusil qui m'inquiète... Ils ne vont tout de même pas s'en servir ?

— Liam ne ferait jamais une chose pareille.

— C'est ton ex-petit ami, ce Liam ?

— Oui.

Sarah lui lança un regard chargé d'ironie.

— Dois-je te rappeler que tu te maries dans quatre jours ?

— Mais ce n'est pas ça ! C'est bien fini, avec Liam, mais je le connaissais déjà depuis des années, avant. Je ne veux pas qu'il aille en prison.

Sarah espérait bien qu'elle et Emily n'iraient pas non plus. Elle s'apprêtait à la ramener au B & B, contre son gré s'il le fallait, mais quelque chose dut attirer sur elles l'attention de l'homme qui portait le fusil, car il le braqua soudain dans leur direction et cria :

— Qui va là ?

— Ne tirez pas !

A contrecœur, Sarah s'avança dans la lumière.

— On est venues pour parler, ajouta-t-elle.

— Salut, les gars, fit Emily qui l'avait suivie. C'est moi, Emily !

— Emily Layton ?

— Vous m'avez envoyé un texto. Où est Liam ?

Un homme vêtu d'une parka d'un rouge délavé vint vers elles.

— Il n'a pas pu venir, dit-il. Mais ne vous inquiétez pas, vous pouvez me faire confiance.

Sarah, en général, se méfiait de quiconque disait : « Vous pouvez me faire confiance. »

Comme Emily allait se diriger vers lui, elle la retint par le bras.

— Reste près de moi, lui murmura-t-elle.

— Pourquoi ?

Une arme était pointée sur elles. Cela aurait dû suffire à Emily, comme explication.

— Tu les reconnais, ces types ?

— Pas avec leurs masques...

— Qui êtes-vous ? demanda Sarah tout haut.

— Vous pouvez m'appeler Ty, répondit l'homme.

Peut-être avait-il souri. C'était difficile à dire, avec la cagoule.

— On ne s’attendait pas à ce qu’Emily vienne accompagnée.

— Je suis Sarah Bentley. Je dirige le B & B, un peu plus bas, et je me bats contre les pétroliers depuis longtemps...

L’homme n’était plus qu’à quelques mètres d’elles, à présent. Elle leva la main.

— Stop. Restez où vous êtes. Plus un pas !

Il s’immobilisa.

— D’accord.

— Je ne suis pas des vôtres, et il n’est pas question que je participe à un quelconque acte de vandalisme.

— Qu’est-ce que vous faites là, alors ?

— Nous sommes venues vous dire qu’il n’y a rien à gagner en s’attaquant à des biens privés. Vous pouvez me croire, je me suis toujours opposée aux forages. Mais la Hackman Oil a obtenu ce site légalement, il n’y a rien qu’on puisse faire pour le moment. Alors rentrez chez vous.

— On n’a pas d’ordres à recevoir de vous !

— C’est juste un conseil, et je suis prête à vous donner toutes les explications que vous voudrez. Mais dites à votre copain de baisser son arme.

Ty jeta aux trois autres un coup d’œil par-dessus son épaule, avant de reporter son attention sur elle.

— Nous allons procéder à ma manière. Si vous coopérez, il ne vous sera fait aucun mal.

— Et pourquoi vous nous feriez du mal ? demanda Emily en tirant son téléphone de sa poche avec l’intention de montrer l’écran à Ty. Regardez, vous nous avez demandé de venir.

Il tendit la main.

— Faites voir ça...

Emily s’avança timidement, et Sarah eut soudain très peur ; cela ressemblait à un piège. Elle craignait, si son amie s’approchait trop de cet homme, de ne plus la revoir. Se penchant en avant, elle la saisit par le poignet.

— Viens, on s’en va !

— Mais j’allais juste...

— Viens !

Ty franchit vivement la distance qui les séparait encore et attrapa Emily par le bras, la tirant à lui avec une telle force qu’elle trébucha et tomba, un

genou dans la neige, en laissant échapper un petit cri.

Sarah n'était pas suffisamment forte physiquement pour s'opposer à lui, moins encore pour affronter les quatre hommes à la fois. Leur seule chance résidait dans la fuite. D'un revers de bras, elle frappa durement Ty au coude avec sa lourde lampe torche.

— Lâchez-la ! lui intima-t-elle.

— Que...

Elle le frappa de nouveau, tandis qu'Emily se débattait pour lui échapper. Elle parvint enfin à se dégager et toutes deux partirent en courant vers les arbres. L'instant d'après, une série de coups de feu résonna dans la nuit. Ce n'était qu'une rafale d'avertissement. Un fusil d'assaut n'aurait pas manqué sa cible à cette distance.

Elles foncèrent à travers les arbres, vers le sentier.

— Ils n'ont pas de lampes, on dirait, haleta Emily.

— Non...

Sarah avait repris le bras de son amie et lui imposait un rythme de course plutôt soutenu.

— Reste bien près de moi, lui enjoignit-elle. Je connais bien ce sentier...

Elles pouvaient entendre Ty casser des branches et crier qu'il lui fallait une lampe. Sarah avait conscience que, dès qu'on lui en passerait une, il repérerait sans difficulté l'étroit sentier. Il fallait trouver un autre itinéraire de fuite. Elle entraîna Emily derrière un rocher et lui murmura :

— On va descendre dans le ravin...

— Euh... tu l'as déjà fait ?

— Evidemment ! Et sans problème.

Elle omit de préciser que c'était en plein été et de jour, lorsque cet exercice ne présentait que peu de difficultés.

— Montre-moi...

— Tu n'as qu'à te laisser glisser sur les fesses...

Le ravin n'était pas très profond, mais la pente en était abrupte. Au fond, il y avait le lit sinueux d'un torrent.

— Suis-moi !

Elle s'accroupit, planta ses talons dans la neige glacée et, se retenant de ses mains gantées aux branches et aux rochers givrés, elle commença sa descente, suivie d'Emily.

Derrière elles, Sarah entendit de nouveaux coups de feu et des cris, les tirs en rafales du fusil d'assaut mêlés à d'autres, au coup par coup. On aurait dit une bataille. Elle ne pouvait qu'espérer que, quoi qu'il se passe là-haut, cela occuperait suffisamment les trois hommes pour qu'elles puissent prendre la fuite.

Elles étaient arrivées à mi-pente, lorsque Sarah entendit Emily dire à mi-voix, affolée :

— Je glisse, je glisse !

Il n'y avait rien qu'elle puisse faire ; ni la retenir ni s'écarter. Elle se ramassa donc pour se préparer au choc. L'instant d'après, Emily la percuta, la faisant à son tour déraiper, et toutes deux dévalèrent le reste de la pente avant d'atterrir sur une épaisse couche de neige qui adoucit heureusement leur chute.

— Ça... ça va ? murmura Emily. Je suis désolée...

Sarah remua précautionneusement bras et jambes. *A priori*, rien de cassé...

— Ou... oui, ça va...

Affalées dans la neige, elles entendirent encore des coups de feu, des cris, puis un véhicule qui démarrait.

Emily leva les yeux vers l'endroit d'où elles venaient de dégringoler. Malgré l'obscurité, Sarah pouvait voir le blanc de ses yeux et sa peur.

— Que se passe-t-il ? murmura Emily.

— On dirait qu'ils ont un accrochage avec quelqu'un... Peut-être un vigile du chantier... Il faudrait appeler le shérif. Tu as ton mobile ?

— Non, je l'ai laissé tomber là-haut, dans la clairière.

— Tant pis... Suis-moi. Essaie de ne pas faire de bruit.

Sarah aurait bien voulu se persuader qu'elles étaient invisibles, au fond de ce ravin, mais elle savait qu'il n'en était rien. N'importe qui un tant soit peu observateur trouverait facilement les traces de leur glissade. Il fallait mettre de la distance entre elles et ces hommes cagoulés... ou même entre elles et les vigiles de la compagnie pétrolière, qui ne valaient guère mieux.

Elles se mirent en chemin, suivant le cours du torrent et se dissimulant entre les buissons enneigés et les rochers. Au bout de quelques mètres, Sarah s'immobilisa, l'oreille aux aguets.

— Je n'entends plus tirer, dit-elle.

— Et c'est bon signe ?

Elle n'en savait trop rien. Peut-être les cagoulés étaient-ils partis. Peut-être aussi battaient-ils les fourrés à leur recherche.

A l'abri d'un rocher, la tête levée vers la crête, Sarah scruta les ténèbres en direction du sentier et vit bientôt la lueur mouvante d'une lampe torche.

— Ils arrivent !

Emily s'aplatit auprès d'elle.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle fébrilement.

— Reste tranquille !

La lueur flottait au-dessus du sentier. Quand elle dépassa l'endroit où elles avaient dévalé la pente, Sarah se détendit un peu. Peut-être les quatre hommes étaient-ils trop inexpérimentés pour voir les traces de leur glissade. Peut-être étaient-elles sauvées.

Le faisceau de la lampe balayait la forêt. Bien qu'il soit évident qu'il n'était pas assez puissant pour percer l'obscurité, Sarah se plaqua davantage contre le rocher par réflexe, comme si elle avait voulu se fondre en lui. Puis la lumière revint en arrière et une voix grave s'éleva dans la nuit.

— Emily ? Emily, vous êtes là ? C'est Blake.

Blake, le ranger taillé comme une armoire à glace, venait à leur secours. Sarah en éprouva un tel soulagement qu'elle faillit entonner un chant d'allégresse.

1. . Back Off Our Mountains : « Dégagez de nos montagnes. »

2

Blake ne s'était pas attendu à commencer à remplir ses devoirs de témoin du marié en volant au secours de la fiancée et de sa séduisante demoiselle d'honneur. Mais les événements de la nuit avaient été pour lui un enchaînement presque naturel. La bagarre, il connaissait et ça ne lui faisait pas peur... moins, en tout cas, que la perspective de se retrouver en grand uniforme, une coupe de champagne à la main, pour porter un toast. Les deux femmes étaient en train de remonter tant bien que mal. Il descendit jusqu'à un rocher plat sur lequel il prit appui, retira sa ceinture et la leur tendit pour qu'elles s'y accrochent.

Emily s'en saisit et il la hissa jusqu'à lui. Elle se jeta dans ses bras en tremblant et, malgré la peur, le froid et l'inconfort, lui sourit.

— Oh ! Blake ! Je suis si contente que vous soyez là ! J'avais peur qu'il arrive quelque chose de terrible !

— Il est arrivé quelque chose de terrible, grommela Sarah. Quatre hommes masqués armés de fusils ont essayé de nous tuer !

— Ça, on ne peut pas en être sûres, corrigea Emily. Mais je ne sais pas ce qu'ils faisaient là, ni pourquoi...

— Un instant, l'interrompit Blake. Poussez-vous un peu s'il vous plaît, Emily...

Bien que la situation soit pour le moment sous contrôle, il ne pouvait pas être certain que les cagoulés n'allaient pas revenir. Il fallait mettre les deux femmes en sécurité aussi vite que possible.

Sarah avait enlevé ses gants pour s'assurer une meilleure prise sur la lanière de cuir. Ses bottes s'enfoncèrent dans la neige et trouvèrent des points d'appui. Dès qu'elle fut à sa portée, Blake la saisit par le poignet pour l'aider et, tandis qu'il la hissait jusqu'à lui, elle passa son bras libre

autour de son cou, comme si elle allait l'embrasser. Quand elle se retrouva près de lui sur le rocher, elle le lâcha et murmura, en évitant son regard :

— Merci, Blake.

— De rien, vous y seriez arrivées seules.

— En tout cas, à partir d'ici, la montée est plus facile.

Elle carra ses épaules et ajouta :

— Il faut partir d'ici.

— Ma voiture est dans la clairière du chantier.

— On peut y retourner sans danger ? demanda Sarah. Comment savoir s'ils ne sont pas en embuscade ?

— Je ne pense pas qu'ils aient déjà eu le temps de récupérer. Je crois que j'en ai touché deux avant qu'ils décampent dans leur camionnette.

— Vous les avez blessés ? demanda Emily, l'air effrayé.

Blake préféra ne pas répondre. Emily aurait été capable de partir à la recherche de ses agresseurs pour offrir de les soigner.

Sarah était différente. C'est d'une voix calme qu'elle dit :

— Vous en avez blessé deux ? Bravo, et merci encore.

— Bon, allons-y, dit-il en introduisant un nouveau chargeur dans son Beretta.

Il aida les deux femmes à remonter sur le sentier et tous trois se dirigèrent vers le SUV qu'il avait loué à l'aéroport d'Aspen et laissé à l'entrée du site de forage.

— Un instant..., fit Emily.

— Il ne faut pas traîner, répondit Blake.

— Juste une minute.

Son copain Jeremy était fou amoureux de cette femme. Lui, elle l'agaçait parfois un peu. En ce moment, par exemple...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai perdu mon téléphone, ici... Là ! Il est là, je le vois. Je peux le prendre ?

De couleur rose vif, le petit appareil mettait une note féminine incongrue dans ce décor industriel en pleine forêt. Il était sur la neige, au beau milieu de la clairière. Mieux valait le récupérer, en effet, car le laisser là pourrait donner à leurs ennemis des indications importantes. Cependant, il n'était pas question de laisser Emily s'avancer ainsi à découvert, alors qu'un tireur pouvait être à l'affût entre les arbres.

Blake tendit ses clés à Sarah.

— Montez toutes les deux dans la voiture, dit-il. Je vais chercher le téléphone et je vous rejoins.

Il les regarda faire. Il ne s'attendait pas à voir Sarah s'installer à la place du chauffeur, mais c'est ce qu'elle fit. Elle mit le contact, démarra, et amena le véhicule vers lui, lui procurant ainsi un écran supplémentaire contre un éventuel tireur. C'était une excellente initiative qu'il apprécia en connaisseur.

Il ne lui fallut que quelques instants pour ramasser le petit appareil et bondir sur le siège passager.

Le simple chemin de terre d'environ deux kilomètres qui desservait le chantier rejoignait une route goudronnée à deux voies. Si les hommes cagoulés devaient leur tendre une embuscade, ce serait certainement à cet endroit-là.

— Je vais conduire, dit-il.

— J'y suis, répondit Sarah.

— C'est qu'il va peut-être falloir rouler vite et, avec la neige...

— Eh bien, attachez votre ceinture !

Elle fit demi-tour sur les chapeaux de roues et quitta la clairière à toute allure, comme il l'aurait fait lui-même. Les phares trouaient la nuit tandis que le SUV, conduit d'une main experte, avalait les lacets du chemin. En quelques minutes, ils atteignirent l'intersection. Au moment de s'y engager, la voiture chassa, mais Sarah en conserva le contrôle et appuya sur l'accélérateur.

Avec elle au volant, le petit véhicule trapu filait comme une voiture de course.

Blake était impressionné.

— Où avez-vous appris à conduire ? demanda-t-il.

— Où ?

Elle sourit.

— Dans la montagne, sur les routes d'altitude, sur des lacs gelés...

Les lumières du tableau de bord éclairaient son sourire. Une femme qui aimait aller vite. Exactement son genre.

— En arrivant sur la route principale, vous tournerez à gauche.

— Mais le B & B est sur la droite, objecta-t-elle.

— Je vous emmène toutes les deux en ville. Vous prendrez une chambre au motel et je vous ramènerai demain matin.

— Pas question, répondit Sarah dont les mains s'étaient un peu crispées sur le volant. Je ne laisserai pas ma propriété sans protection.

— Il y a d'autres clients que nous, à l'hôtel ? demanda Emily depuis le siège arrière.

— Les derniers sont partis hier. Tout est réservé pour le reste de la semaine, jusqu'au mariage.

Blake ne put rien faire lorsque Sarah tourna à droite et prit la direction de l'hôtel. Ce n'était pas ce à quoi il était habitué. D'ordinaire, en tant qu'officier, il donnait ses ordres et on obtempérait. D'une voix qui demeura néanmoins très calme, il lui fit remarquer :

— Les cagoulés y sont peut-être déjà, à nous attendre.

— Vous avez raison...

Elle ralentit et se gara sur le côté de la route, sur un terre-plein qui avait été déneigé.

— On va appeler le shérif.

— C'est déjà fait.

— Comment ça ?

La situation risquait d'avoir des complications dépassant les compétences d'un shérif de comté. Toutefois, dès son arrivée, Blake avait contacté l'un des adjoints de celui-ci, David Kovac, un ancien militaire.

— Prenez la direction de la ville, répéta-t-il. Je m'occupe de ça.

— Il faut que je vous laisse prendre le contrôle sur tout ?

Il avait l'impression d'avancer en terrain miné...

— J'essaie simplement de vous aider.

Les mains fermement posées sur le volant, Sarah tourna vers lui ses yeux sombres, qui brillaient comme de l'obsidienne.

— Je ne vous connais pas suffisamment pour avoir à ce point confiance en vous, objecta-t-elle. Pas quand ma propriété est en jeu. Le Bentley's B & B appartient à ma famille depuis plus de cent ans. Pas question de l'abandonner à des vandales.

— Votre propriété compte plus que votre vie ?

— Mais enfin, qu'est-ce qui vous fait croire que je cours un tel danger ? Et au fait, maintenant que j'y pense, ajouta-t-elle, soupçonneuse, comment se fait-il que vous vous soyez trouvé aux abords du chantier de forage à cette heure de la nuit ?

— J'ai entendu Emily quand elle vous a réveillée.

— Sûrement pas, intervint celle-ci. J'ai d'abord écouté à la porte de votre chambre. Il n'y avait pas un bruit.

— Je n'y étais pas...

Il n'avait pas l'intention de s'expliquer là-dessus alors qu'ils étaient arrêtés au bord de la route. En fait, il n'avait pas plus envie de s'expliquer ici qu'ailleurs. Ça aurait été à Jeremy de le faire, mais il n'était pas là...

— Qu'est-ce que vous faisiez debout à cette heure ? demanda Sarah.

— Je faisais un petit tour d'inspection.

Bien que Jeremy lui ait assuré que le Bentley's était un endroit suffisamment protégé pour que son mariage s'y déroule sans anicroche, Blake avait tenu à vérifier portes et fenêtres.

— Avec quelques caméras de surveillance, votre établissement serait une véritable forteresse...

— Je le prends pour un compliment, dit Sarah. Nous avons eu parmi notre clientèle des chefs d'Etat, américains ou étrangers. Le premier a été Theodore Roosevelt, en 1907.

— Passez-moi mon téléphone.

La main tendue, Emily s'était penchée entre leurs sièges.

— Je voudrais appeler Jeremy.

— Pas encore, lui dit Sarah. Pas avant que nous sachions ce que nous allons faire. Qu'en dites-vous, Blake ?

Celui-ci aurait préféré faire face à une douzaine de talibans, plutôt que d'essayer de faire entendre raison à ces deux femmes. Il temporisa.

— Je veux bien que nous retournions au chalet, mais s'il y a le moindre signe d'une présence hostile à l'intérieur ou aux alentours, il faudra filer sans demander son reste.

— D'accord, fit Sarah en remettant le contact.

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent en vue des solides marches de bois donnant accès au large porche-véranda du B & B. Deux lanternes de style western en éclairaient le seuil et, quand ils arrêterent le SUV sur le parking devant le chalet, une autre lampe à détection s'alluma.

— Est-il normal que l'entrée soit éclairée ? demanda Blake.

— Oui, et elle l'était quand nous sommes parties.

Il ne voyait rien d'anormal, mais il était décidé à agir avec la plus extrême prudence.

— Emily et vous, vous allez rester dans la voiture, dit-il. J'aurai besoin du code de la porte d'entrée...

— C'est P.U.T.O.I.S.

— Putois ?

— Le putois à pattes noires est une espèce en danger de la région.
Son Beretta à la main, il descendit du SUV.

* * *

Sarah laissa tourner le moteur et observa Blake, tandis qu'il se dirigeait vers le chalet avec prudence. Pour un homme de sa taille, il était étonnamment souple — même gracieux — ainsi, le pistolet à la main. Il avait tout à fait l'air d'être ce qu'il était : un homme d'action, un guerrier, un ranger. Sarah ne doutait pas un instant qu'il soit capable de faire face à quatre bandits déterminés. La façon calme et compétente avec laquelle il agissait avait quelque chose d'un peu agaçant...

Emily vint se glisser sur le siège, à côté d'elle.

— Qu'est-ce qu'on fait si quelqu'un attaque Blake ?

— Je n'en sais rien, répondit Sarah en toute sincérité.

En fait, elle imaginait mal l'officier des rangers avoir besoin d'aide. Pourtant, si quelque chose lui arrivait, ce serait sa faute à elle, puisqu'elle avait insisté pour revenir au chalet au lieu d'aller se mettre à l'abri dans un motel.

— Ouvre la boîte à gants, dit-elle à Emily. Il a peut-être une autre arme cachée là.

— Pourquoi ? Tu ne vas pas le suivre, tout de même ?

— Je n'aurais jamais dû le laisser y aller seul, répondit Sarah, la main déjà sur la poignée de la portière. Il y a quelque chose ? Un autre pistolet ?

Emily fouilla le petit compartiment.

— Non... Je ne trouve rien, à part des cartes routières et les documents de location.

En retenant son souffle, Sarah regarda Blake composer le code de la porte. Et si un agresseur l'attendait de l'autre côté ? Si on lui tirait dessus ? Elle ne pouvait pas rester là à ne rien faire. Elle ouvrit la portière.

— Il faut que j'y aille !

— Arrête, voyons ! Il n'y a rien que tu puisses faire.

Sarah regarda sa jolie et délicate amie. Emily était de l'espèce des pâles princesses blondes, le genre de femmes dont le destin était d'être perpétuellement sauvées par de beaux princes sur leur cheval blanc. Elle-

même n'était pas de cette espèce-là. Elle s'était toujours débrouillée seule pour faire son chemin dans la vie.

— Verrouille les portières et laisse tourner le moteur, lui recommanda-t-elle. Si quelqu'un s'approche, appuie sur le Klaxon, sans discontinuer.

Avant de changer d'avis, elle se précipita au-dehors. Au même instant, Blake pénétrait dans le chalet, l'arme au poing. Il devait avoir pressé l'interrupteur en entrant, car la lumière jaillit des fenêtres du rez-de-chaussée. Il n'y eut aucun bruit, aucune détonation. Elle n'entendit que le son de ses propres pas sur la neige puis sur le bois tandis qu'elle gravissait les marches et franchissait le seuil en courant.

Blake se tenait au centre du vaste salon. Son visage était un véritable masque de détermination. Ses yeux bleus s'étrécirent et il ne parut pas du tout content de la voir.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin d'aide.

— Quel genre d'aide, exactement ?

Sarah ouvrit le placard, derrière le petit comptoir qui servait de réception, et en sortit une batte de base-ball. Elle la gardait là à toutes fins utiles, mais n'avait encore jamais eu l'occasion de s'en servir.

— Très bien, soupira-t-il, puisque vous êtes là, vous allez me suivre en restant juste derrière moi, et vous allumerez les lumières au passage.

Les yeux dans son dos, elle le suivit à travers la salle à manger, la cuisine et le vestibule attenant qui, comme dans beaucoup de maisons traditionnelles du vieil Ouest, servait autrefois de sas entre le froid du dehors et la chaleur de la maison, ainsi que d'entrepôt et de rangement. La porte de service donnant sur l'extérieur était verrouillée. Elle prit ensuite l'initiative de le précéder jusqu'à l'office et à la chambre froide, bien qu'elle imaginât mal qu'on puisse vouloir s'y dissimuler.

— Vérifions qu'aucune fenêtre n'est ouverte ou brisée, dit-il. Il n'y a que deux autres portes à ce niveau, n'est-ce pas ?

— Oui, à l'extrémité des deux couloirs.

Sur la droite, il y avait quatre grandes chambres, dont celle qu'elle occupait. Chacune disposait de sa propre salle de bains et d'un lit *king size*. L'arme brandie, Blake les inspecta l'une après l'autre. Son attitude à la fois déterminée et prudente rappelait à Sarah qu'il ne s'agissait pas d'une banale visite de son B & B.

On leur avait tiré dessus, à Emily et elle. De toute évidence, ces quatre hommes cagoulés n'avaient rien à voir avec les zozos plutôt inoffensifs du BOOM. Qui étaient-ils ? Pourquoi s'en étaient-ils pris à elles ? Ils avaient bien un but, mais lequel ? Elle avait le sentiment que Blake en savait plus qu'il ne voulait le dire, et elle attendait des réponses de sa part.

Lorsqu'il se pencha pour examiner la serrure d'une porte qui donnait accès à la véranda, elle lui demanda :

— Vous cherchez quoi, au juste ?

— Celle-ci ne s'ouvre pas avec le code...

— Non. La porte d'entrée de devant est la seule. Je verrouille moi-même les autres chaque soir. Il y a un trousseau de clés dans ma chambre et un autre à la réception.

— Il va me falloir des doubles de toutes ces clés...

Avant qu'elle ait le temps de lui demander pourquoi, il repartit en sens inverse, et elle dut pratiquement courir pour le rattraper. À l'autre extrémité du couloir, il y avait une petite bibliothèque avec un ordinateur mis à disposition de la clientèle et relié à internet par la ligne de téléphone fixe du chalet. Il n'y avait pas de WiFi, et les téléphones portables passaient la plupart du temps très mal à cause des montagnes environnantes. En face de cette bibliothèque se trouvait un petit salon dédié aux jeux de société. Puis venait la plus grande des chambres du chalet, une suite avec son petit salon.

Quand ils eurent vérifié la dernière porte, Sarah reposa sa batte de baseball sur son épaule et demanda :

— Vous croyez que c'est assez sûr pour qu'on aille chercher Emily ?

Il hocha la tête.

— Apparemment, il n'y a pas eu d'effraction. Je vais tout de même faire un tour à l'étage. Combien de chambres, là-haut ?

— Huit. Quatre simples et quatre doubles. Le dernier étage est un dortoir avec douze lits simples. Il est utilisé par des groupes de randonneurs ou des scouts.

— Quelle est votre capacité d'accueil ?

— Il m'est arrivé d'avoir jusqu'à quarante personnes, mais c'est vraiment beaucoup trop de travail.

Elle ne tenait pas à se laisser entraîner dans une discussion sur son établissement et revint donc à ce qui l'intéressait.

— J'ai quelques questions.

— Allez-y.

Il retira son bonnet de laine et ses cheveux sombres tombèrent sur son front. Une barbe dure ombrail ses mâchoires, mais Sarah savait que cela n'avait rien d'une coquetterie ; il n'avait tout simplement pas eu le temps de se raser. Il était incroyablement beau, mais distant, aussi. Son regard était froid comme l'acier.

Comme il l'observait, Sarah prit conscience qu'elle portait toujours son bonnet tricoté à protège-oreilles. Elle devait avoir l'air d'une demeurée avec ça, sa tenue de ski et sa batte de base-ball. Elle retira vivement son couvre-chef et libéra ses cheveux. Puis elle ouvrit la fermeture à glissière de sa parka. Trop tard, elle se rendit compte que ce n'était pas une très bonne idée ; en dessous, elle portait son fameux pyjama de flanelle avec des petits nuages et des chérubins dodus.

Blake leva un sourcil.

— Vous aviez des questions...

— Oui. Comment avez-vous mis en fuite ces types, devant le chantier ?

— Un peu par surprise. Ils ne s'attendaient pas à une contre-attaque. J'en ai blessé deux ; un au bras, l'autre à la jambe.

Il haussa les épaules, comme si tout ça n'avait rien de très sérieux.

— Dommage qu'ils aient filé...

— Qui sont-ils ? Et que nous voulaient-ils ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai aucune certitude à ce sujet...

— Et aucune hypothèse ?

— Pas eu le temps d'y réfléchir pour le moment.

Elle tenta une approche différente.

— Quand j'ai voulu téléphoner au shérif, vous m'avez dit que vous vous en étiez occupé. Que vouliez-vous dire ? Vous lui aviez parlé avant ?

— Merci de me le rappeler...

Il tira de sa poche son téléphone portable et composa un numéro tout en retournant vers la porte d'entrée. Sarah n'eut d'autre choix que de trotter derrière lui. Elle dut se retenir pour ne pas lui taper sur la tête avec sa batte de base-ball.

— Qui appelez-vous ? demanda-t-elle.

— A mon arrivée ici, j'ai contacté un adjoint, David Kovac.

— C'est un type bien.

— Vous le connaissez ?

— Un peu.

— Je ne pensais pas avoir besoin de son aide dès cette nuit, on dirait que je me suis trompé...

Tandis qu'il informait l'adjoint du shérif en quelques phrases courtes et précises et lui demandait de venir au B & B, elle se campa sur l'escalier, de façon qu'il ne puisse en monter les marches sans être obligé de lui répondre. Dès qu'il eut raccroché, elle lui demanda :

— Dites-moi la vérité. Que se passe-t-il ?

— A quelle heure Jeremy doit-il arriver, demain ?

— Pas avant midi. Il vient de Washington avec son père.

— Et celui d'Emily ?

— Le sénateur ne sera pas là avant après-demain.

Blake esquissa un sourire.

— Quand ces deux-là vont se retrouver face à face, ça risque d'être pour le moins animé...

— Ça l'est déjà, si vous voulez mon avis. Est-ce que ce qui nous est arrivé cette nuit a quelque chose à voir avec le général ou le sénateur ?

— Tous deux ont des ennemis.

Il s'avança vers l'escalier. Bien qu'elle soit sur la deuxième marche, elle ne le dépassait que de quelques centimètres seulement. Il affichait un calme déconcertant.

— Que voulez-vous dire ? insista-t-elle. Quelle sorte d'ennemis ?

Leurs regards se croisèrent. L'espace d'un instant, elle vit passer, dans ses yeux très bleus, quelque chose comme de l'inquiétude.

— Le général a reçu des menaces de mort.

3

Par-dessus l'épaule de Sarah, Blake jeta un coup d'œil vers l'étage encore plongé dans l'obscurité. Comme les portes donnant sur l'extérieur étaient verrouillées et les fenêtres intactes, il doutait que des intrus puissent être à l'affût dans les chambres. C'était rassurant. Ce qui l'était moins, c'était la personnalité de cette femme qui lui barrait le passage. Elle ne paraissait pas avoir peur, mais le rouge de ses joues trahissait son émotion. Elle était manifestement en colère et il pouvait difficilement l'en blâmer ; il ne pouvait espérer la voir rester calme alors qu'il venait de mentionner des menaces de mort. Elle aimait ce chalet où, peut-être, elle était née, et ne voulait certainement pas le voir se transformer en champ de bataille.

— Vous auriez dû me le dire, lui fit-elle remarquer, le menton levé. Dès votre arrivée, vous auriez dû me parler de ce danger.

— Je ne savais pas encore jusqu'à quel point il était fondé...

Ce n'était pas une très bonne excuse, il en était conscient.

— ... mais vous avez raison, j'aurais dû vous informer.

— D'où viennent ces menaces ?

— Nous n'en savons encore rien.

Il jeta un regard à sa montre. L'adjoint du shérif lui avait assuré qu'il serait là dans une demi-heure. Blake lui avait fourni le numéro de la plaque d'immatriculation de la camionnette des cagoulés, qu'il avait noté pendant les échanges de tirs. Cela leur donnait peut-être une chance de les intercepter...

— Je vais jeter un coup d'œil à l'étage, avant de...

— Une minute...

Sans la brandir vraiment comme une menace, Sarah tint la batte de base-ball devant elle.

— Vous n'irez nulle part avant de m'avoir tout expliqué, dit-elle fermement. Pourquoi le général a-t-il reçu des menaces ? Est-ce qu'il y a un risque... de terrorisme ?

En tant qu'officier de rangers, Blake avait appris aussi bien à mener un interrogatoire qu'à y résister. Mais ces techniques ne prévoyaient pas la manière d'éviter de répondre à une jolie propriétaire d'hôtel. Il soupira. Après tout, ils étaient du même côté...

— Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire.

— Vous me cachez donc encore des informations.

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Les menaces ne sont pas allées jusqu'au harcèlement. Il y a eu des fuites à l'état-major du général, et son ordinateur personnel a été piraté. On a retrouvé un impact de balle sur sa voiture de service, et il a reçu des e-mails assez menaçants. Ça a commencé quand on l'a nommé à la tête d'une commission budgétaire qui devait décider quelles bases et quels hôpitaux militaires allaient devoir fermer.

— Ces menaces à cause de questions financières ?

— Vous savez, à Washington, la plupart des choses tournent autour des finances.

— Menacé de mort pour des questions d'argent... C'est tellement stupide !

— Mais ça reste dangereux. Des assassins en complet-veston peuvent tuer aussi bien que des terroristes armés de machettes.

— Ces types, devant le chantier, vous n'avez pas eu trop de mal à les mettre en déroute...

Il aurait préféré passer pour un héros ayant défait seul un groupe bien entraîné, mais tel n'avait pas été le cas. Elle avait raison, cela n'avait présenté aucune difficulté particulière.

— Ce n'étaient pas des professionnels, répondit-il calmement.

— Vous allez essayer de les retrouver ?

— Lorsque Kovac sera là, oui.

Toujours sur sa marche d'escalier, Sarah tapotait pensivement sa paume de sa batte, les sourcils froncés. Elle songea que Blake aurait quelques raisons de la trouver un peu ridicule, avec sa parka ouverte sur son pyjama à angelots joufflus, mais sa posture décidée et l'expression grave de ses yeux sombres lui donnaient une certaine dignité.

— Bon, faites ce que vous avez à faire, lui dit-elle finalement.

Il sourit, amusé.

— Vous prenez le commandement ?

De nouveau, le joli petit menton se releva comme pour un défi.

— Quand il s'agit de ma maison, oui, répondit-elle. Vous vous occupez de ces types et moi, je fais en sorte que nous soyons en sécurité chez moi.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Avec des renforts. Je vais appeler les jumeaux Reuben et leur demander de patrouiller autour de la maison. Ils peuvent tous les deux faire sauter les crochets d'un serpent à sonnette d'une seule balle, à cent mètres de distance.

— On peut aussi leur faire confiance ?

— Ils travaillent pour moi depuis leurs quinze ans : petits travaux, coupe de bois, gardiennage... Mais ils savent aussi préparer une chambre et dresser une table.

Blake hocha la tête.

— Très bien, appelez-les, alors...

— Ils seront heureux de vous rencontrer. La droguerie de leurs parents ne marche pas fort et ils songent sérieusement à s'engager dans l'armée.

Blake songea qu'il n'était peut-être pas le meilleur exemple à montrer à de jeunes recrues potentielles. A trente-cinq ans, il était décidé à quitter l'armée dans six mois, au plus tard. Il y avait dédié sa vie, mais il était fatigué de cette existence et plus encore de la guerre.

— Vous voulez bien vous pousser, que je puisse passer, s'il vous plaît ?

Elle s'écarta, se plaquant au mur ; au passage, Blake perçut un subtil parfum de cannelle. Son shampooing, peut-être... Une femme active et décidée. Elle le faisait penser à certaines de ses camarades, officiers dans l'armée.

L'étage était divisé par le couloir desservant les chambres et, sur la gauche, le palier s'élargissait par une mezzanine surplombant l'entrée. Les constructeurs de la vieille demeure ne l'avaient sans doute pas prévu ainsi, mais c'était un emplacement idéal pour observer, un peu tapi dans le renfoncement, les allées et venues dans l'établissement. Les huit chambres de ce niveau étaient faciles à défendre ; elles n'étaient accessibles que par le grand escalier et par un petit, de service, au sud, qui débouchait dans la cuisine, puis dans la cave. Pour autant que Blake pouvait le dire, toutes les fenêtres étaient équipées de triple vitrage, ce qui non seulement assurait l'isolation thermique, mais constituait aussi une relative protection contre les balles. Les portes étaient solides, épaisses, et celles qui donnaient sur

l'extérieur étaient munies de solides verrous. Jeremy n'avait pas tort, quand il comparait cette maison à une forteresse.

Blake visita les chambres une à une, ouvrant les placards, jetant un coup d'œil dans les coins et sous les lits. Les meubles anciens étaient de belle facture, en sapin ciré, comme il était traditionnellement de règle dans les Rocheuses. Le reste du décor était simple et frais, aussi impeccable que les quartiers d'un cadet de West Point, mais pas du tout aussi spartiate. En plus du menu des petits déjeuners et d'une carte des sentiers de randonnée du secteur, il y avait dans chacune des chambres un détail rappelant la nature environnante ; des choses toutes simples, comme des fleurs séchées, une corbeille de pommes de pin ou un mini-jardin de rocaille.

Il pouvait imaginer avec quel soin Sarah avait composé chacun de ces petits tableaux afin que le chalet paraisse chaleureux et accueillant aux nouveaux arrivants. L'endroit lui plaisait vraiment beaucoup, et il espérait vivement que la noce s'y déroulerait sans incident, malgré les événements de la nuit. Mieux valait que les invités soient rassemblés là, plutôt que dans un hôtel forcément ouvert à toutes les allées et venues, bien plus difficile à sécuriser.

Le dernier étage comportait des sanitaires collectifs ainsi qu'une grande pièce qui s'étendait d'une façade à l'autre du chalet. Elle était meublée d'une rangée de lits à une place, alignés contre une cloison de bois dissimulant un espace de rangement aménagé dans la pente du toit et auquel on accédait par une petite porte. Ce débarras était vide et, comme il n'y avait nulle trace d'effraction sur la porte ni sur la fenêtre, Blake s'estima satisfait de son inspection et redescendit d'un étage. Là, il fit une halte sur la mezzanine et, se tenant un peu en retrait dans le renfoncement, regarda les deux femmes parler entre elles à l'étage au-dessous. Emily, qui paraissait assez agitée, marchait de long en large. Ses boucles blondes tressautant au rythme de ses pas, elle montrait son téléphone portable et, d'une voix haut perchée, se plaignait amèrement à Sarah.

— Je ne peux pas croire que Jeremy propose d'organiser le mariage ailleurs ou de le reporter ! Il est absolument impossible que tout le monde puisse bousculer son agenda ainsi, au dernier moment. Impossible !

Son ton était encore monté d'une ou deux notes dans les aigus. Prenant bien soin de ne pas être vu, Blake s'adossa à la cloison. Affronter ce blond maelström aurait tout de la mission-suicide...

— ... C'est exactement ce que je voulais, continua-t-elle. Et lui aussi ! Nous n'avons aucun goût, ni l'un ni l'autre, pour ces noces de trois cents personnes où l'on ne connaît pas la moitié des invités. La famille, les amis proches, un bon gâteau et des fleurs, c'est tout ce que je veux, moi !

— Et c'est ce que tu auras, la rassura Sarah.

Elle avait échangé son drôle de pyjama et sa parka contre un jean confortablement usé et un gros pull vert olive dont elle avait retroussé les manches sur ses avant-bras.

Elle passa ses doigts dans sa chevelure flamboyante. Cette masse lumineuse aux reflets blonds et roux à la fois était la première chose qu'il avait remarquée lors de leur rencontre, la veille. Et, aussi, la captivante intensité de ses yeux aux iris si sombres qu'ils en paraissaient presque noirs.

— Nous aurions dû filer à Las Vegas, reprit Emily. Et nous marier là-bas.

— Ma foi, vous le pouvez toujours, si c'est ce que vous voulez.

— Non, je ne veux pas prononcer mes vœux devant un sosie d'Elvis Presley. Qu'est-ce que Blake a dit ? Ça changerait beaucoup de choses s'il était convaincu que le mariage doit avoir lieu ici et pas ailleurs... Oh ! s'il te plaît, Sarah, parle-lui !

— Je ne vois pas ce que ça changera...

— S'il te plaît...

Par la fenêtre, Blake vit les lumières clignotantes d'une voiture de police qui vint s'immobiliser sur le parking. Kovac n'avait pas perdu de temps. Avec un peu de chance, ils ne mettraient peut-être pas longtemps à retrouver la trace des quatre hommes du site de forage. Il descendit l'escalier en hâte et alla ouvrir la porte d'entrée.

Kovac était accompagné de deux autres policiers. Il ne fallut qu'un coup d'œil à Blake pour les jauger ; ils ressemblaient tous les trois aux hommes avec lesquels il avait l'habitude de travailler. Ils portaient des gilets pare-balles en Kevlar ainsi, bien sûr, que leur ceinture d'armes.

A peine étaient-ils entrés qu'une camionnette se gara à son tour devant la maison et que deux jeunes hommes vigoureux en sortaient, presque identiques avec leurs fossettes, leur tignasse épaisse et leur large sourire : c'étaient les jumeaux Reuben. Quand ils virent les policiers et leur équipement, leur excitation monta d'un cran.

Sarah les prit à part pour leur expliquer la situation.

Blake se tourna vers Kovac.

— Vous avez pu tracer la plaque d'immatriculation de la fourgonnette ?

— Oui, sans problème, répondit le policier avec son accent traînant de l'Ouest. Elle appartient à Tyler Farley, que nous connaissons bien, ici. Un de nos habitués, en quelque sorte...

Il eut un sourire bref.

— Farley et ses copains sont parmi les fauteurs de troubles les plus actifs du coin, mais je ne les aurais jamais crus capables d'une tentative de meurtre.

— Pourquoi ?

— Trop de bières. Pas assez de cervelle.

Comme Blake avait pu le constater, il ne s'agissait pas de pros. Ils n'étaient même pas assez malins pour camoufler leur plaque d'immatriculation.

— Ils vivent dans le secteur ?

— Ouais, dans une baraque à une vingtaine de minutes d'ici. J'ai envoyé un de mes hommes y jeter un coup d'œil. J'ai aussi passé le mot aux hôpitaux, dispensaires, aux médecins de la région, au cas où quelqu'un se pointerait chez eux avec une blessure par balle.

— Le gars que vous avez envoyé là-bas, vous pensez qu'il est arrivé ?

Kovac consulta sa montre.

— A l'heure qu'il est, certainement, oui.

— Vous pouvez l'appeler, pour vérifier ?

Tandis que l'adjoint du shérif prenait son téléphone, Blake envisagea les différentes possibilités. On pouvait imaginer que Farley avait été engagé pour mettre la pagaille devant le site de forage. Lui et ses racailles des bois ne résisteraient probablement pas longtemps à un interrogatoire en règle et donneraient certainement le nom de leur commanditaire. La complication venait du fait qu'ils avaient en leur possession un fusil d'assaut, avec un magasin dont la capacité dépassait sans doute de beaucoup ce qu'autorisaient les lois du Colorado...

Kovac abaissa la main qui tenait son téléphone.

— Oui, il est sur place, annonça-t-il. La camionnette est garée devant leur cabane et toutes les lumières sont allumées.

— Bien, dites-lui de ne surtout rien faire avant notre arrivée. S'ils s'en vont, qu'il les suive.

— D'accord, commandant. Je pense qu'on peut leur mettre la main dessus sans avoir à utiliser les armes. On les connaît bien.

Blake hocha la tête, satisfait. Lorsque l'adjoint du shérif referma son téléphone, il lui dit :

— Bon, allons-y. Je vous suis avec ma voiture.

Un éclair blond vénitien vint se placer près de lui.

— Je viens avec vous, dit Sarah.

Elle avait un fusil dans les mains, mais Blake n'avait pas la moindre intention de la laisser s'en servir.

— Nous avons un accord, lui rappela-t-il. Vous restez en sécurité et moi, je...

— J'ai promis de ne pas être dans vos jambes, c'est tout.

Elle se tourna vers l'adjoint.

— Ça vous ennuie, si je vous accompagne ?

— Mais pas du tout, Sarah.

Blake essaya toutefois de l'en dissuader par un nouvel argument.

— Vous ne pouvez pas laisser Emily seule ici.

— Elle ne sera pas seule. Les jumeaux vont rester avec elle pour la nuit.

J'ai toute confiance en eux.

Elle agita les clés du SUV de location.

— Je peux conduire ?

Sans répondre, Blake lui prit les clés et se dirigea vers la porte. Il ne voyait qu'une seule raison pour que Sarah veuille quitter son cher B & B pour courir après les voyous : elle devait vouloir lui parler du mariage. En tant que témoin de Jeremy, il était en quelque sorte l'*alter ego* de Sarah au niveau des responsabilités. Mais, pour le moment, il n'avait pas du tout la tête à parler de pièce montée ou d'arrangements floraux.

En bouclant sa ceinture, elle demanda :

— Avez-vous parlé à Jeremy ?

— Pas encore.

— Tant mieux, parce que j'espère que vous allez lui dire que les plans doivent demeurer inchangés. Emily tient beaucoup à ce que la noce se déroule chez moi, et comme prévu.

— La décision sera prise en fonction de la situation, répondit-il froidement. La sécurité du général est ma priorité numéro un.

— Nous sommes les témoins, ne l'oubliez pas. C'est notre boulot, à tous les deux, de veiller à ce que les mariés soient satisfaits.

— Merci de me rappeler à mes devoirs...

— Au fait, pour l'enterrement de vie de garçon, avez-vous prévu une stripteaseuse ? Parce qu'il y a une boîte, à Carbondale, qui aura certainement ce qu'il vous faut. Il suffira de les appeler.

Décidément, cette femme aimait commander et tout diriger.

— Je pense que je pourrai me débrouiller seul, grommela-t-il.

— Je n'en doute pas.

Elle lui jeta un regard amusé.

— Je me demande quel est votre genre préféré... La petite soubrette en tablier ? L'écolière dissipée ? Non, je sais ! La soumise !

— Le rôle vous intéresse ? demanda-t-il avec un sourire en coin.

— Non, d'ordinaire, c'est plutôt moi qui tiens la cravache...

Si elle avait voulu le troubler, c'était réussi. Il essaya de se concentrer sur la vision des feux arrière de la voiture de Kovac, mais son esprit vagabondait, visualisant de longues jambes gainées de bas résille et un bustier de cuir moulant les seins de Sarah. Ce n'était qu'une vue de l'esprit, car il ne l'avait jamais vue qu'habillée...

Il se força à revenir à la réalité. Ils allaient au-devant d'une dangereuse confrontation et ce n'était pas le moment de perdre ses moyens.

— Vouloir à toute force m'accompagner a été une erreur, Sarah. Une grave erreur... Votre troisième, en fait.

— Que voulez-vous dire ?

— La première a été de ne pas me laisser vous emmener en ville. La deuxième, de me suivre à l'intérieur du chalet, alors qu'on pouvait très bien nous y avoir tendu une embuscade. La troisième, de vous imposer dans cette voiture.

— Je suis bien désobéissante, n'est-ce pas ? répondit-elle sans se frapper.

Il s'éclaircit la voix.

— Il va pourtant falloir que vous obéissiez, au moins un minimum. Lorsque nous arriverons devant chez ce Farley, je veux que vous restiez ici, dans ce véhicule, à l'abri. C'est bien compris ?

Elle acquiesça.

— Et lorsque vous parlerez à Jeremy, vous lui direz quoi ? demanda-t-elle.

— Que votre B & B me paraît un endroit excellent pour y célébrer son mariage. Le chalet est assez sûr et facile à défendre. Il est suffisamment

isolé pour qu'il soit difficile à un intrus de se mêler aux invités. Toutefois, si un réel danger se précise, il faudra changer nos plans.

— J'espère de tout mon cœur que ça n'arrivera pas.

Devant lui, Kovac éteignit ses feux en se garant sur le bas-côté de la route. Blake en fit autant. Avant de descendre de voiture, il répéta, d'un ton ferme :

— Nous sommes bien d'accord, Sarah ? Vous restez bien tranquillement assise ici !

Sa réaction le surprit. Elle se pencha pour lui toucher le bras. Une lueur très douce passa dans ses yeux et ses lèvres s'écartèrent comme pour un baiser.

— Faites bien attention à vous...

Elle pouvait réellement être adorable, quand elle le voulait, mais il n'était pas vraiment dupe de son air angélique et de ses yeux de biche aux longs cils. Il avait pu voir à quel point elle était déterminée, lorsqu'elle avait un but. Tout comme lui, d'ailleurs...

Il rejoignit Kovac et ses hommes. Il ne leur fallut que quelques secondes pour établir un plan d'action. Les policiers se posteraient à l'avant et à l'arrière de la cabane. Blake se plaquerait contre la façade, à côté de l'entrée, prêt à intervenir en voltige, en cas de besoin. Kovac se présenterait à la porte pour parlementer. Avec un peu de chance, Farley et ses hommes se rendraient sans résistance.

Ils prirent rapidement position. Son Beretta en main, Blake s'aplatit entre la porte et la fenêtre, prêt à toute éventualité.

— Tyler Farley, appela Kovac, c'est l'adjoint David Kovac. La maison est cernée. Ouvrez !

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit une voix à l'intérieur.

— Jetez vos armes et sortez un par un, les mains en l'air !

— Non... J'ai un gars qui peut pas marcher.

— D'accord, répondit Kovac. Si l'un de vous peut le soutenir, c'est O.K. pour nous !

De son poste, tout près de la fenêtre, Blake percevait le bruit d'une discussion animée à l'intérieur. Il ne pouvait pas en saisir les mots, mais le ton ne laissait aucun doute. Le blessé était probablement partisan de se rendre et d'autres refusaient...

— On se dépêche un peu ! reprit Kovac. Vous avez cinq secondes pour sortir.

Blake grimaça. S'il avait pu mener lui-même la négociation, il n'aurait pas imposé aussi rapidement un ultimatum. Il fallait laisser au cerveau épais de Farley un minimum de temps pour comprendre qu'il avait tout intérêt à coopérer.

— Je répète : les mains en l'air et sans les armes ! lança Kovac.

La porte s'ouvrit brusquement. L'homme qui sortit et se campa sous le porche portait toujours sa cagoule et tenait son fusil d'assaut canon vers le bas, mais il avait le doigt posé sur la queue de détente. Il ne remarqua pas la présence de Blake derrière lui.

— Jette ton arme ! lui cria Kovac.

Instantanément, les points rouges du viseur électronique de l'adjoint et d'un autre policier se posèrent sur la poitrine du voyou. Il n'avait aucune chance et serait probablement abattu avant même d'avoir pu lever son arme. La solution sage aurait été de se rendre, mais Blake soupçonnait que l'homme agissait plutôt par impulsion que par réflexion.

D'une détente brutale de la jambe, il le frappa au genou pour le déstabiliser puis le plia en deux d'un formidable coup de poing au ventre. L'homme dégringola du perron et s'effondra dans la neige.

Braquant alors son pistolet vers la cabane, Blake cria, d'un ton sans réplique :

— Les autres, dehors ! Plus vite que ça !

Deux hommes parurent à la porte, tête nue. L'un d'eux avait un pansement de fortune au bras et grimaçait de douleur.

— Faut que je voie un docteur, geignit-il.

— Il est où, le quatrième ?

— Il peut pas marcher...

Kovac et ses hommes se ruèrent à l'intérieur. Quelques secondes plus tard, la situation était sous contrôle. L'une des voitures de police emmena les blessés à l'hôpital, tandis que Kovac et Blake interrogeaient Farley.

— Qui vous a engagé ?

— J'sais pas son nom.

Tyler Farley était un maigrichon aux dents gâtées. Son visage, peut-être prématurément ridé, rendait toute estimation de son âge difficile.

— Il nous a dit que c'était pour faire une blague.

— Comment vous a-t-il contactés ?

— Sur mon portable.

Farley paraissait nerveux ; un peu de salive mouillait les coins de sa bouche.

— Il m'a payé trois mille dollars d'acompte. Personne ne devait être blessé.

Blake avait peine à croire que l'homme pouvait être assez stupide pour s'imaginer que tout ça n'était qu'une plaisanterie.

— Qu'est-ce que vous étiez censés faire ?

— Enlever la fille. Emily Layton.

Ce qui pouvait se révéler un efficace moyen de pression sur le général...

— Et ensuite ?

— Une fois qu'on l'avait, on devait appeler un certain numéro. Alors, le gars nous dirait où on devait la lui amener et nous refilerait le reste du fric.

— Vous l'avez appelé, ce numéro ?

— Pas encore.

Blake regarda sa montre. Depuis qu'il avait surpris Farley et ses hommes dans la clairière du chantier, il ne s'était guère passé plus de deux heures. Il était encore temps, mais s'ils voulaient mettre la main sur l'homme qui avait engagé ces quatre clowns, il allait tout de même falloir faire vite.

4

Sarah s'en voulait d'avoir suivi Blake et mettait son impulsion sur le compte du trop-plein d'adrénaline qui courait dans ses veines. D'ordinaire, elle se montrait plutôt prudente et ne courait aucun risque inutile. Mais l'aventure rocambolesque qu'elle venait de vivre, l'arrivée du beau ranger, et ce qui s'était ensuivi l'avaient rendue un peu aveugle au danger.

A présent, assise sur le siège passager du SUV, elle pouvait reprendre un peu ses esprits. L'approche très tactique, militaire, de la cabane par Blake et les policiers avait fini de la convaincre que la situation était sérieuse et tendue. Les cris, les armes, et l'instant terrifiant avant que Blake neutralise spectaculairement l'homme au fusil et à la cagoule, lui avaient glacé le sang. Même s'il n'avait pas été nécessaire de tirer un seul coup de feu, l'affaire avait été chaude et aurait pu très mal tourner.

Elle se sentait un peu honteuse et se dit qu'elle devait des excuses à Blake. Après l'avoir vu en action, elle comprenait fort bien ses réticences à l'avoir auprès de lui. De plus, il avait bien autre chose à faire que de s'occuper d'engager une stripteaseuse pour la soirée d'enterrement de vie de garçon de Jeremy.

Elle pensait à tout cela quand elle le vit revenir à grands pas vers la voiture. Il ouvrit la portière, s'installa au volant et, avant qu'elle ait pu articuler le moindre mot d'excuse, lui dit tout à trac :

— J'ai besoin de votre aide.

— Mon aide... ? bredouilla-t-elle.

Après la scène à laquelle elle venait d'assister, c'était tout juste si elle ne le voyait pas comme un super-héros, doté de tous les pouvoirs et capable de tout régler seul.

— Farley a été engagé par téléphone, expliqua-t-il. Un inconnu lui a offert de l'argent pour enlever Emily. Il doit le rappeler pour lui fixer un rendez-vous. Je vais téléphoner à sa place, avec son portable. Si le commanditaire veut parler à Emily, pouvez-vous tenir son rôle ?

— Mais je n'ai pas du tout la même voix qu'elle !

— Je serais surpris qu'il la connaisse. Vous pouvez un peu déguiser la vôtre ?

— Comme ça ?

Elle monta dans les aigus.

— Bonjour, je m'appelle Emily, et je vais me marier...

Blake eut un petit sourire.

— Ça, on dirait Minnie téléphonant à Mickey. Si vous pouviez faire un peu mieux...

Elle essaya.

— Bonjour, je m'appelle Emily.

— C'est mieux, bien mieux.

Il mit en route le moteur ainsi que le chauffage.

— Ça fait un bruit de fond, expliqua-t-il, qui déguisera encore un peu plus nos voix.

— Pourquoi devez-vous prendre le rôle de Farley ? Il ne serait pas plus simple de lui faire appeler ce numéro, puisque vous l'avez sous la main ?

— Je ne lui fais pas confiance ; il pourrait donner des soupçons à son commanditaire. Vous êtes prête ? Je mets le haut-parleur.

Jouer un rôle n'entraîne pas vraiment dans son domaine de compétence, mais Sarah tenait à montrer sa bonne volonté. Elle acquiesça.

A la quatrième sonnerie, une voix d'homme répondit et demanda :

— Vous avez le colis ?

— Salut, dit Blake. Comment vous savez que c'est moi ?

— Parce que votre numéro s'affiche, idiot ! répondit la voix, glaciale.

— Bon, j'ai la fille. Vous avez mon fric ?

Sa voix grave et chaude s'était muée en un filet aigre. Sarah était aussi surprise qu'impressionnée.

— Vous l'aurez quand vous me la livrerez, reprit la voix. Vous ne lui avez pas fait de mal, j'espère ?

— Elle n'a pas tellement apprécié d'être menottée, mais ça va... Elle est vraiment mignonne...

— Vous lui avez bandé les yeux ? Je vous avais dit de le faire.

— Bien sûr ! s'empressa de répondre Blake. Vous voulez lui parler ?

— Oui !

La réponse était brève et sèche, impatiente.

Blake lui tendit l'appareil en lui murmurant :

— A vous, Emily.

Sarah essaya de s'imaginer comment son amie réagirait si elle était enlevée. Elle ne pleurerait pas, non, elle était tout de même plus forte que ça. Mais elle serait terrifiée, à l'évidence. Elle s'efforça de mettre un tremblement dans sa voix et dit, fébrilement :

— Je vous en prie, je vous en prie, aidez-moi ! Si c'est une rançon que vous voulez, mon père paiera ! Il paiera ce que vous voudrez !

— Vous n'avez pas été blessée ? demanda la voix, méfiante.

— J'ai peur ! répondit Sarah, ce qui n'était pas tout à fait un mensonge. Il faut m'aider !

Blake leva son pouce en signe d'approbation et lui reprit le téléphone.

— Bon, vous l'avez entendue, dit-il à l'homme. Alors, où je vous la livre ?

— Sur le parking qui est derrière le Laughing Dog Saloon, sur Bridge Road, à la sortie de Carbondale. Et dépêchez-vous un peu. Ça fait une heure que j'attendais des nouvelles...

— On n'a pas tellement traîné... Juste bu un coup, mes potes et moi, pour fêter ça.

— Et ne m'amenez pas vos bons à rien. Juste vous et la fille. Les yeux bandés, j'insiste là-dessus.

Blake coupa la communication, ouvrit sa portière et fit signe à Kovac, qui s'approcha. Puis il se tourna vers Sarah, prêt à lui dire quelque chose, mais elle le devança.

— Il faut que je vous dise quelque chose.

— Quoi donc ?

A la lumière du plafonnier de la voiture, elle voyait parfaitement sa barbe naissante et l'intensité de ses yeux bleus.

— Je vous dois des excuses. Je n'avais pas pris la menace suffisamment au sérieux.

Les coins de la bouche de Blake se retroussèrent légèrement.

— Excuses acceptées. Et vous avez fait du très bon boulot en parlant à ce type.

Ce compliment procura à Sarah un plaisir très intense qui l'étonna, tout comme l'étonnait ce besoin qu'elle ressentait de lui faire plaisir.

— Je ne vous causerai plus d'ennuis.

Blake quitta le SUV pour rejoindre Kovac, et Sarah les suivit. Entre ces deux armoires à glace, elle se sentait comme une petite souris.

Blake résuma la conversation téléphonique à l'intention du policier et ajouta :

— J'espérais qu'il nous indiquerait une adresse, celle d'un hôtel, par exemple, où vous auriez pu l'arrêter. Au lieu de ça, il a manifestement l'intention de procéder comme pour un échange d'otages, sans doute parce qu'il ne veut pas que Farley ait la moindre chance de le voir d'assez près pour pouvoir ensuite le reconnaître.

— Et Emily ? demanda Sarah. S'il la prend en otage, elle sera capable de l'identifier et alors...

— Oui, alors ce sera mauvais pour elle, compléta Kovac.

— Pas forcément, dit Blake. Il s'est plusieurs fois montré préoccupé à l'idée qu'elle avait pu être blessée et il exige qu'elle ait les yeux bandés. Je n'ai pas l'impression qu'il veuille lui faire du mal.

— L'enlèvement est un crime, dit Kovac, qui ne paraissait pas convaincu. Même si le ravisseur est un néophyte, il ne voudra pas laisser de témoin derrière lui...

Sarah frissonna en pensant à ce qui aurait pu arriver, si Emily et elle ne s'étaient pas enfuies. Personne ne les avait jamais vraiment préparées à un danger de ce genre. Comme Hansel et Gretel, un simple message avait suffi à les attirer en pleine nature. Bien qu'elle se soit excusée auprès de Blake, elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir de ne pas les avoir prévenues.

— Il nous faut un plan, reprit celui-ci. Ce sera peut-être notre seule occasion de pouvoir capturer ce type.

— Je peux demander des renforts, proposa Kovac.

— Pas le temps. L'homme n'aime pas attendre, et il a dit à Farley de se presser... Et c'est bien ce que nous allons faire, continua Blake d'un air décidé. Je vais prendre la camionnette de ces idiots et je porterai une cagoule de ski. Vous, Kovac, vous suivrez à quelque distance dans mon SUV. Nous resterons en contact par téléphone. Quand j'approcherai du saloon dont il a parlé, je rappellerai ce type et j'essaierai de l'occuper. Vous, vous approcherez par-derrière et à nous deux, nous le maîtrisons.

— Et moi ? fit Sarah.

— Vous, vous en avez fait assez, lui répondit Blake. L'autre policier va emmener Farley pour le mettre en prison. Je suppose qu'il peut vous ramener...

— Une minute, intervint Kovac. Et si l'homme veut voir Emily ? Sarah pourrait continuer à jouer son rôle.

— Impossible, objecta celle-ci. Nous ne nous ressemblons pas du tout.

— Elle a raison, dit Blake. On peut à la rigueur confondre leur couleur de cheveux et leur silhouette, mais pas davantage. Emily est pâle et délicate. Jeremy dit toujours que c'est une rose blanche...

Et moi, alors ? songea Sarah. *Je ressemble à un gros cactus, c'est ça ?*

Kovac la regardait attentivement.

— A une certaine distance, je trouve que Sarah peut tout à fait évoquer Emily, dit-il. Surtout si un bandeau lui recouvre la moitié du visage...

— Ou avec un sac sur la tête, grogna-t-elle à mi-voix.

Blake ignora sa remarque et s'adressa directement à Kovac.

— Vous connaissez bien Sarah ?

— Plutôt, répondit celui-ci, surpris, en haussant les épaules. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que, généralement, les policiers détestent avoir des non-professionnels dans les jambes. Vous, ça n'a pas l'air d'être votre cas.

— C'est que nous avons déjà travaillé ensemble, expliqua l'adjoint du shérif en tapotant amicalement l'épaule de Sarah. Sarah est secouriste, et elle participe régulièrement à des opérations de sauvetage en montagne. Je l'ai vue dans le feu de l'action, et j'ai confiance en elle.

— Merci, David, dit-elle avec un sourire.

— J'irai même plus loin, ajouta Kovac. J'aime mieux l'avoir avec nous que certains de mes gars.

— Bon, fit Blake. Dans ce cas...

Il se dirigea vers la camionnette de Farley et lança par-dessus son épaule :

— Sarah monte avec moi.

Les oreilles encore rouges des compliments de l'adjoint du shérif, Sarah suivit Blake. Elle n'était peut-être pas une fleur délicate comme Emily, mais David Kovac était heureux de l'avoir de son côté. Elle avait toujours aimé « jouer dans l'équipe », comme elle disait. Elle n'était pas la reine du bal, les hommes ne se pressaient peut-être pas autour d'elle comme des guêpes

sur un pot de miel, mais ils l'acceptaient parmi eux et avaient confiance en elle.

Comme elle s'y attendait, la camionnette de Farley était une véritable poubelle, pleine de saletés diverses : vieux emballages de fast-food, vieilles boîtes de cartouches, vêtements sales et déchirés... Il y avait aussi des chiffons tachés de sang qui rappelaient que deux blessés avaient été transportés récemment dans cette épave.

Elle se souvenait de sa frayeur lorsqu'elle avait vu Blake et les policiers encercler la cabane. Pendant qu'il s'installait tranquillement au volant, elle s'efforça de respirer calmement, pour apaiser ses nerfs, et se concentra sur sa mission. Si jamais elle lui laissait voir sa peur, il refuserait de l'emmener, elle le savait.

— Avec quoi pourrais-je me faire un bandeau ? demanda-t-elle.

— Il y a peut-être quelque chose, là derrière, qui ferait l'affaire.

— Ah non, alors ! protesta-t-elle avec une grimace de dégoût. Je ne veux rien toucher des saletés qui sont là et moins encore les mettre sur ma peau !

— Voyez si vous avez quelque chose sur vous, dit-il en démarrant la camionnette. Vous savez où c'est, le Laughing Dog ?

— Oui, prenez à gauche, et ensuite à droite sur la route principale...

Elle défit la fermeture à glissière de sa parka et regarda ce qu'elle portait sur elle. Son pull, son jean, ses sous-vêtements ne lui fournissaient pas un grand choix.

— Au lieu d'un bandeau, je peux peut-être rabattre ma casquette sur les yeux, proposa-t-elle.

— Je ne vais pas vous faire approcher cet homme d'assez près pour qu'il voie bien tous les détails, mais vous l'avez entendu comme moi : il veut qu'Emily ait les yeux bandés.

— Vous n'auriez pas un foulard ?

— Non. Et vous ?

Il y avait bien une pièce de son habillement qui pourrait faire l'affaire, songea-t-elle.

— Peut-être que je pourrais utiliser mon soutien-gorge ? Il est noir.

— Ah oui ? fit Blake d'un air coquin et moqueur. Avec de la dentelle ?

Elle poussa un soupir.

— Non, tout simple. C'est un soutien-gorge de sport.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle était en train de parler de ses sous-vêtements avec lui...

— Coton et Lycra. Aucune fioriture...

— Faites voir ça, un peu ?

Sarah retira sa parka et passa ses bras sous son pull. Elle baissa une bretelle, puis l'autre, et défit l'attache dans son dos. Bien qu'elle n'ait pas exposé un centimètre de chair, elle se sentait nue et se félicitait du fait que le peu de lumière cachait la rougeur qui lui était montée aux joues. C'était cependant une sensation moins désagréable que la peur... Elle repassa ses bras dans les manches, tira la pièce de lingerie de sous son pull et la tendit devant lui.

— Ta-da !

— Eh bien, ça fera un bandeau parfait, dit-il, satisfait.

— Ben voyons ! On voit bien que ce n'est pas vous qui allez avoir un soutien-gorge sur la figure !

— Cela ne sera pas long... Il faudra de toute façon faire vite, pour ne pas laisser le temps à notre ami de comprendre ce qui lui arrive. Et il va sans dire que vous resterez dans la camionnette.

Elle remit sa parka, hésita une seconde, puis demanda :

— J'ai une question... Si on essaie d'atteindre le général, pourquoi ne pas s'en prendre directement à lui, plutôt qu'à Emily ?

— Parce que c'est beaucoup plus compliqué. Il est très protégé et il se méfie. Tandis qu'en enlevant Emily, qui est une cible bien plus facile, ils peuvent espérer avoir une monnaie d'échange avec lui.

— D'échange pour quoi ?

— Pour obtenir une rançon, déjà. Et puis peut-être pour essayer de le forcer à revoir sa position sur une question concernant le budget de la Défense. S'attaquer à la famille d'un homme, c'est viser son point faible. Pour lui-même, le général n'a absolument peur de rien. Pour les siens, c'est autre chose. Il ferait n'importe quoi, même aller contre ses propres principes, pour les protéger.

— Vous vous êtes déjà occupé de ce genre d'affaire ?

— J'ai suffisamment traîné au Moyen-Orient pour savoir que les terroristes ne se servent pas uniquement d'explosifs. La peur est une arme très puissante, elle aussi.

Sarah n'avait jamais été confrontée à la guerre, mais elle voulait bien le croire.

— On dit pourtant qu'il ne faut jamais céder à la terreur, remarqua-t-elle.

— Sans doute. Mais on ne peut pas non plus l'ignorer...

Sur ces mots, il installa dans son oreille l'écouteur de son kit mains libres de son téléphone.

— Je vais faire le point avec Kovac, expliqua-t-il.

Sarah s'appuya contre le dossier de son siège et regarda, par la vitre, la forêt enneigée. Les Rocheuses étaient un endroit merveilleux où vivre. Nulle part ailleurs, elle ne se sentait autant chez elle. Pourtant, c'était un milieu difficile et dangereux. Chaque année, on déplorait des dizaines de morts par accident. En vivant ici, on apprenait la prudence, mais il n'était pas non plus question de laisser la peur vous clouer au coin du feu. Sans prise de risques, la vie manquait de sel.

Blake termina sa conversation.

— La réception est bien meilleure ici qu'à votre chalet, dit-il. Tout à l'heure, j'ai essayé deux fois d'avoir Jeremy, mais ça a coupé tout de suite.

— Il est avec son père ?

— Oui. Et chacun essaye de rendre l'autre complètement dingue...

— Je suppose que le général n'est pas ravi de ce mariage. Le père d'Emily est un politicien bien connu pour ses prises de position défavorables à l'armée.

Blake esquissa un sourire.

— Ça... Lorsque ces deux-là vont échanger une poignée de main, ça va probablement vite tourner au bras de fer...

— Et vous trouvez ça drôle ?

— Ma foi, plutôt, oui. Pas vous ?

Parce que Emily était une bonne amie, Sarah prenait à cœur ses problèmes familiaux et avait réfléchi à la manière d'éviter un affrontement entre les deux pères.

— Depuis que je sais, je me prépare à lancer des sujets de conversation inoffensifs, pendant leur séjour chez moi, comme la météo ou le sport...

— Oubliez le sport. Le sénateur est un supporter des équipes de foot de la côte Ouest et le général, de la côte Est.

Cela promettait de longs et inconfortables silences, les deux hommes se regardant en chiens de faïence.

— Vous n'auriez pas une idée ? lui demanda-t-elle. Après tout, vous et moi n'avons pas grand-chose en commun. De quoi pourrions-nous parler

sans problème ?

— De secours en montagne, peut-être. Comment vous êtes-vous lancée là-dedans ?

— J'ai suivi une formation spécifique, il y a quelques années. Je faisais de l'alpinisme, déjà.

— Moi aussi.

Il semblait qu'ils avaient quelques intérêts en commun, tout compte fait...

— Vous skiez ?

— Bien sûr, je suis un ranger. Un peu de snowboard, aussi, pour le plaisir. Mais ce que j'aime surtout, c'est le ski de randonnée.

C'était sa passion, à elle aussi. Elle le pratiquait depuis l'adolescence.

— Et le rodéo ? demanda-t-elle.

Après tout on était dans l'Ouest...

— Aimez-vous le rodéo ?

— Je n'en suis pas fou. Ma famille possède une ferme dans le Wisconsin, alors je n'ai pas manqué de vaches et de chevaux durant mon enfance et mon adolescence.

— Moi, je trouve ce genre de spectacle cruel pour les animaux. Je m'inquiète davantage pour le cheval que pour le cavalier...

— Les cow-boys ne sont pas vos héros, alors ?

— Non, pas vraiment.

Les lumières du tableau de bord soulignaient les pommettes hautes et la mâchoire carrée de Blake. Quand il sourit de nouveau, elle remarqua que sa lèvre inférieure était légèrement plus pleine que l'autre.

— Eh bien vous voyez, Sarah, en fait, nous n'avons aucun mal à trouver des sujets de conversation.

Ce n'était pas ce qu'elle aurait imaginé de prime abord, mais elle ne tarda pas à poser une question après l'autre, curieuse d'en savoir davantage sur son compagnon. Elle s'aperçut que, finalement, ils avaient beaucoup de goûts communs et avaient connu la même enfance libre, en plein air. De ce point de vue-là, ils étaient tout à fait compatibles.

Ils l'étaient plus encore sur l'autre... Emily n'avait pas manqué de remarquer sa réaction quand elle avait fait la connaissance de Blake : elle avait rougi jusqu'à la racine des cheveux. Elle avait toujours eu un faible pour les hommes au torse large et aux longues jambes, et le voir en action était un spectacle des plus intéressants.

Elle détacha pourtant son regard de son profil et feignit de s'intéresser au soutien-gorge qu'elle tenait toujours dans ses mains. Elle n'avait pas du tout envie d'être attirée par Blake. Le week-end s'annonçait bien assez difficile comme cela.

— Prenez à gauche...

Il roulait à bonne allure. Aucun autre véhicule ne circulait, et la route était dégagée, car le chasse-neige était passé.

— On est à peu près à dix minutes, l'informa-t-elle.

— Très bien, mettez votre bandeau.

En grommelant vaguement, elle retira son bonnet et noua le soutien-gorge autour de sa tête. De loin, cela pouvait passer pour un bandeau, bien qu'elle vît toujours à travers. Elle le mit en place au mieux.

— Espérons que ça marchera, dit-elle en soupirant.

— Si nous attrapons ce type, peut-être que la menace s'éloignera et que le mariage pourra se dérouler sans problème...

Il prit le téléphone de Farley dans sa poche et le lui tendit.

— Je vais entrer en contact avec lui. Si vous pouviez appuyer sur le bouton de l'appareil quand je lui parle...

Elle fit ce qu'il lui demandait et le kidnappeur répondit à la première sonnerie.

— On approche, lui annonça Blake de sa voix contrefaite. Où voulez-vous qu'on se rencontre, exactement ?

— J'ai changé d'avis, répondit l'homme. L'opération est annulée.

— Comment ça ? J'ai fait ce que vous vouliez !

— J'ai changé d'avis, répéta l'homme sèchement. Ne m'appellez plus, désormais.

— Mais vous pouvez pas me laisser tomber comme ça, vous me devez du pognon !

Blake mettait dans sa voix un ton geignard très convaincant.

— Et la fille, alors ? J'en fais quoi ?

— Débarrassez-vous d'elle.

Sarah sentit un frisson lui parcourir l'échine. Cet homme ordonnait la mort d'Emily comme on commande une pizza.

— Vous voulez qu'on la descende ? fit Blake, toujours dans son personnage. Ça va être beaucoup plus cher...

— Faites-en ce que vous voulez et faites-le lentement, méthodiquement... Qu'elle le sente passer ! Prenez votre plaisir, ça vous

tiendra lieu de paiement.

Un muscle tressautait sur la mâchoire de Blake, mais il s'efforça de conserver le même ton de voix.

— Vous nous devez encore du fric. La moitié avant et le reste à la livraison, vous aviez dit. On est loin du compte !

— Laissez tomber. Je sais qui vous êtes.

— Vous savez qui je suis ?

La voix de l'homme devint plus glaciale encore.

— Arrêtez ce petit jeu, je vous dis ! Vous n'êtes pas de force !

— Il faut qu'on parle, dit alors Blake sans plus déguiser sa voix.

— Oh ! On parlera, soyez sans crainte. Mais pas tout de suite. Bonne nuit, major Randall.

Et la communication fut coupée.

OceanofPDF.com

5

D'un coup de volant plutôt rageur, Blake fit quitter la route à la camionnette de Farley et se gara sur le bas-côté. Il reprit le téléphone des mains de Sarah et rappela immédiatement. Le numéro sonna dans le vide, comme un écho dans la nuit.

— Que s'est-il passé ? demanda Sarah en repoussant son bandeau improvisé sur sa tête.

— Il a probablement eu vent de ce qui est arrivé à Farley et à ses hommes...

Ce n'était pas une grande surprise. Après tout, les policiers n'avaient pas opéré sous le sceau du secret, et quelqu'un avait pu appeler de l'hôpital. L'homme avait peut-être des complices. Son espoir de le prendre par surprise avait fait long feu.

— Il connaît votre nom, fit encore remarquer Sarah.

Blake haussa les épaules.

— Il n'a pas dû lui être bien difficile de m'identifier. Après tout, je suis le témoin de Jeremy et il y a une réservation à mon nom à votre hôtel.

— Mon Dieu ! Mais c'est terrible ! S'il vous a trouvé dans mes registres, ça veut dire que quelqu'un qui travaille avec moi est en contact avec lui !

Elle paraissait vraiment préoccupée.

— Non, pas nécessairement, corrigea-t-il.

Elle scruta son visage comme si elle y cherchait une réponse.

— Vous avez une autre explication ?

— Vous avez tout ça sur un ordinateur ?

— Bien sûr !

— Il a pu pénétrer votre système.

— C'est encore pire ! Tout est inscrit là-dessus. Il peut y trouver tous les détails concernant le mariage. Le déroulement, les fournisseurs, les heures d'arrivée des invités...

— Il y a une autre possibilité.

Il voulait la rassurer avant qu'elle ne verse dans l'hystérie la plus complète.

— ... Il a aussi pu tracer mon téléphone portable. Kovac a peut-être prononcé mon nom.

Elle secoua nerveusement la tête pour balayer cette option et retira avec un geste agacé le soutien-gorge, resté autour de son front.

— Vous auriez dû m'en parler, Blake ! Si j'avais su qu'un cinglé chercherait à les obtenir, je n'aurais pas rentré toutes ces informations dans mon ordinateur. Et que voulait-il dire avec cette horreur de tuer Emily lentement ?

— N'oubliez pas qu'il savait qu'il ne parlait pas à Farley. Il voulait nous choquer.

— Il a parfaitement réussi !

Sarah fronçait son petit nez comme si elle reniflait une mauvaise odeur, et il fut momentanément distrait par l'expression de son visage. Même à 2 heures du matin, avec tout ce qu'elle venait de traverser, elle rayonnait encore d'énergie. Il aurait bien aimé lui dire que tout allait bien se passer, mais il n'était pas question de lui mentir. Les ennuis étaient devant eux.

Il détourna ostensiblement le regard et annonça :

— Il faut que je parle à Kovac...

Après avoir rapidement mis l'adjoint au courant de l'évolution de la situation, Blake dressa les grandes lignes d'un nouveau plan d'enquête.

— Puisque nous sommes tout près du Laughing Dog, peut-être pouvons-nous commencer par là ? conclut-il. Pouvez-vous nous y rejoindre ?

Il allait remettre le contact, mais Sarah l'arrêta.

— Une seconde, lui dit-elle. J'ai quelque chose à vous demander...

— Je vous écoute...

— A partir de maintenant, je veux tout savoir. Vous devez me communiquer vos infos. Vous êtes d'accord ?

Blake n'avait pas vraiment l'habitude de partager ces choses-là, mais il comprenait bien que, cette fois, il le fallait. Sarah devait penser à la sécurité des personnes qu'elle logeait.

— Vous avez ma parole.

— Merci.

Elle hocha un peu la tête.

— Continuez sur cette route. Le Laughing Dog n'est pas loin, mais je ne sais vraiment pas ce que vous espérez y trouver. C'est fermé, à cette heure-ci, bien sûr. Et hier, c'était lundi soir. Pas de spectacle, ce jour-là.

Blake sourit.

— Du spectacle ? C'est là que vous vouliez que je trouve une stripteaseuse ?

— Pas du tout. Le Laughing Dog Saloon accueille des orchestres, de country et de folk, principalement.

Elle se pencha vers lui.

— Toutefois, je considère comme un bon signe que vous pensiez toujours à cette fameuse stripteaseuse...

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'imagine que si vous en cherchez toujours une, c'est que le mariage aura bien lieu dans mon B & B.

Il était un peu tôt pour pouvoir l'affirmer.

— Je ne peux pas vous le promettre, lâcha-t-il sobrement.

* * *

Le saloon était isolé au milieu d'un terrain non construit, à la sortie de la ville. Tout de bois, avec sa large véranda, l'établissement semblait un souvenir de la conquête de l'Ouest. Seules concessions visibles à la modernité, une enseigne lumineuse éteinte à cette heure-ci et un vaste parking fraîchement déneigé, à l'arrière du bâtiment. Il y avait là une entrée de service, surmontée d'une lampe allumée.

— Les propriétaires vivent au-dessus du bar. C'est un couple très sympathique mais, si vous voulez les réveiller, il va peut-être falloir attendre que Kovac nous rejoigne...

Il la regarda du coin de l'œil. Sa flamboyante chevelure blond-roux adoucissait son beau visage aux traits volontaires, au menton déterminé.

Il gara la camionnette à côté de deux camions stationnés sur le parking. La nuit avait été difficile, et Sarah avait su faire face avec courage. Il voulait lui montrer qu'il avait apprécié son comportement. D'un

mouvement spontané, il avança sa main et remit une mèche d'or blond et roux derrière son oreille.

Elle écarta sa main de la sienne.

— Bien sûr, fit-elle, avec une sorte d'amertume perceptible. C'est tout moi : cette bonne vieille Sarah !

Blake n'était pas bien sûr de savoir pourquoi elle réagissait aussi vivement.

— Pas la peine de vous formaliser, lui dit-il.

— Laissez vos mains où elles sont, répliqua-t-elle.

Elle se cala sur son siège, et rentra son cou dans sa parka, comme une tortue dans sa carapace.

— Je n'ai jamais beaucoup aimé ce genre de choses, expliqua-t-elle. A l'école, lorsque les garçons me tiraient les couettes, je ne trouvais déjà pas ça drôle.

— Et je parie que vous les battiez en sport !

— En tout cas, dit-elle calmement en lui lançant un regard entendu, aucun de ces imbéciles ne me l'a fait deux fois.

— Vous êtes une dure, on dirait.

— En effet.

Son attitude sonnait comme un défi tranquille, et Blake se sentait comme un écolier, mourant d'envie de la titiller. Il défit sa ceinture de sécurité et se tourna vers elle. Puis, d'un geste très rapide, il lui défit la fermeture Eclair de sa parka. Elle en resta bouche bée, le regard flamboyant à la fois de surprise et de colère.

— Personne ne s'amuse de Sarah, c'est ça ?

— Personne n'a survécu pour le raconter.

— Voyons un peu...

Il se pencha sur elle, comme s'il allait remonter la fermeture Eclair. Elle voulut lui assener un crochet du droit, mais Blake fut plus rapide ; il intercepta son poing serré et l'emprisonna dans sa main.

L'idée de la taquiner céda place à une tout autre envie qui répandit soudain son feu dans les veines de Blake : celle d'embrasser ces lèvres pleines et de sentir ce corps ferme contre le sien. Or, cela aurait été tout à fait déplacé ; jamais il ne pourrait justifier un tel acte. L'embrasser de force était tout à fait hors de question.

Il lâcha donc sa main et se recala dans son siège, regardant devant lui à travers le pare-brise.

— Vous savez, dit-il très doucement, ces garçons qui tiraient vos couettes, tout ce qu'ils voulaient, c'était attirer un peu votre attention.

— Et c'est ce que vous voulez, vous aussi ?

Il y avait dans sa question un accent inhabituel, qui le fit se tourner de nouveau vers elle.

— Peut-être...

De sa main gauche, Sarah eut le geste inattendu de lui caresser la joue. En même temps, ses yeux semblaient dire qu'elle voulait qu'il l'embrasse, mais ce ne fut pas ce qui arriva. Au lieu de cela, elle emprisonna le nez de Blake entre deux doigts et imita un Klaxon.

Avant même qu'il ait eu le temps de réagir, elle avait déjà quitté la camionnette et se dirigeait vers le saloon en lançant par-dessus son épaule :

— On ne me provoque jamais deux fois !

Blake descendait du véhicule quand une lumière s'alluma au premier étage. Un barbu en sous-vêtements de flanelle rouge sortit du bâtiment et fit un pas sur la passerelle de l'escalier d'incendie. Il tenait un fusil.

— C'est fermé ! cria-t-il.

— Zeke ! C'est Sarah Bentley !

Elle agita la main.

— Sarah ? Qu'est-ce que tu fais là à cette heure de la nuit ? s'étonna le tenancier. Et ce n'est pas la camionnette de Farley, ça ?

Au même instant, Kovac vint garer le SUV de location. Tout de suite, il ouvrit la portière et s'identifia.

— On a juste quelques questions à vous poser, Zeke.

— C'est bon, je descends...

L'homme rentra dans le bâtiment.

Malgré l'heure tardive, Kovac semblait en pleine forme, et prêt à commencer son enquête.

— Je vais essayer de tracer le portable du kidnappeur, dit-il à Blake qui l'avait rejoint. Ça ne servira probablement à rien, car il est sûrement équipé d'un système de brouillage, mais il faut quand même essayer. Et dès que je retournerai au poste, j'interrogerai Farley. Vous voudrez venir avec moi, major ?

— Je vous en prie, appelez-moi Blake. Non, je vous remercie, ce ne sera pas nécessaire.

— Vous croyez que le ravisseur est un type du coin ? Ou bien d'Aspen, peut-être ?

— Pas la moindre idée...

Blake était encore distrait par le souvenir de Sarah lui appuyant sur le nez et il se demandait à la fois comment reprendre une relation normale avec elle et comment en devenir plus proche.

— Ce que je me disais, reprit Kovac, c'est qu'il faut vivre dans les environs pour savoir que Farley et sa bande sont des bons à rien susceptibles d'accepter un contrat de ce genre.

— Mmm... Je vois pourtant mal un complot contre le général avoir son origine dans la région.

La porte de service s'ouvrit et Zeke reparut, dans son caleçon long et son tricot de peau en flanelle. Il avait une épaisse barbe poivre et sel, presque plus de cheveux sur le haut du crâne, et était grand et puissamment bâti. Quand il leur fit signe d'entrer, il ressemblait à un grizzli chassant une mouche de sa patte. Ils entrèrent donc dans une vaste cuisine moderne, très propre et impeccablement rangée, puis passèrent dans la salle, toute lambrissée de bois verni, avec un long bar en acajou d'un côté et la scène, de l'autre. Kovac leur indiqua une table ronde.

— Asseyez-vous. Vous voulez du café ?

Ce fut Sarah qui répondit :

— Du café, c'est du travail. Du thé serait plus simple...

— Peut-être, grogna Zeke, mais j'ai horreur de ça !

— D'accord pour le café, alors, mais c'est moi qui vais le faire.

Elle se rendit dans la cuisine pendant que Blake se présentait.

— Tyler Farley et ses copains ont eu des ennuis, expliqua-t-il ensuite. Deux d'entre eux sont à l'hôpital.

— Blessés comment ?

— Par balles.

— Dolly ! cria le géant en direction du plafond, sans bouger de sa place. Descends un peu, ça va t'intéresser...

La personne interpellée avait dû devancer ses désirs car elle entra instantanément par la porte qui donnait sur la scène. C'était une femme imposante, elle aussi, à qui ses cheveux blonds faisaient une sorte de halo autour de la tête. Elle ajusta sa robe de chambre molletonnée et s'assit près d'eux.

Après que Kovac l'eut présentée comme l'épouse de Zeke, il indiqua le nom des deux hommes de Farley et ajouta qu'ils étaient en état d'arrestation et ne couraient plus aucun danger.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle.

Blake savait bien que dans une toute petite ville comme celle-là, il ne fallait pas espérer garder longtemps un secret. L'arrestation de Farley et sa bande allait faire parler pendant un bon moment. Il essaya donc de ne délivrer qu'un minimum d'informations.

— Farley a été engagé pour enlever Emily Layton, qui réside au Bentley's B & B.

— Et à qui un beau garçon va passer la corde au cou, sous peu, s'amusa Dolly. Mais continuez, je vous en prie...

— Bref, nous les avons arrêtés, reprit Blake, qui ne tenait pas particulièrement à s'étendre sur ses propres exploits.

Passer pour le sauveur intrépide de ces dames n'était pas sa priorité, mais il ne voulait pas non plus rester comme le type à qui Sarah avait pincé le nez.

Il s'éclaircit la voix.

— L'adjoint Kovac et ses hommes ont procédé à quatre arrestations à la cabane de Farley. Le vrai ravisseur leur avait donné rendez-vous ici, au Laughing Dog, ce qui me fait penser qu'il devait être encore là il n'y a pas très longtemps.

Sarah revint de la cuisine avec un plateau chargé d'une cafetière et de tasses. Elle déposa le tout sur la table.

— Servez-vous !

Dolly lui sourit.

— Bonjour, mon chou. Alors, ce mariage chic, tout est prêt ?

— Oh ! Pas si chic que ça... Juste la famille, répondit Sarah.

Elle contrefit un sourire innocent et montra Blake.

— Voici le témoin et garçon d'honneur du marié, expliqua-t-elle.

— Il en a tout l'air, commenta Dolly d'un air entendu.

En se versant son café, Kovac demanda :

— Vous avez vu Farley, ces jours-ci ?

— Il était là le week-end dernier, dit Dolly. On avait Jessie et les Outlaws qui passaient ce soir-là, et il a fallu que Farley cherche la bagarre. Zeke a dû le traîner dehors et lui expliquer un peu la vie...

— Bah, il s'est très vite calmé, alors je lui ai permis de revenir.

— Vraiment ? s'étonna Kovac. S'ils vous font régulièrement des ennuis, pourquoi ne pas les flanquer définitivement dehors ?

— Dans ce cas précis, parce que Farley avait une grosse liasse de billets en main et qu'il passait commande sur commande au bar...

Ainsi, il dépensait déjà l'acompte qu'il avait reçu... Blake n'en fut pas autrement surpris, Farley ne lui ayant pas paru particulièrement malin.

— Et au cours de la semaine passée, Zeke, est-ce que vous avez remarqué des consommateurs qui n'étaient pas du coin ? reprit Kovac.

— Bien sûr, le week-end. Mais vous savez, les soirs où on a un bon orchestre, on voit passer beaucoup de monde...

— Personne au comportement un peu curieux ? insista Blake. Comme s'asseoir seul à une table ou porter une tenue un peu inhabituelle, un complet-veston, par exemple ?

Zeke et Dolly secouèrent la tête, mais Zeke resta un moment concentré, les sourcils froncés comme s'il cherchait à se souvenir.

— J'ai bien remarqué quelque chose, dit-il enfin. C'était dimanche matin. Je m'en souviens parce qu'il y avait du soleil et que j'étais à la fenêtre qui donne sur le parking, pour en profiter. J'étais là à me dire que j'étais bien fatigué de l'hiver, quand un de ces SUV tout clinquants, tout propres, est venu se garer. J'ai eu l'impression que son conducteur s'était mis là pour passer un coup de fil.

— De quelle couleur était-il, ce SUV ? demanda Blake, très intéressé.

— Noir ou peut-être bleu foncé. Je ne suis pas sûr.

— Et la marque, ou le modèle, vous l'avez reconnu ?

— Un « Escalade », peut-être bien. Flambant neuf. Je me souviens m'être dit que ça devait être une voiture de location.

Le tenancier du saloon voulut se resservir un café, mais sa femme lui tapa sur la main.

— Tu en as eu assez, lui dit-elle d'un ton sans réplique. Tu ne dormiras plus, après.

Zeke grommela quelque chose, mais n'insista pas.

— C'est intéressant, dit Kovac. Je peux voir avec les loueurs de voitures du coin et aussi les registres des hôtels, si c'est un étranger à la région. Blake, vous n'avez aucune idée de son nom ?

— Je peux toujours essayer de regarder les registres moi aussi, proposa Blake. Au cas où j'en verrais un qui me serait familier.

Intéressée, Dolly se tourna vers lui.

— Dites-moi, jeune homme... Vous êtes toujours célibataire ?

— Oui madame, répondit-il, amusé.

— Tu entends ça, Sarah ?

Dolly rayonnait.

— Il n'est pas marié.

— La nouvelle va certainement passer au journal local, ironisa Sarah.

— Oh ! Pas la peine de faire ta maligne ! lança la tenancière d'un air entendu. Et je parie que vous êtes militaire, vous aussi, comme le fiancé d'Emily ?

— Dans l'armée de terre, précisa Sarah pour lui. Un ranger...

— Plus pour longtemps, répliqua Blake.

Il n'avait pas besoin de fournir d'explication, mais il le fit néanmoins, tourné vers Sarah :

— Dans six mois, environ, je demanderai ma retraite.

— Vous avez raison. C'est le moment de changer de vie, affirma Dolly avec assurance. Cela fait vingt-trois ans que je tiens un bar, je crois que je connais la nature humaine.

— Ah oui ?

— Vous avez l'air d'un homme qui est prêt à s'enraciner. Peut-être même à se trouver une femme et à lui faire des enfants.

Il ne dit pas non...

6

Ce que Sarah appréciait particulièrement, dans le fait de gérer un établissement suivant le principe du Bed & Breakfast, c'était de n'avoir à s'occuper que du petit déjeuner. Préparer des œufs sous diverses formes, des gaufres, des muffins et ce genre de choses ne la dérangeait pas, pas plus que de devoir éventuellement confectionner quelques sandwiches dans la journée, pourvu qu'elle ne soit pas obligée de ceindre un tablier et de se mettre réellement aux fourneaux.

Pourtant, elle était là, dans son cellier, à 10 heures du matin, en train de se demander ce qu'elle pourrait bien faire à déjeuner. Il y avait certes de nombreuses boîtes de conserve sur ses étagères, mais cela ne la tirait pas d'affaire pour autant. Un véritable chef cuisinier se serait montré plus organisé... Mais aussi, pourquoi diable fallait-il qu'elle cuisine ?

Elle pouvait s'en tirer par une sorte de reprise du petit déjeuner. Elle avait eu beaucoup de succès en servant, deux heures plus tôt, d'excellents œufs au bacon aux jumeaux qui avaient monté la garde toute la nuit.

Ils l'avaient bombardée de questions sur l'arrestation de Farley et de sa bande, et elle avait été heureuse de pouvoir répondre que pas un seul coup de feu n'avait été tiré. Elle entendait en effet limiter l'ardeur belliqueuse des jumeaux, mais dut malgré tout admettre que Blake avait auparavant blessé deux hommes, au cours de l'échauffourée devant le site de forage.

Elle saisit une boîte de tomates déshydratées, en se disant que cela ferait toujours la base d'une sauce de bons spaghettis accompagnés de pain frotté d'ail. Une fois encore, elle se demanda pour quelle raison elle se mettait autant en frais. Ses seuls hôtes, au déjeuner, seraient Blake et Emily ; elle pouvait donc limiter ses prétentions. Pourtant, elle avait envie de préparer un savoureux repas. Pourquoi ? Qui voulait-elle impressionner ?

Elle n'eut aucun mal à répondre à sa propre question. Blake, bien sûr.

— Ah oui ? grinça-t-elle entre ses dents.

Avait-elle vraiment besoin de lui prouver qu'elle était une bonne maîtresse de maison ? Elle eut un bref ricanement d'autodérision et reposa la boîte sur l'étagère.

Cette nuit, quand Dolly avait affirmé qu'il paraissait tout près de vouloir s'établir, Sarah avait surpris une lueur d'assentiment dans les yeux de Blake. Au fond, ce devait être vrai. Projetant de quitter l'armée à brève échéance, il se préparait à une nouvelle vie.

Quoi qu'il en soit, il ne fallait pas s'imaginer pour autant qu'il était prêt à prendre femme et à chausser une paire de pantoufles. Et puis, de toute façon, ce qu'il comptait faire de sa vie ne la regardait pas. Elle n'aspirait aucunement à se marier. La direction de son B & B était la seule responsabilité dont elle avait besoin.

De la cuisine toute proche, elle entendit Emily soupirer :

— Oh ! Mon Dieu, il me faut un café !

— Je vais en refaire ! lui dit-elle d'où elle se trouvait.

Elle aimait le café frais et préférait en préparer aussi souvent que nécessaire, plutôt que de le garder au chaud sur un coin de la cuisinière. L'hiver dernier, elle avait acheté une machine à expressos bas de gamme, qui n'avait jamais réellement fonctionné. Elle envisageait de faire l'acquisition d'un modèle plus efficace.

Avec force bâillements, Emily se laissa tomber sur un tabouret au centre de la cuisine et passa ses doigts dans ses cheveux qui, bien que pas encore vraiment peignés, encadraient son joli visage de superbes boucles.

— Je n'ai pas dormi, marmonna-t-elle. Jeremy et moi, nous avons parlé au téléphone toute la nuit.

— Vous vous êtes disputés ?

— Non. On a discuté.

La discussion avait dû être intense, songea Sarah, car Emily était toujours éveillée lorsque Blake et elle étaient rentrés au chalet après 3 heures du matin.

— Alors, quelle est la décision ? demanda-t-elle en rinçant la carafe du percolateur. Le mariage est maintenu ?

— Oui, fit Emily avec une fermeté qui ne lui était pas tellement habituelle.

— Bien !

— Jeremy n'était pas vraiment ravi, mais Blake l'a convaincu. Je dois te remercier pour ça.

Sarah versa les grains de café dans le moulin.

— Me remercier ? Et pourquoi ?

— Ce que tu as dit à Blake semble avoir produit son petit effet. J'ai entendu la moitié de leur conversation. Il disait que toi et moi, on s'était donné beaucoup de mal pour planifier ce mariage, et que le chalet offrait une sécurité presque parfaite. Donc, que l'on pouvait y aller et que ce soit le week-end de notre vie.

Sarah essaya de se souvenir de ses propres paroles.

— Je ne me souviens pas avoir rien dit d'aussi romantique...

— Ça vient peut-être de moi, alors, dit Emily. J'aime ces montagnes. Jeremy et moi, on s'est connus sur une piste de ski et on a échangé nos premiers baisers il y a trois ans, la nuit du réveillon de la Saint-Sylvestre, à l'hôtel Jerome d'Aspen. La neige tombait doucement, et c'était le plus beau spectacle que j'avais jamais vu.

— En voilà du romantisme, en voilà ! soupira Sarah en finissant de préparer le café.

Puis elle vint se placer derrière son amie et lui massa doucement les épaules.

— Ah ! Emily... Notre douce Emily qui trouverait un buisson de roses au milieu d'une botte d'oignons.

— Eh bien, hier soir, mon romantisme n'a eu aucun effet sur mon beau fiancé. En revanche, il n'a fallu que cinq minutes à Blake pour le faire changer d'avis. Il est formidable, cet homme-là, tu ne trouves pas ?

— Quelle importance, ce que j'en pense ?

— Ça pourrait en avoir une...

Emily fit pivoter son tabouret et la regarda droit dans les yeux.

— Blake a dit à Jeremy qu'il nous envoyait. Il a dit aussi qu'il pensait au mariage et se cherchait une Emily à lui.

— Je ne vois pas en quoi ça me regarde, dit Sarah.

Bien qu'Emily et elle soient amies depuis des années, elles étaient très différentes. Sarah prenait les choses en main ; Emily se contentait de coopérer. Emily était optimiste, Sarah ne l'était guère. Quand elle voyait un beau jardin, elle pensait tout de suite aux mauvaises herbes qu'il avait fallu arracher pour arriver à ce résultat. Elle trouvait qu'Emily avait pas mal de

points communs avec Gabriella, une cousine éloignée qui était à deux doigts de se marier avec l'un des plus beaux cow-boys du comté de Pitkin.

C'étaient les femmes du genre d'Emily et de Gabriella, que l'on épousait. Les hommes d'action comme Blake, quand ils envisageaient de se marier, voulaient de douces compagnes. Sarah, elle, pouvait être une amie, mais pas la partenaire de toute une vie.

— A quelle heure Jeremy et son père arrivent-ils ?

— Ils atterrissent à Aspen à 14 heures et là, ils loueront une voiture. Ils devraient être là environ une heure plus tard. Et le général aura deux de ses aides de camp avec lui.

Sarah perçut nettement de la tension dans la voix généralement plus mélodieuse d'Emily. Malgré tout son optimisme, son inquiétude était évidente.

— Comment vas-tu appeler ton beau-père, lorsque tu seras mariée ? demanda-t-elle pour alléger un peu l'atmosphère.

— Pour le moment, je t'avoue que j'évite de l'appeler d'une façon ou d'une autre. Son prénom est Charles, et il n'est pas du tout du genre à se faire donner du Chuck ou même du Charlie. Quant à l'appeler « papa », je ne pourrais pas.

— Il va porter son uniforme et ses médailles, à la cérémonie, tu crois ?

— J'espère sincèrement que non !

Sarah alla vers le plan de travail et ouvrit la huche à pain chinée chez un antiquaire de la région. Elle contenait quelques muffins aux myrtilles de la veille, ainsi que du pain complet maison en tranches.

— Tu voudras un toast ou deux, avec ton café ? demanda-t-elle ?

— Moi, j'en veux bien, en tout cas !

C'était Blake, qui venait d'entrer dans la cuisine, en parka et en jean. Son visage coloré par le froid indiquait qu'il venait du dehors.

— Tout compte fait, un ou deux toasts ne suffiront pas à apaiser ma fringale. C'est du jambon que je vois dans le réfrigérateur ?

— Quand vous êtes-vous levé ?

— Un peu après vous...

Sarah avait mis son réveil à 7 h 30.

— Comment se fait-il que je ne vous aie pas vu ? s'étonna-t-elle.

— Parce que je me suis mis au travail tout de suite. J'avais mes caméras de surveillance à placer...

Il défit la fermeture Eclair de sa parka.

— Et aussi à installer le relais de mon téléphone satellite.

— J'espère que vous vous rendez bien compte que si jamais nous avons une grosse tempête de neige, tous ces appareils ultramodernes ne fonctionneront plus.

— Je ne l'ignore pas. Je vais créer une interface avec votre ordinateur et la ligne fixe.

Elle baissa les yeux sur les bottes qu'il portait et fut satisfaite de les trouver propres, ce qui allait lui éviter de faire certaines remontrances.

— Vous savez, dit-elle néanmoins, j'ai édicté quelques règles, ici...

— Ah ? Dites toujours.

— Lorsqu'on a de la boue sur les bottes, mieux vaut les essuyer ou les enlever à la porte. Il y a là des portemanteaux pour les bonnets et les vestes. Et là...

Elle montra, derrière son épaule, le sas qui menait au vestibule.

— ... c'est une pièce dédiée au séchage des chaussures et des vêtements. Je n'ai pas envie de ramasser de la boue dans toute la maison.

Il répondit par un très ironique salut militaire et Sarah se raidit un instant.

Voilà que tu le réprimandes tout de même pour ses bottes, et sans raison, songea-t-elle. Intéressante méthode de séduction...

* * *

Il alla retirer sa parka dans le vestibule tandis qu'elle posait du pain et un couteau auprès de sa place à table.

— J'aimerais mieux un muffin, dit Emily. Aux myrtilles, comme hier.

— Pas de problème...

Sarah en déposa une assiette devant son amie, mais son esprit restait focalisé sur Blake, qui venait de ressortir du vestibule. Débarrassé de sa parka, il apparaissait dans un pull à col roulé noir qui soulignait son torse puissant et sa taille étroite. Son jean semblait neuf, comme s'il l'avait acheté juste avant de prendre l'avion pour les Rocheuses.

Elle constata aussi qu'il n'avait toujours pas pris le temps de se raser. L'ombre de ses joues virait à la barbe dure, et la mèche brune qui tombait sur son front faisait paraître ses yeux plus bleus encore.

Elle détourna le regard.

— Voulez-vous un sandwich ? proposa-t-elle. Ou préférez-vous attendre le déjeuner ?

— Vous prévoyez de préparer quelque chose de spécial ?

Bonne question...

— Je n'en sais rien...

— Ne te donne pas trop de mal, intervint Emily. Il y aura bien assez de travail pour le dîner de ce soir, avec Jeremy, son père, et les aides de camp. Je t'aiderai, d'ailleurs.

— Je peux me préparer moi-même un sandwich, dit Blake en venant lui prendre deux tranches de pain des mains. Alors, Sarah, laissez-moi faire...

Et il imita le bruit du Klaxon d'une vieille guimbarde.

Surprise, elle le regarda. Il souriait. Cette nuit, c'était elle qui faisait le Klaxon en lui pinçant le nez. C'était là le genre de relation qu'ils avaient tous les deux. Mieux valait oublier ses yeux envoûtants et ce corps si sexy. Ils étaient copains, et voilà tout.

Elle lui reprit les tranches de pain.

— Je vais le faire, votre sandwich. C'est moi l'hôtesse professionnelle, ici.

— Je peux me verser moi-même du café, quand même ?

— Je vous en prie.

— Autre règle de la maison, annonça Emily. Vous pouvez vous servir dans le frigo, mais mettez toujours votre vaisselle sale dans l'évier. Et ne démarrez jamais, jamais, le lave-vaisselle sans en avoir reçu l'instruction formelle, auparavant !

— Vous, vous êtes déjà venue, la taquina Blake.

— J'ai travaillé ici tout un été. C'est comme ça que Sarah et moi nous sommes devenues amies. La saison de ski était terminée depuis longtemps, mais je ne voulais pas quitter ces montagnes.

— Elle voulait surtout ne pas retourner en Californie, précisa Sarah.

— C'est vrai. J'aurais travaillé gratuitement, rien que pour éviter d'être dans les jambes de mon père au moment de sa campagne électorale. Me faire engager au Bentley's était une excellente solution ; la maison était pleine de clients.

Blake posa sur le plan de travail une tablette informatique avant de se servir une tasse de café.

— J'aurais plutôt cru que c'était l'hiver, la saison la plus chargée, avec le ski...

— Chez moi, pas vraiment, dit Sarah en préparant un sandwich jambon-fromage. Les skieurs préfèrent les hôtels proches des pistes. Mes clients à moi aiment la randonnée, l'escalade, le vélocross ou la simple promenade. Je travaille davantage l'été et aussi en automne, lorsque les trembles deviennent tout dorés.

Ils continuèrent ainsi à deviser agréablement, tandis que Sarah finissait de confectionner le sandwich de Blake. Emily avala rapidement son muffin, puis s'excusa : elle devait se préparer pour l'arrivée de son fiancé et du général.

Sarah et Blake passèrent dans la salle à manger voisine et s'assirent à la longue table, qui était dans la famille depuis des temps immémoriaux. Elle à une extrémité, lui à sa droite.

— Parlez-moi un peu de cet endroit, demanda-t-il. Et vous, comment en êtes-vous venue à faire ce métier ?

— Vous allez me demander ce qu'une jolie fille comme moi fait dans un trou pareil ? ironisa-t-elle.

Il leva un sourcil amusé.

— Je ne me souviens pas vous avoir qualifiée de jolie fille...

— C'est juste...

Ne tenant pas plus que cela à connaître son opinion sur elle, elle enchaîna rapidement :

— J'ai toujours eu ça dans le sang, je crois bien. Mon ancêtre Prudence Hanover s'est installée à Carbondale vers 1850 et y a ouvert une pension de famille pour les mineurs. Elle avait perdu son mari pendant la guerre de Sécession, mais elle eut quatre enfants d'un mystérieux amant... L'amant se révéla être le fameux Louis Rousseau, un Français du Canada qui avait toute une famille de l'autre côté de la montagne. C'était un beau parleur, mais Prudence, elle, était une solide femme d'affaires qui faisait très bien marcher sa pension de famille. A sa mort, une de ses filles reprit le commerce familial, puis une autre. Vers 1900, une autre femme, Trudy Bentley, tenait les rênes du chalet et en avait fait un rendez-vous de chasse.

— Je me souviens que vous avez parlé de Theodore Roosevelt...

— Oui, il venait souvent dans le Colorado. A sa manière, c'était un environnementaliste et quand il était dans la région c'est ici, au Bentley's, qu'il résidait. Nous avons eu aussi beaucoup d'autres célébrités. Un des murs de mon bureau est couvert de leurs photos.

— Vous semblez très fière de votre chalet, remarqua Blake entre deux bouchées.

Il dévorait de si bon cœur que Sarah se demanda si ses provisions de jambon et de fromage allaient y suffire.

— Ma famille a fait du très bon travail, dans cette maison, en termes de rénovations et de réparations aussi. Moi, ma plus importante contribution restera les pancartes gravées au feu que j'ai mises en place pour indiquer les chemins de randonnée.

— Et vos parents ?

— Ils sont partis vivre en Californie en me laissant l'affaire. Cela fait huit ans, déjà.

En repensant à ses débuts, son regard se perdit un peu dans le vague.

— Ça n'a pas été vraiment facile, au départ. C'est alors que j'ai engagé Emily, ce qui s'est révélé particulièrement profitable. Sa décontraction et son regard joyeux sur les choses m'ont beaucoup aidée et apaisée.

— Vous aimez ce que vous faites, hein ?

Elle se savait chanceuse. Combien de gens traversaient l'existence sans avoir un travail qui leur plaisait ?

— Ma foi, oui. J'aime diriger cet endroit et je crois que je ne m'y prends pas trop mal. Ça tourne plutôt rond.

— Votre façon de fonctionner vous convient donc.

— Bah, pour le moment personne ne se plaint...

Il y avait pourtant une ombre au tableau, dans la perfection de sa bulle. Comme beaucoup de femmes de la tribu Bentley avant elle, Sarah était seule. Sa mère avait un peu été une exception, puisqu'elle avait passé toute sa vie auprès du même homme, bien qu'elle ait refusé de changer son nom de Bentley pour son patronyme d'épouse. C'était une femme forte et indépendante, qui avait tenu à rester à la direction du chalet en attendant que sa fille soit en âge de la remplacer. Tout le monde avait été surpris lorsqu'elle avait annoncé sa décision de reprendre des études de droit.

Sarah s'étonna de s'entendre raconter tout cela à cet homme qui, la veille encore, était un parfait inconnu. D'ordinaire, les règles d'hospitalité faisaient qu'elle écoutait et que c'étaient les autres qui parlaient.

— Mais assez discuté de moi, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Je veux vous entendre encore, moi ! protesta Blake. Ça devient de plus en plus intéressant.

— Je peux vous en raconter davantage au sujet du mystérieux Français, dit-elle. Il est supposé avoir caché un trésor dans la région.

— Non, c'est de vous que j'aimerais entendre parler. De votre histoire.

Il la fixait avec une telle intensité qu'elle se sentit percée à jour, jusque dans ses défenses les plus intimes, au cœur de sa solitude, jusque dans ses craintes secrètes de finir ses jours seule dans son chalet. Non que ce soit une trop mauvaise vie, d'ailleurs. Elle était toujours occupée, et son action pour la protection de la forêt des Rocheuses la comblait.

Il semblait l'inviter à se confier, mais elle n'était pas prête pour cela.

— Et si vous me disiez ce que vous avez décidé de nouveau pour notre protection ? demanda-t-elle.

— J'ai parlé au téléphone avec Jeremy, ce matin. Il n'était pas du tout au courant d'un acte criminel visant le général à travers Emily. Espérons que l'échec de la tentative découragera toute récidive.

Cela n'avait rien de vraiment rassurant.

— Et l'enquête de Kovac ?

— Il vérifie les registres des loueurs de voitures et des hôteliers. Nous n'avons toujours pas de nom pour appuyer nos recherches. Quant à Farley et sa fine équipe, il se confirme qu'ils ne savent rien.

— Donc, nous en sommes toujours au point zéro.

Blake haussa les épaules, les mains sur sa tasse de café.

— Nous sommes prévenus, dit-il. C'est un avantage.

— Parce que nous pouvons nous préparer au pire ?

Il lui tendit la tablette informatique.

— Voici le contrôle de quatre caméras de surveillance. Si vous rafraîchissez l'écran, vous verrez quatre autres directions.

Sarah regarda les images en noir et blanc qui montraient la route d'accès et trois points différents aux alentours du chalet. On voyait les branches enneigées des sapins se balancer sous le vent. Sur l'un des écrans, elle vit passer un cerf à six cors.

— C'est sympa, remarqua-t-elle.

— Je peux transférer ces images sur votre ordinateur ou même sur l'écran d'un Smartphone. La nuit, les caméras fonctionnent par infrarouge.

Avec ça, quelqu'un pourrait difficilement s'introduire dans la maison sans être repéré.

— Les jumeaux vont adorer ! s'exclama Sarah. Je leur ai dit de revenir cette nuit en renfort.

— Bonne idée. Rien ne vaut une surveillance humaine. De bonnes sentinelles voient et entendent des choses que les machines ne perçoivent pas.

Il parlait d'expérience. Il avait été entraîné à faire face à ce genre de situation, et elle appréciait de pouvoir profiter de ses compétences.

— Je voudrais vous remercier d'avoir insisté pour que le mariage ait lieu ici malgré tout, lui dit-elle. Ça compte beaucoup pour Emily...

— Je suis heureux d'avoir pu y aider.

Il se leva et passa derrière elle pour regarder les écrans de surveillance.

— ... Moi aussi, ça me plaît qu'il se passe ici. J'avais envie de rester.

Quand il se pencha par-dessus son épaule pour rafraîchir l'écran d'un geste de la main, elle sentit la chaleur de son corps et respira une bouffée de son odeur boisée. Elle ferma brièvement les yeux et s'autorisa à profiter secrètement de sa proximité.

— J'en suis contente...

Sa voix avait été un murmure, beaucoup plus intime qu'elle ne l'aurait voulu. Etre ainsi tout près de lui était grisant. Il lui fallait décidément être prudente, sinon elle pourrait bien finir par faire quelque chose qu'elle regretterait...

7

A l'heure prévue de l'arrivée de Jeremy et du général Charles Hamilton, Sarah avait terminé ses préparatifs culinaires et la sauce des spaghettis finissait de cuire, remplissant la cuisine de senteurs épicées.

Elle avait également vérifié les chambres pour s'assurer que tout y était en ordre et passé plusieurs coups de fil à des fournisseurs du mariage, notamment le fleuriste et le pâtissier.

Comme si les menaces concernant le général ne suffisaient pas à assombrir le tableau, la météo de ce mois de février se mettait de la partie. Bien que le ciel soit pour le moment clair et ensoleillé, on attendait d'importantes chutes de neige pour vendredi. Le traiteur, en particulier, commençait à s'inquiéter. Si le temps se gâtait dès le lendemain, jeudi, lui et les autres fournisseurs pourraient bien être obligés d'avancer leurs livraisons.

Debout devant la fenêtre donnant sur l'avant du chalet, elle vit un SUV gris argenté approcher et se garer devant la porte.

— Les voilà ! annonça-t-elle.

Un éclair en jean et chemisier de dentelle traversa la pièce et le porche pour se jeter dans les bras de celui qui allait bientôt devenir son mari. Jeremy souleva Emily de terre et la fit tourner.

Sur le seuil, Sarah, qui venait de sortir pour accueillir ses invités, ne put s'empêcher de sourire. La joie des futurs époux était contagieuse, mais elle ne semblait toutefois pas darder ses lumineux rayons jusque sur le visage du général, qui descendit de voiture, impassible.

— Encore un joyeux drille..., murmura Sarah.

— Oh ! Vous n'avez encore rien vu, dit sur le même ton Blake, qui l'avait suivie. Ça, c'est son visage heureux...

Elle lui lança un regard à la dérobée. Il s'était rasé en l'honneur de son chef. Sans la dure barbe noire, on remarquait mieux l'angle bien net de sa mâchoire et la lèvre pleine qui semblait appeler le baiser. Arrivée à ce point de ses réflexions, elle préféra brider son imagination.

— Vous avez bonne mine, lui dit-elle malgré tout.

— Merci. Je vous retourne le compliment.

— Merci !

C'était vrai. Elle avait fait un effort, s'était maquillée discrètement et avait brossé sa lumineuse chevelure. Au lieu de son jean habituel, elle portait un legging gris, un chemisier bleu canard et un long cardigan lui descendant à mi-cuisse.

Comme aucun des nouveaux arrivants, pas même les aides de camp, n'était en uniforme, Blake se dispensa du salut militaire. Il descendit les marches du perron pour aller à la rencontre du général mais rectifia néanmoins la position avant de lui serrer la main. Malgré les tenues civiles, leur échange avait une rigidité toute militaire.

— Mon général, dit Blake, permettez-moi de vous présenter Sarah Bentley, la propriétaire de ce chalet.

L'élégante veste de tweed avait été coupée pour mettre en valeur les larges épaules de son propriétaire dont les cheveux très blancs brillaient au soleil de cet après-midi. Ses traits semblaient avoir été sculptés dans le chêne, et sa voix roula dans sa poitrine quand il dit :

— Ravi de vous connaître, Sarah.

— Tout le plaisir est pour moi... Charles, répondit-elle en prenant fermement sa main.

Pas question pour elle de l'appeler « général » pendant quatre jours. Cela aurait été par trop guindé.

Les sourcils gris se haussèrent très légèrement durant une fraction de seconde, et Sarah enchaîna, sans pitié :

— A moins que vous ne préféreriez « Chuck » ?

— Emily ne m'a pas beaucoup parlé de vous.

Justement, l'intéressée faisait frénétiquement des signes derrière le dos de son futur beau-père pour inciter son amie à un peu moins d'audace, mais il n'était pas question qu'elle se taise. Le général Hamilton pouvait bien donner des ordres à la moitié du Pentagone, pour le moment il était chez elle et elle était le patron. Si sa légère taquinerie indisposait le grand chef

qu'il était, après tout, elle s'en moquait. Dans quelques jours, il partirait et elle ne le reverrait jamais.

Elle lui dédia son plus beau sourire.

— Je peux peut-être aussi vous appeler « Chuckie » ?

— Charles ira très bien.

— Parfait. Entrez donc, je vous en prie, et laissez-moi vous montrer la maison.

Suivie du général et des deux aides de camp, le capitaine Alvarado et le lieutenant Maddox, elle fit le tour du chalet en commençant par l'aile gauche, qui abritait le salon de jeu, la bibliothèque et son bureau, jusqu'à l'étage où elle avait attribué au général Hamilton la suite avec salon et salle de bains, tandis que les deux aides de camp devaient se contenter de chambres sans salle de bains, celle-ci étant simplement de l'autre côté du couloir.

— Nous n'avons pas de room-service, expliqua-t-elle. Si vous avez une petite faim durant la nuit, il vous faudra descendre dans la cuisine et vous servir vous-même.

En quelques enjambées, le général s'approcha de la table de nuit et décrocha le combiné du téléphone.

— Pourquoi avoir ceci dans les chambres, si vous n'avez pas de room-service ? demanda-t-il.

— Pour appeler et recevoir des appels, répondit Sarah. Ici, les portables passent très mal.

— Il y a une solution, intervint Blake.

Il mit la main à la poche de sa veste, en tira deux portables et en donna un au général, l'autre à Mike Alvarado.

— Par satellite, expliqua-t-il. Parfaitement fiables.

— A moins que nous ayons du blizzard ou qu'un ours bouscule le récepteur que vous avez installé, dit Sarah, moqueuse.

— Ils dorment, en cette saison, répondit Blake du tac au tac. Et je l'ai accroché dans un arbre.

— Ils sont en hibernation, c'est vrai, mais il leur arrive parfois de se réveiller et ils ne sont généralement pas de bonne humeur dans ces cas-là. Et ils grimpent très bien aux arbres.

Le rire bref qui résonna dans la chambre les fit tous sursauter. Ils se tournèrent, surpris, vers le général, qui rit encore.

— Vous êtes drôle, Sarah, dit-il. Et je vous trouve fichtrement sympathique !

— Mais... moi aussi, Charles.

— Votre chalet est très agréable. Mais nous n'en avons pas tout vu, n'est-ce pas ?

— Y a-t-il quelque chose que vous souhaiteriez...

— Où se trouve votre chambre ?

Tiens, tiens... Le grand chef aurait-il des tendances libidineuses ?

— Au rez-de-chaussée. Et il y a un verrou sur la porte...

— Sage précaution.

Soudain, le général changea d'attitude, comme s'il prenait le commandement.

— Bon, reprit-il. Allons nous installer près de la cheminée et discutons de la situation. D'abord, Randall, je ne comprends rien à cette histoire d'enlèvement. J'ai des ennemis obstinés et peu regardants sur les moyens, mais ils ne sont pas stupides. Ils n'ont aucune raison logique de vouloir kidnapper Emily...

* * *

Dans le salon, Blake se campa près de la cheminée, prêt à s'expliquer. Il faisait un peu trop chaud, dans cette pièce, et il se sentait vaguement mal à l'aise. Le commentaire du général n'augurait rien de bon. Blake était bien d'accord sur le fait que l'enlèvement d'Emily n'avait été ni bien préparé ni bien exécuté, mais la menace n'en restait pas moins réelle. Ils ne pouvaient se permettre le moindre relâchement dans la vigilance. Mariage ou pas, ils devaient rester sur leurs gardes.

Jambes légèrement écartées, dans l'attitude classique de l'officier qui se prépare à faire un exposé de situation, il attendit que tout le monde se soit installé et servi. Du thé et du café avaient été mis à leur disposition sur la table, ainsi qu'une assiette de cookies maison aux pépites de chocolat et une autre d'amuse-bouche à base de carottes crues. Personne ne toucha aux carottes...

Sur un coin du vaste canapé, Emily et Jeremy étaient seuls au monde, murmurant entre eux, les yeux dans les yeux.

Des deux aides de camp, le capitaine Alvarado était le plus grand, avec le maintien réservé qui seyait à sa fonction et à son grade. Il avait posé son

attaché-case sur le tapis, à côté du rocking-chair dans lequel il était assis, les pieds fermement ancrés au sol pour prévenir tout balancement. Les cheveux blonds coupés réglementairement court, il était solidement bâti. Blake savait déjà que, pour tout ce qui concernait les menaces, son premier interlocuteur serait Alvarado.

Autant commencer tout de suite. Il s'approcha du rocking-chair, se pencha et parla à l'oreille de l'aide de camp.

— Jeremy m'a envoyé un mail. La liste des gens qui, selon lui, ont un contentieux en cours avec le général. Pouvez-vous me donner davantage d'informations ?

— Tout ce que vous voudrez, major, répondit Alvarado.

Il baissa encore sa voix d'un ton.

— Je voudrais moi aussi vous demander... des éclaircissements sur cette... Sarah.

— Vous me demandez ça pour vous-même ou pour votre patron ?

L'officier eut un bref sourire.

— Le général aime bien flirter... Et moi, mes fonctions impliquent que je sache toujours avec qui il flirte.

— Elle est célibataire. Et je l'ai vue le premier.

Il se tourna vers l'autre aide de camp, le lieutenant Maddox et lui tendit la tablette informatique d'où l'on pouvait contrôler les caméras.

— Tenez, dit-il, c'est vous qui allez vous occuper de ça. Si vous voyez quoi que ce soit d'anormal sur ces écrans, vous sonnez le branle-bas de combat...

Une tasse de café à la main, le général se carra confortablement dans un fauteuil de cuir.

— Allez-y, Randall, on vous écoute.

L'exposé de situation était un exercice auquel Blake était rompu depuis bien des années, et il ne lui fallut que cinq minutes pour résumer les événements de la nuit. Il se préparait à décrire son plan de défense point par point, lorsque le général l'interrompit.

— J'ai une question. Est-ce que le ravisseur a essayé de déguiser sa voix au téléphone ?

— Il n'avait pas de raison de le faire, répondit Blake, tant qu'il croyait parler à l'homme qu'il avait engagé.

— Si vous entendiez cette voix de nouveau, pensez-vous que vous pourriez la reconnaître ?

— Certainement, mon général. Vous auriez des enregistrements que je pourrais essayer d'identifier ?

Il n'y avait pourtant rien de particulièrement remarquable dans cette voix ; pas d'accent régional, pas de tics de langage.

Ce fut le capitaine Alvarado qui répondit.

— Toutes les communications téléphoniques entrant au cabinet du général sont enregistrées, c'est la règle. Je peux vous faire envoyer des échantillons par mail.

Blake tiqua. Il se voyait mal écouter des dizaines d'extraits de communications alors qu'il avait mieux à faire dans l'immédiat.

— Lorsque nous aurons cerné les profils de quelques suspects, cela pourra se révéler utile, répondit-il sans trop s'avancer.

Cette tâche-là, de recherche, était aussi urgente qu'elle s'annonçait fastidieuse. Il expliqua que l'adjoint Kovac allait venir dîner le soir même et qu'il apporterait les informations glanées auprès des hôtels et des loueurs de voitures, s'il en obtenait. S'il avait des noms, il faudrait alors vérifier les éventuelles correspondances avec les listes établies par le Pentagone pour protéger le général.

— Elles sont longues, précisa celui-ci. Le bureau que je commande se prépare à fermer plusieurs bases militaires et à annuler des commandes industrielles. Des gens vont être mis à la porte. Ils sont d'ores et déjà furieux et, à dire vrai, je les comprends.

— Mais leur colère est mal dirigée, fit remarquer Alvarado. Leurs menaces de mort, ils feraient mieux de les adresser aux politiciens qui nous ordonnent de réduire les budgets.

— Ils le font, intervint alors Emily. On voit bien que vous n'avez jamais assisté à une réunion électorale...

— Justement, dit Blake qui ne tenait pas à ce que cette réunion se transforme en une stérile discussion politique. Ces menaces directes, mon général, en avez-vous reçu, vous, personnellement ?

— Un peu, que j'en ai reçu !

Le capitaine Alvarado tapota le flanc de son attaché-case.

— J'ai là des mails dans lesquels le général est traité de tous les noms d'oiseaux possibles, et lui décrivant son sort, si jamais il venait à tomber entre les mains de leurs auteurs. Il y a des choses incroyables, des gens qui prennent ses photos et y ajoutent des cornes, une queue fourchue et une pique !

— Ceux qui hurlent à la mort ne me dérangent pas, coupa le général. Ce que je déteste, c'est les sounois, ceux qui ne disent rien et me maudissent en secret. Les psychopathes...

— ... Et celui qui nous intéresse n'est certainement pas resté passif, fit remarquer Blake. Il est bel et bien entré en action.

— Ce n'est pas non plus un malheureux ouvrier qui aurait perdu son travail suite à une restructuration, ajouta Sarah. Il a suffisamment d'argent pour aller et venir, louer un véhicule et donner à Farley trois mille dollars d'avance.

— J'ajoute qu'il est suffisamment malin pour cacher ses propres sources d'information, reprit Blake. A mon avis, voir en lui un simple maniaque serait une erreur.

— C'est tout de même un imbécile, dit le général. Car son idée d'enlever Emily pour me faire chanter a peut-être l'apparence de la logique, mais elle présente une faille d'importance.

— Laquelle ? demanda Sarah.

— Je peux toujours faire semblant de céder au chantage, mais qui m'empêcherait de reprendre ma parole une fois Emily libérée ?

Blake avait lui aussi vu cette faille et y avait réfléchi.

— Peut-être, mon général, a-t-il simplement voulu extorquer une rançon ou, plus finement, montrer qu'il pouvait frapper où et quand il le voulait, afin de semer le trouble et la peur.

— Je connais ces méthodes de lâches et leurs prétendues justifications, dit le général avec dégoût. J'ai été en poste au Moyen-Orient pendant presque dix ans.

— Oui, mon général.

— Bon, nous n'avons pas le choix, il faut continuer les investigations. Mais je pense que nous ne tarderons pas à découvrir que cet enlèvement n'a pas de rapport avec le budget de la Défense, ni avec moi.

Le tisonnier en main, Sarah venait d'attiser le feu, et les flammes montaient haut dans l'âtre.

— Que voulez-vous dire, Charles ? demanda-t-elle.

— Qu'il y a un autre motif. La haine, la jalousie, la vengeance... Que cet homme cherchait à faire peur ou à faire du mal à Emily.

Blake regarda à la dérobée le jeune couple sur le canapé. Jeremy tenait sa fiancée contre lui, leurs doigts enlacés. Ces événements tombaient bien mal, pour eux, alors qu'ils étaient au seuil de leur vie commune et auraient

dû être tout à leur bonheur. Il détestait devoir ajouter encore à leurs ennuis, mais il le fallait bien.

— C'est vrai, dit-il. Il faut élargir le rayon de nos investigations.

— Sans en exclure le père d'Emily, fit remarquer le général.

Celle-ci s'arracha aux bras de Jeremy et se leva d'un bond.

— Vous n'attendiez que cela, n'est-ce pas, pour l'accuser ? lança-t-elle à son futur beau-père.

— Votre père est un homme public, répondit celui-ci. Il a forcément des ennemis.

— Papa ne ferait jamais rien qui risquerait de me valoir des ennuis !

— Mais moi non plus, Emily, répliqua le général.

Blake allait s'interposer, mais Sarah fut plus rapide. Elle parla d'une voix calme et apaisante.

— Nous sommes tous des amis, dans cette pièce, et n'avons aucune raison de nous déchirer entre nous. L'important, c'est de trouver qui nous menace et de le mettre hors d'état de nuire avant le mariage.

Blake vint à la rescousse.

— Jeremy et Emily, je voudrais qu'avec Sarah, vous fassiez une liste des gens qui pourraient être susceptibles de vous vouloir du mal.

— Mais pourquoi ? demanda la future mariée.

— Parce qu'il est possible que ce mariage mette quelqu'un en colère. Quelqu'un qui voudrait à tout prix l'empêcher.

Emily secoua la tête.

— Par pitié, vous ne voulez pas dire un de mes anciens petits amis...

— Pas seulement les tiens, dit Sarah en posant la main sur le bras de son amie. Ça peut aussi bien être une jeune dame un brin dérangée qui aurait engagé un voyou pour te punir d'avoir mis la main sur son cher Jeremy...

Le général éclata de rire de nouveau.

— Décidément, Sarah, vous me plaisez !

— J'emmène Emily et Jeremy dans mon bureau. On dîne assez tôt, à la montagne, messieurs. Alors ne vous bourrez pas trop de cookies...

Pendant qu'elle s'en allait avec le jeune couple, Blake s'assit dans un fauteuil en face de celui du général, qui arborait toujours un sourire comme oublié sur ses lèvres.

— Cette Sarah, décidément, c'est quelqu'un ! s'exclama-t-il, admiratif.

Son sourire n'allait pas jusqu'à éclairer son regard gris acier, et sa posture à la décontraction étudiée ne dissimulait ni la raideur de ses épaules

ni la tension des muscles de son cou. On pouvait voir qu'il était sous pression mais faisait son possible pour n'en laisser rien paraître.

Bien que Blake n'ait jamais directement servi sous ses ordres, il connaissait la réputation de ce grand chef qui avait été l'un des rouages essentiels du haut commandement en Irak et en Afghanistan. Il était réputé pour l'attention et le soutien qu'il portait à ses hommes et pour sa rapidité de décision.

Le général but une gorgée de café et, en évitant de le regarder directement, demanda :

— Jeremy m'a dit que vous comptiez quitter l'armée ?

— En effet, mon général.

— Vous n'êtes pas un peu jeune, pour prendre votre retraite ?

— Je crois qu'il est plus que temps. J'ai été fier d'être un ranger. Ce métier me plaisait, et je crois l'avoir fait du mieux que j'ai pu. Mais j'en ai assez de la guerre, mon général. Alors, oui, j'aspire au changement.

— Vous pourriez servir à l'état-major, ici, aux Etats-Unis. Je serais heureux de vous recommander pour cela.

— Je vous en remercie très sincèrement, mon général, mais j'ai mes propres projets.

— Vous savez, soupira le général en se passant la main sur le front, diriger un bureau d'état-major n'a rien d'une sinécure. Parfois, je me demande si j'ai bien fait d'accepter ce poste à Washington. Quand je me réveille entre les draps de mon grand lit, dans mon bel appartement de fonction, je me prends à rêver d'être encore en treillis, et sous la tente.

Blake jeta un coup d'œil en direction des deux aides de camp qui, sous leur air détaché, n'en perdaient pas une miette.

— Votre présence au Pentagone est importante, mon général. On a besoin de la voix d'un homme de terrain, là-bas.

— Pour ne rien vous cacher, c'est bien pour ça que j'y suis. Pour que les hommes qui ont servi sous mes ordres soient entendus. Il y a des bureaucrates, je vous le dis tout net, qui sont encore plus dangereux que les talibans...

Il se leva de son fauteuil.

— Allons nous installer autour de la table. Alvaro va nous expliquer ce qu'il a trouvé.

En quelques secondes, le capitaine avait déployé des dossiers de différentes couleurs sur le grand plateau de bois.

— J'ai un fichier informatique, expliqua-t-il, mais la démonstration fonctionne mieux comme ça.

— Les couleurs représentent chacune un groupe différent, je suppose ?
avança Blake.

— En effet. Le vert représente les activistes religieux de toute sorte, sectes incluses. Le jaune, les pacifistes susceptibles d'actions violentes. Le bleu n'est pas vraiment concerné ici, car ce sont les associations et groupes qui agissent par la voie légale. Le violet représente tous ceux qui ont perdu leur travail à cause des restructurations militaires ou sont en passe de le perdre.

Restait le rouge...

— Et celui-ci ? fit Blake.

— Ça, c'est le dossier des menaces anciennes. Celles qui sont liées à la carrière du général avant qu'il ne rejoigne le Pentagone.

— Ceux qui peuvent lui reprocher son action lors des opérations militaires auxquelles il a participé, donc, compléta Blake.

— Oui. Politiciens afghans, talibans, chefs de tribu, marchands lésés d'une manière ou d'une autre par la guerre, parents ayant perdu un fils...

Alvardo évoquait tout cela comme quelqu'un qui n'a pas vraiment vécu la réalité des concepts qu'il maniait.

— Des terroristes, des vrais, dit pensivement Blake.

Il espérait vivement qu'aucun nouveau nom n'entrerait dans ce dossier à la couverture rouge.

8

Après un excellent dîner, les hôtes du Bentley's, auxquels s'étaient joints Kovac, son patron le shérif du comté de Pitkin, et les jumeaux Reuben, sortirent de table et passèrent dans le grand salon, où un feu crépitait joyeusement dans la cheminée. Blake les regarda se séparer en groupes bien distincts. Jeremy et Emily étaient bien sûr perdus dans leur monde. Les jumeaux et Maddox avaient pris la responsabilité d'organiser les tours de garde et réglaient leurs montres, avant de reprendre la surveillance des écrans de contrôle et la répartition des armes disponibles. Kovac et le shérif étaient en grande conversation avec le général et Alvarado. Pendant ce temps, Sarah avait débarrassé la table.

Blake savait exactement où était sa place idéale. Il passa dans la cuisine, où elle était en train de rincer les assiettes avant de les mettre dans le lave-vaisselle.

— Volontaire pour la corvée, annonça-t-il.

— Vous devriez être avec les autres, protesta Sarah. Je m'occupe de tout.

— Mmm... J'ai plutôt envie d'être ici...

Et avec elle. Rien n'avait plus de sens à ses yeux en cet instant.

— Si vous ne me donnez pas quelque chose à faire, c'est bien simple, je vais m'asseoir sur ce tabouret et vous regarder travailler.

— Bon, si vous y tenez...

Elle lui lança un regard par-dessus son épaule.

— Il y a un balai et une pelle dans le vestibule. Ce ne sera pas vraiment du luxe...

Obligamment, il alla chercher pelle et balai.

— C'est une bonne règle que celle que vous avez imposée au dîner, lui lança-t-il de loin. Ne pas parler de la menace, ni de l'enquête. Excellent !

— Ma famille a une longue tradition de conversation dépassionnée. Ma grand-mère disait toujours : « Pour une bonne digestion, ni politique ni religion à table. »

— Un peu dépassé, ça, aujourd'hui, non ?

— Peut-être, mais bien pratique. Souvenez-vous que, au départ, le chalet était une pension de famille. S'il n'y avait pas eu ces règles, les rudes mineurs qui formaient sa clientèle se seraient entretués.

Blake l'imaginait très bien dans le rôle d'une pionnière faisant régner l'ordre dans la maison, mais il appréciait de la voir porter les vêtements d'une femme d'aujourd'hui. Pour les corvées ménagères, elle avait retiré son long cardigan et noué un tablier sur son chemisier et sur le legging qui mettait si joliment en valeur ses longues jambes fuselées.

Quand il l'avait vue pour la première fois, il avait bien sûr trouvé qu'elle était belle et attirante, mais plus il la connaissait, plus cette attirance grandissait.

— Ce soir, au bout de la table, vous étiez une reine entourée de ses sujets en adoration.

Elle rit.

— En adoration ?

— Mais oui. Le général trouve que vous êtes un phénomène, et Kovac vous confierait sa vie sans hésiter. Même Alvarado m'a posé des questions à votre sujet.

— Et que lui avez-vous répondu ?

Il ne put résister à l'envie de la taquiner un peu.

— Que nous étions amants.

Elle se tourna vers lui et répondit d'un ton tranquille :

— Ce qui est un mensonge...

— ... Qui vous met à l'abri des avances d'Alvarado.

— Et qui vous dit qu'il n'est pas mon type ? Peut-être que je suis séduite par les hommes qui semblent avoir avalé leur parapluie et qui ont une mallette attachée au poignet.

Il sourit.

— Ah ! Si vous considérez l'ennui comme une arme de séduction massive, évidemment...

Elle ferma le robinet.

— J'ai une question. Vous disiez que j'étais une reine. Pourquoi pas une princesse ? J'ai toujours rêvé d'être une princesse.

— Une reine, c'est mieux, répondit-il en venant se placer à côté d'elle. Les princesses sont sottes et sans défense. Il faut toujours les sauver des griffes de tous les dragons qui passent. Ça ne vous ressemble pas du tout !

— Non. Sans doute que non...

Elle continua de remplir le lave-vaisselle.

— Avant le dîner, je vous ai entendu parler d'établir une liste de suspects. Vous avez pu le faire ?

— Pas vraiment.

Il n'avait encore pu découvrir aucune correspondance entre les gens qui avaient pu menacer le général et les clients des hôtels et des loueurs de voitures de la région. Cette absence d'évidence les condamnait à se poser des questions sur le profil des coupables et leurs motivations.

— Tout ça est encore un peu trop virtuel, expliqua-t-il. Nous en sommes réduits à parler d'eux comme d'abstractions, et à leur attribuer des surnoms comiques, pour arriver malgré tout à leur donner une existence. Je n'aime pas beaucoup ça. Sous-estimer ses ennemis est dangereux.

— Je suis de votre avis, dit-elle en refermant la porte du lave-vaisselle. Jeremy et Emily, par exemple, ne prennent pas suffisamment la menace au sérieux.

— Ils vous ont quand même donné une liste de noms ?

Elle acquiesça.

— Puisque le shérif est ici, reprit-elle, peut-être pourrions-nous lui demander de vérifier si ces noms n'apparaissent pas dans les bases de données de la police ?

— C'est comme si c'était fait.

Ils étaient si proches que Blake pouvait voir le cercle d'un brun sombre autour de ses iris. Ses longs cils et ses grands yeux, vraiment magnifiques, adoucissaient ce que ses traits auraient pu avoir d'un peu anguleux. Dans leur profondeur, il lisait toute la chaleur et toute la sensibilité qu'elle tentait toujours si obstinément de cacher...

— Si vous avez fini avec le balai, lui dit-elle, vous pouvez peut-être mettre les bouteilles vides dans la poubelle à verre ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser que Jeremy et Emily ne se sentent pas concernés par la menace ?

— Lui, je ne le connais pas encore très bien, mais Emily est mon amie depuis longtemps. Elle fuit tout ce qui peut être négatif ; elle voudrait que le monde ne soit que douceur et bonté.

— Et vous n'êtes pas d'accord ?

— Je ne suis pas aussi naïve. Si l'enlèvement avait réussi, je crois que ça aurait été terrible pour elle. Sachant qu'elle pouvait les faire identifier, les ravisseurs ne l'auraient certainement pas laissée partir vivante.

— Ça dépend, dit Blake. Au Moyen-Orient, les enlèvements sont assez courants. On enlève pour appuyer une menace ou obtenir une rançon. Souvent, les otages sont rendus sans qu'on leur ait fait du mal.

— Oui, mais nous sommes au Colorado. Il n'y a pas de présence militaire à Aspen, mais nous avons une police qui s'y entend pour identifier des témoins.

Il pensa au dossier à couverture rouge d'Alvarado. Le général avait des ennemis en dehors des Etats-Unis...

— Pourquoi Emily ? demanda Sarah. Pourquoi s'en prendraient-ils à elle ?

— Eh bien, c'est une sorte de princesse, dans son genre...

— La proie toute désignée des dragons et autres malfaisants ?

— Exactement.

Elle lui sourit et la chaleur de ce sourire se refléta brièvement dans ses yeux. Il resta immobile, malgré son envie de se rapprocher d'elle ; s'être fait appuyer sur le nez une fois lui suffisait.

Elle s'écarta et passa la main derrière son dos pour défaire son tablier. Quand elle rajusta son chemisier, Blake fut frappé par le contraste entre le bleu du tissu et sa peau laiteuse. Il remarqua qu'elle portait un petit pendentif en forme de cœur.

Il enfonça ses poings dans ses poches pour s'empêcher d'aller poser ses doigts sur la délicate chaîne d'or. Lorsqu'elle traversa la pièce pour aller pendre son tablier à un crochet, il observa la grâce inconsciente de ses mouvements. Vouloir être seul avec elle avait été une erreur, mais c'était une erreur qu'il avait envie de répéter souvent.

— Vous avez dit tout à l'heure quelque chose qui m'a paru plein de bon sens, dit-elle, inconsciente de l'effet qu'elle produisait sur lui.

— Ah oui, quoi donc ?

— Que c'était le mariage lui-même qui pouvait être la clé de la menace...

Il regardait ses lèvres pendant qu'elle parlait.

— ... Expliquez un peu...

— Il y a peut-être un ancien petit ami d'Emily qui ne se remet pas de la rupture. Qui, peut-être, en apprenant qu'elle allait se marier, est devenu fou, subitement.

Elle claqua des doigts.

— Un psychopathe...

— Un psychopathe ? répéta-t-il.

— Ce n'est peut-être pas le mot qu'emploierait un profiler du FBI, mais vous voyez bien ce que je veux dire.

— Et il y a quelqu'un, sur la liste qu'ils vous ont donnée, qui correspondrait à ça ?

— Je ne sais pas.

Elle haussa les épaules et remit son long cardigan qui, de l'avis de Blake, dissimulait bien trop son corps.

— Faisons-les entrer la liste dans la base de données de la police, et nous verrons bien...

Blake avait envie de lui consacrer toute son attention, mais la situation dangereuse dans laquelle se trouvaient les occupants du chalet réclamait qu'il s'en occupe et, aussi, qu'il soit capable de faire la distinction entre le principe de précaution et la paranoïa. Son désir se heurtait à des considérations bien terre à terre...

* * *

Dans le bureau de Sarah, Kovac et Alvarado étaient penchés sur leurs ordinateurs portables respectifs. Chacun avait accès à sa propre base de données, et ils étaient tous les deux assez réticents à l'idée de les partager.

Sarah leur demanda de lui expliquer le fonctionnement des logiciels qui y donnaient accès et fut impressionnée, choquée même, par le nombre astronomique d'identités que ces fichiers contenaient. Ils lui dirent alors que n'importe qui ayant commis un délit, même mineur, était susceptible d'y être inscrit.

— Ça ne me paraît pas juste, dit-elle.

— Les ordinateurs, répondit Alvarado, ont révolutionné tout ce qui relève du maintien de l'ordre.

— Et la protection de la vie privée, alors ?

— Lorsque vous êtes en état d'arrestation, vous perdez ce droit.

Dehors, le vent soufflait fort et soulevait la neige déjà tombée, tandis que, dans le bureau, les données qui affluaient se transformaient en signalements et en photos.

Il y eut un moment plutôt embarrassant, lorsque le visage de Sarah, une Sarah plus jeune et aux cheveux un peu en bataille, apparut sur l'écran de Kovac. Elle aurait bien voulu pouvoir prétendre que c'était celui de sa jumelle dévoyée, mais ce n'était pas le cas...

Surpris, Kovac leva les yeux vers elle.

— Une erreur judiciaire ? hasarda-t-il, magnanime.

— C'était il y a dix ans, soupira Sarah. J'étais étudiante à Boulder. Un soir de fête, avec des copains, on a fait partir quelques fusées de feux d'artifice sans en avoir demandé l'autorisation. Les voisins ont prévenu la police...

— Vous n'avez pas eu de chance, remarqua l'adjoint. La plupart du temps, la patrouille qui fait ce genre de constatation ne le consigne même pas dans son rapport.

— J'ai dû tomber sur un pointilleux.

Emily se pencha par-dessus l'épaule de Kovac.

— Et moi ? fit-elle, tout excitée. Essayez de rentrer mon nom !

Avec un grand sourire, le bras autour de la taille de sa fiancée, Jeremy lui lança :

— Je serais bien surpris que tu sois fichée !

Sarah se souvint de leur conversation nocturne dans la forêt, quand Emily lui avait dit que Jeremy et elle étaient d'accord sur le fait qu'ils n'étaient pas obligés d'avoir la même opinion sur tout. Le pauvre risquait d'avoir quelques surprises...

Elle était pourtant bel et bien fichée, et sa photo d'identification judiciaire était adorable. Elle avait été arrêtée plusieurs fois pour troubles à l'ordre public.

— J'ai manifesté pour la protection de la nature, expliqua-t-elle. On n'est pas obligés de le dire à ton père.

— Il ne vaut mieux pas, en effet, répliqua Jeremy en souriant.

— Moi je trouve ça admirable, dit Blake, que quelqu'un se dresse pour la protection du putois.

— Et du carcajou d'Amérique du Nord ! ajouta Sarah en se laissant tomber sur le canapé à côté de lui.

Elle étira ses longues jambes devant lui et la boule familière revint dans la gorge du pauvre Blake.

— Quel est le premier nom sur ta liste, Jeremy ? demanda-t-il pour soulager sa tension. Le soupçon le plus probable...

— Ça pourrait être Teresa Bonnano. Ou plutôt son père, Carl Bonnano. Quand nous avons rompu, il est venu me voir pour me demander de donner une autre chance à sa fille.

— Mais je le comprends tout à fait, s'exclama Emily. C'est vrai que tu es un trésor !

— Il m'a dit qu'il voulait un militaire pour elle. C'était il y a quatre ans, mais il m'envoie toujours ses vœux pour la nouvelle année.

Une recherche sur le nom de Teresa Bonnano ne donna rien. Pour Carl, c'était une autre paire de manches : il tenait une boutique de prêteur sur gages et avait fait de la prison dans sa jeunesse, pour menus larcins et fraudes diverses.

— Rien avec violence, remarqua Kovac.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il serait incapable d'engager quelqu'un pour faire le travail à sa place, dit Blake. On peut vérifier son environnement direct ?

— Je le ferai dès demain, répondit l'adjoint.

— Moi, j'ai quelqu'un de possible, dit Alvarado. Un industriel, fournisseur de l'armée, qui risque de perdre plusieurs millions de dollars si certains projets d'équipement sont abandonnés. Il a été jugé deux fois pour coups et blessures, mais s'en est toujours tiré.

— Ce qui veut peut-être simplement dire qu'il avait un bon avocat, fit remarquer Kovac.

Sarah ne voyait pas bien le rapport.

— En quoi cet industriel voudrait-il empêcher le mariage de Jeremy et Emily ? demanda-t-elle.

Alvarado haussa les épaules.

— Là, on est plutôt dans l'autre cas de figure, expliqua-t-il. Porter atteinte à la future belle-fille du général pour forcer la main à celui-ci.

Le capitaine esquissa un sourire.

— Mais il avait compté sans votre réactivité et votre courage.

— Quand j'ai pris la fuite en glissant sur mes fesses ? répliqua Sarah avec ironie.

— Une manœuvre pleine d'audace ! commenta Blake en souriant.

Alors qu'ils égrenaient d'autres noms, Sarah sentit son intérêt décroître. La traque des criminels n'était pas aussi passionnante dans la réalité que dans les films et les séries. C'était plutôt un morne travail de bénédictin. Ils pouvaient y passer toute la nuit, sans obtenir de résultats significatifs.

— Bon, je vais aller me coucher, dit-elle en se levant. Demain matin, le petit déjeuner est à l'heure qu'il vous plaira ; vous n'aurez qu'à descendre dans la cuisine, et je vous préparerai ce que vous voudrez.

Blake reposa sa tasse vide et se leva aussi.

— Je vous accompagne.

Bien que n'ayant guère besoin d'une escorte dans sa propre maison, Sarah accepta volontiers son offre courtoise.

En passant dans le salon, elle constata que quelqu'un avait ajouté une bûche à celles qui brûlaient déjà. Ce n'était pas vraiment nécessaire, et elle n'aimait pas beaucoup voir les flammes monter aussi haut dans l'âtre. Le général et le shérif étaient en grande conversation, leur verre de whisky pur malt à la main. A son entrée, Charles Hamilton voulut se lever, mais elle lui fit signe de rester assis.

— J'apprécie beaucoup votre hospitalité, Sarah, lui dit-il aimablement.

— Merci, Charles !

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte de sa chambre, Blake lui dit gentiment :

— Ne vous inquiétez pas, je vérifierai la cheminée avant de me coucher.

— Comment savez-vous que cela m'inquiète ?

— Je lis en vous comme dans un livre.

— Et moi qui croyais être une femme mystérieuse !

Il fit semblant de soupirer.

— J'ai bien peur que non...

Bras croisés, il s'appuya au mur près de la porte.

— ... Je peux dire tout ce qui passe dans cette jolie petite tête.

— Ah oui ?

Elle le regarda bien en face.

— Et à quoi est-ce que je pense, en ce moment ?

Il plissa les yeux pour faire mine de lire dans ses pensées, puis hocha gravement la tête.

— La réponse est oui, dit-il d'un air sombre.

Encore une fois, il la taquinait. Elle n'était pas bien sûre d'aimer ce genre de jeu, mais ne put ni retenir un sourire ni empêcher ses joues de

s'empourprer.

— Si la réponse est oui, fit-elle, quelle pouvait bien être la question ?

— La question était : Et si on s'embrassait ?

Il décroisa les bras et lui posa la main sur l'épaule, comme pour l'attirer vers lui. Il lui laissait toute possibilité de s'écarter ou même de lui appuyer une fois encore sur le nez. C'était bien ce qu'elle aurait dû faire, mais dès qu'il avait prononcé ces mots, elle s'avoua qu'elle y avait pensé toute la soirée.

Oui, s'ils s'embrassaient ?

— Oui, dit-elle dans un souffle.

Instantanément, les lèvres de Blake se posèrent sur les siennes. Sans lâcher son épaule, il passa son bras libre autour de sa taille et sa main remonta pour emprisonner l'un de ses seins.

Elle sentit une chaleur liquide l'envahir et brouiller ses sens, tandis que son cœur se mettait à battre à tout rompre.

La bouche de Blake frémissait contre la sienne.

Quand leurs lèvres s'écartèrent, elle eut l'impression que c'était la première fois qu'on l'embrassait vraiment. Jusque-là, les baisers n'avaient été que simulacres.

Seul celui de Blake était réel.

9

Le lendemain matin, Sarah, comme à son habitude, se leva à l'aube. Le règlement des Bed & Breakfast impliquait naturellement qu'elle prépare le petit déjeuner pour ses hôtes, et elle avait l'intention de confectionner des muffins frais. Comme toujours, également, elle était descendue dans la cuisine encore à moitié endormie.

Du café... Il me faut du café !

Elle prépara le percolateur et regarda le café tant attendu s'écouler lentement.

Malgré la routine de ces gestes, elle ne se sentait pas tout à fait comme les autres jours. Par la fenêtre, elle voyait l'aube colorer le ciel de pourpre et d'or. Que disait le dicton, déjà ? Ah oui : « Ciel rouge le matin, matelot veille au grain. » Il allait y avoir de la neige, ce qui signifiait des ennuis à n'en plus finir. Cette constatation aurait pu l'alarmer, de même que les menaces d'enlèvement et le million de choses qu'il lui restait à faire avant le mariage, mais son cœur était léger, ses jambes fourmillaient d'envie de danser. Elle mit en marche la radio par satellite, qu'Emily avait calée sur une station spécialisée dans la musique pop et, quand la voix de velours d'un chanteur en vogue envahit la pièce, ses mocassins se mirent à battre le sol en musique.

En femme réaliste, elle se gardait de trop investir dans un seul baiser, même s'il avait été délicieux. Elle n'oubliait pas que Blake ne devait rester au chalet que quelques jours, un laps de temps bien trop court pour que s'instaure une véritable relation. Mais, après tout, rien ne l'obligeait à être trop raisonnable.

Pour une fois, dans sa vie, elle vivait le début d'une fantastique aventure avec un homme bien sous tous rapports. Tout cela était arrivé sans qu'elle

s'en rende vraiment compte et, maintenant, elle n'arrivait plus à se le sortir de la tête. Ses rêves de la nuit passée ressemblaient à un film érotique où Blake aurait tenu le rôle principal.

Les jumeaux Reuben entrèrent dans la cuisine alors qu'elle avait déjà la main sur le pot de café.

— Je t'avais bien dit que ça sentait bon, dit John à William. Bonjour, Sarah !

— Bonjour, vous deux ! Pas de problème, cette nuit ?

— Non, rien de particulier à signaler.

William posa sur le plan de travail l'ordinateur portable qui servait à contrôler les caméras.

— On a passé pas mal de temps à parler avec Blake.

Sarah se dit qu'elle aussi avait passé pas mal de temps avec lui.

— Et de quoi avez-vous parlé ?

— De nous engager dans l'armée.

— On pourrait voyager, ajouta John en ouvrant grands ses bras. J'ai toujours rêvé d'aller au Japon, pour voir des ninjas et ces énormes lutteurs, là...

William approuva silencieusement, tout en se versant une tasse de café.

Bien que parfaitement identiques physiquement, les jumeaux étaient dotés de tempéraments si différents que Sarah n'avait jamais eu aucun mal à les distinguer. William était un garçon réfléchi qui parlait peu, alors que son frère était un moulin à paroles débordant d'énergie. C'était lui l'aîné, de quelques minutes, et il aimait se montrer le premier en tout.

Sarah n'avait guère que dix ans de plus qu'eux, mais elle les avait vus grandir et ressentait pour eux des sentiments presque maternels. S'engager dans l'armée était une décision qui ne devait pas être prise à la légère, même si les jumeaux avaient rencontré un officier de rangers qu'ils pouvaient à juste titre admirer.

— Mais, William, dit-elle, je croyais que tu voulais aller à l'université !

— Je peux toujours le faire et l'armée peut même payer mes frais d'inscription, si elle me récupère à la sortie.

— On peut s'engager tout de suite, dit John. Pas évident de trouver du boulot dans le coin. Papa ne peut pas nous payer à plein temps à la quincaillerie, même si on est les meilleurs hommes à tout faire du pays.

— En tout cas, vous avez de quoi vous occuper ici pour la durée du mariage.

— Oui, on fait la sécurité, se rengorgea John. Tu crois vraiment que quelqu'un va attaquer le chalet ?

— Je n'en sais trop rien, mais je préfère qu'on prenne des précautions. Alors je vous demanderai de venir passer toutes les nuits ici, jusqu'à dimanche.

Bien qu'elle n'ait rien entendu de précis, Sarah dressa l'oreille ; elle « sentait » l'arrivée de Blake. La cuisine semblait se charger d'énergie. Par une jolie coïncidence, un rayon de soleil traversa la fenêtre quand il entra.

Ses cheveux étaient encore humides et ébouriffés après la douche. La ligne carrée de sa mâchoire était rasée de près, et ses yeux, ses yeux magnifiques, brillaient d'un éclat singulier. Elle aurait bien voulu pouvoir dire quelque chose d'intelligent, afin de montrer qu'elle n'était pas complètement désarmée devant lui, mais elle resta un instant bouche bée. Puis, machinalement, elle porta sa tasse à ses lèvres.

Caféine, songea-t-elle, *ce n'est pas le moment de me laisser tomber...*

— Bonjour, Blake !

— Bonjour, Sarah ! Salut, les jumeaux !

Il se versa une tasse de café.

Elle ne s'était pas attendue à le voir si tôt. Il ne se levait donc jamais plus tard que ça ? Si elle avait pu prévoir, elle aurait fait l'effort de s'habiller, au lieu de traîner en pyjama rose sous un vieux peignoir de bain bleu.

— J'étais juste descendue préparer des muffins..., s'excusa-t-elle assez platement.

— Oh ! Je serais ravi de vous aider.

Pourquoi ces simples mots sonnaient-ils comme une promesse de délices sensuels ?

— Nous avons eu un appel du père d'Emily, hier soir, reprit-il. J'ai l'impression que ce bon sénateur est un adepte de la théorie du complot...

Sarah connaissait mal les parents de son amie, mais elle se souvenait toutefois d'une longue soirée passée à boire de la bière à la pression avec le sénateur et à l'entendre dissenter sur l'homme de Roswell et les dossiers secrets que l'armée dissimulerait sur les extraterrestres...

— Nous lui avons demandé s'il se connaissait des ennemis potentiels, et j'ai le regret de dire que la liste de ceux qui, à son avis, pourraient lui vouloir du mal correspond à peu près à la population d'une ville moyenne... Par bonheur, il les juge tous incapables de violence.

— Pourtant, objecta Sarah, il me semble qu'un enlèvement par des hommes armés est une action relativement violente.

Blake haussa les épaules.

— En tout cas, il tient absolument à ce que le mariage se déroule comme prévu. Il nous a fait un véritable discours sur la nécessité de ne pas négocier avec des voyous, et de ne pas nous laisser dicter nos actions.

Sarah était suffisamment réveillée maintenant pour voir clair dans tout ça.

— En somme, dit-elle, le sénateur pense que la menace est dirigée contre lui alors que le général, lui, est d'avis qu'elle le vise personnellement. C'est un duel d'ego...

— Vous n'avez pas l'air de les aimer beaucoup, l'un et l'autre.

— Non, ce n'est pas exact, dit Sarah en se servant une autre tasse de café. Ils ont tous deux de grandes qualités et j'aime beaucoup Rebecca, la maman d'Emily. Mais j'appréciera vraiment que l'on puisse éliminer tout danger avant le mariage.

William les interrompit en montrant l'un des écrans de contrôle.

— Regardez, dit-il, il y a une camionnette qui arrive.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda Blake à Sarah.

— Non, pas si tôt dans la matinée.

Il carra ses épaules et se tourna vers les jumeaux. Instinctivement, il avait pris une attitude de chef.

— Venez avec moi, leur dit-il. On va identifier le véhicule, le chauffeur et les passagers. Gardez bien tout le monde à l'œil quand je parlerai. Faites bien attention.

Sarah se posta à la fenêtre pour les regarder faire. Elle eut la surprise de voir les jumeaux s'avancer avec une sorte d'assurance tranquille qu'elle ne leur connaissait pas. Blake avait dû leur donner quelques leçons. Sur le perron, il leur lança quelques ordres brefs. William prit position juste devant, son fusil à bout de bras. John, lui, se plaça un peu en retrait, et à droite de la camionnette qui venait de s'immobiliser devant le chalet.

Blake descendit sans précipitation les marches du perron, sa main droite sur la crosse du pistolet qu'il portait à la ceinture. Jusque-là, Sarah n'avait pas remarqué qu'il était armé. Son allure était très impressionnante.

Un type osseux, vêtu d'un jean serré et d'une veste en peau à franges, sortit du véhicule. En parlant à Blake, il battait des bras comme un corbeau en colère. Sarah sentit une certaine inquiétude la gagner. Elle ne connaissait

pas cet homme et n'avait accepté aucune réservation pour le week-end. Le Bentley's était-il devenu un véritable aimant à problèmes ?

Comme Blake lui faisait signe, elle sortit sur le perron.

— Que se passe-t-il ?

— C'est un orchestre, expliqua Blake. Ollie et les Dewdrops. Ça vous dit quelque chose ?

Bien sûr ! Elle se souvenait, à présent. Un guitariste, un violoniste et un flûtiste. Jeremy et Emily les avaient entendus jouer à une fête, et Emily avait fait des pieds et des mains pour les réserver. Sarah était heureuse qu'ils aient finalement accepté, mais on était jeudi et le mariage n'aurait lieu que samedi.

— Ils sont un peu en avance, dit-elle.

L'homme en veste à franges lui fit un signe.

— Notre engagement précédent est terminé, et nous n'avons pas assez de temps pour rentrer chez nous entre les deux, expliqua-t-il.

Alors que Sarah se demandait en quoi cela la concernait, une rafale de vent passa dans les sapins, lui rappelant opportunément qu'on attendait du blizzard, aujourd'hui ou demain. Elle allait devoir faire avec, veiller à ce qu'il y ait suffisamment de nourriture pour tout le monde, et aussi s'occuper des fleurs. Tout cela commençait à être bien compliqué... Pendant un moment, irréaliste mais délicieux, elle s'imagina déchargée de toutes ses responsabilités, prenant Blake par la main et l'emmenant dans sa chambre pour le dévorer tout cru.

On pouvait toujours rêver...

* * *

Blake installa les trois musiciens dans le dortoir du second étage, et leur demanda leurs papiers d'identité.

Puis, il alla frapper à la porte d'Alvardo qui lui ouvrit. Il portait un survêtement de l'armée, avec un bonnet de laine noire de type commando sur ses cheveux blonds, et était en sueur.

— Vous êtes allé courir ? lui demanda Blake.

— Huit kilomètres chaque matin, lui répondit le jeune officier. Je peux vous aider, major ?

— J'ai besoin de vos talents en informatique. Durant le week-end, beaucoup de civils vont aller et venir, ici.

Les sourcils minces d'Alvarado se froncèrent en une mimique réprobatrice.

— Le chalet est censé être très sûr, fit-il remarquer.

— Il le sera d'autant plus si nous y veillons, répliqua Blake. J'ai besoin que vous vérifiiez l'identité de chaque personne qui entre ici. Voyez avec Kovac si vous pouvez le faire avec la base de données de la police.

— Je n'ai pas besoin de lui, major. J'ai accès à tous les fichiers de sécurité du pays.

— Signalez-moi toute personne que vous trouverez suspecte et nous en parlerons.

Il n'avait pas une confiance extrême dans cet officier de bureau, qui n'avait probablement pas beaucoup été confronté au terrain. S'il se refusait à juger un homme à l'aune de son expérience de la guerre, il estimait néanmoins qu'avoir connu le combat vous forgeait, entre autres, un solide esprit d'équipe. Il n'était pas vraiment certain que le capitaine Alvarado possédait cette qualité.

Celui-ci examinait les papiers des membres de l'orchestre que Blake venait de lui passer.

— Des musiciens ? Au fait, il va y avoir un enterrement de vie de garçon, pour Jeremy ?

— Demain soir. Je suis censé m'en occuper, répondit Blake sans l'ombre d'un sourire.

Il n'avait guère eu le temps d'y penser jusqu'à présent.

— Il faudrait que je m'occupe de recruter une stripteaseuse.

— Je peux le faire, si vous voulez, répondit immédiatement Alvarado.

— Merci. Vous pouvez appeler Dolly, la patronne du Laughing Dog Saloon. Elle vous arrangera ça...

Ils descendirent ensemble au rez-de-chaussée, où le buffet du petit déjeuner avait été dressé sur la table de la salle à manger. En plus des muffins à peine sortis du four, il y avait des fruits, des céréales, du fromage blanc et, sur un chauffe-plat, une platée d'œufs brouillés au chorizo, ainsi qu'un petit chaudron de *chili verde*, la spécialité du Colorado. Et il n'avait fallu qu'une petite heure à Sarah pour préparer toutes ces merveilles...

Le général s'assit tout naturellement à la place d'honneur en bout de table, Jeremy et Emily à ses côtés.

Les jumeaux et Maddox partirent reprendre leur veille, et Jeremy fit signe à son ami.

— Blake ! Viens t'asseoir...

— Dans une minute...

Il poussa les portes battantes de la cuisine, dans l'espoir de trouver Sarah seule. Hier soir, lorsqu'ils s'étaient embrassés, il avait éprouvé quelque chose de plus profond et de plus puissant que de la simple attraction sexuelle. Non que le sexe ait été absent ; il s'était senti littéralement en feu. Mais cette étrange sensation de lien entre elle et lui était bien trop forte pour qu'il l'ignore.

C'était sans doute une question d'instinct. Pendant des années, il avait été un homme d'action qui n'avait pas souvent eu le temps de se poser pour analyser et réfléchir ; il lui fallait faire confiance à son instinct. Ainsi savait-il, quasiment sans avoir à s'interroger, quand il était en danger, quand attaquer et quand battre en retraite. Leur baiser avait fait battre son cœur plus vite et plus fort. Sarah était vraiment différente, spéciale. Il avait besoin de passer du temps avec elle, d'apprendre à la connaître mieux.

Il la vit trancher une tomate sur une planche à découper, le téléphone filaire coincé entre son oreille et son épaule. La minuterie du four se mit à sonner. Elle posa le couteau, prit une manique, et sortit du four une plaque de muffins qu'elle mit à refroidir sur un coin du plan de travail. Puis elle reprit le couteau, sans avoir cessé de parler au téléphone, dont le fil était tendu au maximum. Elle allait et venait avec autant de grâce et de sûreté qu'une championne de patinage artistique sur la glace. Enfin elle raccrocha et se tourna vers lui.

— Oui, Blake ? Vous désirez quelque chose ?

— C'est le coup de feu, on dirait.

— Bah, rien que je ne sois pas capable de gérer.

— Vous devriez ralentir un peu...

Il ne pouvait rien lui dire tant qu'elle était ainsi, à s'affairer dans sa cuisine.

Comme si elle avait perçu sa pensée, elle s'arrêta net devant lui, les poings sur les hanches.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il aurait voulu lui dire que leur baiser de la veille avait été phénoménal, que la tenir dans ses bras était quelque chose d'important, qu'il aimerait savoir si elle ressentait la même chose que lui.

Qu'il voulait, aussi, un autre baiser.

Mais ce n'était ni l'endroit ni le moment.

OceanofPDF.com

10

Blake passa son index dans la ceinture du tablier de Sarah et tira doucement, l'amenant vers lui. Elle mit la tête en arrière, comme si elle lui résistait, mais son sourire avait tout d'un encouragement. Seulement, au lieu de venir se blottir entre ses bras, elle défit son tablier et s'en extirpa avec grâce, le laissant entre les doigts de Blake.

— Au fait, dit-il en souriant sans s'offusquer, les musiciens ont été installés dans le dortoir.

— Très bien.

— J'aimerais que, dans pas trop longtemps, vous me fassiez faire le tour des sentiers qui environnent le chalet.

Sarah retourna démouler ses muffins et les disposer sur un plat.

— Ça pourra se faire, répondit-elle en souriant aussi.

Il la regarda évoluer à travers la cuisine. Bien qu'elle ait aux pieds de lourdes bottes de randonnée hivernale, son pas restait léger. Elle portait un jean et un pull à col roulé vert pastel dont elle avait relevé les manches au-dessus des coudes.

— Quand avez-vous trouvé le temps de vous habiller ? demanda-t-il.

— Sauter dans un jean ne demande pas beaucoup de temps.

— Peut-être pas pour vous, mais je vous assure qu'il m'est arrivé d'avoir sous mon commandement des femmes qui prétendaient avoir besoin d'une heure pour se coiffer et mettre leur treillis.

— Je ne sais pas quoi dire. Je suis comme ça...

Bien qu'il ne soit pas expert dans ce genre de chose, il pouvait voir qu'elle ne portait aucun maquillage et avait simplement rassemblé ses cheveux en queue-de-cheval. Elle n'avait pas besoin de beaucoup d'apprêt

pour paraître à son avantage. Il s'apprêtait à se rapprocher d'elle lorsque Jeremy arriva.

— Le petit déjeuner était délicieux, Sarah, dit-il avec chaleur.

— Merci beaucoup, répondit-elle. Y a-t-il quelque chose qui vous ferait plaisir ?

— C'était parfait, vraiment.

Il se tourna vers Blake.

— On dirait que tu as eu un peu d'animation, ce matin...

— Ce n'était que l'orchestre, Ollie et les Dewdrops.

Blake se força à détacher ses pensées de Sarah et à se concentrer sur les questions de sécurité.

— J'avais justement une question à vous poser, à tous les deux, leur dit-il. Combien de personnes vont séjourner au chalet durant ce week-end ?

— Alors..., commença Sarah. Il y aura les jumeaux Reuben, et aussi une dame qui m'aide pendant la haute saison. Elle viendra avec une amie à elle pour assurer la cuisine et le ménage, mais ni l'une ni l'autre ne coucheront normalement au chalet.

— C'est votre seul personnel ?

— Pendant l'été et l'automne, j'ai aussi un couple à plein temps. Mais le reste de l'année, je peux m'occuper de tout moi-même, avec des extras, quand il le faut.

— Les invités, à présent.

— Le sénateur, son épouse et son assistant parlementaire, qui lui écrit tous ses discours. Je n'ai accepté aucune réservation de personnes étrangères au mariage, pour que l'événement reste privé.

Blake se tourna vers Jeremy.

— Est-ce que vous avez, Emily et toi, d'autres invités que ceux déjà annoncés ?

— On le voulait, au début, mais la liste commençait à devenir tellement longue qu'on a préféré s'en tenir à la famille, et à vous deux.

Pour un mariage, il n'y aurait vraiment pas foule, en effet, mais Blake avait tendance à penser que c'était encore trop. A chaque instant, il avait l'impression que quelqu'un envahissait un espace qu'il n'aurait voulu partager qu'avec Sarah.

— Venons-en aux livreurs, reprit-il. Quelles sont les livraisons attendues ?

— Laissez-moi réfléchir...

Sarah se mit à compter sur ses doigts.

— Dans la journée, le fleuriste doit venir apporter les corbeilles. Ce soir ou demain matin, le pâtissier livrera la pièce montée. Le traiteur viendra demain avec deux extras et ils reviendront samedi. Pourquoi avez-vous besoin de savoir tout ça ?

— Pour vérifier le pedigree de tout le monde. Je mets en place une procédure avec Alvarado pour que tous ceux qui entreront et sortiront de cette maison, invités ou fournisseurs, soient clairement identifiés. J'ai besoin du nom et des numéros de téléphone.

— C'est juste, dit Jeremy. N'importe qui peut engager un tueur à gages.

— Pour ce qui est de l'orchestre, écoutez un peu...

Sarah appuya sur un bouton et une assez étrange mais très belle ballade retentit dans la cuisine. La mélodie lancinante de la flûte donnait à cette musique des airs celtiques. Les paroles, sans surprise, évoquaient un amour secret sous la lune.

Sarah soupira.

— Ils n'ont pas l'air bien dangereux, commenta-t-elle. Sauf pour les cœurs brisés.

— Ils sont formidables, dit Jeremy, et on a eu beaucoup de chance de les avoir, parce qu'ils viennent de loin. Ils sont basés en Oregon...

Maddox fit soudain irruption dans la pièce, l'ordinateur portable à la main.

— On a un problème, annonça-t-il en montrant l'un des écrans de contrôle des caméras de surveillance.

Celle qui faisait face au sud enregistrait la silhouette d'un homme en tenue de camouflage pour temps de neige, et qui semblait porter une arme.

S'il était seul, Blake ne doutait pas de pouvoir en venir à bout juste avec l'aide de Jeremy. Celui-ci avait été son adjoint à la tête d'un commando de montagne, durant deux séjours successifs en Afghanistan. Ce qui serait plus difficile, ce serait de le capturer sans lui faire de mal. Pouvoir compter sur quelques renforts ne serait pas du luxe.

— Les jumeaux sont toujours là ? demanda-t-il à Maddox.

— Non, ils sont partis il y a dix minutes environ.

Blake réprima un soupir. Curieusement, il avait davantage confiance dans les deux garçons que dans ce camarade officier dont il ne savait quasiment rien.

— Vous voyez quelqu'un d'autre, sur les écrans ?

Le jeune lieutenant secoua la tête.

— Non. Apparemment, il est seul.

— Vous pratiquez toujours régulièrement le tir, depuis que vous êtes en poste à Washington ?

— Vous savez, ça ne s’oublie pas vraiment, répliqua Maddox, les lèvres pincées.

— Mmm... Les armes et munitions sont dans le placard de l’entrée. Prenez position sur le perron en gardant l’œil sur les écrans. Si vous repérez un autre intrus, vous m’appellez sur le téléphone satellite.

— Et moi, que dois-je faire ? demanda Sarah.

De nouveau, il se trouvait pris dans une situation potentiellement dangereuse mais, cette fois, il était décidé à compter avec elle.

— Je vais vous demander de rester ici, de vous assurer que toutes les portes sont verrouillées et que personne ne s’approche des fenêtres.

Blake passa dans la salle à manger et fit un rapide exposé de la situation à ceux qui étaient présents autour de la table. Les musiciens du groupe étaient là eux aussi. Jeremy en profita pour voler un mélodramatique baiser à sa fiancée. Les militaires se groupèrent autour du placard de l’entrée et s’armèrent rapidement pendant que Blake donnait ses ordres.

— Je prends l’accès nord, dit-il à Jeremy et tu me suis. Si on doit tirer, on essaie de ne pas le tuer ni le blesser trop sérieusement. Il faut le prendre vivant et l’interroger.

Alvarado, qui venait de descendre de sa chambre, comprit immédiatement ce qui se passait et proposa :

— Je peux aider, major ?

— Oui. Faites équipe avec Maddox.

Il aurait sans doute pu utiliser le capitaine plus utilement, mais il manquait de temps. Plus vite ils attraperaient l’intrus, mieux cela vaudrait.

Ils sortirent par la porte nord qu’ils verrouillèrent derrière eux. Blake avait laissé à Maddox l’ordinateur portable qui permettait de contrôler les écrans, mais il avait une idée assez précise de l’endroit où devait se trouver l’intrus.

— A peu près à une centaine de mètres devant, dit-il à Jeremy. Tu vois ? Là où le sentier se sépare en deux.

— Oui, je vois. Pas trop de végétation pour me couvrir, mais je vais essayer de le prendre à revers.

Ils n'avaient ni l'un ni l'autre besoin de beaucoup d'explications pour cette manœuvre classique. Blake doutait qu'ils puissent bénéficier du moindre effet de surprise. Ils étaient bien visibles sur la neige et, bien qu'ils soient tous les deux entraînés à progresser rapidement et sans bruit, le silence qui régnait aux alentours amplifiait le moindre son. Pour le moment, il ne neigeait pas, mais l'air était glacial. Une couche de neige fraîche, tombée durant la nuit, recouvrait les précédentes.

Blake eut tôt fait de repérer l'intrus. Sans le perdre de vue une seconde, il s'abrita derrière un rocher, tandis que l'homme en tenue de camouflage rampait avec précaution vers la maison, s'arrêtant fréquemment pour regarder autour de lui. Son visage était entièrement recouvert d'une cagoule de ski tricotée. Il portait un sac à dos et un fusil semi-automatique.

La forêt enneigée ne semblait pas du tout être son environnement naturel. Il respirait fort et ne tenait son fusil ni comme un chasseur ni comme un soldat. Blake se demanda quelles étaient ses intentions. A moins qu'il ne soit un sniper, pourquoi tenter un tir ?

Se déplaçant en silence, latéralement, il vit l'homme se lever et prendre position derrière un arbre, à environ quarante mètres de la maison. Blake tira un coup de semonce et lui cria :

— Jette ton arme !

Au lieu d'obéir, l'intrus répliqua par une rafale dans sa direction.

— Ne tirez pas sur moi ! hurla-t-il. Je vous préviens, ne tirez pas !

Blake reconnut instantanément sa voix : c'était l'homme auquel il avait parlé au téléphone la veille. Le ravisseur.

— Vous êtes cerné, cria-t-il. Si vous ne jetez pas votre arme, nous ouvrirons le feu.

— Non ! Ne tirez pas !

L'homme lança son fusil dans la neige.

— Je vous préviens, je porte une bombe !

— Une bombe ?

— Un engin explosif, ou appelez ça comme vous voulez. Je vais le placer contre la maison.

Blake sortit à découvert, pour que l'homme le voie bien, mais sans avancer vers lui. En s'efforçant de conserver une voix calme, il demanda :

— La bombe est dans votre sac à dos ?

— N'approchez pas !

L'intrus brandit un téléphone mobile.

— C'est avec ça que je la déclenche. Si vous faites un pas de plus, je fais tout sauter, je le jure !

— Allons, c'est une façon stupide de mourir ! Vous ne voulez pas vous suicider, n'est-ce pas ?

— Je ne veux pas aller en prison non plus. Restez loin de moi, et il n'arrivera rien.

La veille, Blake avait pris le mystérieux ravisseur pour un cerveau, un calculateur froid et cynique. Or, l'homme terrifié qu'il avait devant lui n'avait rien d'un Machiavel.

— Pour qui faites-vous cela ? demanda-t-il. Qui vous emploie ? Donnez-moi un nom, et on pourra s'arranger.

— Il y a des noms qu'il vaut mieux ne pas prononcer.

Sa voix tremblait, il avait peur.

— Laissez-moi tranquille !

— Il y a quelqu'un avec vous ?

— Non, il n'y a que moi.

La réponse était venue si rapidement que Blake avait tendance à le croire. Il devait bel et bien être seul.

— Mais vous prenez vos ordres de quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ?

Le ravisseur secoua vigoureusement la tête. Blake enchaîna :

— Vous n'êtes pas le genre à engager des voyous pour faire un kidnapping, ni à fabriquer des bombes. Vous ne devriez pas avoir à faire ça. Si on vous a forcé, obligé d'une façon ou d'une autre, je peux vous aider.

— Je n'ai jamais voulu que quelqu'un soit blessé ! dit l'homme, au bord des larmes.

Il répéta :

— Non, je ne l'ai jamais voulu.

— Je comprends, assura Blake. Ecoutez, détachez les bretelles du sac, posez-le au sol, et puis venez vers moi...

L'intrus hésita. Alors qu'il semblait prêt à se rendre, sa physionomie changea soudain. Il venait de regarder par-dessus l'épaule de Blake et paraissait terrifié.

Blake se retourna. Maddox et Alvarado s'approchaient, leurs armes à la main. Ils avaient choisi le plus mauvais moment pour se montrer. Blake leur fit vigoureusement signe de rester en arrière.

— Ils ne tireront pas, dit-il à l'intrus.

L'homme se retourna vivement, en trébuchant dans la neige, et vit Jeremy se dresser non loin de lui.

— Dégagez ! hurla-t-il en brandissant de nouveau son téléphone-détonateur. Dégagez de mon chemin !

Jeremy recula prudemment et l'homme se précipita vers la forêt, sans se soucier des branches basses et des buissons. Il déboucha très vite sur le sentier, laissant une trace très facile à suivre.

Blake se tourna vers Alvarado et Maddox.

— Retournez au chalet et ouvrez l'œil, leur ordonna-t-il.

— Qu'est-ce que vous allez faire, major ? demanda Maddox.

Pour un militaire, il n'avait décidément aucun sens de la hiérarchie. Blake était l'officier le plus gradé et le plus ancien. C'était lui qui donnait les ordres et il n'y avait pas à les discuter.

— Si j'ai besoin de vous, répliqua-t-il d'un ton sec, je vous appellerai sur le portable d'Alvarado. Exécution !

Sur ces mots, il tourna les talons et suivit Jeremy sur la piste de l'intrus.

— J'aurais pu le tacler, en me rapprochant un peu, lui dit Jeremy.

— Trop risqué. Il aurait pu déclencher sa bombe. Où mène le chemin qu'il a pris ?

— C'est le sentier de la cascade. C'est Sarah qui l'appelle comme ça. Il y a une descente et on arrive sur une chute d'eau.

— On peut y accéder en 4x4, à ta cascade ?

— Non.

— Alors, il a dû utiliser une motoneige...

Comme on n'entendait aucun moteur, on pouvait supposer qu'il ne l'avait pas encore rejointe.

— Il ne faut pas qu'il nous échappe, Jeremy. Tu connais le coin mieux que moi, prends la tête.

Tous deux se mirent à courir dans la neige, dont l'épaisseur rendait leur progression difficile. Ils ne tardèrent pas à repérer la silhouette de l'homme en tenue de camouflage gris et blanc.

— Le voilà ! fit Blake.

Ils pressèrent le pas autant qu'ils le purent. S'ils ne parvenaient pas à rattraper l'intrus, ils allaient devoir tirer et le blesser à la jambe, pour l'immobiliser. Cependant, ils étaient plus entraînés et en meilleure condition physique que l'homme qu'ils poursuivaient, et ne tardèrent pas à réduire la distance.

Une fois encore, Blake tenta de raisonner le fuyard.

— Laissez tomber le sac au sol et écartez-vous de lui, nous pouvons vous aider ! lui cria-t-il.

— Il n'entend pas, dit Jeremy.

En fait, l'homme entendait parfaitement, mais il était bien trop effrayé pour faire ce qu'on lui demandait. Le vrai cerveau, l'homme qui lui avait ordonné de placer la bombe, lui inspirait une véritable terreur.

Bientôt, ils ne furent plus qu'à une vingtaine de mètres du fugitif, sur le sentier qui surplombait la cascade. Celle-ci était presque entièrement prise dans la glace, mais quelques filets d'eau coulaient le long des stalactites, créant une illusion de mouvement avant de tomber, quinze mètres plus bas, dans un bassin rocheux lui aussi presque entièrement gelé.

L'homme se débarrassa rapidement des bretelles de son sac à dos et le posa au sol. Puis il leva son téléphone mobile.

— Tout ce que j'ai à faire pour la faire sauter, c'est appuyer sur ce bouton ! Si j'étais vous, je me mettrais à couvert !

Sur ce, il s'enfonça entre les rochers, dans le passage qu'avait creusé la cascade. Ainsi, il n'était plus en vue. Blake et Jeremy ne pouvaient guère prendre le risque d'aller beaucoup plus loin ; la bombe posée au sol était un avertissement particulièrement éloquent.

— Il va réussir à filer, dit Blake.

Il était hors de question que l'homme leur échappe.

Jeremy recula de plusieurs mètres.

— Pas question que je m'approche de cette saleté de bombe.

— A quoi ressemble le terrain de l'autre côté de la crête ? demanda Blake.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais eu l'occasion d'aller jusque-là.

Blake se déplaça rapidement sur le sentier, en espérant trouver un endroit surplombant le ravin, qui permettrait de distinguer l'intrus et de tenter un tir.

Soudain, un cri retentit dans l'air glacé.

Blake vit l'homme basculer dans le vide et essayer frénétiquement de se rattraper aux rochers. Il ne put y arriver et tomba dans le bassin.

L'homme n'était pas mort et gémissait des mots incohérents, en tentant de se redresser. Ses mains nues étaient en sang, il avait perdu sa cagoule et saignait aussi d'une plaie ouverte près de la tempe. Tout ce rouge contrastait avec les couleurs de sa tenue de camouflage et du paysage environnant. Il

parvint à se traîner jusqu'au bord du bassin et à se relever, mais sa jambe gauche se déroba sous lui et il s'effondra.

Il allait falloir organiser les secours pour le tirer de là, mais Blake devait d'abord neutraliser la bombe.

— Il ne risque pas d'aller loin, dit Jeremy.

— Il a toujours le téléphone ?

— Je ne sais pas.

— Espérons que non !

Blake courut jusqu'au sac à dos, le saisit par une bretelle et le lança dans la forêt aussi loin qu'il le put, tout en se jetant à terre, imité par Jeremy.

Aplatis dans la neige, ils attendirent l'explosion.

Il ne se produisit rien.

OceanofPDF.com

11

Lorsque Sarah reçut l'appel de Blake lui demandant des secours, elle entra en action immédiatement. Dans un placard de son vestibule, elle gardait tout le matériel nécessaire au sauvetage en montagne : cordes, mousquetons, trousse de secours, etc. Comme il lui était impossible de porter tout cela seule, elle fit appel à Emily.

— Ouf ! fit celle-ci. J'ai bien cru que tu n'allais pas me le demander...

Sarah la regarda d'un air perplexe.

— Tu détestes l'alpinisme autant que la vue du sang. Pourquoi es-tu soudain si enthousiaste à l'idée d'aller jouer les saint-bernard ?

— Pour Jeremy, répondit simplement son amie.

Sarah hocha la tête.

— Bon. Tu prendras le matériel d'escalade, justement...

Elle était elle-même en train de faire son sac avec du matériel de première urgence et des couvertures de survie.

— Qui est blessé ? demanda Emily.

— Blake a dit que le type qu'ils poursuivaient est tombé de la cascade.

Alvardo et Maddox parurent sur le seuil de la pièce.

— Nous venons aussi, dit Alvardo.

— Emily et moi connaissons l'endroit où ça s'est passé.

— Excusez-moi, Sarah, mais ce n'est pas de vous que je prends mes ordres.

Malgré la fermeté de son propos, le ton d'Alvardo trahissait une certaine hésitation. Sarah estima préférable de ne pas perdre de temps en vaines discussions.

— Appelez Blake sur le téléphone satellite, lui dit-elle. S'il est d'accord, je n'y vois pas d'objection.

Moins de cinq minutes plus tard, Emily et elle étaient prêtes à partir. Elles traversèrent la cuisine où Alvarado, à qui Blake avait sèchement rappelé ses consignes, faisait grise mine, assis à la table.

Maddox avait repris sa garde à l'entrée. Il les regarda disparaître rapidement dans la forêt, vers le sentier de la cascade où les attendaient Blake et Jeremy.

Sarah était en proie à un mélange de soulagement et d'appréhension. Quand elle avait entendu des coups de feu, elle avait immédiatement imaginé le pire. Par bonheur, l'altercation s'était déroulée sous l'œil d'une des caméras de surveillance, et elle avait pu voir sur l'écran de contrôle que Blake n'avait pas été blessé. Cependant, ses craintes subsistaient.

Puis, Alvarado et Maddox étaient rentrés au chalet, en évoquant un engin explosif. Son angoisse était alors montée de plusieurs crans, réduisant presque à néant tout son empire sur elle-même. Elle avait failli s'effondrer lorsque, sortant du champ de la caméra, Blake et Jeremy avaient disparu de l'écran. Elle se sentait fébrile et, si quelqu'un lui avait adressé la parole, elle n'aurait sans doute pas été capable de répondre. Il lui avait fallu faire un énorme effort pour reprendre ses esprits, ce qui ne la rassurait pas.

Elle n'était pas de ces femmes qui cèdent facilement à la panique ; elle avait la réputation bien établie de se sortir de tous les problèmes avec un sang-froid impressionnant. Mais la seule possibilité qu'il puisse arriver quelque chose à Blake la paralysait. C'était à peine si elle le connaissait et, déjà, il avait une importance considérable à ses yeux. S'il lui arrivait malheur, elle avait le sentiment qu'elle ne s'en remettrait jamais et passerait le reste de sa vie à fredonner les tristes ballades sentimentales du répertoire d'Ollie et les Dewdrops.

Lorsqu'elles arrivèrent enfin à l'endroit où Blake et Jeremy les attendaient, elle envia la réaction passionnée de son amie, qui se jeta dans les bras de son fiancé et l'embrassa à pleine bouche.

Elle-même n'avait pas le droit de se laisser aller à de telles effusions avec Blake. Ils n'étaient pas vraiment « ensemble ». Mais, rien qu'à le regarder, son cœur bondissait de joie, parce qu'il était sain et sauf.

Il lui toucha légèrement le bras.

— Merci pour...

— Ne refaites jamais ça ! le coupa-t-elle, dissimulant son émotion par de l'irritation. Vous avez failli me faire mourir de peur.

Il ne parut pas le moins du monde déstabilisé par ses manières agressives. Au contraire, il sourit.

— Tiens, tiens..., fit-il. Vous vous inquiétiez pour moi ?

— Si vous aviez été blessé sur ma propriété, j'aurais pu dire adieu à mon bonus d'assurance !

— Je ne vous crois pas... Je pense que vous vous inquiétez pour moi.

Une fois encore, il la taquinait, mais elle n'allait pas lui donner la satisfaction d'avouer qu'il avait raison.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de bombe ? demanda-t-elle pour couper court.

— L'intrus a dit qu'il en transportait une dans son sac à dos.

— Et c'était vrai ?

— Je n'en sais trop rien. J'ai jeté le sac au loin et il n'a pas explosé.

— Mais qu'est-ce qu'il voulait faire avec une bombe ?

A peine eut-elle posé la question qu'elle en connut la réponse.

— ... Il voulait faire sauter le chalet ?

— Il semble que c'était son plan.

— L'ordure !

Etrangement, le fait que l'on ait menacé sa maison la révoltait moins que l'idée que Blake ait pu courir un danger mortel.

— Qu'est-il arrivé, alors ?

— Il a essayé de s'enfuir, par le sentier de la cascade. Je suppose qu'il a dérapé. En tout cas, il est tombé...

Blake se pencha et montra le corps d'un homme en tenue de camouflage gris et blanc, au pied de la chute d'eau. Sa combinaison était tachée de sang et il avait les yeux fermés, mais Sarah pouvait le voir trembler. Elle avait suffisamment fait de sauvetage en montagne pour reconnaître les symptômes du traumatisme.

— Il est en état de choc, dit-elle. Il faut l'évacuer d'urgence.

— J'ai appelé Kovac. Il va venir avec une équipe de secours.

— Il faudra ça. J'ai bien des cordes et des mousquetons, mais pas de vrais moyens d'intervention comme un brancard qui pourrait immobiliser sa colonne vertébrale.

— Kovac disait que vous aviez l'expérience des sauvetages.

— J'ai participé à quelques opérations, mais je n'en ai pas pour autant une grande habitude.

Elle se pencha de nouveau pour voir l'homme qui avait voulu faire sauter sa maison de famille. Même s'il était la lie de la terre, elle ne pouvait lui refuser son aide.

— On peut toujours descendre vers lui et commencer à le préparer pour l'évacuation.

— A quels endroits vaut-il mieux placer les cordes ? demanda Blake.

— Pour le remonter, il en faudra, mais pour descendre, ce ne sera pas nécessaire. Il y a un passage plus facile de l'autre côté, après la chute.

— Combien de temps ça va prendre ?

— A peine plus que de descendre en rappel.

Sans perdre de temps, elle sortit différents objets de l'un des sacs — une couverture de survie, une gourde, sa trousse de secours — et elle les plaça dans le deuxième sac, qu'elle voulut charger sur son dos. Blake l'attrapa par une bretelle.

— Laissez-moi le porter.

Elle reprit la sangle.

— Je peux le faire, protesta-t-elle.

— Je n'en doute pas, j'essaie seulement de me rendre utile.

Il n'était pas vraiment nécessaire d'en faire une question de principe. Elle le laissa lui prendre le sac et l'ajuster à ses larges épaules.

— Parfois, commenta Emily en soupirant, ça fait du bien de laisser quelqu'un d'autre vous délester d'une charge.

— Je n'ai pas l'habitude qu'on m'aide, grommela Sarah.

— Eh bien, accepte-la avec le sourire, cette aide, lui dit son amie. Il n'y a rien de mal à se laisser traiter comme une princesse.

— Aussi longtemps que l'on se rappelle qui est la patronne, répliqua-t-elle avec un sourire ironique. Bon... Toi, tu restes ici avec Jeremy, pour attendre Kovac. Blake, suivez-moi.

Ils durent passer par la petite excavation dans laquelle l'intrus s'était un moment dissimulé. Le plafond n'en était pas très haut et Blake dut avancer plié en deux, mais il ne se plaignit pas.

Sarah avait toujours aimé cet endroit. L'été, l'eau qui tombait dans la vasque naturelle fermait la petite grotte comme un rideau et il n'était pas rare qu'un arc-en-ciel naisse dans le bassin. Elle avança avec précaution sur le granit enneigé et glacé en recommandant à son compagnon d'en faire autant.

— C'est beau, ici, dit-il.

Elle se tourna pour lui faire face. Bien qu'il soit urgent de rejoindre le blessé, il ne l'était pas moins pour elle de conserver un souvenir d'eux dans cet endroit cher à son cœur. Une étrange lumière bleue, presque surnaturelle, traversait la glace et illuminait les pommettes hautes et la mâchoire carrée de Blake. Sarah cligna des yeux, comme si elle prenait un cliché mental de ce moment-là.

— Je venais ici quand j'étais toute petite et que je voulais m'isoler du monde, lui confia-t-elle.

— Lorsque vos parents vous grondaient ?

— Non, pas vraiment. Dans ces cas-là, au contraire, je ne m'enfuyais pas. Je restais sur place et j'acceptais la punition.

— Pour quelles raisons vous cachiez-vous, alors ?

Parler d'elle-même n'avait jamais été trop du goût de Sarah. Jamais elle n'était allée voir un psychanalyste et elle maintenait toujours une certaine distance entre elle et les autres. Se confier l'aurait rendue par trop vulnérable.

— Ce n'est pas le moment d'en parler, je crois.

Il plongeait ses yeux si bleus dans les siens.

— Vous pouvez tout me dire, Sarah...

— Et je le ferai peut-être. Mais il est encore trop tôt.

Elle ressortit de la grotte, de l'autre côté. A cet endroit, le sentier se faisait encore plus étroit. C'était là, visiblement, que l'intrus avait trébuché sur un rocher affleurant qu'il n'avait pas dû voir sous la neige.

— C'est ici qu'il est tombé, dit Sarah. Ce sapin déraciné, là en dessous, a dû freiner un peu sa chute, mais ne l'a pas empêché de terminer au fond.

— Il s'est blessé à la tête, mais il était encore conscient, à ce moment-là, répondit Blake.

— Il vaut mieux nous dépêcher...

Avec précaution, mais rapidement, elle reprit sa progression, passant derrière un gros rocher rond. Un jour ou l'autre, il lui faudrait faire aménager ce sentier pour ses clients. Pour l'instant, elle leur en interdisait l'accès par un panneau dissuasif.

Après le rocher, le sentier s'élargissait et la descente devenait plus facile. Les arbres, plus proches, permettaient de se retenir aux branches. Blake la rejoignit sur une large dalle plate.

— C'est encore loin ?

— A peine deux minutes en suivant le torrent.

— Y a-t-il un endroit dans les environs où il aurait pu laisser une motoneige ?

— A peu près n'importe où... La couche est moins épaisse, sous les arbres, mais il n'en faut pas tant que ça pour faire marcher ces saletés-là.

— Vous n'avez pas l'air d'être une fan de motoneige...

— Non. Ça fait bien trop de bruit et ça effraie les animaux. Et puis ça pollue.

Elle s'interrompt une seconde.

— Mais je suppose que c'est amusant d'aller vite dans la neige...

Ils descendirent de la dalle et avancèrent cette fois bien plus rapidement, marchant côte à côte au bord du torrent.

— Le dénivelé ne vous fait pas peur, remarqua-t-elle. Mais c'est vrai, vous êtes un ranger.

— Oui et ma formation initiale est souvent remise à jour, répondit-il en souriant. L'Afghanistan, par exemple, c'est très, très montagneux...

Sarah n'avait jamais quitté les Etats-Unis ; elle était même bien rarement sortie de son Colorado natal. L'Afghanistan, c'était vraiment très loin, pour elle. Leurs vies étaient décidément très différentes.

— Vous n'allez pas regretter tous ces voyages, une fois que vous aurez quitté l'armée ?

— Oh ! je voyagerai toujours ! Mais en choisissant la destination, ce que, jusqu'ici, on ne me permettait pas vraiment de faire...

— Et où aimeriez-vous aller ?

— En Australie, par exemple. Je n'en ai jamais eu l'occasion.

— Moi, j'aimerais aller à Naples et voir toutes les ruines autour du Vésuve...

Elle avait dévoré plusieurs livres sur l'éruption du volcan au premier siècle de notre ère et sur les fouilles archéologiques.

— Ensuite, j'aimerais faire le tour de la Méditerranée, surtout les îles grecques.

— Vous voyagez souvent ?

— Eh non..., répondit-elle en soupirant. Je ne peux pas laisser le chalet, et il est difficile de me faire remplacer.

Mais elle avait toujours rêvé de toutes ces terres lointaines. Lorsqu'elle était enfant et qu'elle se cachait dans la grotte, elle fermait les yeux et s'imaginait pouvoir les rouvrir sur un monde chaque fois différent. Et elle aussi, alors, ne serait plus la même. Fini la Sarah pratique et terre à terre.

Elle serait intelligente et sophistiquée, artiste à Paris ou archéologue en Haute-Egypte, ou encore exploratrice sur l'Amazone. Des rêves d'enfant, qu'elle n'avait jamais partagés avec quiconque.

Enfin, ils purent courir vers le blessé. Il gisait sur le flanc, sur les rochers, les bras repliés sur sa poitrine et le pied droit tordu sous un angle inhabituel, résultat, probablement, d'une cheville brisée. Le sang sur son visage formait un contraste violent avec l'extrême pâleur de sa peau. Ses lèvres étaient bleues de froid. Comme Sarah se précipitait à son secours, Blake l'arrêta.

— Attendez une seconde, dit-il, il faut que je vérifie s'il n'a pas d'armes sur lui.

Il se débarrassa de son sac à dos et s'agenouilla près du blessé. En quelques palpations, il découvrit un portefeuille ainsi que, dans un étui de ceinture, un couteau de chasse que l'homme aurait été incapable d'utiliser contre eux. Pendant ce temps, Sarah suivit du regard l'axe de chute. Non loin d'eux, elle vit quelque chose briller entre les rochers. Un téléphone. Elle alla le ramasser et le montra à Blake.

— Attention ! lui dit-il d'un ton impérieux. Surtout ne pressez aucune touche !

— P... pourquoi ?

— C'est censé être le détonateur de la bombe. Donnez-le-moi.

— Où est-elle tombée ?

— Je ne sais pas vraiment, c'est bien le problème.

Il lui prit l'appareil, l'éteignit et le mit dans la poche intérieure de sa parka.

Le fait de peut-être transporter un détonateur ne semblait pas l'émouvoir particulièrement, constata Sarah. Comme s'il en avait l'habitude, ce qui était sans doute le cas.

Elle, en revanche, n'était pas familiarisée avec ce genre de chose et ne put s'empêcher de frissonner. Elle essayait pourtant de se convaincre qu'il n'y avait rien à craindre ; si la bombe explosait entre les arbres, il n'y avait guère de risques, même d'incendie, avec toute cette neige partout. D'ailleurs, les explosions n'étaient pas rares, en montagne. Les patrouilles de police à motoneige ou à skis se servaient d'explosifs pour éviter autant que possible les avalanches et dégager les couloirs.

— Vous croyez que la bombe est dans les environs ? demanda-t-elle.

— Je l’ai lancée là-haut, au point culminant du sentier. Elle est tombée par là...

Il désigna vaguement un point derrière son épaule, d’un mouvement de menton.

— Alors, vous m’aidez à le sortir de là, ou non ?

— Oui... Oui, bien sûr !

Il avait raison, ce n’était pas le moment de traîner. Il fallait se concentrer sur des choses pratiques. Dans le sac, elle prit une couverture de survie plus épaisse et plus chaude que celles que l’on trouve généralement dans le commerce. Mettre le blessé au chaud était la première chose à faire. Quand elle déposa la couverture sur lui, l’homme se mit à gémir.

— J’aimerais bien pouvoir la glisser sous lui, dit-elle à Blake, mais je ne crois pas que ce soit bon de le bouger.

Blake était en train de vérifier le contenu du portefeuille en cuir noir du blessé.

— D’après son permis de conduire, son nom est Norman Franks et il est de Denver.

Sarah prit une gourde dans le sac et en dévissa le bouchon.

— Norman, dit-elle à voix bien haute. Norman, il faut que vous buviez un peu.

Les cils du blessé frémirent un peu, mais il n’eut pas d’autre réaction. Sa respiration était rapide, haletante. Sachant que la déshydratation pouvait intervenir très vite, Sarah porta la gourde à ses lèvres et tenta de le faire boire, mais ce fut à peine s’il avala une gorgée.

Blake se pencha sur lui.

— C’est bien dommage que vous ne puissiez pas me parler, Norman, parce que j’ai pas mal de questions à vous poser !

— Il va falloir attendre, fit remarquer Sarah.

Mais Blake ne l’entendait pas de cette oreille.

— Norman, reprit-il, qui vous a envoyé ici ? Donnez-moi un nom.

— Il ne peut pas prononcer un seul mot, voyons !

— Non, sans doute pas...

Blake se déplaça d’environ un mètre pour examiner la cheville blessée de l’homme.

— Il faudrait lui retirer sa chaussure.

— J’ai de quoi la couper, dans le sac, répondit Sarah.

Il n'était pas nécessaire de lui en dire plus. En tant que militaire, il avait été formé au secourisme de combat. Pendant qu'elle nettoyait et pansait sa plaie à la tête, il débarrassa le blessé de sa botte et plaça une attelle gonflable qui faciliterait son transport.

Quand elle eut terminé son pansement, Sarah voulut essayer de nouveau de faire boire le blessé. Celui-ci ouvrit alors tout à coup les yeux et lui agrippa l'avant-bras. Il ouvrit la bouche, il allait parler...

— Oui, Norman, l'encouragea Sarah. Que voulez-vous me dire ?

Aussitôt, Blake fut auprès d'elle.

— Oui, parlez, Norman, lui dit-il à son tour.

Les doigts crispés du blessé étaient comme des griffes à travers la manche rembourrée de la parka. Son corps se mit à se convulser. Il eut un long frisson, puis ses yeux se fermèrent.

Il resta ensuite immobile, respirant à peine.

OceanofPDF.com

S'il s'était agi d'un sport, Blake aurait pu dire que son équipe était gagnante. Kovac et le groupe de sauvetage en montagne avaient évacué Norman Franks, l'intrus, le ravisseur, vers l'hôpital d'Aspen. Ses blessures avaient été soignées. Il était sous bonne garde, toujours inconscient, et tout laissait à penser qu'il était venu seul. Les charges contre ceux qu'il avait engagés, Farley et sa bande, restaient inchangées et, pour le moment, on n'avait pas décelé d'autres menaces imminentes.

Côté un peu moins positif du bilan, l'équipe de démineurs appelée par le bureau du shérif n'avait pas réussi à retrouver la bombe. Ils supposaient que le sac à dos lancé par Blake avait dû s'accrocher dans les branches d'un arbre. Dès que la météo redeviendrait favorable, on engagerait des recherches par hélicoptère pour tâcher de le retrouver dans les frondaisons.

Vers 2 heures de l'après-midi, la neige s'était remise à tomber doucement et on prévoyait des chutes abondantes pour le lendemain, qui se poursuivraient samedi, jour du mariage et jusqu'à dimanche.

Blake ne savait pas ce qu'il devait en penser. Pour le moment, il se tenait sur la mezzanine en haut de l'escalier, les coudes sur la rambarde, et regardait l'entrée du chalet. Le père de la mariée, le sénateur Hank Layton, et sa femme Rebecca étaient attendus d'une minute à l'autre. Il vit Sarah traverser en trombe le vestibule et rejoindre Alvarado, qui allait sortir. Sa voix coléreuse était parfaitement audible à l'étage.

— Il faut que je vous parle, capitaine Alvarado !

Les mâchoires serrées, il se tourna lentement vers elle. De toute évidence, il n'appréciait plus autant le charme de son hôtesse que lors de son arrivée.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous avez appelé le fleuriste et lui avez dit que son personnel n'avait pas accès au chalet. De qui vous moquez-vous ? Vous croyez vraiment qu'il y a des terroristes, chez Fleurs et Rubans ?

— J'ai été chargé de vérifier les identités. Deux de leurs employés ont un casier judiciaire. Ils ont été arrêtés il y a quatre ans pour troubles à l'ordre public.

— Ah, vraiment ?

Les poings sur les hanches, Sarah fixait son interlocuteur droit dans les yeux. Blake ne pouvait pas le voir, mais il était certain que son regard lançait des éclairs.

— Emily, dit-elle, la mariée en personne, vous entendez bien ? a été arrêtée plus souvent que ça, pour le même motif. Et c'est la personne la plus innocente que je connaisse !

— J'agis comme j'en ai reçu l'ordre, répliqua le jeune officier. Aucune personne ayant un casier judiciaire ne doit entrer ici.

— Dans ce cas, c'est vous qui accueillerez leur camionnette à la porte de service et vous déchargerez les fleurs vous-même. Je vous informerai de leur arrivée.

Sur ces mots, elle tourna les talons et regagna la cuisine pendant qu'Alvarado jurait entre ses dents.

Blake failli éclater de rire. Alvarado avait bien mérité cette petite leçon car, en fait, il n'avait pas suivi précisément ses ordres. Blake avait bien spécifié qu'il devait l'appeler avant toute prise de décision. Pour sa part, il n'aurait pas hésité longtemps à accorder le droit d'entrée au personnel de Fleurs et Rubans. Le comportement psychorigide et compulsif d'Alvarado commençait à lui peser même si, c'était vrai, le principe de précaution valait toujours mieux que le laxisme.

Le son d'un Klaxon, devant le chalet, fit jaillir Emily de la cuisine comme un diable d'une boîte. Elle ouvrit la porte, sortit sur le perron, et l'on put entendre ses cris de joie, jusqu'à ce qu'elle fasse entrer un grand homme mince aux cheveux gris et une femme très élégante dans une parka blanche au col de fausse fourrure. Quand Jeremy rejoignit ses futurs beaux-parents, il y eut des embrassades à n'en plus finir. Tout le monde parlait et riait à la fois.

La chaleur de ces retrouvailles avec la famille Layton contrastait sensiblement avec la raideur un brin compassée qui avait présidé à l'arrivée du général. Blake observa Sarah qui, à quelques pas, arborait son sourire

professionnel, accueillant ses hôtes et leur souhaitant la bienvenue. Elle savait parfaitement cacher ses émotions sous une apparence pratique et efficace, mais il avait eu l'occasion d'entrevoir une autre facette de sa personnalité. Là-bas, dans la grotte derrière la cascade, elle avait un peu relâché sa garde et la veille, quand ils s'étaient embrassés, il avait pu sentir toute sa passion.

Comme si elle lisait ses pensées, elle leva les yeux et le vit sur la mezzanine. Ses lèvres esquissèrent un sourire qui semblait n'être que pour lui. Peut-être se faisait-il des idées, mais il eut l'impression qu'elle pensait très précisément à leur baiser au même instant que lui. Sans la quitter des yeux, il descendit l'escalier et fut immédiatement happé par le tourbillon des présentations et salutations enthousiastes de la famille Layton, même de la part du sénateur.

Un jeune homme blond aux yeux de cocker, chargé de deux grosses valises, s'encadra dans la porte.

— Je ne voudrais pas être importun, dit-il en souriant d'un air gentiment embarrassé, mais il y en a encore six à décharger...

— Six ! s'exclama Emily en roulant des yeux effarés. Mais, maman, tu ne vas rester ici que trois jours !

— La moitié est pour toi, répondit Rebecca Layton. Nous avons ta robe de mariée et aussi votre toilette, Sarah. Elle est très belle, vous verrez. J'ai également prévu de quoi nous faire quelques soins...

— Vous n'avez tout de même pas pris tout un salon de beauté avec vous ? demanda Sarah en souriant.

— J'ai des lotions, des crèmes, et des baumes. Nous allons sentir bon comme un jardin fleuri, mesdames !

Blake se présenta lui-même au jeune homme blond, l'assistant parlementaire et rédacteur des discours du sénateur. Son nom n'était rien de moins que Horatio Harrison Waverly-Smythe III, mais il insistait pour qu'on l'appelle plus simplement Skip.

— Bon, venez, Skip, lui dit Blake. On va s'occuper de ces valises...

— Vos chambres sont à l'étage, dans l'aile gauche, dit Sarah, je vais vous les montrer.

— Où est le père de Jeremy ? demanda le sénateur. Je suis impatient de faire sa connaissance.

L'instant était venu. La rencontre des deux hommes était imminente et ce n'était pas exactement l'idée que la mariée ni son témoin et demoiselle

d'honneur se faisaient d'une ambiance paisible pour un mariage. Au fond, tout le monde appréhendait plus ou moins ce moment. On y était...

Montrant une gaieté un petit peu forcée, Emily passa son bras sous celui de son père.

— Je vais d'abord te faire visiter le chalet, papa, lui dit-elle, puisque c'est la première fois que tu y viens...

Sa mère vola à la rescousse.

— C'est vrai, Hank. Tu n'étais pas libre, quand je suis venue. Tu vas adorer l'histoire de cette maison. Sais-tu que Teddy Roosevelt y a dormi ? C'est l'un de tes présidents préférés, non ?

— En effet, j'aime bien Teddy...

— Beaucoup de célébrités ont séjourné ici, reprit Emily. Sarah a un mur couvert de leurs photos dans son bureau. Clark Gable, Marlene Dietrich, Gregory Peck...

— Mais montons d'abord, dit sa mère, et défaisons les valises.

Le sénateur se laissa sagement emmener à l'étage.

La crise était très momentanément écartée...

A l'extérieur, sous les flocons qui tombaient doucement, Blake sortit de la voiture une valise qui avait la taille d'une commode et se pencha vers Jeremy qui l'avait accompagné.

— Que crois-tu qu'il va arriver quand ils se rencontreront ? demanda-t-il.

— Ce sont tout de même des hommes civilisés, répondit Jeremy sans trop y croire. Ils ont des opinions différentes sur pas mal de choses, mais ils ne vont pas pour autant perdre leur self-control. Ils vont probablement juste se regarder en chiens de faïence.

— Tu crois ?

Blake montait les marches du perron.

— Je parierais plutôt pour l'échange de claques.

— Je veux bien prendre le pari, répliqua Skip en posant son chargement de valises dans l'entrée. 50 dollars qu'ils n'iront pas plus loin que le jeu du « lequel serre la main le plus fort ».

Restée sur le seuil du chalet, Sarah n'avait pas pu entendre toute la conversation, mais elle en avait perçu suffisamment pour comprendre de quoi il retournait.

— Qu'est-ce que j'entends ? chuchota-t-elle. Vous faites des paris sur la suite des événements ?

Blake acquiesça.

— Qu'est-ce que vous pariez, vous ? Silence glacé, échange de gifles ou poignée de main virile poussée à la limite du bras de fer ?

— Rien de tout ça, répliqua-t-elle. Le général a bu quelques whiskys avant le déjeuner et quelques autres après. A mon avis, il va balancer son pur malt du soir à la figure du sénateur.

— Pas du tout ! protesta Jeremy. Pas mon père. Jeter son verre à la figure de quelqu'un, ce n'est pas assez viril, justement. Et puis il ne gâcherait pas un pur malt...

Skip se tourna vers leur hôtesse.

— Vous en êtes, Sarah, lui dit-il. Pour 50 dollars ?

— Pourquoi pas, répondit-elle sans se démonter. Mais pas un mot à Emily.

Elle appuya ses propos d'un regard menaçant qui les engloba tous.

* * *

Comme Sarah l'avait dit, la chambre des Layton se trouvait dans l'aile gauche. Elle avait bien sûr pris soin d'installer le général et ses aides de camp dans l'aile droite, à l'opposé. La dernière chambre de ce côté serait occupée par les jumeaux Reuben, qui reviendraient dès ce soir apporter leur aide et veiller à la sécurité jusqu'à la fin du mariage.

Lorsque toutes les valises des Layton furent montées, il devint évident qu'il fallait une pièce rien que pour elles.

— Il va nous falloir un miroir en pied, ici, dit Rebecca. Et un portant pour les robes.

— Je m'en occupe, répondit Emily.

— Et ne t'inquiète pas, la rassura Sarah, un brin ironique. Blake pourra m'aider à déplacer les meubles...

Il acquiesça. Jusqu'à présent, sa priorité avait été la sécurité du chalet et il n'avait guère eu le temps de s'occuper des préparatifs du mariage. Par bonheur, ce n'était pas vraiment son rôle. Sa tâche principale, en tant que témoin et garçon d'honneur, consistait en fait à s'occuper des détails de l'enterrement de la vie de garçon du marié. Il avait déjà délégué à Alvarado le soin d'engager une stripteaseuse. Sans doute pourrait-il s'arranger avec Sarah pour les boissons et les amuse-gueules.

— Le chalet est pratiquement plein, lui confia-t-elle un peu plus tard. Si le temps se gâte encore et que les extras sont obligés de rester dormir, je n'ai plus qu'une seule chambre en bas et une autre au bout de ce couloir.

— Plus le dortoir du second, que les musiciens occupent, fit remarquer Blake. Et puis il y a la suite, au rez-de-chaussée de l'aile gauche...

Ils se tenaient un peu à l'écart, tandis qu'Emily et sa mère occupaient le sénateur en lui faisant ouvrir les valises.

— J'aimerais mieux ne mettre personne dans la suite, dit Sarah. C'est la plus belle de la maison, et je la garde disponible au cas où...

— Au cas où quoi ?

— Au cas où l'aéroport fermerait à cause du blizzard, ce qui obligerait les mariés à rester ici après la cérémonie.

— Cette suite deviendrait alors nuptiale, conclut Blake en souriant.

Elle acquiesça.

— Ce n'est pas aussi bien que le voyage de noces qu'ils ont prévu de faire à la Jamaïque, mais enfin, ils y seraient à leur aise.

Le sénateur avait retiré sa parka et enfilé une belle veste de tweed sur un col roulé brun et un jean.

— J'aimerais bien rencontrer le général, maintenant, dit-il d'un air satisfait. Dites-moi, Jeremy, votre père préfère qu'on l'appelle Charlie, Chuck ?

— Euh... cela, il faudra le lui demander, sénateur.

Blake réprima un sourire. Si le politicien bien connu pour ses opinions antimilitaristes se présentait devant le général et l'appelait « Chuck », la gifle était inévitable, si ce n'était pas le coup de poing...

Le sénateur et Jeremy en tête, ils descendirent l'escalier et passèrent dans le grand salon. Le général était assis dans le gros fauteuil de cuir près de la cheminée, Alvarado en face de lui. Maddox n'était nulle part en vue, et Blake se dit qu'il devait être en train de surveiller les écrans de contrôle dans le bureau de Sarah.

Le général se leva. Il n'était pas particulièrement large d'épaules, mais aussi solide qu'un roc. Ses cheveux blancs bien peignés brillaient à la lumière du feu. Son expression, indéchiffrable, semblait être celle d'un homme face à un ennemi potentiel et ne sachant pas encore s'il devait frapper ou sourire.

Le sénateur s'avança, la main tendue.

— Je suis Henry Layton. Vous pouvez m'appeler Hank.

Se souvenant peut-être de leur échange à propos de son prénom lors de son arrivée, le général lança un rapide coup d'œil à Sarah et, calmement, répondit :

— Charles.

Lorsqu'ils se serrèrent la main, l'air de la pièce se chargea d'électricité. Blake n'aurait pas été surpris de voir des étincelles jaillir entre leurs doigts, mais la poignée de main ne dura pas plus que nécessaire et se termina sans incident. Le sénateur présenta son épouse et son assistant, le général fit de même avec Alvarado.

Puis le silence s'installa — le silence glacé que Jeremy avait prédit.

Emily essaya de lancer un sujet de conversation qui ne prêtait pas à polémique.

— Jeremy et moi, nous avons pensé que la cérémonie pourrait se dérouler dans ce salon. Le juge de paix se tiendrait là, et moi je descendrais l'escalier.

Le sénateur ne s'était pas écarté du général. Il se tenait près de lui, plus grand de quelques centimètres, ses cheveux grisonnants plus longs que les siens tombant sur son front. Il y avait en lui quelque chose d'un avocat de province qui inspirait confiance ; on sentait qu'il prenait à cœur les intérêts de ses électeurs. Il portait son veston de tweed d'une façon plus décontractée que le général ne portait le sien, mais il ne manquait pas pour autant d'autorité ; après tout, il était membre du Sénat des Etats-Unis et tous les politiciens n'arrivaient pas à ce niveau prestigieux.

Mais le général était un meneur d'hommes, lui aussi, habitué à être obéi promptement et sans discussion. Ils se faisaient face comme deux vieux lions, sans s'abaisser à grogner, mais sur la défensive.

Ce fut le sénateur qui ouvrit le feu.

— Je tiens à vous dire, Charles, que je ne vous tiens pas du tout pour responsable de ces menaces d'enlèvement de ma fille. Après tout, c'est peut-être directement après moi, qu'on en a...

Le général leva le menton.

— Vous avez des ennemis, je suis au courant.

— Certains sont très violents, armés et dangereux. Vous savez, je suis pour le contrôle des armes.

— Bien sûr, répondit le général, froidement. Sachez que je n'ai jamais souhaité que n'importe qui puisse en posséder une.

Blake avait l'impression de les voir retirer leurs gants. Le soufflet en plein visage n'allait pas tarder.

— Je suggère que, pour la durée du week-end, nous adoptions la même attitude que nos enfants, reprit le sénateur. Que nous acceptions nos divergences, sans acrimonie ni rancœur.

— Vous êtes un négociateur-né, commenta le général, toujours aussi fraîchement.

— C'est mon métier.

— Je suis heureux de l'apprendre. Je me suis souvent demandé ce que vous et vos collègues pouviez bien fabriquer au Sénat.

— Nous nous opposons à ce que vous essayez de faire au Pentagone. Ça vous paraît assez clair ?

Les yeux gris du sénateur avaient pris la couleur de l'acier.

— Nous protégeons les droits de l'Homme et la démocratie. Nous rendons le monde plus sûr, répliqua sèchement le général.

— Permettez que je sois d'une opinion légèrement différente...

Emily tenta bravement de s'interposer entre eux.

— Bon. Ça suffit, maintenant, tous les deux.

Mais le général ne se laissa pas interrompre.

— Si vous autres, les sénateurs, vouliez bien essayer de comprendre ce que nous faisons au Pentagone, vous seriez peut-être moins enthousiastes au moment de réduire nos budgets...

— Si vous appreniez une bonne fois pour toutes à les gérer d'une manière responsable, nous ne serions peut-être pas obligés de le faire, répliqua Hank Layton, du tac au tac.

— Incroyable ! Vous me parlez de responsabilité alors que vous, vous pratiquez l'obstruction systématique !

— Arrêtez ! s'exclama Emily.

— Ne le prenez pas sur ce ton, Charles, l'armée est au service du peuple américain, et c'est lui que nous représentons !

— Je vous ai dit d'arrêter ça tout de suite ! cria Emily en tapant du pied.

— Chaton, j'ai été plus que patient, lui dit son père.

— Ah, vous trouvez ? fit le général.

— Veuillez ne pas m'interrompre quand je parle à ma fille.

— Stop !

Emily prit sur la table basse le verre de Charles et en lança le contenu au visage de son père.

— Ecoutez-moi ! cria-t-elle.

— Vous avez entendu ? dit le général, pince-sans-rire. Je crois qu'elle vous a parlé, là...

Emily se retourna et frappa à la volée le bras de son futur beau-père, si fort qu'il tressaillit.

— Je vous parle à tous les deux, affirma-t-elle avec une étonnante autorité. C'est mon mariage, et je ne vous laisserai pas le gâcher. Que vous le vouliez ou non, nous allons faire partie de la même famille et nous allons nous conduire en conséquence.

Blake observait la scène, amusé. Il y avait bien eu un verre lancé à la figure de quelqu'un et une tape. Mais cela venait de la future mariée. Ça ne comptait pas pour les paris.

OceanofPDF.com

A moins de bâillonner les deux hommes et de les enfermer chacun à une extrémité du chalet, Sarah ne voyait pas vraiment comment elle pouvait les empêcher de se chamailler. Elle comptait sur la bonne volonté des autres invités pour ne pas trop verser d'huile sur le feu, mais il était toujours délicat de s'en remettre à des tiers. C'était sa maison et sa responsabilité. Il allait falloir trouver un moyen de calmer le jeu, de maintenir un certain équilibre.

Quand la camionnette du fleuriste arriva, elle força Alvarado, comme elle le lui avait annoncé, à la décharger entièrement. Emily et sa mère indiquèrent au militaire où placer les différentes corbeilles de roses rouges et blanches, agrémentées d'arums et de feuillage vert. Les roses n'appartenaient pas à des variétés très odorantes, mais il y en avait tant que leur parfum flotta bientôt dans toute la maison. L'arche florale sous laquelle devait avoir lieu la cérémonie de mariage fut cachée dans la suite laissée libre, et la porte verrouillée.

Au cours d'une conversation téléphonique tendue avec le traiteur, que l'approche de la tempête rendait particulièrement nerveux, Sarah tomba d'accord avec lui pour décider que ses deux employés et lui-même passeraient au chalet la nuit de vendredi et de samedi. Ensuite, elle s'occupa du dîner avec les deux aides qu'elle avait engagées pour cela. Comme il lui restait encore des douzaines de choses à faire, elle estima le moment venu de déléguer un peu ses responsabilités. Elle tapa sur l'épaule de Blake.

— Mettez quelque chose de chaud, des gants, et rejoignez-moi à la porte de service, lui dit-elle. J'ai besoin de votre aide.

— J'arrive.

Dans le vestibule, Sarah passa sa parka et déverrouilla la porte. Les flocons qui tombaient doucement lui chatouillèrent les joues. Elle inspira une grande bouffée d'air frais.

— Emily m'inquiète un peu, lui dit Blake en la rejoignant. Je ne suis pas sûr qu'elle soit suffisamment costaud pour tenir bon face à son père et au général.

— Oh ! Emily a l'air d'une petite chose délicate, comme ça, mais elle n'est pas toujours toute douceur et tendresse, loin de là... Quand elle se bat pour quelque chose qu'elle croit juste, elle est capable de tenir bon face au monde entier.

— Comme vous ?

— En un certain sens...

En fait, Sarah n'avait jamais vraiment réfléchi à une quelconque similitude entre elles.

— C'est assez étrange, reprit-elle. Nous nous ressemblons sur pas mal de points, mais j'ai tendance à penser que nous sommes quand même absolument différentes.

— En quoi, par exemple ?

— Eh bien, elle est une optimiste invétérée alors que moi, je vois toujours le verre à moitié vide.

— Vous avez tendance à vous analyser un peu trop, peut-être, mais...

— Je suis assez cynique, en fait.

— Vous voulez simplement vous projeter dans l'avenir, pour essayer de prévoir les ennuis avant qu'ils n'arrivent. C'est plutôt un trait positif.

— C'est très gentil à vous de ne pas me voir comme une sorte de Pythie bougonne.

Un passage couvert et dallé, mais ouvert à tous les vents, reliait le chalet à un vaste bâtiment qui servait de garage. Plusieurs centimètres de neige s'étaient accumulés sur les dalles en pierre. Sarah retira ses gants, ouvrit la porte d'une sorte de niche sous la maison et en retira un sac de sel à déneiger écologique, qu'elle commença à répandre au sol. Blake en prit un autre et l'imita.

— Qu'est-ce que c'est que ce produit ?

— Un mélange de maïs déshydraté, et de cette sorte de petits graviers qu'on trouve aussi dans les litières pour chats... Ce n'est pas totalement neutre pour l'environnement, mais ça vaut tout de même mieux que les sels

classiques. C'est par cette porte de service que vont passer toutes les livraisons du mariage. Je ne veux pas que quelqu'un glisse et tombe.

A sa suite, il répandit le mélange sur toute la longueur du passage.

— Dites-moi, reprit-il, en quelle autre manière Emily et vous êtes-vous différentes ?

— Elle vient d'un milieu très privilégié, et moi d'une famille modeste. Les Bentley sont de petites gens.

— Est-ce que posséder et diriger l'un des B & B les plus renommés de la région d'Aspen est donc si peu valorisant et lucratif ?

Sarah répandait à présent les sels devant la porte du garage.

— Quand la crise a commencé à montrer ses effets, expliqua-t-elle, tout le milieu de l'hôtellerie a passablement souffert. Les gens avaient peur de dépenser leurs dollars durement gagnés en venant passer des vacances. Tous les hôtels ont subi le contrecoup. Moi, j'ai plutôt eu de la chance.

— Comment cela ?

— Le chalet n'a pas trop de frais fixes qui alourdiraient sa gestion. Malgré cela, j'ai dû réduire certaines dépenses. Carrie, l'une des femmes à qui j'ai demandé de venir m'aider pour la cuisine, était par exemple employée à plein temps. J'ai été obligée de la licencier et je ne fais plus appel à elle qu'en tant qu'extra.

— C'est comme ça que vous avez engagé Emily pour un été ?

— Oui, mais elle ne touchait pas un salaire complet ; elle était en stage de formation. Là aussi, j'ai eu de la chance. Tout de suite, elle a été bien plus qu'une stagiaire et m'a beaucoup aidée.

Elles avaient très vite été comme deux sœurs qui auraient travaillé ensemble. Après ses premières années d'université, Emily avait besoin de mettre un peu de distance entre elle et ses très influents parents. Quant à Sarah, elle avait besoin d'une présence amie pour l'aider à faire la transition entre une gestion en famille et la prise de direction du B & B en solo.

— C'était environ deux mois avant qu'elle rencontre Jeremy, ajouta-t-elle.

— Ils vont bien ensemble, fit Blake.

Il secoua ses gants et s'approcha d'elle. Se trouver ainsi à quelques centimètres de lui rappela à Sarah des impressions et sensations qu'elle avait délibérément mises de côté. L'attraction qu'elle ressentait envers lui était presque palpable, mais elle ne voulait pas s'y abandonner. Pas pour le moment, en tout cas. Elle s'écarta.

— En fait, je voulais vous demander si vous voulez bien vous occuper du feu, jusqu'à la fin du week-end. Dans la cheminée.

Evidemment, dans la cheminée ! Où donc, ailleurs ?

— Pas de problème. En quoi encore êtes-vous différente d'Emily ?

Craignant de trop baisser sa garde, elle évita de le regarder.

— On dirait un chien sur un os, lança-t-elle. Vous ne lâchez jamais, n'est-ce pas ?

— Jamais !

Sa voix chaude et profonde faisait vibrer juste la bonne corde en elle.

— Vous ne parlez pas de vous, et je veux en savoir plus.

— Eh bien, il y a une très grande différence. Emily est belle. Spectaculairement belle.

— Mais vous aussi.

— Ne vous méprenez pas. Je n'ai pas une mauvaise estime de moi-même et je sais que je suis plutôt jolie. Mais Emily a vraiment quelque chose en plus. Le genre à créer un embouteillage rien qu'en traversant la rue.

En bref, elle était une vraie princesse.

— Et c'est ce que vous voudriez, stopper la circulation ?

— Peut-être, répondit-elle en souriant.

En fait, elle n'aurait jamais troqué sa forte et indépendante personnalité contre n'importe quel type de principauté, même de conte de fées, mais elle n'aurait pas détesté se voir adorée et révérée de temps en temps. Est-ce que toutes les femmes ne rêvaient pas de cela ? Sarah avait bien le droit, elle aussi, d'avoir envie d'être un peu Cendrillon allant au bal.

Oui, mais pour le moment, il fallait s'occuper du bois. Elle avait déjà la main sur la poignée de la porte du garage, quand Blake l'arrêta.

— Il n'est pas fermé à clé ?

— Non, pourquoi ?

— N'importe qui peut y entrer. C'est le premier vrai problème de sécurité que je décèle dans votre chalet.

Il tira son pistolet et passa devant elle.

— Qu'y a-t-il dedans ? demanda-t-il.

— La camionnette et le SUV dans lequel Emily est arrivée ici. Les deux sont garés au fond du bâtiment...

Elle le laissa prendre la tête. Il ne lui était simplement jamais venu à l'idée que quelqu'un pouvait se cacher là-dedans.

— Quand vous entrerez, lui dit-elle, vous trouverez un établi. Le bois est stocké contre le mur, derrière.

— C'est nettement plus grand qu'un garage normal, remarqua Blake.

L'endroit n'avait jamais paru à Sarah plus dangereux qu'un autre, à moins de redouter particulièrement les scies, ciseaux à bois, tournevis et autres haches utilisées pour fendre les bûches.

Des haches ? Bien sûr ! Comment n'y avait-elle pas pensé ?

— Et moi qui suis entrée et sortie d'ici au moins une demi-douzaine de fois depuis deux jours !

— Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel ?

— Non, rien de particulier.

Il est vrai qu'elle avait été passablement préoccupée. Elle avait eu tant à faire avec les préparatifs du mariage que si un hippopotame rose en tutu mauve s'était caché là, elle serait certainement passée et repassée devant bien des fois avant de le remarquer.

— Je n'y cherchais rien non plus...

— Eh bien moi, si.

Il poussa la porte et entra vivement. Elle le suivit et appuya sur l'interrupteur. Ce vaste garage était un peu comme une grange de ferme, un endroit où l'on pouvait stocker tout ce qu'on hésitait à garder dans la maison. Le bâtiment n'était pas chauffé mais parfaitement étanche à la pluie et à la neige. Il n'était éclairé que par quelques lucarnes dans le toit.

Sarah regarda Blake explorer méthodiquement chaque recoin, sans oublier l'intérieur des véhicules. Il regarda même sous les châssis. Il arpenta l'espace à grands pas, sans un geste inutile. Puis il la rejoignit en remettant son arme dans son étui.

— J'ai eu un appel de Kovac, dit-il. Franks n'est pas encore tout à fait conscient, mais il n'est plus dans le coma. On devrait pouvoir l'interroger bientôt. Et même s'il ne parle pas, Kovac connaît un policier à Denver qui pourra certainement dénicher des infos.

— Mais on ne sait rien du tout sur lui ? Même pas s'il est marié ou ce genre de choses ?

— Rien encore.

— Vous me tiendrez au courant ? Je sais qu'il n'y a rien que je puisse faire, mais j'aimerais savoir.

Il acquiesça.

— Kovak a dit aussi qu'on n'a pas réussi à localiser la bombe. Enfin, le sac qui est censé la contenir.

Sarah se rembrunit. La menace se rapprochait de nouveau de sa maison.

— C'est dangereux ? demanda-t-elle.

— Tout explosif qui n'a pas encore été mis à feu l'est par définition.

Les yeux bleus de Blake étaient sombres et graves.

— Franks disait qu'il pouvait la mettre à feu avec son téléphone.

— Comment est-ce possible ?

— En gros, la bombe contient un autre téléphone qui sert de déclencheur quand on l'appelle.

— Mais elle ne peut pas éclater accidentellement, n'est-ce pas ?

— Ça dépend...

Il servait dans les rangers depuis des années, avait fait une guerre qu'elle ne pouvait réellement se figurer et était très bien placé pour savoir les ravages que pouvait causer une bombe qui explose. Sarah sentit son cœur gonfler d'empathie.

— Pour ce qui est du feu, reprit-elle, se forçant à revenir aux choses simples et concrètes du moment, comme vous voyez, j'ai pas mal de bois stocké ici. Ça va être votre travail de garder la cheminée du salon toujours en service. Pour cela, il faut porter les bûches d'ici au grand panier du vestibule, puis à la cheminée.

— Pourquoi se donner la peine de l'étape intermédiaire du vestibule ?

— S'il y a une vraie tempête de neige, nous n'aurons pas envie de sortir, ne serait-ce que pour aller jusqu'au garage.

Elle prit une bûche.

— Tendez vos bras.

En quelques voyages, ils remplirent le grand panier à bois du vestibule.

— Ça devrait suffire pour aujourd'hui et pour demain, jugea Sarah.

Après le temps qu'ils avaient passé à l'extérieur, la chaleur de la maison les enveloppait comme une chaude couverture. L'arôme d'un bon ragoût de bœuf leur rappela que l'on dînerait dans une heure et demie.

— J'ai vu que vous avez une souffleuse à neige, dit Blake.

— Oui et je ferais bien de la mettre en marche, il ne va plus faire jour très longtemps.

— Je vous suggérerais d'en charger le sénateur.

Sarah n'aimait pas trop cette idée. Faire travailler ses hôtes allait à l'encontre de ses pratiques professionnelles, même si elle ne s'était pas

vraiment posé la question avant de confier à Blake la responsabilité de la cheminée.

— Je ne suis pas sûre...

— C'est un homme, la coupa-t-il. Tous les hommes, même les sénateurs, aiment bien jouer avec des engins à moteur. Il vient de Californie. Quelle autre occasion aura-t-il de jouer avec une souffleuse à neige ?

— J'avoue que je serais heureuse de ne pas avoir à m'en occuper...

— De plus, l'activité physique lui retirera peut-être tout ou partie de l'énergie dont il aurait eu besoin pour se confronter avec le général, ajouta Blake en souriant.

— Vous êtes vraiment très persuasif !

— Oui, on me l'a déjà dit.

Il se pencha vers elle suffisamment pour pouvoir l'embrasser sur la joue, mais n'en fit rien.

— Je vais aller lui en parler, proposa-t-il.

— J'ai encore un autre service à vous demander.

Elle l'entraîna vers l'escalier, et de là jusqu'au dortoir où, si jamais la tempête se confirmait pour le lendemain, elle comptait également loger le traître et ses aides. Avant d'entrer, elle demanda :

— Tout le monde est décent ?

— On ne l'a jamais tellement été, répondit une voix, mais entrez quand même.

Le guitariste était assis dans un fauteuil près de la fenêtre et improvisait doucement sur son instrument. Les deux autres musiciens étaient étendus sur leurs lits, et les accueillirent avec une bruyante sympathie.

— Il faut que j'accède au débarras derrière, annonça Sarah.

— On peut vous aider ? demandèrent-ils.

— Merci, mais j'ai amené mon aide.

Elle découvrit une petite trappe dans la cloison qui dissimulait une serrure à chiffre, puis elle ouvrit la porte quasiment indécélable dans le panneau de bois. Là, sous les poutres, plusieurs caisses étaient disposées en bon ordre. Les unes contenaient des décorations de Noël, les autres de la literie, des livres et différentes choses. Un grand miroir en pied était appuyé au mur. L'objet n'avait rien d'un meuble de choix : un simple cadre de bois avec une béquille dans le dos pour le caler debout. Mais cela devrait contenter Rebecca Layton.

Le miroir était plus lourd et plus encombrant que dans son souvenir, mais Blake et elle parvinrent néanmoins à le transporter jusqu'à l'étage inférieur.

Sarah alla frapper à la porte de la chambre qui servirait de vestiaire à la mariée, et Rebecca lui ouvrit immédiatement. Son mari se tenait devant la fenêtre et regardait le paysage enneigé, les mains derrière son dos.

Elle eut la nette impression qu'elle venait d'interrompre une conversation tendue.

— J'ai apporté le miroir.

— Ah ! merveilleux ! s'exclama Rebecca avec un enthousiasme visiblement forcé. Je ne sais pas si nous en aurons vraiment besoin ; je n'avais pas vu qu'il y en avait un derrière la porte de la salle de bains. Mais je voulais qu'Emily puisse se voir dans sa jolie robe.

— Je suis impatiente de l'admirer.

— Et la vôtre, aussi ! J'espère qu'elle ira, car nous n'avons plus de temps pour les retouches.

Sarah s'était découvert récemment une lointaine cousine qui était une excellente couturière, mais elle vivait un peu trop loin pour envisager de la faire venir au chalet, surtout avec la tempête qui s'annonçait.

— Je suis sûre que ça ira très bien, la rassura-t-elle.

Rebecca Layton tira la fermeture Eclair d'une housse à vêtements qui se trouvait sur le lit et en sortit une robe longue en satin vert émeraude. Le tissu et la coupe étaient plus élégants que tout ce que Sarah avait jamais porté. Elle faillit en rester bouche bée.

— Oh ! fit-elle. Mais je ne sais pas si je pourrai mettre ça !

— Bien sûr que si, vous pourrez. Vous allez être absolument époustouflante !

Hank Layton quitta la fenêtre et s'approcha d'elle.

— Sarah, lui dit-il, je voudrais que vous sachiez à quel point nous apprécions tout ce que vous faites pour nous. Cette menace... C'est vraiment une grande malchance.

— La situation est sous contrôle, intervint Blake. Le ravisseur est à l'hôpital, sous bonne garde.

— A-t-on la moindre idée de ses motivations ?

— Non. Il est toujours inconscient.

— Je répète ce que j'ai déjà dit...

Le ton de sa voix était à la fois chaleureux et sincère, un avantage certain, pour un politicien.

— ... tout est peut-être ma faute. J'ai déjà reçu pas mal de menaces.

— Oui, chéri, dit Rebecca. Tu as certainement autant d'ennemis que le général.

— De toutes sortes, précisa Hank. Des bellicistes, des survivalistes, des anti-environnementalistes, et même des nazis.

Sarah ne pouvait qu'espérer qu'il n'allait pas se lancer sur le sujet des nazis avec le général. Ses craintes étaient sans doute basées sur des faits, mais il donnait l'impression de les exagérer.

— Nous ne savons pas qui est responsable, fit-elle remarquer.

— En tout cas, j'ai peut-être apporté le danger dans votre maison. J'en suis vraiment désolé.

Son épouse lui adressa un sourire tendre et indulgent.

— Apparemment, dit-elle, les nazis n'ont pas notre adresse.

— Sénateur, intervint Blake, il y a quelque chose que vous pourriez faire et qui nous aiderait beaucoup. Savez-vous utiliser une souffleuse à neige ?

Le visage de Hank Layton s'éclaira.

— Je suis très bon avec toutes les machines !

— Dans ce cas, si vous voulez bien enfiler une parka, la souffleuse vous attend devant la porte.

— Voilà une vraie aventure dans l'Ouest, dit le sénateur satisfait. La lutte contre les éléments déchaînés !

— Ne sois pas en retard pour dîner, lui ordonna Rebecca.

Elle déploya la robe devant Sarah.

— Et vous, mon chou, vous allez m'essayer ça maintenant.

Avant de quitter la pièce avec le sénateur, Blake lui sourit.

— J'ai hâte de vous voir là-dedans, princesse...

Ce qu'il lui fallait, c'était une tiare... Et des pantoufles de vair.

A 10 heures du soir, Sarah se tenait devant le grand miroir fixé à la porte de sa salle de bains et admirait le flot de satin vert émeraude de sa robe. Elle se tourna et se regarda par-dessus son épaule. La robe n'exposait pas beaucoup de peau et les manches en étaient longues, fermées jusqu'au poignet par de petits boutons en forme de perles qu'il avait été laborieux de tous boutonner. Une rangée des mêmes boutons ornait le devant du corsage ajusté. Ensuite, le tissu retombait en godets jusqu'au sol. Cette coupe taille haute rappelait quelque chose à Sarah. Une inspiration venue d'une autre époque ? Sa cousine Gabriella aurait sûrement pu la renseigner. Par définition, la toilette des demoiselles d'honneur ne devait pas surpasser en beauté celle de la mariée, mais cette robe était spectaculaire.

Elle remonta ses cheveux en une queue-de-cheval lâche qu'elle attacha avec une barrette ancienne. Après avoir essayé différents colliers et boucles d'oreilles, elle décida que seul l'or pouvait être associé à une telle splendeur. L'or et les perles. Par bonheur, la transmission des bijoux aux générations suivantes avait toujours été une tradition, chez les femmes de la famille Bentley. Durant toute la soirée et pendant le dîner, chaque fois qu'il avait pu lui parler seul à seule, Blake l'avait appelée « princesse ». Dans la cuisine, quand il l'avait aidée à porter à table les tartes du dessert, il lui avait dit :

- Je veux à tout prix vous voir dans cette robe.
- Il vous faudra attendre la cérémonie.
- Pourquoi ? Il n'existe aucune règle qui empêche de jeter un coup d'œil sur la demoiselle d'honneur ou même sur le témoin, avant le mariage.
- Je crois que vous avez raison...
- Ce soir, murmura-t-il, vers 22 heures.

Elle espérait ne pas s'être trompée sur les intentions de Blake. Si elle lui ouvrait la porte en robe du soir pour le trouver en survêtement, ce serait une grosse déception...

Elle jeta un coup d'œil à son réveil numérique. Il était tout juste 22 heures. Et s'il ne venait pas ? Ce ne serait pas vraiment la première fois que ses fantasmes se briseraient devant la réalité. Les choses de l'amour, elle était surtout douée pour les imaginer. Elle n'avait en fait vraiment vécu avec un homme qu'une fois, et la romance s'était terminée à la fin de son dernier semestre à l'université, quand elle était rentrée chez elle pour les vacances d'été. Depuis qu'elle dirigeait le B & B elle n'avait plus eu de relation sérieuse, probablement parce qu'elle était à la fois trop occupée et trop directive.

Une de ses grandes peurs était de ne jamais quitter le Bentley's où elle avait grandi, d'y passer toute sa vie d'adulte et d'y finir ses jours dans la solitude et l'amertume. Cela n'avait pas été la même chose pour sa mère, car celle-ci s'était mariée jeune et parce que son mari avait toujours été à ses côtés. Le père de Sarah avait eu l'intelligence de travailler ailleurs qu'au chalet, comme professeur de lettres dans un lycée. Il s'était inquiété de voir sa fille reprendre la direction de l'affaire familiale et trouvait que c'était trop de responsabilités, trop tôt, dans la vie de Sarah. Elle savait qu'il aurait aimé la voir mariée, avec des enfants à elle.

Le réveil affichait 22 h 10. Elle alla à la fenêtre et constata que, pour le moment, la neige ne tombait plus. Puis elle retraversa la pièce, sans un seul regard pour le miroir. Quand elle entendit gratter doucement à la porte, elle sursauta. Immédiatement, sa tendance au pessimisme lui souffla de ne pas trop attendre de ce rendez-vous. Pourtant, elle aurait tant voulu croire que cette nuit allait être magique ! Elle posa une main tremblante sur le bouton de cuivre et ouvrit.

Blake se tenait sur le seuil, en costume sombre, chemise blanche et cravate de soie. D'une main il tenait une bouteille de bourgogne et deux verres ; de l'autre, une magnifique rose rouge. Il s'inclina.

— Puis-je entrer, Sarah ?

Sans pouvoir articuler une parole, elle recula pour le laisser passer. Elle se sentait maladroite, sur ses hauts talons dont elle n'avait pas l'habitude.

Sa chambre était la plus grande du chalet, resplendissante de propreté, et avec de beaux tapis sur le plancher ciré. De jolis chandeliers y ajoutaient une touche de féminité. Le grand lit de chêne sombre datait du XIX^e siècle

et il y avait une très jolie bergère de la même époque, ainsi qu'un guéridon sur lequel elle aimait prendre son café du matin. Blake y déposa la bouteille et les verres.

Sarah regarda l'étiquette avec curiosité. Cela ne venait pas de sa cave.

— Où l'avez-vous eue ? demanda-t-elle.

— Dans un petit vignoble familial en France... Ma première idée était de l'ouvrir pour la soirée d'enterrement de vie de garçon mais, tout bien considéré, ils devront se contenter de boire de la bière...

Il déposa la rose à côté de la bouteille, se tourna vers Sarah, prit ses mains dans les siennes et les écarta pour mieux la voir dans sa robe. Son regard la caressa de la tête aux pieds.

— Vous êtes belle, murmura-t-il.

La joie se mit à bouillonner en elle et elle sentit des ondes de chaleur monter de sa gorge à ses joues. Oui, elle se sentait belle.

— Merci !

— Et la robe n'est pas mal non plus !

— Je pensais que vous auriez mis votre uniforme.

— Je ne l'ai pas apporté. Avec Jeremy, nous en avons discuté et nous avons pensé qu'il valait mieux rester en civil.

Il hésita un instant, puis reprit :

— Je suis très heureux que vous ayez accepté que je vous voie ainsi. Je suis bien resté cinq minutes devant votre porte avant d'avoir le courage de frapper.

— Pourquoi étiez-vous donc si nerveux ?

— Je suis dans l'armée depuis des années, et j'ai passé beaucoup de temps en mission à l'étranger. Je n'ai pas une grande pratique des relations entre hommes et femmes.

— A ce point ? Ce n'est pas comme les marins, une fille dans chaque port ? plaisanta-t-elle.

— C'est un mythe.

— Vraiment ?

— Oui, en grande partie. Et maintenant que je suis sur le point de revenir à la vie civile, je vois les choses d'une certaine manière. Disons que... J'aimerais que ce rendez-vous reste dans nos souvenirs.

Avant de lâcher ses mains, il la fit asseoir dans un fauteuil capitonné à côté du guéridon et elle arrangea soigneusement les plis de la robe autour d'elle.

Elle soupira.

— Et nous voilà tous les deux, habillés comme pour une fête, mais sans nulle part où aller.

— Où voudriez-vous être ?

— Loin... Dans un endroit exotique.

Il sortit un couteau suisse de sa poche et déboucha la bouteille.

— Dans votre métier, lui dit-il, ce serait bien, non, de voyager pour comparer d'autres établissements avec le vôtre. Les impôts pourraient même considérer ça comme des frais professionnels.

— Et qui tiendrait la boutique, pendant mon absence ?

— Vous pourriez bien trouver quelqu'un pour vous remplacer une quinzaine de jours, vous ne croyez pas ?

C'était vrai. Et elle pourrait aussi travailler ailleurs. Son isolement, sa quasi-réclusion au chalet, elle se les était surtout imposés elle-même.

— Au cours de vos voyages, quel est le plus bel hôtel dans lequel vous soyez descendu ? lui demanda-t-elle.

— Le plus luxueux était au Maroc, dit-il en remplissant les verres. Il avait des plafonds décorés, des arches mauresques et des mosaïques aux couleurs exotiques. La nourriture était délicieuse, et magnifiquement servie.

— Un peu comme mes muffins aux myrtilles, quoi ! plaisanta-t-elle.

Il leva son verre.

— Je crois que c'est là que j'aimerais me trouver, en ce moment, dit-il.

— Habillé de la même manière.

— Et, surtout, dans la même compagnie !

Il s'assit dans le fauteuil en face d'elle et ils bavardèrent tout en buvant le délicieux vin à la robe rubis. Blake avait voyagé dans de nombreux pays et avait une mémoire photographique des lieux. Il disait d'ailleurs qu'il évitait de faire des photos parce que, alors, les sons, les odeurs et les goûts lui manquaient.

Un instant, Sarah baissa les yeux sur les petits boutons de ses manches et songea qu'il était étrange d'avoir cette conversation si plaisante avec lui. Ils avaient couru des dangers ensemble ; il l'avait vue avec un soutien-gorge sur la tête, elle lui avait appuyé sur le nez. Elle avait avec lui une surprenante et formidable complicité, saisissait chaque nuance de sa voix chaude quand il parlait de sa famille et aussi quand il évoquait avec émotion ses frères d'armes morts au combat.

Puis elle parla, et parla encore. De l'histoire de sa famille, arrivée ici vers 1850, des exploits du Français bigame, mais aussi du présent et de l'avenir, de ses projets pour préserver la forêt...

Il lui fit alors observer qu'étudier la protection de la nature dans d'autres pays pourrait être pour elle une autre occasion de voyager.

— Aux destinations lointaines ! dit-elle en levant son verre avant d'ajouter : Mais vous en avez probablement assez, des voyages.

— Je quitte l'armée, mais ce n'est tout de même pas pour passer le reste de ma vie assis sous la véranda dans un rocking-chair. Je n'ai que trente-cinq ans, il me faut une deuxième carrière.

— Vous savez déjà laquelle ?

— Disons que tout ce qui est en train de se passer ici m'a donné quelques idées.

— La police, peut-être ? Vous feriez un bon inspecteur ou un adjoint du shérif. A ce propos, vous avez des nouvelles de Kovac ?

— Franks est toujours inconscient, mais la police de Denver a trouvé quelques informations sur lui. Il est divorcé, vit seul, et s'occupe de deux ou trois petits commerces, dont un stand de tir et une armurerie.

Sarah frissonna.

— Vous croyez que ça pourrait être un de ces dingues des armes qui en ont après le sénateur ?

— Nous ne pourrions guère le savoir tant qu'il ne se sera pas décidé à parler. Il y a autre chose... Il y a dix jours, il a reçu un virement de 25 000 dollars depuis un compte en banque situé dans les îles Caïmans.

— On l'a engagé pour kidnapper Emily.

— Oui, et il avait manifestement très peur de celui qui l'a recruté. Il m'a semblé assez craintif, ce qui me fait un peu douter de sa réelle efficacité.

— Pourtant, un gros virement en provenance d'un paradis fiscal, c'est du sérieux.

— La somme n'est pas si élevée, et Franks n'est certainement pas le meilleur choix pour ce genre de boulot...

Tout en buvant son vin à petites gorgées, Sarah écoutait son compagnon dévider le fil de ses pensées. Sa voix grave était apaisante et excitante à la fois.

— Qu'en pensez-vous, alors ? demanda-t-elle.

— Que nous ne sommes pas devant un complot organisé, mais plutôt devant des amateurs qui ont fait un flop.

— Peut-être, mais qui sont-ils ?

Blake reprit la bouteille, mais elle l'arrêta d'un geste. Elle avait suffisamment bu pour se sentir très plaisamment grise, et cela lui suffisait.

— Et que voulaient-ils donc faire avec cette bombe ?

— Peur, et du mal, aussi. C'est pour ça que sont faites les bombes. Pour causer des dégâts, infliger de la douleur et de la peur.

Il se leva et s'étira. Ses longs bras atteignirent presque les poutres.

— S'il y avait de la musique, je vous inviterais très volontiers à danser, lui dit-il.

— Ça peut s'arranger...

A l'aide d'une télécommande, Sarah démarra la sélection de musique classique qu'elle écoutait volontiers avant de s'endormir. De ce fait, le niveau sonore était très bas ; elle l'augmenta donc un peu. Elle ne craignait pas de déranger ses hôtes. Les seuls autres occupants de cette partie du chalet étaient Emily et Jeremy. Or, ils dormaient dans la même chambre et étaient si absorbés par le bonheur d'être ensemble qu'ils n'auraient même pas remarqué un feu d'artifice tiré devant leurs fenêtres.

Comme les accents d'une valse résonnaient dans la pièce, Blake prit Sarah dans ses bras. Elle plongea ses yeux dans les siens. Malgré ses talons hauts, elle était encore nettement plus petite que lui. Il la fit tourner dans la chambre et, comme la valse s'achevait, il se pencha pour l'embrasser. Un baiser pas trop appuyé, presque léger. Quand leurs lèvres se séparèrent, elle posa sa tête sur l'épaule de Blake et ferma les yeux, imaginant une salle de bal couverte de miroirs dans lesquels sa robe couleur d'émeraude se reflétait à l'infini. Oui, cette nuit était magique, et elle pressentait que cela ne faisait que commencer.

Sans prévenir, il la fit de nouveau tourner avant de la faire asseoir au bord du lit. Puis il s'agenouilla devant elle, lui retira une chaussure et caressa son pied avant de faire de même avec l'autre. C'était Cendrillon à l'envers.

Elle tapota le lit à côté d'elle.

— Viens.

Avant qu'elle ait vraiment compris ce qui se passait, ils se trouvèrent tous les deux allongés sur le couvre-lit.

— Attention à la robe, dit-elle. Il ne faudrait pas l'abîmer avant la cérémonie.

— C'est vrai, il vaudrait mieux la retirer.

Le conte de fées était en train de devenir réalité. Rien n'avait été préparé, mais elle était prête à faire l'amour avec lui. Allongée sur le dos, elle lui tendit ses poignets, comme s'ils étaient menottés.

— Aide-moi à défaire ces boutons. Ce n'est pas facile...

— Attends... Pas encore...

Il se pencha au-dessus d'elle. Sans toucher à la robe, il l'embrassa. Ses lèvres avaient le goût du bourgogne. Elle se cambra vers lui, impatiente de sentir son corps contre le sien, mais toujours inquiète à l'idée de froisser le satin émeraude.

Les violons de l'orchestre semblaient les inciter à se rapprocher encore, mais il se contenta d'effleurer doucement ses courbes. Puis, sans la quitter des yeux, il entreprit de défaire les petits boutons de ses manches. Lorsque ce fut fait, il lui souleva les bras au-dessus de la tête et l'embrassa de nouveau.

Une vague de désir monta en elle.

Oublie cette fichue robe !

Elle voulait sentir le poids et la force de ce corps d'homme pressé contre le sien et lutta pour se libérer.

— Pas si vite, dit Blake. Je veux savourer cet instant. Je l'ai attendu si longtemps...

De quoi parlait-il ?

— Mais..., commença-t-elle. Il n'y a que quelques jours, quelques heures à peine...

— Toute ma vie, lui murmura-t-il à l'oreille. Je t'ai attendue toute ma vie.

Elle n'était pas sûre de comprendre ce qu'il voulait dire, mais elle aimait beaucoup la façon dont cela sonnait. Elle voulut se redresser et lui montrer à quel point elle appréciait, mais il la maintint en place. Visiblement, il menait le jeu.

— Qu'est-ce que tu vas me faire ? chuchota-t-elle.

— Reste tranquille...

Bien que chaque centimètre de sa peau, chaque fibre de son corps brûlât de goûter ses caresses, elle se força à rester immobile tandis qu'il défaisait les petits boutons de son corsage. Celui-ci s'ouvrit, découvrant un soutien-gorge en dentelle noire.

Comme si elle ne pesait pas davantage qu'une plume, il la souleva du lit et la déposa debout sur le tapis. Les jambes tremblantes, elle attendit. Avec

infiniment de douceur, il fit passer la robe par-dessus sa tête, l'étala sur le dossier d'un fauteuil, puis revint vers elle.

— Ce n'est pas juste ! dit-elle, le souffle court. Toi, tu es toujours habillé.

— Et toi tu es belle... si belle !

Il lui écarta les bras, comme il l'avait fait pour admirer sa robe mais, à présent, c'était d'elle, en culotte et en soutien-gorge, qu'il se délectait.

Quand il l'attira contre lui, son cœur bondit dans sa poitrine. Elle respirait plus vite que si elle avait couru sur des kilomètres. Avec une délicatesse impossible à décrire, ses mains se posèrent en coupe sur ses seins et, de ses pouces, il en caressa les pointes. De délicieux frissons coururent sur sa peau. Passant les bras autour de son cou, elle se plaqua à lui et pressa ses lèvres contre les siennes. Jamais encore elle n'avait autant désiré un homme. Elle se consumait pour lui.

De nouveau, il prit la direction des opérations et la déposa sur le lit. Rapidement, il se débarrassa de sa veste, de sa cravate et de sa chemise blanche. Son torse était large et musculeux, avec une petite touffe de poils frisés qu'elle mourait d'envie de caresser. Elle remarqua une longue et profonde cicatrice qui barrait son épaule gauche et demanda comment elle lui était venue.

— A la guerre, répondit-il tranquillement.

Il ôta ses chaussures et ses chaussettes, puis son pantalon tomba, suivi de son slip. Lorsqu'il la rejoignit sur le lit, ils s'accrochèrent l'un à l'autre, comme des naufragés à une bouée de sauvetage. La retenue n'était plus de mise.

Ils s'étreignirent passionnément. Les mains de Sarah glissèrent le long du torse puissant de Blake ; l'une d'elles entoura son sexe dressé. Il poussa un grognement de plaisir.

Très vite, il défit l'agrafe du soutien-gorge et enfouit son visage entre ses seins. Sa main partit en exploration, passa sous l'élastique de la culotte. Elle déjà toute moite.

Le désir l'enflammait, brouillant ses pensées. Tout ce qu'elle savait encore, c'était qu'elle le voulait en elle pour qu'ils ne fassent plus qu'un. Elle n'avait pas songé un instant à la nécessité d'un préservatif, mais elle fut heureuse quand elle le vit en mettre un.

Dressé au-dessus d'elle, il la regarda intensément, comme s'il avait un important message à lui délivrer d'urgence et c'était bien le cas, en effet.

— Sarah, dit-il avec passion, je t'ai cherchée toute ma vie.

— Je n'en peux plus..., gémit-elle. Prends-moi !

Il lui écarta les jambes, la pénétra et s'arrêta à mi-chemin. Comme elle se cambrait vers lui, car elle le voulait complètement en elle, il ne se fit pas prier.

Les yeux fermés, accrochée à Blake, Sarah savourait chacun de ses coups de reins. Déjà, les feux d'artifice explosaient en elle, mais elle ne cessa pas d'accompagner ses mouvements. Il l'emmena très loin, à l'extrême pic des sensations, jusqu'à ce qui lui parut durer une éternité et être plus violent que le big-bang à l'origine du monde.

Le souffle court, toute tremblante, elle se laissa retomber sur le lit.

Les mots qu'il avait prononcés résonnaient toujours à son oreille. Il l'avait cherchée toute sa vie...

Elle était si heureuse qu'il l'ait enfin trouvée !

OceanofPDF.com

Le lendemain, tout heureux de remplir la mission que Sarah lui avait confiée, Blake transporta une brassée de bûches du vestibule jusqu'à la corbeille installée près de la cheminée. Après la nuit qu'il venait de vivre, il aurait fait volontiers tout ce qu'elle aurait pu lui demander, depuis broser ses cheveux jusqu'à laver la vaisselle. Ils avaient fait l'amour trois fois, chacune meilleure que la précédente, et il ne pensait plus qu'à elle. Comment diable pourrait-il la quitter dimanche ? La réponse était toute simple : il ne pourrait pas.

Il lui restait une semaine de permission à prendre, et il ne voyait pas pourquoi il ne la passerait pas avec elle. En demandant une faveur à son colonel, qui n'avait guère de raisons de la lui refuser, il pourrait vraisemblablement grappiller quelques jours supplémentaires. Et ce serait encore mieux si, au lieu de rester au chalet, ils faisaient ensemble un de ces voyages dont elle rêvait tant. Il comptait le lui demander, dès qu'il aurait une chance de lui parler seul à seule. Quand il s'était réveillé, ce matin, elle était déjà levée et n'avait pas fait une seule pause depuis. Chaque fois qu'il avait voulu avoir un brin de conversation avec elle, quelqu'un ou quelque chose les avait interrompus. C'était presque aussi frustrant que si elle cherchait vraiment à l'éviter.

Accroupi devant l'âtre, il mit une bûche dans le feu. Devant le chalet, le sénateur et Skip se relayaient à la souffleuse pour dégager l'entrée et l'aire de stationnement. La nuit précédente, il était tombé huit bons centimètres de neige.

Alvarado et Maddox se tenaient à la fenêtre et les regardaient faire. Maddox avait complètement pris en charge les caméras de surveillance, et l'ordinateur portable qui permettait d'en surveiller les écrans était toujours à

portée de sa main. Il était aussi en contact permanent par talkie-walkie avec les jumeaux Reuben, qui patrouillaient à skis dans les bois alentour.

— La météo parle de vingt centimètres supplémentaires dans les heures à venir, dit Alvarado. Vous croyez qu'on risque d'être bloqués ici ?

— Sarah est en contact avec un fermier des environs qui possède un chasse-neige. Il va essayer de dégager les routes, mais si ça tourne à la tempête, alors oui, c'est un risque. C'est grave ?

— Non, major. Pas si on peut prendre notre avion dimanche matin. Il y a toujours internet par la ligne terrestre, et j'ai pu vérifier l'identité de tous ceux qui doivent venir au chalet aujourd'hui. Ça inclut le pâtissier, le traiteur, ses aides, et, naturellement, la stripteaseuse.

— Comment elle s'appelle, déjà ? demanda Maddox avec un sourire un peu niais qui le faisait ressembler à un collégien.

— Honey Buxom, répondit Alvarado. Elle fait la danse du ventre.

— Bien content que vous ayez géré ça, dit Blake sans grand enthousiasme.

Il n'était pas très amateur de ce genre de divertissement entre célibataires, et encore moins dans les circonstances présentes.

Alvarado sourit à son tour.

— Si elle est aussi sexy que sa voix le laisse présager au téléphone, ce sera de la dynamite.

— Vous êtes sorti courir, ce matin ? lui demanda Blake.

— Un peu. Pas la totalité du parcours. J'ai prévu de faire quelques étirements dans la salle de jeu...

Au même instant, le général descendit l'escalier.

— Randall, dit-il à Blake, venez avec moi. J'ai besoin de vous parler.

Ils passèrent dans le couloir, puis dans le bureau de Sarah, où le général prit tout de suite place derrière le bureau. Il ne perdit pas de temps et demanda sans préambule :

— Dites-moi ce que vous savez sur ce Franks et ses petites affaires... Son armurerie, par exemple.

— Eh bien, j'ai eu Kovac ce matin...

Il déplaisait à Blake de devoir reconnaître qu'il avait dû pour cela utiliser la ligne fixe de Sarah, mais son téléphone satellite avait beau utiliser des techniques d'avant-garde, l'épaisse couverture nuageuse rendait les communications très aléatoires.

— ... L'armurerie et le stand de tir ne sont qu'une petite partie de ses affaires. Pour le reste, Franks est d'abord un propriétaire qui loue des bâtiments vétustes à diverses sociétés dans l'est de Denver.

Le général se laissa aller contre le dossier de son siège.

— Pas de restaurants ? D'affaires d'import-export ?

— Kovac n'a rien mentionné de tel. Son contact à la police de Denver parle d'« opportunisme ». En clair, il se grefferait sur des affaires, quand il en a l'occasion.

— C'est exactement ce qu'il nous faut et ce qui nous manque, dit le général. Un policier local qui fouille aux alentours et pose les bonnes questions. Alvarado a pu interroger nos propres bases de données...

Le général avait le bras long. Il avait sans doute la possibilité d'interroger le département de la Sécurité intérieure, voire la CIA.

— Et... ? Mon général ?

— Franks est bien en contact avec les gens qui font du trafic d'armes à destination du Moyen-Orient, même s'il ne semble pas être un très gros poisson dans ce secteur.

— Ce qui est curieux, c'est qu'il ne m'a pas du tout fait cette impression. L'homme n'a ni sang-froid ni réelle volonté. Il a abandonné très vite tout projet d'enlèvement et a jeté son arme dès qu'il nous a vus, Jeremy et moi.

— Je ne cherche pas particulièrement à voir dans tout ça une affaire d'Etat, répliqua le général. Je ne suis pas comme ce Hank Layton, à renifler des complots partout.

Blake eut du mal à s'empêcher de sourire. Depuis la veille, les deux pères avaient fait un louable effort de non-agression mutuelle, même si c'était surtout une façade destinée à rassurer Emily et sa mère.

— Alors, quelles sont vos conclusions, mon général ? demanda respectueusement Blake.

— Que si ce Franks ne nous intéresse pas vraiment, ce n'est pas le cas de ses employeurs, qui sont peut-être, eux, de beaucoup plus gros poissons.

— En liaison avec le terrorisme ?

Blake haïssait ce mot et tout ce qu'il impliquait. Malgré sa menace de faire exploser une bombe, peut-être imaginaire, d'ailleurs, il n'avait pas jusque-là pris Franks réellement au sérieux.

— Si jamais nous sommes vraiment visés par des terroristes, dit-il, être coincé par la neige serait un très lourd handicap. Vous êtes vraiment certain,

mon général, de la connexion de Franks avec ce monde-là ?

Le général hocha la tête.

— Alvarado est un très bon analyste, répondit-il. Le lien entre Franks et les terroristes est peut-être ténu, mais il existe. Je crois qu'il avait une mission à remplir, et c'est ce qu'il a fait. Il nous a délivré un message.

— Lequel ?

— Il a voulu que je sache que je n'étais pas en sécurité et ma famille non plus.

Blake pensa immédiatement à Sarah. Si quelque chose devait lui arriver, à elle ou à son chalet, il ne se le pardonnerait jamais.

— Recevez-vous souvent ce genre de menace, mon général ?

— Tout le temps, fit l'officier d'une voix lasse. Quatre-vingt-dix fois sur cent, ce ne sont que des paroles...

Ce qui laissait dix occurrences plutôt inquiétantes...

Le général se massa pensivement les tempes et ajouta :

— J'ai toute confiance en Alvarado et en ses sources.

Blake se garda de tout commentaire sur ce point. Il n'était pas très à l'aise, lui, à l'idée de mettre leur sécurité entre les mains du capitaine en qui il voyait avec une quasi-certitude un officier d'état-major, mû par la seule ambition de faire carrière au Pentagone.

— La prochaine fois que j'aurai Kovac au téléphone, dit-il finalement, je lui demanderai s'il peut avoir connaissance de liens quelconques de Franks avec le Moyen-Orient.

— Oui, faites ça.

Le général alluma l'ordinateur du bureau.

— Je vais voir ce que je peux trouver de mon côté, ajouta-t-il. Et si notre bon sénateur raconte encore qu'il est sous la menace du lobby des armes à feu, laissez-lui entendre que vous avez des informations sur les extraterrestres. Ça l'occupera...

Maddox passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Major, dit-il, il y a une camionnette blanche qui approche.

— Un fournisseur ? demanda Blake.

— Apparemment, le pâtissier.

Blake se mit à la recherche de Sarah et la trouva dans la cuisine, où elle faisait frire du poulet en compagnie de deux autres femmes. Quand elle le vit, ses yeux sombres se mirent à briller, mais elle ne le prit pas par la main pour l'entraîner vers une certaine petite alcôve à côté de la réserve, bien

pratique pour y échanger un rapide baiser. Avait-elle quelque chose à lui reprocher ?

— C'est le dernier repas dont je m'occupe, annonça-t-elle. Cet après-midi, ces deux dames vont pouvoir rentrer chez elles et le traiteur prendra les choses en main.

Il voulut s'approcher d'elle, mais elle s'écarta.

— Il y a une camionnette qui arrive...

— Je vais regretter de ne pas être là au dîner, dit l'une des femmes qui, Blake s'en souvenait, s'appelait Carrie. Tourte au crabe et bœuf sauté aux champignons. Miam !

— C'est le général qui a choisi le menu, expliqua Sarah.

— Moi, je suis contente de retourner chez moi, dit l'autre dame, une minuscule créature aux cheveux gris. Il va y avoir du blizzard, je le sens.

— C'est ce qu'a annoncé la météo, oui, renchérit Carrie. Ils disent même que ça pourrait être pire qu'en 2004. Je n'avais pas pu sortir pendant trois jours, cette fois-là.

— Au moins, c'est bon pour les stations de ski.

Leur présence bavarde l'empêchait de parler librement à Sarah. Était-ce pour elle une protection dont elle jouait ? Non. Se livrer à ces petits jeux n'était pas son genre.

On frappa énergiquement à la porte de service et Sarah se hâta d'aller ouvrir. Une robuste dame en parka rose vif arborant le logo de la pâtisserie Belle brodé sur la poitrine se tenait sur le seuil. Elle avait garé sa camionnette aussi près que possible de l'entrée. Blake lui offrit son aide, mais elle refusa et se chargea seule de transporter ses caisses et ses paniers, avec l'aide de son chauffeur. Ils prirent particulièrement soin d'une boîte cylindrique d'environ soixante-dix centimètres de haut sur cinquante de diamètre, qu'ils posèrent sur le plan de travail. La dame en rose qui, Blake l'apprit à cette occasion, n'était autre que Belle en personne, défit l'emballage avec précaution et dévoila une superbe pièce montée.

Pendant que Sarah et ses deux aides poussaient les exclamations extasiées de rigueur pour l'occasion, Belle mit la main à sa poche et en tira deux figurines représentant les mariés, qu'elle plaça au sommet du gâteau.

— Attendez un peu d'y avoir goûté, dit-elle. Chantilly, chocolat noir aux éclats d'amande grillée, vanille et menthe fraîche...

— Tu t'es surpassée, dit Sarah.

Elle se tourna vers Blake.

— Belle est célèbre pour les créations originales qu'elle concocte pour les fêtes des célébrités d'Aspen.

— ... Et une fois que je les ai testées avec eux, je garde les meilleures recettes pour mes voisins, précisa l'accorte pâtissière en riant.

Sa livraison faite, au lieu de tourner les talons et de s'en aller, Belle défit la fermeture Eclair de sa parka, se campa devant Blake, et lui lança un long regard intéressé.

— C'est vous, le marié dont j'ai tellement entendu parler ?

— Je ne suis que le témoin et garçon d'honneur, répondit modestement Blake.

— Ah oui. J'ai entendu parler de vous aussi, par Dolly, du Laughing Dog. « Un grand ranger avec de beaux yeux bleus », a-t-elle dit. C'est tout à fait ça. Vous allez bien avec notre Sarah.

Blake n'avait pas besoin de beaux yeux bleus derrière la tête pour savoir que, dans son dos, les deux dames faisaient à Belle des signes véhéments pour essayer de la faire taire. Comme dans toutes les petites communautés, chacun s'occupait probablement des affaires des autres, et Sarah était une enfant du pays. Toutes et tous devaient avoir ses intérêts à cœur et chercher à la protéger. De quoi, de qui, d'ailleurs ? De lui ?

Puisque c'était ainsi, on allait voir ce qu'on allait voir ! Il décocha à Belle un sourire carnassier.

— Je pense que nous allons bien ensemble, en effet, dit-il d'un air satisfait.

Trois sourires féminins lui répondirent. Carrie, la cuisinière, se lança :

— Oh oui ! Vous feriez un très beau couple.

Blake se tourna vers elle.

— Je pense inviter Sarah à faire un voyage avec moi à Puerto Vallarta.

— Au Mexique ? s'exclama Carrie. Quelle bonne idée ! Je garderai le chalet pendant ce temps.

— Une minute ! protesta Sarah. Nous n'en sommes pas encore à faire des projets de ce genre.

— Tu ferais bien d'accepter cette proposition, et tout de suite ! dit Belle en ponctuant son propos d'une claque dans le dos de Sarah. Sinon, j'y vais à ta place !

— Je ne peux pas aller au Mexique, objecta Sarah. Je n'ai pas de passeport.

Blake s'attendait plus ou moins à une esquive de ce genre.

— Bon, dit-il. La Nouvelle-Orléans, alors ?

— Oui, appuya Carrie, enthousiaste. Pour Mardi gras. Oh ! Il faut que tu y ailles !

— Si vous voulez nous excuser un instant, dit alors Sarah d'un ton un peu pincé.

Elle saisit Blake par le bras et l'entraîna vers le vestibule. Il faisait nettement plus frais ici, loin de la cuisinière. A travers les vitres, on pouvait voir que la neige tombait de plus en plus dru et que, malgré les efforts du sénateur à la souffleuse, l'espace entre le garage et la maison était redevenu tout blanc. Sarah referma derrière eux la porte vitrée de la cuisine ; les trois femmes, à l'intérieur, ne les quittaient pas des yeux.

— Nous avons besoin d'être un peu plus tranquilles, constata-t-elle en ouvrant une porte. Par ici...

Au cours de ses rondes de sécurité dans le chalet, Blake n'était descendu à la cave que deux fois, et jamais par cet escalier en ciment brut. Il menait directement à la porte d'une laverie équipée de puissants lave-linge, de sècheuses et de tables à repasser. Des placards contenaient du linge propre et sur des étagères étaient stockés différents matériels nécessaires à la bonne marche du chalet, comme des câbles, des sections de tuyaux, des petits réchauds à gaz et même un générateur.

— Tu laisses toujours libre l'accès à cette pièce ?

— Ma foi oui, puisque la porte qui donne vers l'extérieur est verrouillée. Ça pose un problème ?

Sa conversation avec le général avait rappelé à Blake que la menace était toujours réelle.

— Peut-être...

Elle se campa face à lui.

— Ecoute, tu ne peux pas, comme ça, décider que tu m'emmènes au Mexique.

— Tout bien considéré, je crois que La Nouvelle-Orléans est une meilleure idée. Ça ne va pas être très simple d'avoir des places pour le Mardi gras, mais je connais un type...

— Arrête ! Je ne veux pas aller à La Nouvelle-Orléans, non plus.

— Je voulais te demander de choisir une destination, ce matin, mais tu étais déjà partie quand je me suis réveillé...

— C'est pour ça ? Tu es fâché que je me sois levée pour préparer des muffins ?

— Je ne l'étais pas, non, mais ça commence à venir. C'est à prendre ou à laisser, princesse. Je ne plaisante pas.

— Moi non plus, répondit-elle tranquillement.

— Pourquoi est-ce que tu m'évites ?

— Je ne t'évite pas.

Bien sûr que si, et elle le savait. S'il entrait dans une pièce, elle filait instantanément de l'autre côté. Elle s'arrangeait toujours pour qu'il y ait des gens entre eux, comme une barrière.

— Dis-moi la vérité !

Les yeux sombres de Sarah flamboyèrent.

— La première personne que j'ai croisée ce matin, dit-elle, c'était Emily et elle voulait des détails, des détails et encore des détails. Seulement, vois-tu, je n'avais pas envie d'en donner. Cette nuit, elle nous appartient, à toi et à moi. Personne d'autre n'a besoin de savoir ce qui s'est passé. Tout le monde va me rebattre les oreilles à propos de couple et de mariage, mais tout ça ne regarde que moi. Ce sont mes affaires.

— Et les miennes...

— Mais tu as raison, j'ai cherché à t'éviter. J'ai fui et j'ai voulu retarder ce moment.

Elle hésita.

— J'ai beau faire comme si j'étais une princesse, je sais parfaitement bien que je n'en suis pas une. Je suis réaliste. Cette nuit a été magique, mais il fait jour, à présent. Tu vas partir et moi je resterai ici.

— Et si je ne veux pas partir ?

— Ne plaisante pas, Blake. Ce n'est pas drôle.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux.

Il vit briller quelque chose au coin des yeux de Sarah. Des larmes ?

— Ne pleure pas, princesse, dit-il doucement.

Impulsivement, elle lui entourait le visage de ses mains et l'embrassa avec passion, sa langue allant chercher la sienne. Avant de mettre un terme à leur baiser, elle lui mordilla la lèvre inférieure.

— C'est ce que je ressens, lui dit-elle, et que je ne parviens pas à exprimer avec des mots. Je ne sais pas quoi te dire. Tout ça est arrivé très vite, et j'ai peur.

Sa vulnérabilité le toucha profondément. Il savait à quel point il devait lui coûter de l'avouer.

— Il n'y a pas à avoir peur, Sarah.

— Mais tu vas partir dimanche !

— Je peux faire autrement. Je peux rester encore au moins deux semaines avec toi.

Avec un soupir, elle se blottit dans ses bras. Elle était si parfaitement à sa place, ainsi serrée contre lui, que Blake en eut un choc. Il avait de plus en plus le sentiment que deux semaines ne leur suffiraient pas.

Soudain, la porte en haut de l'escalier s'ouvrit et Alvarado appela.

— Est-ce que Sarah est là ?

— Je suis là, répondit-elle sans bouger des bras de Blake.

— Nous avons un problème. Il n'y a plus d'internet. Votre ligne téléphonique est coupée.

— Ça arrive, lorsqu'il y a beaucoup de neige.

— Que doit-on faire ?

— Attendez-moi, j'arrive.

Elle leva les yeux vers Blake.

— Cette fois, chuchota-t-elle, c'est officiel : nous sommes bloqués par la neige.

Pour Sarah, une coupure de ligne téléphonique, même pour quelques jours, ne représentait guère plus qu'un désagrément. Mais deux de ses hôtes, Alvarado et Skip, furent à cette nouvelle saisis d'une véritable panique et insistèrent pour tenir une réunion d'urgence avant le déjeuner. Tous, y compris les musiciens de l'orchestre, se rassemblèrent autour de la grande table de la salle à manger.

— Pas de téléphone, donc pas d'internet, annonça Skip d'un air accablé. Plus de liaison avec le monde. Comment allons-nous pouvoir travailler ?

— Relativisons, dit Blake. Nous sommes vendredi midi et vous partez dimanche. Le travail peut certainement attendre jusque-là.

— C'est comme au bon vieux temps, remarqua Hank Layton en se laissant aller contre le dossier de sa chaise et en prenant la main de sa femme. Vous vous souvenez ? Nous nous parlions face à face, nous n'avions pas besoin de limiter le nombre des mots, et on pouvait voir l'autre réagir en temps réel.

— C'est vrai, c'était le bon temps, renchérit le général. Personnellement, vivre de nouveau sans ordinateur ne me dérangerait pas.

— Voilà au moins un point sur lequel vous êtes d'accord, dit Rebecca en lui souriant.

Alvarado lança à Sarah un regard noir.

— N'y a-t-il aucun moyen de réparer la ligne ?

— C'est du ressort de la compagnie, répondit-elle. Et ils n'interviendront certainement pas avant la fin de la tempête.

Au-dehors, la neige s'accumulait, centimètre par centimètre. Sarah s'inquiétait au sujet du traiteur. Et s'il n'arrivait pas à passer ? Pourrait-elle

nourrir tout ce monde sur ses réserves ? Heureusement, le gâteau et les fleurs étaient arrivés.

Alvarado n'était pas décidé à renoncer.

— Et le téléphone satellite ?

Blake montra son petit récepteur.

— La réception est très intermittente. Là, je n'ai même plus de signal du tout.

— Comment est-ce possible ? demanda Skip. Ces machins-là fonctionnent au fond de l'Antarctique ! Ils sont supposés être infaillibles.

— Ils fonctionnent bien, c'est vrai, admit Blake. Il y a peut-être un problème avec le relais que j'ai placé dehors. Il va falloir que je sorte pour aller voir.

— Je viens avec vous, annonça Skip.

— Je préférerais que vous repreniez la souffleuse, dit Sarah. Hank et vous, vous avez fait un boulot magnifique. J'ai vraiment besoin que l'accès à la porte de service soit dégagé autant que possible, pour les livraisons.

Ce fut Rebecca qui parla pour son mari.

— Je suis désolée, Sarah, mais Hank en a fini avec la souffleuse. Il s'est bien amusé, mais il est épuisé. Il n'a pas l'habitude. N'oubliez pas que nous venons de Californie.

— Absurde ! protesta le sénateur. Je ne suis pas du tout fatigué !

— Chéri, répliqua Rebecca, moi je suis morte rien qu'à te regarder. N'y a-t-il pas autre chose que nous puissions faire pour vous aider, Sarah ?

Ce que redoutait surtout Sarah, c'était une panne d'électricité. Ça, ce serait vraiment ennuyeux. Elle avait bien un générateur, mais il n'avait pas servi depuis des années. De plus, cela impliquerait un rationnement de l'électricité et de l'eau chaude pour les douches, par exemple, ainsi que la fermeture de certaines des chambres. Elle songea qu'il lui faudrait s'assurer qu'il y avait bien dans chacune une lampe torche en état de marche. Elle observa les visages attentifs de ses hôtes. Il était inutile d'ajouter à leur inquiétude en évoquant un événement qui ne s'était pas encore produit et ne se produirait peut-être pas.

— Tout va très bien se passer, leur dit-elle, rassurante.

— Nous pourrions peut-être descendre nos instruments et improviser un mini-concert, suggéra un musicien.

— Formidable ! dit Emily en se levant. Et après le déjeuner, nous pourrions aussi organiser des jeux de société.

Sa mère lui sourit. Leur air de famille sautait aux yeux, non pas tant dans la ressemblance physique que dans l'éternel optimisme qui leur était commun.

— Des jeux, dit le général, pourquoi pas. Je ne suis pas mauvais au bridge.

— Et aux échecs, général ? demanda Hank.

— Alors là, sénateur, vous parlez de ma spécialité. Vous feriez une petite partie ?

— Avec plaisir, mais je dois vous prévenir : j'ai été membre de la sélection nationale de l'université de Stanford.

— La stratégie est mon métier. J'ai battu le secrétaire d'Etat à la Marine, récemment.

— Nous verrons cela, nous verrons...

— Le déjeuner sera servi dans une demi-heure, annonça Sarah en se levant.

Elle arriva dans la cuisine juste au bon moment pour voir Carrie ouvrir la porte de service à Slim Martinez, le traiteur. Slim était un véritable colosse dont la voix de stentor résonna immédiatement dans le vestibule.

— Les routes ; *Dios mío* ! Les routes, une vraie patinoire ! On a failli aller dans le décor plusieurs fois.

— C'est vrai, dit son assistant qui était également son fils, Ramon. C'est complètement verglacé, sous la neige.

— Tu aurais dû me laisser conduire, lui lança sa sœur Marisol, l'autre assistante de leur père.

Sarah les accueillit tous les trois avec effusion. Les deux jeunes gens étaient des extras parfaits lors des réceptions, et ils présentaient particulièrement bien. Ils avaient tous deux des cheveux longs, d'un noir intense, retenus de la même façon en queue-de-cheval sur la nuque. Tous deux étaient élégants et gracieux, mais ils n'étaient pas la seule raison du succès de leur père en tant que traiteur. Les buffets de Slim étaient aussi somptueux que délicieux.

— Les routes..., reprit-il.

Et il continua par un flot rapide de considérations en espagnol.

Sarah ne comprit que quelques mots, mais elle eut la surprise de voir Blake, qui les avait rejoints, lui répondre dans la même langue, avec la même fluidité, et lui poser des questions.

— Papa, dit Marisol d'un air gentiment réprobateur. En anglais, voyons...

— Oui, *lo siento*... On dirait que la neige ne va jamais s'arrêter...

C'était malheureusement ce à quoi Sarah s'attendait. Non seulement il neigeait toujours, mais le vent soufflait de plus en plus fort. Son voisin qui possédait un petit chasse-neige était passé une heure à peine plus tôt, et son travail n'était déjà plus visible. Inutile de songer, par exemple, à embarquer tout le monde dans les véhicules disponibles pour tenter de gagner Aspen. Ils étaient bel et bien coincés pour la durée du blizzard.

* * *

Blake était un ranger, un soldat, un spécialiste de la montagne. De plus, il avait passé toute son enfance dans le Wisconsin, où il avait appris à skier avant de savoir marcher, à faire du snowboard avant de faire du vélo et avait bu sa première bière lors d'une journée de pêche sous la glace avec son père.

Habillé pour pouvoir supporter sans problème des températures négatives et armé, il quitta le chalet juste après le déjeuner pour aller vérifier le relais satellite qu'il avait placé dans un arbre.

Son pistolet était dans la poche de sa parka et une carabine portée en bandoulière barrait son torse. A travers une paire de jumelles, il scrutait la forêt. Les caméras de surveillance n'étaient pas d'une grande utilité par ce temps, mais il doutait que quelqu'un tente une attaque durant la tempête. Malgré tout, pour parer à toute éventualité, il avait placé les jumeaux et Maddox, qui se révélait de jour en jour un bien meilleur soldat qu'Alvarado, à des points névralgiques du chalet. Et il y avait d'autres personnes, parmi les invités, qui pouvaient éventuellement prendre les armes.

Il était encore sous la véranda, à l'aile gauche du bâtiment, quand Sarah le rejoignit. Dans sa parka à la capuche relevée, et avec ses lunettes de ski sur le nez, on ne voyait plus qu'à peine son visage.

— Je suis bien contente que Carrie et son amie soient rentrées chez elles, lui dit-elle. D'ici à une heure, la route qui mène au chalet sera impraticable.

— Tous ceux qui sont indispensables à la cérémonie sont là, répondit Blake.

— Pas tout à fait. Il nous manque le juge de paix.

— S'il le faut, je peux en tenir lieu.

— Toi ?

— Oui, j'ai obtenu cette qualification par correspondance, quand j'étais en Afghanistan. Un des hommes de ma compagnie voulait se marier, et nous avons fait la cérémonie sur Skype. A part le baiser à la mariée qui manquait, c'était plutôt romantique.

— Toi aussi, tu es plutôt romantique.

Il eut un bref sourire. Le romantisme ne collait pas exactement à son image de ranger, mais il savait que ce n'était pas totalement faux. Il ne pleurait pas au cinéma, ne s'attendrissait pas plus que ça lors des anniversaires ou ce genre de choses, mais il aimait que les histoires finissent bien. En Afghanistan, après un accrochage particulièrement difficile, un psychiatre de l'armée lui avait dit qu'il avait vu trop de souffrances et de tragédies. Ce devait être vrai et c'était sans doute pour cette raison qu'il aimait que tout finisse bien.

Comme avec Sarah.

Il était d'autant plus heureux qu'elle ait bien voulu l'accompagner qu'elle connaissait les alentours du chalet mieux que quiconque, mais elle aurait pu refuser. La nuit précédente, elle avait été sa merveilleuse princesse. Aujourd'hui, elle était l'efficace Sarah qui affrontait le blizzard.

— Où est-ce ? demanda-t-elle.

— J'ai voulu placer le relais aussi haut que possible, sur cette crête, là-haut, et dans les arbres.

— Pourquoi pas sur le toit de la maison, tout simplement ?

— Justement à cause des arbres autour. Il faut un angle dégagé vers le satellite.

Il marchait en tête, s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux. Le vent qui soufflait du nord projetait de la neige pratiquement à l'horizontale et droit sur son visage. La parka, les gants et le bonnet de fourrure lui tenaient suffisamment chaud, mais il pouvait sentir l'humidité froide s'insinuer dans son jean et ses bottes. Ses pieds seraient deux blocs de glace avant qu'il puisse retourner au chalet.

Quand ils entrèrent sous le couvert des arbres, la force de la tempête fut un peu amortie par les troncs et les frondaisons. Blake leva les yeux. On ne voyait pas grand-chose, même avec des lunettes de ski.

— J'ai posé le relais dans un arbre, expliqua-t-il. A bras levés.

— Ce ne sont pas les arbres qui manquent, remarqua Sarah. Lequel ?

— C'était plus haut...

Il sentit qu'elle posait la main sur son bras pour l'arrêter et s'immobilisa.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai entendu quelque chose. Un très faible bruit.

Il écouta à son tour, mais n'entendit que le vent.

— Tu l'entends toujours ?

Elle secoua la tête.

— Je me suis peut-être trompée... Est-ce que Kovac a trouvé la motoneige que Franks a utilisée pour venir jusqu'ici ?

— Oui. Il l'avait louée.

Blake tapa dans ses mains pour y rétablir la circulation.

— Ce serait pratique d'en avoir une maintenant, remarqua-t-il.

— Moi, j'étais en train de penser que nous aurions dû mettre des raquettes.

Elle montra ses pieds.

— Tu as beau passer devant, je suis tout de même trempée jusqu'aux genoux.

— Et encore, tu as un pantalon de ski imperméable. Qu'est-ce que je devrais dire, moi qui porte un jean !

— Oui, mais toi tu es un ranger, un dur de dur. Tu survivras.

— C'est toute la pitié que tu as pour moi ? demanda-t-il en souriant.

— Eh oui...

Elle lui donna une petite tape sur les fesses.

— Dépêchons-nous de trouver l'arbre où tu as mis ton relais, parce que je voudrais rentrer à la maison et m'asseoir devant la cheminée.

— Quand nous rentrerons, j'ai une meilleure idée que ça pour te réchauffer.

— Ah bon ? fit-elle en souriant.

— Oui, répondit-il tranquillement.

Ils grimpèrent, dérapant parfois sur un rocher verglacé, mais avec une relative assurance quant à la direction à suivre. Blake ne reconnaissait pas vraiment les lieux, mais il se fiait à son peu ordinaire sens de l'orientation, sur lequel il savait depuis l'enfance pouvoir compter. Il avait souvent pu vérifier que, s'il se fiait à son instinct, il trouvait sa route. Avant l'un de ses premiers déploiements en opération, sa mère lui avait dit, avec un sourire un peu mystérieux : « Crois en toi et tu retrouveras toujours ton chemin. Tu

reviendras toujours vers ceux qui t'aiment. » Il avait pensé à ces mots-là bien souvent, depuis. Ils l'avaient aidé à vivre.

Arrivé sur la crête, il tourna sans hésiter vers la droite et avança encore sur quelques mètres.

— C'est là.

A cette altitude et avec moins d'arbres pour lui faire écran, le vent hurlait fort. Blake retrouva le sapin à la branche duquel il avait accroché le petit relais satellite. Or, l'appareil ne s'y trouvait plus.

Il l'annonça à Sarah d'une voix égale.

Elle s'immobilisa à sa hauteur.

— Tu es sûr que c'est le bon arbre ?

Blake leva le bras pour faire tomber un peu de neige de la branche. On voyait nettement, à l'endroit où celle-ci partait du tronc, des traces de griffures dans l'écorce, là où le relais avait été fixé.

Il se pencha et fouilla un peu dans la neige où il ne tarda pas à trouver, tombés au sol, les câbles avec lesquels il l'avait attaché.

— C'était bien là.

— Le vent est particulièrement violent, ici, fit remarquer Sarah. Il a pu le faire tomber de l'arbre.

— Un appareil de quatre kilos solidement fixé ne tombe pas tout seul.

Son relais satellite avait été saboté, et c'était tout récent, car Blake avait encore utilisé son téléphone ce matin même. Quelqu'un était venu depuis, n'hésitant pas à braver les éléments pour détruire l'appareil. Ce quelqu'un pouvait être toujours dans les parages et même les tenir en joue en pointant sur eux un fusil.

Il balaya les alentours de ses jumelles, sur 360°. Sur la crête, Sarah et lui faisaient une cible facile. Peut-être, si un sniper était à l'affût, aurait-il déjà tiré. Peut-être pas...

Il se pencha vers le sol pour étudier les traces, et Sarah fit de même, mais le vent et la neige avaient depuis longtemps balayé tout signe qu'ils auraient pu interpréter. Sans relever les yeux, ils commencèrent à descendre à flanc de colline. Peu après, Sarah s'arrêta.

— Regarde ! dit-elle. C'est à peine visible, mais on dirait tout de même qu'on a traîné quelque chose...

— Quelque chose comme un relais satellite.

Sarah fit quelques pas, se pencha par-dessus un rocher, et annonça :

— Il est là.

Entre les rocs, juste au-dessous d'eux et déjà à demi recouvert par la neige, se trouvait le petit terminal, une simple boîte de métal gris. A première vue, il paraissait à peu près intact.

Blake descendit le récupérer.

— Que crois-tu qu'il soit arrivé ? lui demanda Sarah quand il revint auprès d'elle avec l'appareil.

— J'aimerais pouvoir te dire qu'un ours l'a décroché et a joué avec jusqu'à le faire tomber ici...

— Oui, j'aimerais bien ça aussi...

Seulement, ce n'était pas ce qui était arrivé.

— ... Mais je pense plutôt qu'il a été saboté.

— Comment celui qui a fait ça a pu savoir qu'il était là ?

C'était la bonne question. Blake était certain de n'avoir pas été observé quand il l'avait fixé dans l'arbre. Par la suite, alors que la neige n'était pas encore très épaisse, quelqu'un avait dû le chercher avec un appareil de détection quelconque et, sans doute, le trouver sans trop de difficultés.

Il montra l'appareil à Sarah. Il y avait un gros impact de balle au beau milieu de la façade.

— Si c'est un ours qui a fait ça, dit-il pince-sans-rire, alors c'est un ours qui vise juste...

Tandis qu'elle suivait Blake entre les sapins et les trembles qui environnaient le chalet, Sarah remarqua qu'il avait retiré ses gros gants de cuir et que sa main droite reposait sur le pistolet Glock qu'il portait dans un holster à la ceinture. Ils étaient en danger, inutile de le nier. Le frisson qui lui parcourut l'échine n'était pas uniquement dû à la température polaire. Elle se sentait comme prise au piège, toutes les directions de fuite étant coupées les unes après les autres.

Ils avaient abandonné le relais endommagé là-haut, entre les rochers.

— Qu'est-ce qu'on va dire aux autres ? demanda-t-elle.

— Qu'on a cherché le relais, mais qu'on ne l'a pas trouvé. Il ne faudra dire la vérité à personne. Pas même à Emily.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a que deux possibilités. Ou le saboteur est venu de l'extérieur, comme Franks et peut-être sur son ordre, ou il est venu de l'intérieur du chalet.

Un traître parmi eux ? Elle ne pouvait le croire.

— Mais... Alvarado a vérifié les antécédents de tout le monde, objecta-t-elle.

— C'est pourtant très vraisemblable. De l'intérieur, quelqu'un peut surveiller toutes nos activités. Avant que la tempête s'aggrave, ce saboteur aura eu tout le temps de repérer le relais et il se sera glissé hors de la maison ce matin pour le détruire.

— Les caméras l'auraient décelé.

— Il a également eu tout le temps d'étudier leurs axes pour pouvoir les éviter.

Comprenant soudain toute l'ampleur de la menace, Sarah se rembrunit.

— Il est peut-être aussi prêt à faire du mal à Emily et à Jeremy. Ils ne peuvent pas rester ici. Il faut les faire partir. Je sais que les routes sont mauvaises, mais tant pis, il faut essayer.

— Si nous faisons ça, nous lui forçons la main. Il va être obligé de frapper.

Blake lui prit le bras, comme pour lui communiquer sa force.

— Il faut rester calme, lui dit-il avec conviction. Ne pas éveiller les soupçons.

— Je pense que je peux faire ça.

Sarah avait l'habitude de gérer les crises en toute discrétion mais, cette fois, c'était différent. Il ne s'agissait pas d'un client indélicat qui faisait trop de bruit la nuit. Il s'agissait potentiellement d'un cas de vie ou de mort !

— Nous devons identifier notre ennemi avant d'agir, reprit Blake. Pour le moment, nous avons l'avantage, parce qu'il ne sait pas que nous le cherchons.

Il donnait l'impression que ce serait facile. Pour lui, c'était une seconde nature que de combattre les ennemis sans ciller. Elle n'avait pas son expérience.

— Tu en sais un peu plus sur lui ? demanda-t-elle. Est-ce qu'il vise le général ou le sénateur ? Et pourquoi fait-il ça ?

— Je n'en sais rien encore.

— Et moi, qu'est-ce que je dois faire ?

— Reste auprès d'Emily. Ne la laisse jamais seule. Si on essaie de l'enlever, tu pourras donner l'alarme.

Il la serra brièvement dans ses bras.

— Je sais ce que tu ressens. Il faudrait que tu sois folle pour ne pas avoir peur. Rien n'est plus normal. Mais il faut tenir bon, rester calme. Je vais faire en sorte que tout se passe bien. Il faut me faire confiance.

— J'ai confiance en toi.

Moins d'une heure plus tôt, le plus grand problème auquel elle pensait avoir à faire face était leur relation. Mais la menace qui pesait sur Emily et les autres était bien plus grave.

A peine étaient-ils rentrés au chalet, qu'ils durent faire face à une nouvelle crise. Ils venaient tout juste d'enlever leurs parkas, quand ils entendirent John Reuben crier à travers la porte :

— Ouvrez ! Il y a une femme en danger, là !

Blake ne fit qu'un bond vers la porte et Sarah le suivit.

Les jumeaux et Alvarado avançaient péniblement, de la neige jusqu'aux genoux, en soutenant une silhouette vacillante.

— Que se passe-t-il ? demanda Sarah.

— Une femme. Nous l'avons trouvée dans la neige, elle a l'air à bout de forces.

Ils la conduisirent sous le porche et, de là, dans la maison, et la firent asseoir sur le canapé près du feu. Elle portait une parka jaune vif et un petit sac à dos rose.

Elle se laissa aller contre les coussins et ferma les yeux un moment avant de se redresser et de déclarer :

— Je vais bien. J'ai juste un peu froid.

Naturellement, Sarah prit la direction des opérations. Elle s'assit à côté d'elle, l'aida à retirer ses gants et son sac.

— Qu'est-ce que vous faisiez dehors par un temps pareil ? lui demanda-t-elle.

— Je ne pensais pas qu'il neigerait autant... Ma petite Subaru a quatre roues motrices et, en général, ça suffit bien. Mais là, je suis restée bloquée...

Sa lèvre inférieure trembla un peu.

— J'ai bien peur d'avoir bloqué la route, du coup.

— Et où avez-vous laissé votre voiture ?

— Pas loin d'ici. En fait, j'ai dérapé dans le dernier tournant.

La Subaru abandonnée ne gênerait personne pendant un bon moment. Elle interdisait cependant tout départ précipité du chalet ; une fuite éventuelle était donc compromise.

— Je suis désolée...

Quand elle défit la fermeture Eclair de sa parka et repoussa la capuche en arrière, une cascade de cheveux blond platine tomba sur ses épaules.

Sarah ressentit une vague envie de les lui tirer et de lui dire qu'elle était une idiote de conduire par ce temps mais, déjà, Alvarado était auprès d'elles.

— Ce n'est pas grave, assura-t-il d'une voix chaude en prenant la main de la jeune femme.

— Si, c'est grave ! dit Sarah qui perdait patience. Il va falloir déplacer sa voiture.

Alvarado ignore son intervention.

— J'ai essayé de vous appeler pour vous dire de ne pas venir, reprit-il sans lâcher la main qu'il tenait, mais les téléphones ne passaient plus.

— Je comprends...

William Reuben lui tendit un verre d'eau.

— Merci, mon chou, dit-elle en lui souriant. Je suis bien contente de faire votre connaissance à tous. Je suis Honey Buxom.

La stripteaseuse ! Il ne leur manquait plus que ça !

* * *

Devant l'insistance de Sarah, les hommes sortirent pour essayer de dégager la voiture de Honey. Blake avait naturellement pris la tête de l'expédition. Il avait choisi tout de suite Jeremy comme équipier, puis Maddox, et, après une seconde de réflexion Alvarado. Puis enfin Skip, Ramon Martinez ainsi que l'un des musiciens de l'orchestre. Le choix de Ramon surprit Sarah, car il n'était au chalet que depuis quelques heures, mais elle ne remit pas en cause la décision de Blake.

Restaient donc au chalet les jumeaux, le général, le sénateur et toutes les femmes. Rebecca avait des projets pour elles.

— Venez à l'étage, mesdames, leur dit-elle. Il est temps de nous occuper un peu de nous. Marisol, si vous voulez vous joindre à nous, vous êtes la bienvenue.

— Merci, madame, répondit Marisol, mais je dois assister mon père. Sans moi, il ne réussira pas ses tourtes au crabe.

— Et vous ? demanda Rebecca, souriante, à la stripteaseuse blonde, vous venez ? Au menu : manucure, pédicure, traitement du visage et des cheveux.

— Les cheveux, pas la peine, j'en sors, répondit Honey. Mais une manucure, pourquoi pas ?

Ordinairement, Sarah n'avait pas la patience de se prêter à tout cela. Les effets d'un soin du visage ou des mains, au chalet, ne duraient pas au-delà d'une journée. Par-dessus le marché, elle détestait rester assise sans bouger, mais c'était une bonne excuse pour ne pas quitter Emily. Conformément aux consignes de Blake, elle allait coller aux basques de son amie pour mieux la protéger.

La chambre qui servait de vestiaire à Rebecca se trouvait au bout du couloir, en face de la dernière libre, que Sarah avait attribuée à Honey et à Marisol, qu'elle ne pouvait quand même pas faire coucher dans le dortoir avec les hommes. Dès qu'elles furent toutes entrées dans la chambre-

vestiaire, Rebecca leur demanda de se déshabiller et de passer un peignoir. Sarah refusa, sous prétexte qu'elle devait rester vêtue en cas d'événement imprévu.

— Vous travaillez toujours si dur, lui reprocha gentiment Rebecca. Vous ne prenez jamais un moment pour vous ?

— D'après ce que je me suis laissé dire, plaisanta Emily, elle va bientôt prendre le temps d'un petit voyage à La Nouvelle-Orléans avec Blake.

Comme toujours, les ragots voyageaient à la vitesse de la lumière.

— Rien n'est encore décidé, se défendit Sarah.

— Oh ! Tu iras ! Quand Blake a décidé quelque chose, il n'abandonne jamais. Et il a des vues sur toi.

— Tu en parles comme si j'étais une proie et lui le chasseur, dit Sarah en haussant les épaules.

— C'est le jeu de l'amour, lui répondit son amie avec un sourire coquin.

Chère Emily ! Elle nageait dans un tel bonheur qu'il fallait que tout le monde autour d'elle en ait sa part. Malgré ses peurs, Sarah se retrouva vite à rire avec les autres, tandis que Rebecca préparait un mélange verdâtre qu'elle leur appliqua sur le visage.

— Vous êtes nouvelle dans la région ? demanda Emily à la stripteaseuse.

— Oui. Au départ, j'étais venue en visite chez des amis, mais j'envisage d'ouvrir un studio de danse à Aspen.

— Vous risquez d'avoir du succès, dit Rebecca. J'ai une amie qui a pris des cours de danse sexy. Non seulement ça la maintient en forme, mais son mari adore la voir travailler ses exercices.

— Maman, je t'en prie ! s'exclama Emily en roulant des yeux effarés. Je n'ai pas besoin d'entendre ce genre de choses venant de toi...

— Tu pourrais en apprendre, je suis une femme très sensuelle...

— Mais je n'en doute pas !

— Je vis à San Francisco depuis vingt-cinq ans, et mon mari est un très bel homme qui n'a jamais regardé une autre femme. Il faut croire que je ne me débrouille pas trop mal.

— Mais c'est Honey l'experte, ici, se hâta d'enchaîner Emily. Comment êtes-vous venue au strip-tease, Honey ?

— En fait, c'est la danse du ventre, que je pratique. C'est ma cousine qui me l'a apprise. Elle danse pour de nombreux mariages et enterrements de vie de garçon...

La jeune femme semblait tenir à ne pas être considérée comme une simple danseuse nue. Après tout, elle avait peut-être eu une vie intéressante. De près et sans maquillage, Honey Buxom semblait avoir le même âge que Sarah, une petite trentaine.

— Et vous faites ça depuis longtemps ? lui demanda Sarah.

— Assez, répondit la danseuse. J'ai gagné des compétitions. C'est pour ça que M. Alvarado m'a engagée. Il m'a vue sur internet.

Tu m'étonnes ! songea Sarah avant de dire :

— C'est dommage que nous, les femmes, ne puissions pas vous voir danser, puisque l'enterrement de vie de garçon sera purement masculin.

— Et si vous nous montriez un peu ? suggéra Emily.

— D'accord !

Honey passa dans la salle de bains et se débarrassa de son masque de soins. Quand elle revint, elle libéra une épaule du peignoir, puis l'autre, et apparut presque nue, en soutien-gorge et culotte crème, ce qui ne parut pas l'embarrasser du tout. Elle prit la pose, en appui sur le pied gauche, le pied droit légèrement en avant, les bras en arche au-dessus de la tête.

Elle avait une silhouette d'une rare perfection et un bronzage si parfait qu'il en paraissait artificiel.

— Voilà comment je m'y prends, dit-elle en commençant une série de mouvements savants des hanches et d'ondulations du ventre.

La façon dont elle parvenait à isoler chaque groupe de ses muscles était extraordinaire : par exemple, elle faisait vibrer ses hanches tout en maintenant son buste parfaitement immobile.

Rebecca, Emily et Sarah l'entourèrent bientôt avec des rires et des cris d'encouragement. Elle termina avec un long frémissement de tout son corps avant de se laisser tomber au sol en mimant une sorte d'évanouissement, ses longs cheveux blonds répandus autour d'elle.

— Les hommes ne doivent même pas avoir idée de la difficulté des figures que vous exécutez ! Je comprends que vous ayez remporté les compétitions, lui dit Emily.

— Merci, répondit la danseuse et ses yeux, qui étaient presque aussi sombres que ceux de Sarah, se mirent à briller.

— Si jamais vous ouvrez votre studio de danse, lui dit celle-ci, faites-moi signe. Je serai parmi les premières à m'inscrire.

Sarah aurait bien voulu avoir de nouveau accès à internet ; elle aurait aimé en savoir plus sur cette Honey Buxom.

* * *

A l'extérieur, la tempête faisait rage et de gros flocons tourbillonnaient, rendant la visibilité presque nulle. N'ayant pas réussi à redémarrer la petite voiture immobilisée au milieu de la route, les hommes unirent leurs efforts et la poussèrent sur le bas-côté afin qu'elle n'empêche pas le prochain passage du chasse-neige.

— Encore que, dit Skip, exprimant tout haut ce que chacun pensait tout bas, je serais surpris qu'il puisse passer avant la fin de la tempête.

Alvarado s'acharnait sur son téléphone mobile, sans parvenir à accrocher le réseau.

— Rien, marmonna-t-il, rageur. Il n'y a rien !

Se voir privé de ses gadgets électroniques le rendait visiblement fou. Son identité, voire son existence même, semblait dépendre entièrement de sa capacité à rester connecté.

Plus Blake cherchait à déceler si l'un de ces hommes pouvait être le suspect, moins il y parvenait. Ils avaient tout l'air de coller parfaitement à leur rôle. Le musicien ; le jeune politicien plein d'avenir : Skip ; l'officier ambitieux : Alvarado et ses talents dans le domaine du numérique. Le discret et efficace Maddox devrait peut-être être surveillé de plus près... Restait le jeune Ramon Martinez, dont il ne savait pas grand-chose mais dont la famille, selon Sarah, tenait cette affaire de traiteur dans la région depuis de longues années.

Tandis qu'ils retournaient au chalet, Blake prit Jeremy à part. Il lui devait une explication.

— J'ai menti quand j'ai dit aux autres que nous n'avions pas trouvé le relais satellite.

— Ça m'étonnait aussi que toi, tu te sois perdu...

— En fait, il a été saboté. On a tiré dedans et on l'a fait tomber à terre. Quelqu'un a voulu couper nos liaisons avec l'extérieur, et j'ai bien peur que ce soit l'un d'entre nous.

— Un de ces gars-là ? demanda Jeremy en jetant un discret coup d'œil vers ceux qui les accompagnaient.

— Possible...

Jeremy s'arrêta un instant de marcher et regarda son ami.

— Attends... Tu es en train de me dire qu'il y a un terroriste parmi nous, alors qu'on est bloqués par la neige ?

— Il y a peut-être une solution pour Emily et toi, lui dit Blake. Il ne va pas être facile de quitter le chalet en voiture, mais ça reste faisable. En partant tout de suite, vous pourriez trouver refuge en ville ou, au moins, dans la maison d'un voisin.

— C'est risqué. La neige tombe de plus en plus fort, et il y a vingt kilomètres de petites routes en lacets avant d'atteindre l'axe principal.

— Tant que ça ? Reste la solution des voisins. J'ai vu des maisons, le long des routes dont tu parles.

— Des locations de vacances, répondit Jeremy. La plupart n'ont ni eau ni chauffage en hiver. Elles sont inhabitées.

— Enfin, si tu veux courir le risque...

S'il avait été à la place de Jeremy, Blake aurait été bien en peine de prendre une décision.

— Non, je ne peux pas faire ça, décida finalement Jeremy. Bien sûr, je voudrais mettre Emily en sécurité, mais je ne peux pas laisser mon père ici. Ils le cherchent. Les terroristes sont certainement après lui.

Oui, quelqu'un voulait s'en prendre au général et lui démontrer que le monde n'était plus sûr pour lui et pour les siens.

Restait à savoir qui...

Dans la cuisine, Sarah exposa la situation à Slim et à ses enfants.

— Quand je vous ai passé commande, je croyais que j'allais avoir à nourrir les invités du mariage, plus les aides de camp du général et l'assistant du sénateur, soit dix personnes. Puis l'orchestre est arrivé, ce qui fait trois de plus.

— *Sí*, dit Slim. *Trece*. Treize.

— Seulement voilà, maintenant les jumeaux et la stripteaseuse doivent rester aussi. Cela fait seize. Dix-neuf avec vous qui, bien sûr, devez manger aussi.

— Nous pouvons nous arranger, dit Marisol. Mais s'il y a de gros buveurs parmi vous, nous risquons de ne pas avoir assez de vin. Pour le reste, on pourra toujours répartir les portions.

— Surtout, n'hésitez pas à utiliser ce que j'ai dans mes réserves.

— Nous n'aimons pas beaucoup faire cela, mais c'est vrai que nous pourrions y être amenés, si jamais nous sommes coincés par la neige toute la journée de demain.

Sarah lui sourit et se tourna vers Emily, qui avait demandé à participer, elle aussi, aux préparatifs.

— Autre problème, lui dit-elle, pouvoir asseoir tout le monde. J'ai peur que nous soyons très entassés autour de la table de la salle à manger.

— L'orchestre et les jumeaux pourraient manger dans la salle de jeu, suggéra Emily. Je te dirais bien d'y envoyer Honey aussi, mais j'ai peur que les garçons l'embêtent...

— C'est une idée.

Puis toutes deux entreprirent de dresser la table avec le plus beau service en porcelaine du chalet, une corbeille de roses blanches au centre, et

des chandeliers. D'autres, disposés autour de la pièce, créaient une ambiance romantique, la flamme des bougies se reflétant dans le cristal et l'argenterie.

Sarah recula pour juger de l'effet obtenu. C'était magnifique. On allait célébrer un mariage, et le décorum, tout comme les rituels, avait son importance. Peut-être plus encore sous la menace et le danger.

— Je suis tellement heureuse pour toi, Emily ! s'exclama-t-elle.

— C'est beau, n'est-ce pas ? Je suis bien contente que nous n'ayons pas choisi de partir pour Las Vegas.

Dans un mariage plus conventionnel, ce dîner aurait suivi une répétition de la cérémonie. Mais celle-ci allait être fort simple et, pour l'essentiel, consister dans la lecture des vœux par les nouveaux mariés, pendant que l'orchestre jouerait en fond sonore.

Blake et Jeremy entrèrent alors dans la salle à manger. Tous deux portaient un pistolet à la ceinture. Leur expression était grave, concentrée.

— Tout va bien, mesdames ? demanda Blake.

— Je pense, répondit Sarah.

Emily consulta sa montre.

— Nous avons juste le temps de nous habiller pour dîner.

Sarah n'en voyait pas l'utilité.

— Je peux bien rester comme je suis, dit-elle.

— Pas question ! répliqua Emily. Tu as eu des soins. Tes ongles sont magnifiques, et tu es maquillée. Pour un dîner gastronomique avec tourtes au crabe, filet de bœuf aux pâtes fraîches, pois frais et mousse au chocolat, il faut s'habiller.

— Et tu crois que tout ça sera moins bon si je suis en jean ?

— Je trouve que tu pourrais au moins porter un joli haut. Je pense à ton chemisier de soie grise, par exemple.

Les deux couples traversèrent le salon, où les musiciens et la strip-teaseuse étaient déjà installés dans l'attente de la fête. Sarah ignorait où étaient passés les autres et se demanda si Blake les considérait toujours tous comme suspects ou s'il avait réduit sa liste.

Comme Jeremy et Emily regagnaient leur chambre, Sarah entraîna Blake dans la sienne et referma la porte. Dès qu'ils furent seuls, il la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément, la pressant contre son torse solide. Il la tenait si serrée que c'était à peine si elle pouvait respirer, mais elle aimait sa force et sa passion, égale à la sienne. Elle le désirait.

Tout l'après-midi, elle avait fait comme si tout allait bien, et refouler ainsi ses émotions était presque insupportable. Elle était en colère, furieuse qu'ils soient tous prisonniers de cette situation à laquelle ils ne pouvaient rien, et elle avait peur. Terriblement peur.

Elle aurait voulu se fondre en Blake pour que sa force entre en elle, même brièvement, mais ils n'avaient pas assez de temps. Ils devaient vite retourner auprès des autres, pour les empêcher de s'entretuer. A regret, elle s'écarta de ses bras et le regarda. Ses yeux bleus brillaient de passion.

— Oui, dit-il avec un sourire navré, nous n'avons guère le temps de nous détendre...

Elle lui sourit à son tour.

— Tu as pu mieux cerner un suspect possible, cet après-midi ?

— Non, répondit-il en soupirant. Tout le monde peut l'être. Ou personne.

— C'est insoutenable, cette incertitude !

— Ça, tu peux le dire...

Il se laissa tomber dans un fauteuil près du guéridon.

— Je suis d'avis de laisser les musiciens hors du coup. On avait eu le temps de vérifier leur identité avant de perdre la connexion, et Kovac les a cherchés sans résultat dans les fichiers de la police. Bien sûr, il y a toujours la possibilité qu'ils aient pris de fausses identités, mais Alvarado a tout de même le moyen de faire des vérifications assez poussées.

— Alvarado... Son nom revient souvent. Il règne sur internet. Il garde la trace de toutes les menaces reçues par le général. Il a tout de la grosse araignée au milieu de sa toile.

— Il est mon suspect numéro un.

Blake roula un peu les épaules et s'étira.

— Il va courir chaque matin, seul, ce qui lui laisse le temps de saboter discrètement un relais satellite ou d'avoir un rendez-vous en forêt...

— Mais c'est l'aide de camp du général, et il est capitaine.

— Oui, et il occupe ce poste depuis presque un an, au Pentagone, ce qui veut dire qu'il a subi tous les contrôles de sécurité nécessaires. Si la menace vient d'une organisation terroriste, c'est vrai que je le vois mal être en relation avec l'une d'elles...

— Et Maddox ?

— Deux de ses frères avant lui ont servi sous les ordres du général, et ils disent à qui veut l'entendre que c'est grâce à lui s'ils sont encore en vie.

Lui-même s'est beaucoup démené pour avoir ce poste, et j'ai l'impression qu'il ferait n'importe quoi pour son patron.

— Tu le crois donc fidèle ?

Blake ne réfléchit qu'une seconde avant de répondre :

— Oui, je suis certain, au fond de moi, qu'il est loyal.

Elle s'assit sur ses genoux et lui murmura à l'oreille :

— Tu crois qu'on aurait le temps de faire l'amour ?

— J'aimerais bien...

La main de Blake se referma sur l'un de ses seins.

— Chaque fois que je pose les yeux sur toi, j'ai envie...

— Je sais... Je le vois...

Elle lui mordilla doucement le lobe de l'oreille, puis se leva et alla ouvrir son armoire.

— S'habiller pour dîner au milieu d'une tempête de neige, marmonna-t-elle. Ça paraît ridicule...

— Allons, princesse ! Tu aimes être belle.

Elle garda son jean et ses bottes car, d'une part, personne ne ferait attention au bas de sa tenue quand elle serait assise à table et, d'autre part, parce que pour se lever, aider à servir ou aller chercher du vin, par exemple, un pantalon était tout à fait approprié. Elle ôta son sweater et enfila le chemisier de soie grise qu'Emily lui avait conseillé de porter. Après y avoir ajouté un blazer de velours noir, elle fit un pas au milieu de la chambre pour se montrer à son amant dans une pose avantageuse.

— Donne-moi un dernier baiser, lui dit-elle, avant que je mette mon rouge à lèvres.

Au même instant, on entendit un grand « pop ! » et tout devint noir.

L'électricité avait sauté.

* * *

Dans l'obscurité devenue totale, Blake bondit sur ses pieds et attira Sarah contre lui, dans un geste protecteur. Il avait déjà son arme à la main.

— Là, lui dit-elle, sur la commode, il y a une torche électrique.

— Tu t'attendais à une panne ?

Lui prenant la main, elle l'amena près de la commode et lui donna la lampe après l'avoir allumée.

— Quand le téléphone a cessé de fonctionner, je me suis dit que l'électricité allait peut-être suivre et j'ai envoyé les jumeaux mettre des lampes partout dans la maison.

— Quelle est la procédure, dans ce cas-là ?

— Je ne sais pas, ça n'est jamais arrivé depuis que je dirige le chalet. On pourrait peut-être aller voir à la cave, c'est là que sont le tableau de fusibles et le générateur.

On entendait les invités s'appeler d'une pièce à l'autre. Le faisceau d'une lampe éclaira brièvement le couloir : c'était Emily et Jeremy.

— Restons ensemble, leur dit Blake. Nous allons rassembler tout le monde dans le salon près de la cheminée.

Ils montèrent tous les quatre l'escalier et allèrent frapper à la porte du général.

— Papa ? appela Jeremy. Tu es là ?

— Nous sommes là, répondit Maddox. Pas de danger ?

Blake apprécia la précaution prise.

— Apparemment pas, dit-il, mais nous allons nous rassembler autour de la cheminée.

La porte tourna sur ses gonds et Maddox apparut, son arme à la main. Il s'effaça pour laisser passer son chef, en uniforme, avec toutes ses décorations.

— Que se passe-t-il ? demanda le général.

— Nous ne savons pas, répondit Sarah. Peut-être que la neige a endommagé les lignes électriques.

— Oui, j'ai entendu un bruit, juste avant que tout s'éteigne. Vous avez vérifié qu'il n'y a pas un départ d'incendie quelque part ?

— Je n'y avais pas pensé, admit Sarah. Blake, il faut qu'on descende à la cave tout de suite !

A l'autre bout du couloir, Rebecca et le sénateur apparurent avec eux aussi une lampe électrique.

— Que se passe-t-il ? demanda Hank. Tout le monde va bien ?

— Venez avec nous, leur dit Emily.

Du rez-de-chaussée leur parvint alors un choc sourd, un énorme bruit de vaisselle brisée, suivi d'un cri et d'un autre fracas. Tous se précipitèrent dans l'escalier, et les faisceaux de leurs lampes éclairèrent bientôt ce qu'il restait de la belle table de fête. Skip et l'un des musiciens se reprochaient

mutuellement en criant d'être responsable du désastre. Le beau service en porcelaine de Sarah avait fait les frais de leur maladresse.

— Allez dans la réserve et prenez toutes les boîtes de bougies disponibles, lança celle-ci à la ronde avant de passer dans la cuisine.

Blake la suivit dans le vestibule puis dans l'escalier menant à la cave.

Il y faisait nettement plus sombre que partout ailleurs dans le chalet, et le faible faisceau de la lampe de Sarah n'éclairait pas grand-chose.

— Je ne vois pas d'incendie, dit-elle, soulagée, mais il nous faut plus de lumière, ici.

Blake se reprochait amèrement d'avoir laissé dans la boîte à gants de son SUV la puissante torche électrique qui faisait partie de son équipement.

— Tu n'as pas de lampes de secours ? demanda-t-il.

— Si, des lampes-tempête à gaz.

Un autre faisceau électrique éclaira les lieux et l'un des jumeaux parut en haut de l'escalier.

— Vous avez regardé le tableau ? demanda-t-il.

— Non, il me faut plus de lumière, répondit Sarah. Descends nous aider à remonter les lampes-tempête.

Ils en remontèrent trois dans la cuisine où la famille Martinez essayait vaillamment de continuer à cuisiner sans four et pour ainsi dire sans lumière. Blake les laissa allumer les lampes et alla dans le salon où tous les autres avaient dû se rassembler. Il ne lui fallut qu'une seconde pour s'apercevoir qu'ils n'étaient pas au complet. Dans la lumière fantomatique des torches, il pouvait voir un mélange d'excitation, de peur et de confusion sur leurs visages.

— Il manque Ollie et Alvarado, constata-t-il. Est-ce que quelqu'un les a vus ?

— Ollie faisait une petite sieste là-haut, répondit l'un des musiciens. Vous voulez que j'aille le chercher ?

— Pas seul. Allez-y avec John Reuben et Maddox. Trouvez-le et demandez-lui de descendre ici avec nous. Bon, et Alvarado, il est où ?

— J'étais en train de lui parler, dit Honey en entourant ses épaules et son cou d'un grand châle multicolore, quand les lumières se sont éteintes. Et alors, il a complètement disparu.

Il allait falloir le chercher. Alvarado pouvait avoir eu un accident, tomber dans un escalier ou se cogner la tête quelque part, mais il pouvait aussi s'être caché et tirer profit de la situation pour frapper quand il le voudrait.

— Quand ils redescendront avec Ollie, nous le chercherons, dit Blake. En attendant, installez-vous ici aussi confortablement que possible. Nous allons essayer de mettre le générateur en marche.

Sur ces mots, il retourna dans la cuisine, où il eut la satisfaction de voir briller les trois lampes-tempête. Il en tendit une à William Reuben.

— Emporte-la dans le salon. Garde un œil sur tout le monde, qu’aucun n’aille se promener à droite ou à gauche.

— Bien, major, répondit William, tout heureux de se voir confier cette responsabilité.

— Nous laissons une lampe ici, précisa Blake.

— Merci, dit Slim. On pourra finir de préparer le dîner, comme ça.

Blake prit la troisième et emmena Sarah vers l’escalier de la cave. Il était rassurant de voir le halo de lumière percer l’obscurité tandis qu’ils descendaient. Il s’aperçut que Sarah tremblait.

— Tout va bien se passer.

— Tu ne peux pas en être sûr, répliqua-t-elle.

Sa peur et ses doutes étaient bien naturels.

— J’ai besoin que tu sois forte, tu sais, lui dit-il doucement.

— Je sais. Je fais tout mon possible.

Il songea à la façon dont elle s’était conduite lors de la tentative d’enlèvement et aussi quand elle était venue au secours de Franks. Si quelqu’un pouvait tenir le coup, c’était elle.

La porte du placard métallique qui abritait le tableau de fusibles était grande ouverte. Il y avait de la suie sur les murs en ciment et des morceaux de plastique et de métal sur le sol. Durant ses séjours au Moyen-Orient, Blake avait vu les effets de toutes sortes d’explosifs. La panne d’électricité n’en était pas une. Il y avait eu sabotage. Quelqu’un avait voulu les plonger dans les ténèbres.

19

Sarah était partagée entre le choc et la surprise. S'attendre à tout et surtout à l'inattendu semblait être devenu la règle, au Bentley's. Mais elle ne pouvait se permettre le luxe de laisser libre cours à ses émotions.

— Ce n'est pas un accident, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Blake d'une voix tremblante.

Il s'accroupit pour inspecter les débris au sol.

— Non, dit-il en se relevant. Une petite charge explosive dans une simple boîte en plastique fixée dans le placard et mise à feu probablement depuis la maison même.

— Comme la bombe de Franks ? Mais comment est-ce possible, puisque les téléphones mobiles ne passent pas ?

— A l'ancienne, répondit Blake. Avec une simple télécommande.

Sarah sentit la colère l'envahir. Une fois encore, ils avaient été manipulés, instrumentalisés.

— Dans quel but, tout ça ? demanda-t-elle. Si on veut atteindre le général ou le sénateur, pourquoi dans ma maison ? Pourquoi vouloir empêcher un mariage ?

— Le général nous l'a dit lui-même, c'est une sorte de message.

— Eh bien, je ne l'ai pas reçu et je ne vais pas perdre de temps à y penser.

Elle reprit la lampe-tempête et se dirigea vers l'escalier.

— Il me faut les frères Reuben pour m'aider à mettre en marche le générateur, annonça-t-elle.

— Les deux ? C'est que j'ai besoin d'eux pour la sécurité...

— Ils ont grandi dans la quincaillerie de leur père et sont d'excellents dépanneurs. Ils peuvent remettre en marche à peu près n'importe quoi avec

un bout de chewing-gum et du ruban adhésif.

Elle était déjà dans l'escalier. Il la rattrapa sur les premières marches.

— Sarah, j'admire ta détermination, mais...

— Oui, l'interrompit-elle, je ne suis pas une princesse qui s'assied dans un coin et brosse ses longs cheveux. Je suis une montagnarde qui veut que les choses tournent comme elles doivent tourner.

Elle aurait voulu pouvoir dire bien des choses encore, mais il lui ferma la bouche d'un baiser. Un frisson la parcourut, qui n'avait plus rien à voir avec sa colère. C'était cela qu'elle voulait vraiment ; que Blake l'embrasse, qu'il la serre dans ses bras. Et que tous ses soucis s'effacent, comme par magie.

Il la regarda intensément.

— Comme je le disais, tu es vraiment déterminée, quand tu t'es trouvé un but.

— Ah oui ?

— Oui. Comme quand tu sautes dans une voiture et que tu refuses d'en descendre, par exemple.

Elle se souvenait en effet de la première nuit, quand elle ne voulait pas lui obéir et avait tenu à assister à l'arrestation de Farley et de ses complices.

— Tu crois que c'est une mauvaise chose ?

— Non, je ne voudrais pas que tu sois différente.

Il lui déposa un petit baiser sur le front.

— Mais pour le moment, ajouta-t-il, je veux que tu sois prudente. Ne va nulle part dans la maison toute seule.

— Est-ce que j'aurai besoin d'une arme ?

Il réfléchit un instant puis secoua la tête.

— Il y en a un peu trop en circulation, déjà. Mais les jumeaux sont armés. Qu'ils t'accompagnent partout où tu iras dans le chalet.

— Bien.

Pour les deux prochaines heures, probablement, ce serait dans la cave, à essayer de faire démarrer le générateur.

* * *

Lorsque Blake retourna dans le salon, il y trouva William Reuben et l'un des musiciens, en train d'aider Ollie à s'installer sur le canapé. Le chef des Dewdrops avait raté une marche en descendant l'escalier dans

l'obscurité et s'était tordu la cheville. Alvarado, lui, était toujours porté manquant.

Blake prit Jeremy à part, tandis que Rebecca soignait le blessé. Il l'attira dans la pénombre, hors du halo de la lampe-tempête, et lui exposa succinctement sa découverte.

— Les jumeaux doivent rester avec Sarah pour l'aider. Toi et moi, dit-il, nous devons nous partager la sécurité et la recherche d'Alvarado.

— D'accord, je me charge de la sécurité. Personne ne sortira du salon.

— Alors je m'occupe d'Alvarado, conclut Blake.

Il songea que si ses soupçons concernant Alvarado se vérifiaient, tout ce que celui-ci avait fait jusque-là, la vérification des identités en particulier, serait à reconsidérer.

— Je crois que je vais emmener le sénateur avec moi.

— Très bonne idée, répliqua Jeremy qui sourit, soulagé. Je ne tiens pas particulièrement à avoir à la fois mon père et mon futur beau-père dans les jambes...

— Il semblerait bien, finalement, que ton père soit la cible.

— En effet.

La voix de Jeremy se raffermir.

— Je vais veiller sur lui.

Blake lui tendit l'un des talkies-walkies que les jumeaux avaient apportés au chalet, afin de pouvoir rester en contact avec lui. Puis, il s'avança dans le halo de lumière pour s'adresser à tous.

— Sarah pense qu'il est possible de remettre l'électricité en marche, leur dit-il. Mais pour le moment, nous restons plongés dans l'obscurité. Pour la sécurité de tous, il est important que nous restions tous ensemble, dans ce salon.

— Personne ne quitte la pièce sans me le dire et sans être accompagné d'au moins une autre personne, ajouta Jeremy. C'est bien clair ?

— Et le dîner ? fit Ollie.

— On va s'en occuper. Emily et Maddox, si vous pouviez commencer à débarrasser la vaisselle cassée...

— Hank, vous voulez bien venir avec moi ? demanda Blake. Nous allons essayer de trouver Alvarado.

Le sénateur le suivit et ils quittèrent la pièce. Ils s'arrêtèrent au petit comptoir de réception pour prendre les clés. Le premier endroit où chercher était bien sûr la chambre d'Alvarado. Bien qu'ils aient tous les deux des

torches, la recherche dans la semi-obscurité n'était guère facile. Hank se tenait au mur d'une main, comme pour se guider.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-il.

— Je connais et respecte votre opinion en ce qui concerne les armes, sénateur, mais savez-vous utiliser un pistolet ?

— Oui.

Blake déverrouilla le placard où il avait rangé les armes et en prit un, qu'il lui tendit.

— Attention, dit-il, j'ai retiré la sécurité.

— Si les membres de mon groupe au Sénat me voyaient, soupira Hank, je serais exclu d'office...

— A partir de maintenant, reprit Blake, faites bien attention. Nous ne savons pas ce que nous allons trouver et on peut très bien nous tendre une embuscade.

Son Glock au poing, il commença à monter l'escalier. Sur le palier, il se retourna vers le sénateur.

— Eh bien, vous venez ?

— Pourquoi m'avoir choisi, moi ? lui demanda Hank avec un peu de méfiance. Est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu prendre un homme plus jeune ?

Blake haussa les épaules.

— J'ai confiance en vous. Je sais que vous êtes du bon côté.

— Manifestement, vous soupçonnez Alvarado. Est-ce que nous ne cherchons que lui ou est-ce qu'il peut y avoir aussi quelqu'un d'autre, à l'affût dans le noir ?

— Je n'en sais rien du tout.

— Oh ! Vous pouvez me le dire, vous savez, soupira le sénateur. Nous sommes hors de mon domaine de compétence, et je ne vois pas très bien comment je pourrais utiliser vos informations...

Blake n'avait pas eu le temps de s'interroger sur les implications politiques de cette affaire.

— Il est possible, avança-t-il avec prudence, que le général soit menacé et que, par voie de conséquence, son nom soit mêlé à une affaire de terrorisme. J'apprécierais...

Il corrigea :

— Votre fille et votre futur gendre apprécieraient, je pense, que votre discrétion reste totale sur toute cette affaire.

— Je n’aime pas beaucoup les secrets, dit le sénateur. C’est comme ça que commencent les complots. Tout devrait être mis en pleine lumière. Toujours.

— Même si cela cause du tort à votre famille ?

Le sénateur ne répondit pas. Tous deux gardèrent le silence le long du couloir mais, devant la porte de la chambre d’Alvarado, Blake se tourna de nouveau vers le politicien, dont le visage paraissait particulièrement lugubre à la lueur bleutée de la lampe torche.

— Je ne peux pas vous promettre de garder le silence, lui redit-il. Si toute cette affaire mène à quelque chose qui doit être porté à la connaissance de nos concitoyens, je dois pouvoir le révéler.

— Le général fait maintenant partie de votre famille, lui rappela Blake. Vous ne croyez pas que vous lui devez un peu de votre loyauté, à lui aussi ?

— Ce n’est pas facile, pour moi. Je ne veux pas heurter les sentiments d’Emily. Elle est mon seul enfant.

Et sans doute sa vie aurait-elle été plus facile si sa fille avait décidé d’épouser un paisible professeur de lettres pacifiste de l’université de Berkeley...

— Votre fille est amoureuse d’un soldat. Un homme droit et un excellent officier.

— Bien sûr, approuva vigoureusement Hank, je suis fier de Jeremy et de la façon dont il sert notre pays. Et je respecte Charles, aussi. Bon sang, Blake, je ne cherche pas à créer d’ennuis supplémentaires à quiconque...

— Est-ce que j’ai eu raison de vous faire confiance, Hank ? Je vous pose la question très sérieusement. Etes-vous avec moi ou non ?

— Oui.

Il carra ses épaules.

— Je ferai ce qu’il faudra pour défendre les miens.

— Eh bien, bienvenue en zone de guerre, sénateur.

Blake chercha la clé et ouvrit la porte. Avec un peu de chance, il découvrirait peut-être ici un certain nombre de réponses à ses questions.

Après avoir vérifié que le capitaine ne se cachait pas sous le lit ou dans le placard, il inspecta la commode, les étagères du placard et la valise d’Alvarado. Dans le tiroir d’un petit bureau, il trouva une bague en argent gravée de motifs floraux.

Hank y jeta lui aussi un coup d’œil par-dessus son épaule.

— C'est trop petit pour lui, fit-il remarquer. Il a une femme ou une petite amie ?

— Je n'en sais rien, en fait.

Ironiquement, la personne qui savait tout de la vie de tous les invités au mariage était Alvarado lui-même.

— Une alliance, peut-être ?

— Il y a une inscription à l'intérieur.

Blake l'approcha du faisceau de la lampe pour mieux voir.

— C'est en arabe, ça veut dire : « A ma fille bien-aimée, Salima. »

— Pas une alliance, donc.

— Ce n'est pas l'usage d'en échanger, chez les musulmans, dit Blake. Mais on offre des bijoux à la fiancée. Comme cette bague, peut-être...

Alvarado avait évoqué la possibilité d'un complot terroriste visant le général. Mais si cette bague était une pièce à conviction, pourquoi l'avoir gardée dans un tiroir ? Alors qu'il avait espéré découvrir des réponses, Blake se trouvait face à plus de questions encore. Alvarado avait décidément beaucoup de secrets à garder.

Sous l'oreiller du lit fait au carré, Hank trouva un pistolet Glock qu'il tendit à Blake. L'arme avait son chargeur approvisionné et engagé.

— Bizarre, fit Blake. La raison pour laquelle on garde un pistolet sous son oreiller, c'est pour être prêt à réagir en cas d'attaque surprise. Si Alvarado est un assassin et un terroriste, pourquoi craindrait-il une mauvaise surprise ?

— Peut-être n'a-t-il aucune confiance dans les gens avec qui il travaille.

Cela suggérerait qu'il y avait peut-être d'autres ennemis à l'affût, à l'extérieur du chalet. Pourtant, la charge qui avait détruit le tableau de fusibles avait bien été mise à feu depuis l'intérieur. Était-ce Alvarado qui les avait plongés dans l'obscurité ? Et pourquoi ?

Blake se saisit de l'attaché-case qu'Alvarado trimbalait toujours partout. Il contenait des dossiers, des enveloppes et des feuillets divers. Il le tendit à Hank.

— Gardez-le pour le moment. Ça pourrait devenir des pièces à conviction.

Hank grimaça.

— Charles ne sera pas ravi de me voir en possession de ses dossiers.

— Eh bien, quand nous descendrons, vous les lui rendrez. Ça pourra passer pour un geste de bonne volonté.

— Vous feriez un bon politicien, vous savez. Si jamais vous pensez à une reconversion...

* * *

Pendant ce temps, à la cave, Sarah avait décidé que le mieux était de laisser travailler les jumeaux, tout en se rendant aussi utile que possible. Aussi restait-elle derrière eux, tenant la lampe pour les éclairer quand ils en avaient besoin. Ils avaient d'abord tenté de mettre le générateur en service, avant de s'apercevoir qu'ils avaient peut-être dans leur boîte à outils de quoi réparer le panneau de fusibles.

— Il faut faire vite ! leur rappela-t-elle.

— C'est bien ce qu'on fait, dit John.

Son frère ajouta :

— Papa dit toujours : « Vous voulez que ce soit fait vite ou bien ? » Et nous, on répond : « Les deux ! »

Soudain, alors que John tournait une vis, une gerbe d'étincelles jaillit et il sursauta.

— Oh ! Oh ! fit-il en riant. Ça ne devait pas être le bon endroit...

— Ça va ? s'inquiéta Sarah.

— Il en faut plus que ça pour nous achever !

— Sérieusement, ce n'est pas dangereux ?

— Ne t'inquiète pas, lui dit William. La plupart des cabanes du coin ont de très vieilles installations complètement bricolées. C'est pas la première fois qu'on se prend une décharge.

Elle les regarda travailler sans plus rien dire, et les dix minutes qui suivirent passèrent aussi lentement que des heures. De temps à autre, elle levait les yeux vers le plafond en se disant qu'elle aurait bien aimé voir à travers et savoir ce qui se passait là-haut. Avaient-ils trouvé Alvaro ? Le dîner était-il servi ? Et où était Blake ? Elle le voyait en imagination parcourir les couloirs, l'arme à la main, et prêt à l'action.

Puis elle regarda de nouveau les jumeaux et leur demanda :

— Vous n'avez pas faim, les garçons ?

— Oh si !

C'était une question idiote. Ils avaient toujours faim.

— Bon, je vais à l'étage et je vous ramène deux assiettes.

— Attends ! dit William. Blake a dit qu'on devait pas circuler seul...

Certes, mais il n'était pas question de circuler. La cuisine était juste au-dessus.

— Je viens avec toi, dit William en se redressant et en se dirigeant vers l'escalier.

— Oui, mais alors tu vas laisser John tout seul ici, lui fit remarquer Sarah. Attends, je sais ce qu'on va faire. Tu vas remonter presque jusqu'au niveau du vestibule, mais en restant en haut de l'escalier. Comme ça, tu auras un œil sur moi et l'autre sur ton frère.

Sans attendre la réponse, elle monta les marches. Après l'obscurité quasi totale de la cave, il était plutôt agréable de retrouver le vestibule, que la lampe-tempête restée dans la cuisine éclairait par la porte vitrée qui les faisait communiquer.

Elle se tourna vers le coffre à bûches, Blake avait sûrement été trop occupé pour penser au feu. Elle prendrait une ou deux bûches, tout à l'heure, en retournant dans le salon. La lampe torche à la main, elle souleva le couvercle du coffre pour s'assurer qu'il en restait.

Assis sur les bûches, dans le coffre même, Alvaro la fixait de ses yeux sans vie. Il avait un couteau enfoncé jusqu'à la garde dans la poitrine, et son sweat-shirt blanc était trempé de sang.

Le premier réflexe de Sarah fut celui, automatique, de la secouriste formée à réagir rapidement. Immédiatement, elle posa deux doigts sur la carotide pour chercher le pouls. Toucher le cadavre lui répugnait, mais elle se força. Son propre cœur battait si fort que, durant un instant, elle crut que c'était celui d'Alvarado. Espérant contre toute évidence, elle pressa plus fort. Les bûches roulèrent sous lui et le corps se tassa. Elle retira vivement sa main.

Il y eut comme un grondement sourd dans son crâne et ses genoux se mirent à trembler. Elle allait s'évanouir.

— Sarah ? fit William. Tout va bien ?

Elle rabattit le couvercle du coffre à bûches pour qu'il ne voie pas cette horreur.

Debout sur les dernières marches, il braqua sa lampe sur elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle leva la main pour se protéger de l'éblouissement. Son habituelle capacité à prendre des décisions rapides semblait l'avoir abandonnée.

— Reste avec moi, William, lui dit-elle. J'ai besoin de réfléchir un peu...

Il n'y avait plus rien qu'elle puisse faire pour Alvarado. Il était raide mort. Elle ne savait pas ce qui se passerait si elle annonçait sa découverte à tout le monde. Blake n'avait-il pas dit qu'il ne fallait pas forcer l'inconnu — l'assassin — à repasser à l'action ?

Gauchement, mais affectueusement, William lui tapota l'épaule.

— Je vois bien que tu es inquiète, mais ça va aller...

Curieusement, ce réconfort un peu pataud, et en totale ignorance de ce qui s'était passé, lui fit du bien. Oui, il fallait que cela aille mieux. Il le

fallait absolument. C'était une pensée à laquelle elle devait s'accrocher.

— Il faut que je parle à Blake, dit-elle. Tu sais où il est ?

— Jeremy et lui ont nos talkies-walkies. Si quelqu'un sait où est Blake, c'est Jeremy.

Et il était dans le salon, avec les autres. Comment pourrait-elle trouver le courage de les affronter tous, sachant qu'il y avait parmi eux non seulement un traître, mais aussi un meurtrier ? Elle frissonna en repensant au corps froid d'Alvarado.

Maîtrise-toi ! s'ordonna-t-elle. *Sois forte...*

Elle se força à respirer lentement, calmement.

— Viens avec moi, William, dit-elle enfin. Et nous enverrons quelqu'un pour épauler ton frère, pendant qu'il travaille...

— Maddox, suggéra William. On traîne ensemble depuis un jour ou deux. Il est bien...

— Maddox, d'accord.

Se concentrant pour bien poser un pied devant l'autre et ne pas s'effondrer, elle se mit en marche. Elle parvint ainsi à traverser la cuisine, répondant aux questions de Slim Martinez sans bien savoir ce qu'elle disait.

Dans le salon, elle trouva Jeremy debout et aux aguets, alors que la plupart des autres étaient déjà attablés devant la nourriture artistiquement présentée, mais servie dans des assiettes en carton. Les conversations n'étaient pas très animées et les quelques rires, plutôt nerveux. Ollie était resté à demi étendu sur le canapé, sa jambe surélevée par des coussins et son assiette sur les genoux. Sarah prit Jeremy par le bras et l'entraîna un peu à l'écart.

— Où est Blake ? Il faut que je lui parle tout de suite !

— Que se passe-t-il ? Je peux faire quelque chose ?

— Non, simplement me dire où il est.

— Il fouille toute la maison. Il doit être en train de visiter le dortoir, là-haut.

William s'avança.

— Je vais emmener Sarah le voir, dit-il. Vous, si vous pouvez envoyer Maddox à la cave, tenir compagnie à mon frère...

— Je m'en occupe, répondit Jeremy. La réparation avance bien ?

— Oui, pas de problème. Mon frère est fort en électricité.

Sarah regarda du côté de l'escalier. Maintenant qu'elle savait où trouver Blake, elle était impatiente de le rejoindre.

Jeremy lui prit le bras.

— C'est du sang, là, sur votre manche ?

— Ce n'est rien, s'empressa-t-elle de répondre. Je me suis un peu coupée, tout à l'heure, avec un débris de métal. Rien de grave !

Suivie de William, elle entreprit de monter les premières marches. Plus elle avançait, mieux elle se sentait. Elle n'était pas vraiment remise de sa découverte du cadavre, ne s'en remettrait peut-être même jamais, mais au moins elle n'était plus au bord de l'évanouissement.

Blake et Hank les attendaient sur le palier du second étage, le faisceau de leurs lampes braqué dans leur direction.

— Tu avais promis de rester en bas, grommela Blake, mécontent.

— J'ai été obligée...

— Il faut être prudente, Sarah !

Se jetant dans ses bras, elle se serra contre lui et ses larmes jaillirent d'un coup. Elle sanglota sur son épaule, pleurant comme si elle ne devait plus jamais s'arrêter. Incapable même de tenir plus longtemps sur ses jambes, elle se laissa glisser au sol. Blake la retint, la souleva, et la porta sur l'un des lits. Quand il l'y déposa, elle s'accrocha désespérément à lui.

— Ne me laisse pas !

S'asseyant à côté d'elle, il la tint serrée contre sa poitrine.

— Qu'est-il arrivé, princesse ? lui demanda-t-il tout doucement.

Elle regarda, par-dessus l'épaule de Blake, les visages graves et inquiets de William et de Hank. Pouvait-elle parler sans danger en leur présence ? Tant pis, elle s'en remettait à Blake et lui faisait totalement confiance.

— Alvarado. Il est mort. Assassiné, dit-elle entre deux sanglots. J'ai trouvé son corps dans le coffre à bois du vestibule.

Sa tête lui faisait mal de tous les sanglots et des larmes versées, mais elle était soulagée de pouvoir se confier enfin.

— Il a été poignardé, ajouta-t-elle, désireuse de lui donner autant de détails que possible. Dans la poitrine, un couteau de chasse, je pense. L'arme est restée dans la plaie, enfoncée jusqu'à la garde. Il a un sweat-shirt blanc, tout trempé de sang, et il avait les yeux ouverts...

— L'as-tu dit à quelqu'un d'autre ? demanda Blake, toujours très doucement.

Elle secoua la tête.

— Non, personne. Je suis venue immédiatement te prévenir.

— Tu as fait exactement ce qu'il fallait, Sarah.

Pour la première fois depuis la découverte du cadavre, elle eut l'impression de respirer plus librement. La tête appuyée sur le large torse de Blake, elle commençait à reprendre ses esprits.

* * *

Sarah avait de toute évidence une confiance aveugle en lui. Blake aurait aimé partager ce sentiment. Or, il avait pensé qu'Alvarado était un traître, une menace, alors qu'il était une victime. Et il y avait un meurtrier dans la maison avec eux.

Tout en serrant Sarah contre lui, il s'adressa à Hank et à William.

— Nous devons être très prudents. Nous savons qu'il y a parmi nous quelqu'un capable de tuer sans aucune pitié. Un seul faux pas de notre part, et il pourrait tuer encore.

— Qui ça pourrait être ? demanda William.

— Regardons simplement les faits, dit Hank avec un calme qui montrait qu'il était un habitué des situations de crise. Alvarado a certainement été tué au début de la panne d'électricité, je dirais pendant les cinq, peut-être sept minutes durant lesquelles tout le monde a couru dans tous les sens, en pleine confusion. Maintenant, le lieu... Le corps a été trouvé dans le vestibule, qui est attenant à la cuisine.

— Les traiteurs y étaient, souligna William. C'est peut-être l'un d'eux.

— Ou alors, reprit Hank, Alvarado a pu donner rendez-vous à l'assassin dans cet endroit de la maison.

Blake appréciait la façon logique dont il déroulait son raisonnement. Il lui emboîta le pas.

— Nous pouvons déjà éliminer deux suspects, dit-il. Maddox, qui s'est immédiatement rendu dans la chambre du général pour le protéger et, du coup, le général lui-même.

— Tant mieux, fit William, l'air soulagé. Parce qu'il est seul avec mon frère dans la cave, en ce moment...

— Ce qui nous laisse, résuma Blake, deux des musiciens, les traiteurs, Skip, et Honey Buxom. Hank, que pouvez-vous nous dire sur votre assistant ?

— Il appartient à une riche famille de Los Angeles, une fortune ancienne, établie au moment du boom immobilier de la ville, au début du XX^e siècle. Il a obtenu un master en journalisme à l'université de Stanford,

et a un peu travaillé dans la presse avant de se découvrir un goût pour l'engagement politique.

— A-t-il eu l'occasion de se rendre au Moyen-Orient ? demanda Blake en songeant à l'anneau découvert dans la chambre d'Alvarado et à son inscription : « A ma fille bien-aimée, Salima. » Il avait le sentiment que quand il saurait qui était cette Salima, il saurait qui était l'assassin.

— Il a fait quelques reportages en Irak, je crois, répondit Hank. Vous savez, il fait partie de mon équipe depuis plus d'un an et, franchement, je ne le vois pas commettre un crime de sang.

Blake avait d'autres questions à poser à Sarah. Il lui caressa délicatement les cheveux.

— Comment tu te sens ? Tu peux parler ?

— Oui, ça va bien mieux.

— Je vais te poser quelques questions et je voudrais que tu réfléchisses bien avant de me répondre.

La respiration de Sarah était redevenue normale, mais il voulait éviter de trop la brusquer.

— Tu dis qu'Alvarado a été poignardé dans la poitrine. Y avait-il beaucoup de sang ?

— Oui, une très large tache sur le devant de son sweat-shirt.

— A ton avis, a-t-il reçu plusieurs coups de poignard ?

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas en être sûre, mais je ne le pense pas.

Avec un seul coup, et en laissant le couteau en place, il était possible que le tueur n'ait pas été éclaboussé par le sang de sa victime.

— As-tu une idée de la façon dont il a été mis dans le coffre à bois ? L'a-t-on traîné sur le sol ou porté ?

— Je n'ai pas vu de traces de sang par terre, mais il n'y avait pas beaucoup de lumière...

Elle fit une pause pour prendre le temps de réfléchir.

— Ce qui est possible, dit-elle finalement, c'est qu'il ait été poignardé alors qu'il était adossé au coffre. Après, on a pu le faire basculer dedans, en soulevant ses jambes.

C'était l'information dont Blake avait besoin. Si le corps avait été porté, le suspect n'aurait pu être qu'un homme. Mais s'il avait suffi de le faire passer par-dessus le bord du coffre, alors la danseuse avec ce nom ridicule, Honey Buxom, pouvait elle aussi être l'assassin.

Hank s'éclaircit la voix.

— Tout ça ne me dit rien qui vaille. Je voudrais redescendre, être auprès de ma femme et de ma fille.

— Acceptez-vous, dans ce cas, de ne rien dire de ce que vous venez d'entendre, sénateur ? demanda Blake en le regardant droit dans les yeux.

Hank acquiesça vigoureusement.

— J'aime toujours aussi peu les secrets, mais je peux comprendre que, parfois, il est nécessaire de retenir une information.

— Alors voilà ce que nous allons faire, reprit Blake. William et vous, vous allez redescendre et vous mêler aux autres, sans les alarmer. Je vais rester un peu avec Sarah, jusqu'à ce qu'elle se sente mieux, et nous vous rejoindrons.

— Peut-être vaudrait-il mieux la ramener dans sa chambre, pour qu'elle se repose, suggéra Hank.

— Personne ne doit rester seul. C'est comme ça qu'Alvarado s'est fait tuer. Nous devons rester en groupe ou au minimum à deux.

— D'accord. Et ensuite ?

— Quand je redescendrai, je répartirai nos suspects dans différentes pièces, pour les interroger. La famille Martinez dans une chambre, les musiciens dans une autre, Honey dans une troisième, Skip dans une quatrième. Il y aura bien quelque chose qui va trahir l'assassin, du sang sur ses vêtements ou, simplement, l'impossibilité de justifier de ce qu'il a pu faire au début de la panne d'électricité, dans le noir total...

Quand il commencerait à avoir des doutes sur un suspect, Blake comptait bien lui montrer la bague.

— ... En isolant ainsi chaque suspect, reprit-il, nous ne devrions pas avoir de problèmes.

Comme pour symboliser la simplicité limpide de son plan, la lumière revint à cet instant même dans toute la maison. Dans la situation où ils se trouvaient, la lumière électrique perdait son caractère banal pour redevenir un miracle. William exultait.

— Je savais que John y arriverait ! s'esclama-t-il, radieux.

— Un vrai génie, dit Blake.

— C'est notre MacGyver, renchérit Sarah en battant des mains. John a réparé le panneau avec un minimum de matériel.

Elle allait mieux, à l'évidence. Quand elle était arrivée sur le palier, avec son visage tout pâle et ses yeux qui semblaient avoir dû faire face à

tous les démons de l'enfer, Blake avait eu très peur pour elle. Voir une victime par mort violente vous changeait profondément. Il se souvenait encore de sa « première fois ». Première escarmouche, premier mort par balles. Le jour où il avait perdu son innocence...

Lorsque Hank et William eurent quitté le dortoir, il la serra plus fort.

— Je suis désolé que tu aies vu ça, murmura-t-il.

Sarah ne se sentait pas encore bien vaillante, mais elle le serra, elle aussi, très fort dans ses bras.

— Je ne pensais qu'à une chose, te prévenir. Parce que si quelqu'un pouvait agir, c'était toi.

— Ne change jamais d'avis, lui dit-il en souriant. Fais-moi toujours confiance et peut-être, avec le temps, m'écouteras-tu quand je te conseillerai quelque chose...

Il ne connaissait pas cette femme depuis bien longtemps, mais il éprouvait des sentiments très profonds pour elle. Peut-être même en était-il amoureux.

— J'aimerais bien, reprit-il, que tu me laisses une chance de te montrer à quel point nous allons bien ensemble.

— Tu veux parler de ce voyage à La Nouvelle-Orléans ?

— Peut-être, oui. Et je voudrais aussi, quand j'aurai quitté l'armée, ce qui arrivera dans tout au plus six mois, revenir ici.

— Pour une petite visite ?

— Pour plus longtemps que ça. Je pense que le secours en montagne pourrait être une bonne deuxième carrière pour moi. C'est un métier actif, où on aide les gens et où on n'est pas toujours assis derrière un bureau.

— Et tu voudrais rester avec moi pendant que tu apprendrais ce nouveau métier ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Est-ce que tu essaies de me rendre les choses plus compliquées ?

— Non, j'essaie de bien comprendre.

Elle repoussa ses cheveux derrière ses oreilles et sourit.

— ... C'est pour ça que je dois poser des questions. Beaucoup de questions. Je sais que tu n'es pas en train de me proposer un engagement à long terme. Nous avons trop de bouteille, toi et moi, pour nous lancer dans ce genre de choses sans réfléchir.

— Tu as raison.

Pourtant, il se sentait bel et bien au bord du vide, prêt à sauter. Il aurait voulu pouvoir lui dire qu'il l'aimait, mais c'était trop tôt.

— En tout cas, il y a bel et bien un lien entre nous, que je ne m'explique pas, reconnut-elle.

— Nous aurons tout le temps de chercher des explications. Je voudrais réserver une chambre ici pour les deux prochaines semaines.

— Il faut que je regarde mon registre de réservation.

— Inutile. En fait, c'est ta chambre que je veux retenir et, plus précisément, la place à côté de toi dans ton lit.

Elle se pencha un peu et lui caressa la joue.

— Je te la réserve.

— C'est bien ce que je voulais entendre.

Elle se tourna un peu sur le lit.

— Mon Dieu, ce que j'ai pu pleurer ! soupira-t-elle. Je ne savais pas que j'avais autant de larmes dans le corps...

Il lui passa le bras autour des épaules et la serra de nouveau contre lui.

— Bon, dit-il au bout d'un moment. Maintenant, il faudrait que je descende et que je mette mon plan à exécution. Tu te sens assez forte pour venir ?

En la tenant par la main, il lui fit faire quelques pas dans le dortoir. Il put constater que sa force et sa confiance en elle revenaient.

Soudain, elle s'immobilisa et ses yeux s'agrandirent de surprise. Elle venait de voir une forme partiellement cachée derrière l'une des têtes de lit.

— Est-ce que c'est... ? demanda-t-elle.

Blake s'approcha et découvrit à son tour un objet tout à fait innocent, que l'on pouvait acheter dans n'importe quel magasin de sport. Exactement le même aspect, la même couleur que le sac à dos de Franks.

Le sac bourré d'explosifs...

21

L'intelligence de Sarah était assez vive et rapide pour qu'elle comprenne qu'ils couraient un danger mortel. Le meurtrier, qui avait déjà piégé le panneau de fusibles, s'apprêtait à recommencer au moyen de ce sac à dos. Déjà, Blake l'entraînait vers l'escalier, mais elle s'immobilisa soudain.

— Attends ! lui dit-elle d'un ton impérieux. On l'a trouvée à temps. On peut se débarrasser de cette saleté avant qu'elle fasse des dégâts.

— C'est un risque que je ne prendrai pas, répondit-il. Ça risquerait de mettre le tueur aux abois et de le pousser encore plus à l'action.

— Le ou *la* pousser, répliqua-t-elle d'un air songeur.

Ses yeux restaient fixés sur le sac à dos.

— Si ça explose ici, ça va faire un énorme trou dans le toit. Tu sais combien coûte la réparation ? C'est ma maison ! Je ne peux pas la laisser détruire !

— Qu'y a-t-il de plus important pour toi ? Le chalet ou ta vie ?

Bien sûr, elle n'aurait pas dû hésiter, mais le chalet appartenait à sa famille depuis toujours, elle y avait grandi et elle l'aimait. Cet endroit était le centre de sa vie et de son univers, depuis longtemps.

— Ma vie, mais...

— Mais tu ne quitteras jamais cet endroit, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas le moment pour ce genre de discussion. Le temps passait ; il fallait faire vite si elle voulait sauver sa maison. Elle s'approcha de l'une des fenêtres en chien-assis, percée dans la pente du toit. Contrairement aux autres fenêtres de la maison, elle n'avait pas fait équiper celles-ci de double vitrage car, en fait, la grande chambre sous le toit était toujours chaude. En été, il fallait faire en permanence un courant d'air pour la rafraîchir.

- Que diable veux-tu faire ? demanda Blake.
- Ouvrir cette fenêtre et balancer le sac dehors.
- C'est bon, c'est bon, soupira Blake. Je vais le faire !

Il ouvrit la fenêtre et repoussa les volets d'un coup sec. Aussitôt, une bourrasque de neige s'engouffra en hurlant dans la pièce. Sarah lui tendit le sac. Il le prit par une bretelle, le lança aussi loin de la maison qu'il le put, puis se rejeta vivement en arrière et referma la fenêtre. Elle voulut se précipiter dans ses bras, mais il l'arrêta.

- Qu'y a-t-il ? Pourquoi es-tu fâché contre moi ? lui demanda-t-elle.

— Tu viens de risquer ta vie, et la mienne au passage, pour que ton précieux chalet ne soit pas endommagé. Tu n'acceptes jamais aucun compromis, n'est-ce pas ?

- Mais ça a marché !

- La question n'est pas là.

Il s'était exprimé d'un ton froid.

- Il ne s'agit pas du résultat, mais de la façon de faire.

Après l'avoir dévisagée un instant, il enchaîna :

— Je n'ai pas beaucoup d'expérience des relations sentimentales. Ma vie va bientôt changer. Je pense à me fixer et, pourtant, j'ai encore l'impression de prendre tous les risques, pendant que tu restes assise sur ton trône et que tu refuses de faire la moitié du chemin.

On était loin de la bombe. Sarah détestait, finalement, cette histoire de princesse...

— Ce n'est pas après moi que tu en as, en fait, dit-elle. C'est contre toi-même. Tu dis que tu veux te fixer... Est-ce bien la vérité ?

- Oui.

Ses yeux bleus ne cillaient pas et leur éclat était dur. Sarah sentit qu'elle était allée un peu trop loin et qu'elle devait faire un pas en arrière. Elle risquait de le perdre.

- Ah..., fit-elle tout bas. Je déteste être comme ça.

- Tu pourrais changer, lui dit-il calmement.

- Et si je ne peux pas ?

- Sans un minimum de compromis, la vie à deux n'est pas possible.

Elle avait déjà entendu ça. C'était ce que les hommes disaient quand ils vous quittaient. Ils ne pouvaient pas supporter d'être avec une femme forte. Mais peut-être n'en était-elle pas réellement une, après tout. Peut-être sa force n'était-elle qu'une façade destinée à la protéger. Se montrer

vulnérable était ce qu'elle redoutait le plus au monde, mais elle ne voulait pas faire d'erreur avec Blake Randall ; il était devenu bien trop important pour elle. Elle aurait dû dire quelque chose, mais les mots ne vinrent pas.

— Descendons, reprit-il. Il faut en finir.

— D'accord.

Comme ils sortaient du dortoir, Honey Buxom leur barra soudain le passage, un pistolet à la main. Elle leva ironiquement un sourcil.

— Je trouble un petit rendez-vous d'amoureux ?

— Ce ne sont pas vos affaires, répliqua Sarah du tac au tac.

Il lui fallut un moment pour s'apercevoir qu'elle aurait dû avoir peur ; Honey était à l'évidence l'assassin.

— Vous avez jeté par la fenêtre quelque chose qui m'appartient. Ça me contrarie beaucoup.

— Y a-t-il d'autres explosifs dans la maison ? demanda Blake.

— Non. Je n'ai pas eu le temps de peaufiner, hélas ! Vous avez trouvé le corps ?

— Oui, répondit Sarah.

— C'est bien ce que je pensais. Quand le sénateur nous a rejoints dans le salon, j'ai compris qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il a serré sa femme dans ses bras un peu trop longtemps et a regardé sa fille avec un peu trop de tendresse. Quand il a retiré son pistolet de sa ceinture et qu'il l'a posé sur un meuble, je l'ai récupéré et je me suis glissée dehors.

— Vous êtes montée jusqu'ici pour venir prendre votre sac, dit Blake. Que comptiez-vous faire ensuite ?

— Devinez, puisque vous êtes si malin...

Elle fit un geste avec le canon de son pistolet.

— Prenez votre arme avec deux doigts seulement, posez-la au sol et poussez-la vers moi du pied. Faites très exactement ce que je vous dis, sinon je tue Sarah.

Blake fit scrupuleusement ce qu'elle lui ordonnait, puis il demanda :

— Quel est votre véritable nom ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Parce qu'il est humiliant d'être vaincu par une stripteaseuse du nom de Honey Buxom.

— Je m'appelle Halia. Je suis irakienne. Et je ne suis ni militaire ni militante politique.

— C'est difficile à croire. Franks vous redoutait...

— C'est un lâche qui a peur de son ombre.

Elle ondula vers eux, aussi sensuelle que dangereuse.

— Et puis, Franks prenait ses ordres par l'entremise de l'un de mes oncles, qui est trafiquant d'armes. Jamais directement par moi. Moi, je suis une femme dont on a brisé le cœur et la vie.

Sarah se dit qu'elle aurait pu compatir si Halia n'avait pas tenu une arme et poignardé Alvaro.

— Moi aussi j'ai une question, dit-elle. Pourquoi ? Pourquoi chez moi et maintenant ?

— A cause du mariage.

Blake secoua la tête.

— Je crains que l'explication ne soit pas suffisante.

Halia s'approcha de la fenêtre et jeta un rapide coup d'œil à l'extérieur.

— La tempête ne faiblit pas, observa-t-elle. Je suppose que nous avons un peu de temps pour parler.

Elle se tourna vers eux, dans une posture de présentation, comme si elle allait faire son show pour eux. Sarah songea que cette femme était complètement déconnectée de la réalité, qu'elle dansait seule dans son propre monde.

Elle parla d'une voix musicale :

— Pendant la guerre, le général Hamilton a ordonné de bombarder mon village. C'était le jour où ma cousine Salima se mariait. Elle a été tuée pendant l'attaque, et son fiancé aussi. Je n'avais déjà plus mon père ni ma mère. Il ne me reste plus que des oncles. Moi-même, j'aurais pu mourir, mais Dieu ne l'a pas voulu...

Elle soupira.

— Alors j'ai juré de les venger et j'ai réfléchi aux moyens d'y parvenir. Je me suis fait beaucoup d'amis américains, parmi lesquels le capitaine Alvaro. Je crois qu'il est tombé amoureux de moi, le pauvre...

Et elle l'en avait récompensé d'un coup de poignard dans la poitrine. Sarah ravala son dégoût. Il fallait faire parler Halia assez longtemps, suffisamment en tout cas pour qu'ils trouvent un moyen de la neutraliser.

— Vous vous êtes servie de lui... C'est ça ?

— Et de plus d'une façon. Il m'a mise en contact avec quelqu'un qui pouvait m'avoir un visa d'études pour l'université de Denver. Il devait penser que cela ferait de moi une parfaite Américaine, mais moi je ne pensais qu'à ma haine pour le général. Quand j'ai appris que son fils allait

se marier, j'ai su que l'heure était venue. J'allais détruire sa vie, pas en le tuant, mais en faisant en sorte qu'il souffre le reste de sa misérable existence.

— C'est pour ça que vous vouliez kidnapper Emily, dit Sarah.

— Pas seulement. Je voulais me servir d'elle pour attirer son fiancé dans un piège et les tuer tous les deux. Comme Franks n'a pas réussi à le faire, je lui ai fait ordonner de poser des explosifs. Autre échec de cet imbécile !

Les yeux noirs de Halia flamboyaient de colère. Elle se tourna vers Blake.

— Moi, je vous surveillais, tout le temps, en me tenant à l'écart de vos caméras.

— Est-ce qu'Alvardo était au courant de votre plan ?

— Bien sûr que non. Il savait que j'étais dans les environs et m'appelait tous les matins, quand il sortait courir. Quand il m'a dit que l'on cherchait une stripteaseuse pour animer la soirée d'enterrement de vie de garçon, j'ai vu que je tenais ma chance...

— Comment a-t-il pu se prêter si facilement à votre projet ? demanda Sarah.

— Je l'ai convaincu que ce serait amusant et qu'ainsi, après mon spectacle, je pourrais rencontrer le général, qui était une célébrité dans mon pays. Il a accepté surtout parce qu'il était content de me voir. Il m'a dit qu'il avait un cadeau pour moi...

— Mais il a fini par deviner vos véritables intentions, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai réussi à détruire vos systèmes de communication, mais il m'a surpris au moment où je venais de saboter le panneau de fusibles.

— C'est alors que vous l'avez tué, dit Blake.

Halia découvrit ses dents parfaites en un sourire cruel.

— Il ne comprenait pas que la vengeance exigeait du sang.

— A propos... Comment avez-vous pu faire pour ne pas en avoir sur vos vêtements ?

— J'ai couru me changer dans ma chambre.

Du canon de son pistolet, elle montra les lampes de la pièce.

— Une fois la lumière revenue, vous n'auriez pas été longs à me démasquer. Il ne me restait plus beaucoup de temps.

— Votre plan a échoué, de toute façon, dit tranquillement Blake. Votre bombe n'a pas explosé. Vous feriez mieux de me donner votre arme et nous

pourrons peut-être vous aider...

— En m’envoyant dans une prison américaine ? Vous me sous-estimez.
Elle lança un rapide coup d’œil en direction de Sarah.

— Tous les mêmes ! Ils ne veulent pas croire qu’une femme soit capable de se venger.

— Vous avez fait vos preuves, lui répondit Sarah. A quoi bon vous obstiner ?

— Je n’ai plus rien à perdre.

Elle eut un ricanement bref et cruel.

— Prenez le talkie-walkie, ordonna-t-elle. Dites à Emily et à Jeremy de monter ici, seuls.

— Il y a une chose que vous devez savoir, dit tranquillement Blake. Alvaro voulait que vous le sachiez...

— Quoi donc ?

— Voici le cadeau qu’il voulait vous faire...

Blake mit la main à sa poche et en tira l’anneau d’argent.

— A l’intérieur, il y a écrit : « A ma fille bien-aimée, Salima. »

— Ma cousine ?

Halia faillit bondir vers lui, mais elle se reprit et s’adossa à la fenêtre.

— Petit malin ! Vous voulez que je m’approche, c’est ça ? Pas si bête. Posez donc l’anneau sur le sol.

Blake s’accroupit, posa la bague sur le plancher et la poussa vers elle. Quand Halia se pencha pour s’en saisir, il se jeta sur elle, la propulsant en arrière. Ils percutèrent violemment la fenêtre qui se fracassa, et Halia bascula dans le vide avec un grand cri. Blake n’eut que le temps de la retenir par le bras.

Sarah se précipita pour l’aider et la retenir elle aussi, pendant que des trombes de neige entraient en tourbillonnant dans la pièce.

Ils tirèrent ensemble, ramenant Halia par-dessus l’appui de fenêtre. Dès qu’elle toucha le sol de la chambre, Blake utilisa le foulard qu’elle portait pour lui attacher les mains dans le dos. Sarah remarqua alors que Halia avait pris le temps de mettre l’anneau à son doigt.

Avec le talkie-walkie, Blake appela ensuite Jeremy et les jumeaux à la rescousse. Ensemble, les quatre hommes ramenèrent Halia dans sa chambre et l’y enfermèrent à double tour.

Sarah les suivit. Quand les trois autres les eurent laissés seuls, elle se tourna vers Blake. Il y avait quelque chose qu’elle devait lui dire et qui ne

pouvait pas attendre, même si ce n'était pas vraiment le moment.

— Je peux changer, tu sais, commença-t-elle. Je suis peut-être têtue, mais je t'assure que j'en suis capable.

— Je ne voudrais pas te forcer...

— Et moi, je ne te promets pas que ce sera facile. Ça me coûtera probablement, mais je suis prête à accepter des compromis.

Blake l'enlaça.

— Prouve-le.

Alors, elle plongea ses yeux dans les siens, toujours si bleus, et lui dit :

— Je t'aime, Blake.

Les mots flottèrent un moment dans l'air autour d'eux, puis Blake se pencha pour l'embrasser sur le front et lui murmura :

— Je t'aime, ma princesse.

* * *

Deux semaines plus tard, sur le sable blanc d'une plage de Hawaïi, Jeremy Hamilton et Emily Layton se disaient oui. Toute la famille était rassemblée, en toute amitié, même le sénateur et le général. Ollie et les Dewdrops étaient du voyage et interprétaient ce jour-là leur toute nouvelle chanson, qui racontait l'étrange aventure d'une noce prisonnière de la neige.

Après la cérémonie et la fête qui suivit, Blake et Sarah firent une longue promenade le long de la plage. Ils étaient à Hawaïi depuis trois jours et, étrangement, Sarah ne s'inquiétait pas le moins du monde pour le Bentley's, qu'elle avait laissé entre les mains capables de Carrie et des jumeaux.

Main dans la main, les pieds nus dans l'eau bleue du Pacifique, ils regardaient s'embraser l'horizon. Sarah se tourna vers son compagnon, lui sourit, et lui dit tendrement :

— Merci de m'avoir amenée ici...

— Il y a du bon, dans les compromis, répondit-il en lui souriant à son tour.

— Pas trop de changements et pas trop vite...

Ils ne s'étaient pas quittés depuis le jour de leur rencontre, et elle redoutait le moment où il allait rejoindre son unité, en attendant son retour à la vie civile. Mais ce n'était l'affaire que de quelques semaines, et il avait promis de revenir au chalet aussi souvent que possible, pour le week-end.

Tout à coup, il mit un genou à terre et porta sa main qu'il n'avait pas lâchée à ses lèvres.

Les yeux de Sarah se remplirent de larmes lorsqu'elle le vit tirer de la poche de sa chemise un écrin de satin noir contenant une bague de fiançailles ornée d'un magnifique diamant.

— La décision t'appartient, dit-il.

Sarah n'eut aucune hésitation. Elle l'aimait ; elle aimait tout de lui, et en particulier le fait qu'il ne redoutait pas de se montrer vulnérable.

Prenant la bague, elle la passa elle-même à son doigt, puis chuchota :

— Et la princesse vécut très heureuse à partir de ce moment-là...

OceanofPDF.com

TITRE ORIGINAL : SNOWED IN

Traduction française : BLANCHE VERNEY

© 2014, Kay Bergstrom. © 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[*OceanofPDF.com*](http://OceanofPDF.com)



Vivez la romance sur tous les tons avec

les éditions Harlequin

Devenez fan ! Rejoignez notre communauté

Infos en avant-première, articles, jeux-concours, infos sur les auteurs, avis des lectrices, partage...

Toute l'actualité et toutes les exclusivités sont sur

www.harlequin.fr

Et sur les réseaux sociaux



Retrouvez-nous également sur votre mobile



OceanofPDF.com



Carol Ericson

Un secret nommé Kendall

SÉRIE

L'honneur des Brody

Quatre frères prêts à tout pour laver l'honneur de leur père...
L'agent Christina Sandoval la repère immédiatement : comme les fois précédentes, la carte de tarot a été placée sur le corps sans vie de la jeune femme, en guise de trophée. Ainsi, ses pires craintes se voient confirmées ; elle a bien affaire à un tueur en série... Elle l'arrêtera avant qu'il n'ait pu faire d'autres victimes, elle se le promet. Même si, pour cela, elle doit accepter de collaborer avec l'inspecteur Eric Brody, qui vient d'être mis sur l'enquête. Eric, que Christina redoute de côtoyer, tant le secret qu'elle lui cache depuis qu'ils ont rompu est lourd de conséquences...

Cassie Miles

Par intime conviction

Isolés dans un chalet perdu en pleine montagne, et bloqués par une tempête de neige ! Si les invités du mariage auquel il a été convié ne couraient pas un terrible danger, l'inspecteur Blake Randall pourrait presque s'amuser de la situation. Pourtant, il le sait, l'heure est grave. Car un assassin – qui a déjà tué une fois – se cache parmi eux, et il doit découvrir de qui il s'agit avant que celui-ci ne frappe à nouveau... Aux yeux de Blake, tous sont donc suspects. Et notamment la séduisante Sarah Bentley, la propriétaire du chalet, qui semble tout faire pour l'éviter...

OceanofPDF.com